

SOMMAIRE

Hommage à Lucienne Couty

Henri Normand	6
---------------------	---

LES DEBATS DU SAMEDI

Samedi 15 octobre 2011

Et Ambition... (s') interdit, <i>Fafia Djardem</i>	10
Discussion : Entre l'avoir et l'être, des funambules, <i>Laurence Kahn</i>	18
La masse, l'idéal et la honte, <i>Vladimir Marinov</i>	22
Discussion, <i>Monique Selz</i>	31

Samedi 10 décembre 2011

Un enfant s'annonce. Trouble dans l'analyse ? <i>Claire Squirès</i>	36
Discussion, <i>Lucile Durrmeyer</i>	43
Identités sexuées de l'analysant et de l'analyste : entre Réalité et fantasmes, entre harmonie et dissonances, <i>Philippe Quéméré</i>	47
Discussion : Une fille qui rêvait d'être un garçon, <i>Jacques Le Dem</i>	54

Samedi 17 mars 2012

Une clinique de la lecture : le lecteur de Freud, le lecteur en Freud, <i>Adriana Helft</i>	58
Discussion : Lire Freud, encore ! <i>Catherine Chabert</i>	65
Dire en riant, <i>Philippe Castets</i>	69
Discussion : L'action de l'analyste <i>André Beetschen</i>	78



LES ARCC :

Samedi 12 mai 2012

L'écriture, une expérience de traduction et de transformation de la clinique analytique

Introduction, <i>Paule Lurcel</i>	84
Pouvoir écrire l'insaisissable, <i>Laurent Fabre</i>	86
L'écriture et le miroir, un enfant se dessine, <i>Hélène Do Ich</i>	90
L'écriture pour sortir de la mélasse, <i>Micheline Segay Dorléans</i>	95

Art et processus de créativité

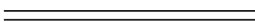
Introduction, <i>Olivia Todisco</i>	100
Voir Léonard de Vinci, processus à l'œuvre dans l'élaboration du tableau :	
<i>La vierge à l'enfant avec Sainte-Anne</i> , <i>Brigitte Chervoillot Courtillon</i>	101
Histoire de fantômes pour grandes personnes, <i>Fanny Gerber</i>	111
La « double appartenance » de la peinture, <i>Annie Mavrakis</i>	116
De quelques questions métapsychologiques	
sur le processus de la création, <i>Caroline Giros Israël</i>	124

ENTRETIENS DE PSYCHANALYSE

9 et 10 Juin 2012 : Inadmissible pulsion de mort

Introduction : Une parcelle de Nature ? <i>Laurence Kahn</i>	128
Dégagement, au cours de la cure par l'écriture, des pulsions de vie	
enfouies dans un héritage traumatique, <i>Janine Altounian</i>	132
Destins de la répétition délétère, <i>André Beetschen</i>	143
Jusqu'où le silence... <i>Pascale Michon Raffaitin</i>	153

CONSEIL, INSTITUT, COMITÉS ET LISTE DES MEMBRES DE L'APF



Lucienne Couty

Henri Normand

Notre collègue Lucienne Couty est décédée le 28 Juillet 2012, à Bordeaux où à la suite de sévères problèmes de santé elle était venue vivre le dernier acte de sa vie, près de sa fille, notre collègue et amie Jenny Chomienne Pontalis. Elle avait largement dépassé 80 ans. Membre titulaire de notre Association pendant de nombreuses années, elle en était au moment de sa disparition membre honoraire.

Elle avait été ce que certains nommeraient peut être une « psychanalyste ordinaire », plutôt « un membre titulaire ordinaire » c'est-à-dire une analyste qui participait activement à la vie de l'Association et à la politique de formation de l'APF. C'est à ce titre que je l'ai rencontrée il y a bien des années au titre de la formation telle que validation de contrôle, estimation du mémoire. Par la suite, je l'ai entendue au cours d'interventions en réunions plénières, par exemple au cours d'une conférence en 1972 sur la prise de conscience dans la dynamique de la cure, ou à Vaucresson en 1976 sur le thème de la régression. Son intérêt allait également vers la psychanalyse d'enfants dont elle prenait régulièrement la défense : on trouvera résumée sa position dans un court article de *Documents & Débats* de 1971. Elle y défend l'idée qu'il « est essentiel de lui donner le moyen de se réaliser pleinement comme analyse ». Les textes de ses diverses interventions se retrouvent dans *Documents & Débats*. Il faudrait également ajouter qu'elle fut le Trésorier de l'APF dans les années 1980, qu'elle participait régulièrement au Comité de formation et qu'elle a co-animé le groupe d'accueil avec Michel Gribinski.

Tout s'est modifié dans ma rencontre avec elle quelques années plus tard, quand devenu titulaire, j'entrais pour la première fois au Comité de formation : Lucienne Couty en faisait également partie.

Premier moment surprenant et formateur pour le « jeune » titulaire que j'étais : me retrouver participant au même titre que les huit autres membres titulaires pour admettre (ou refuser) les candidats nouveaux à la formation et aux diverses commissions de validation des contrôles de ceux qui étaient déjà admis à l'Institut de formation. Lourde responsabilité heureusement partagée par tous au sein du comité, dont Lucienne Couty, avec laquelle j'ai participé à un certain nombre de validations de cures supervisées et à nombre de débats d'admission. Je me souviens d'ailleurs entre autres détails combien elle résistait à la rédaction des comptes rendus de commissions de validation estimant que cette tâche qu'elle considérait avec raison comme formatrice, incombait aux plus jeunes ! Au passage, je soulignerais une particularité dont je pense par ailleurs que ce fut la seule fois qu'elle se produisit : elle partagea avec Didier Anzieu la tâche de Secrétaire de ce Comité, en 1988-1989, en se réservant pour elle-même la part des admissions (cf. son rapport à l'AG de l'APF en 1989).

Ce n'est cependant que bien des années plus tard que nos échanges amicaux se sont précisés. La maladie l'avait conduite à Bordeaux, là où réside sa famille. Tout naturellement j'ai été conduit à la revoir et à la rencontrer plus fréquemment, sur un tout autre mode que lorsqu'elle était parisienne, ce qui a considérablement modifié le contenu de nos échanges. Elle n'appréciait pas particulièrement le fait de son « transfert » à Bordeaux tant sa solitude y était grande. Son état de santé ne lui en donnait pas le choix. Elle avait dû, contrainte et forcée, abandonner Paris, son domicile, ses souvenirs et ses quelques amis, et sans la présence active, bienveillante et chaleureuse de sa fille et de ses enfants qui étaient ses seules attaches bordelaises, cette solitude lui aurait été insupportable.

C'est dans cette atmosphère si particulière que nous nous sommes vus et revus. Le ton est devenu progressivement celui de la confiance amicale : nous parlions bien évidemment de psychanalyse et de l'APF, de son histoire et de ses avatars, mais aussi et bien souvent d'évènements ou de souvenirs qui lui étaient très personnels. J'ai alors pu apprécier sa forte originalité et son caractère bien trempé !

À vrai dire nos « entretiens » n'étaient jamais très prolongés : son état de santé ne le permettait pas - et l'a hélas de moins en moins permis. Il n'en demeure pas moins que j'ai pris un réel plaisir à partager amicalement avec elle toutes sortes de souvenirs personnels de son enfance et de son adolescence à Poitiers, une ville bien connue de l'un et de l'autre, de sa propre vie, en même temps que les souvenirs multiples de sa jeunesse devenue parisienne. Son aventure analytique à l'APF, ce qu'elle pouvait dire de sa participation à l'histoire de l'APF elle-même était régulièrement au cœur de nos rencontres. C'était toujours intéressant. Elle savait raconter son histoire et évoquer ses souvenirs d'une manière acidulée, avec beaucoup d'humour. Je ne citerai aucun nom précis par souci de discrétion, mais elle avait un jugement personnel et perspicace à propos de tel ou tel. Il s'est trouvé de plus que nous avions eu le même analyste, Georges Favez : elle aimait beaucoup parler de cet homme peu banal. Moi aussi. C'est dire si de ce point de vue aussi nos échanges pouvaient s'animer. Malheureusement peu à peu la maladie s'est aggravée, pesante et irrémédiable : nos thèmes ont alors évolué vers l'évocation d'une certaine « philosophie » de l'existence et du vieillissement à l'approche d'une mort dont elle ne redoutait pas de parler. Elle se surprenait elle-même de la vivacité et de la « jeunesse » de son inconscient. Elle m'aura à ce titre beaucoup appris non pas seulement en satisfaisant

ma curiosité sur un temps révolu mais sur la possibilité de parler librement de ce moment inéluctable qui approchait. Puis peu à peu les thèmes se sont taris... et un jour la confusion s'est emparée d'elle. Ce fut pathétique, avant que la mort ne l'emporte quelques semaines plus tard, assistée jusqu'au dernier souffle par la délicatesse subtile, attentive et aimante de sa fille.

Le souvenir d'une femme courageuse et volontaire, charmante, au caractère bien trempé, demeurera dans ma mémoire. Elle fut assurément une analyste « clinicienne » de qualité ; je choisis volontairement ce terme pour l'installer dans nos mémoires collectives. Clinicienne et discrète : l'analyse aura décidément marqué intensément sa vie jusqu'à la fin, bien après que son dernier patient l'ait quittée.

Et Ambition... (s') interdit

Fafia Djardem

« Celui qui craint l'envie redoute la grandeur »
Clytemnestre.

Ce travail doit beaucoup à l'écoute d'une jeune patiente psychologue, qui a motivé sa demande de cure par le projet de devenir psychanalyste. Ce motif - ambitieux - a fait résonance avec une des assertions de Freud dans sa 32^{ème} conférence¹, où il met en lien chez la femme d'âge mûr, les motifs pour entreprendre une cure avec la capacité d'exercer une profession intellectuelle et « le désir d'obtenir quand même enfin le pénis », « avatar sublimé » de l'envie du pénis. L'ambition féminine est ainsi reliée par Freud à l'envie du pénis qui a, nous le savons, orienté son questionnement sur la sexualité féminine. Mais en dehors de cette conférence de 1933 où l'envie du pénis est le trait propre de la féminité, celui par lequel la féminité vient à la fille, il n'est jamais revenu sur sa relation avec l'ambition chez la femme. Elle est encore absente dans « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin »² où, « après une longue expérience clinique », Freud constate, contrairement à Ferenczi « particulièrement ambitieux »³, qu'il est impossible d'obtenir le renoncement à l'envie du pénis chez la femme ; ce dessein reste vain, pur « prêche aux poissons ».

L'ambition reste un thème mineur que Freud ne décline qu'au masculin⁴, en parlant notamment de l'origine de sa propre ambition qu'il attribue à sa mère, dont il était le fils préféré, je le cite : « Quand on a été sans conteste l'enfant de prédilection de sa mère, on garde pour la vie ce sentiment conquérant, cette assurance du succès

qui, en réalité, reste rarement sans l'amener »⁵. Et inversement, il rattache l'ambition interdite au trouble de mémoire, survenu sur l'Acropole⁶, qui traduit la transgression de l'interdit de dépasser le père. Cet interdit, où « l'essentiel » dans le succès est de dépasser le père, est relié au regard du père qui, redoublé dans le reflet ambré des colonnes du Parthénon, réactualise un surmoi sévère générateur de culpabilité. Après une recherche non exhaustive, il m'est apparu que l'ambition, qui n'est pas un concept psychanalytique, a rarement fait l'objet d'études, hormis l'apport de Melanie Klein dans *Envie et gratitude*⁷, sur lequel je reviendrai plus loin.

Définie comme étant un désir, dans le registre de la soif ou dans celui du but à atteindre, et bien que du genre féminin, l'ambition a été attribuée de tout temps et dans toutes les cultures au sexe masculin. Elle a aussi peu fait l'objet d'études littéraires, et selon Elisabeth Badinter qui explore ce manque d'intérêt dans *Emilie, Emilie l'ambition féminine au XVIII^{ème} siècle*⁸, celui-ci émerge au siècle des lumières. Cette époque, où « l'esprit n'a pas de sexe », permet la visibilité de certaines femmes, qui en plus d'être aimées ont voulu aussi être savantes et amoureuses. À travers le portrait de « deux ambitieuses »⁹, dont l'ambition s'exprime par l'écriture, elle fait une corrélation entre la réalisation de l'ambition féminine et l'admiration présentée par le père à l'égard de sa fille. Un père âgé, souligne-t-elle, et donc « moins narcissique et moins capté par lui-même ».

1 S. Freud, « La Féminité », 1933, *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Gallimard.
2 S. Freud, « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », 1937, *Résultats, idées, problèmes II*, PUF.
3 S. Freud, *idem*.
4 De *L'interprétation des rêves à Abrégé de psychanalyse*.

5 S. Freud, « Les souvenirs d'enfance de Goethe », *Essais de psychanalyse appliquée*, Gallimard, coll. « Idées » n° 243.
6 S. Freud, « Un trouble de mémoire sur l'acropole (Lettre à Romain Rolland) », 1936, *Résultats, idées problèmes II*, PUF.
7 M. Klein, *Envie et gratitude*, 1957, Gallimard.
8 E. Badinter, *Emilie, Emilie, l'ambition féminine au XVIII^{ème} siècle*, 1983, Ed. Le livre de poche, Flammarion.
9 *Idem*. Elle y fait le portrait de « deux ambitieuses au sens le plus noble du terme » : Emilie du Chatelet et Emilie d'Épinay.

Elle semble penser que l'admiration paternelle est une condition nécessaire pour l'épanouissement de l'ambition chez la petite fille, soit une source, un terreau fertile pour l'ambition féminine. Et ce regard paternel soutenu et indéfectible, pour les futures ambitieuses, est ce qui favoriserait l'accès à la liberté et la curiosité intellectuelle. Tout se passerait comme si la projection de ce feu visuel paternel pénétrant la petite fille, transformé en feu interne, permet de consolider leur assise narcissique et leur estime de soi. L'ambition est en premier lieu fécondée par le père puis requiert d'être alimentée par un *alter ego* masculin (œdipien). Pour Emilie du Chatelet, ce sera Voltaire et pour Emilie d'Épinay, Grimm.

On pourrait donc très schématiquement conclure que, pour parler de l'ambition féminine, il suffit de faire une substitution analogique en remplaçant « la mère, à l'origine de l'ambition masculine » selon Freud, par « le père, à l'origine de l'ambition féminine », comme Elizabeth Badinter le propose. Mais quelle conclusion obtient-on si on poursuit cette argumentation jusqu'au bout ? Que se passe-t-il quand la petite fille est dépourvue de cette admiration paternelle ? A-t-elle d'autres ressources pour développer son ambition ? C'est ce questionnement, qui a été mon axe principal et qu'il m'a semblé intéressant de mettre en travail. Pour l'analyser et le développer, je suis passée par un détour clinique, par l'écoute d'une patiente que j'ai prénommée Ambition, qui se plaignait « de son manque d'ambition ».

Une séance

« Mon drame, c'est que je n'ai jamais d'appartenance ». Ambition ponctue et expose ainsi son impuissance face au scénario qui se reproduit sans cesse : arrivée près du but, elle s'arrête et ne peut plus continuer ; l'angoisse, qui d'ordinaire est sa compagne, devient alors sidérante. C'est son impossibilité à poursuivre sa troisième année d'infirmière, malgré des résultats brillants, qui l'a conduite à demander une analyse. Auparavant, elle a failli « louper » son bac en « oubliant » de se réveiller pour une épreuve, et plus récemment ses relations amoureuses avec de multiples « petits copains »

sont devenues vite insatisfaisantes ou ponctuées par un avortement. Elle scande souvent : « Si au moins j'étais ambitieuse, je pourrais me sortir de mon marasme, mais j'y arrive pas... ».

Dans l'écoute des moments où elle perd tout espoir, étrangement, je suis animée par une folle ambition, pour elle, parfois avec elle, en silence.

Les séances se succèdent et l'évocation de son père, dite d'une même voix blanche, noyée dans les superlatifs, érige un père idéalisé. « Il reprend des boîtes qui ne fonctionnent plus, les remonte, il réussit tout, pour lui tout est *challenge* ». J'entends qu'il reste peu présent, voire se fait oublier ; reproches qu'elle m'adresse ?

Elle retrouve une crainte lancinante : « Mon copain pourrait m'abandonner »... « de me voir malade comme ça »... et « me laisser tomber ». Elle dit aussi : « je n'ai aucun désir ». Ce « laisser tomber » est associé avec les « oublis » de sa mère qui, souvent, arrivait en retard à la fin de l'étude de l'école primaire et, sans remords, l'appelait « ma chérie ». Ambition se souvient alors de son impuissance, pleine de colère et de rage.

Puis elle associe avec le « centre aéré » où elle détestait être « laissée » : « Au centre aéré je m'y sentais perdue, toujours seule ». L'étrangeté du mot « centre aéré », soudainement apparu non familier, m'amène à lui proposer presque en écho : « centre aéré ? ». Un souvenir surgit. Déroutant par son intensité et sa forme fragmentée que je parviens à reconstruire dans l'après-coup : elle a retrouvé le chemin qui mène à un pique-nique. Chaque enfant a été chargé de porter une partie du repas, elle porte une baguette de pain et un petit paquet... elle a faim et bien qu'elle sache qu'il faut attendre les autres, elle n'y résiste pas... excitée elle grignote la baguette. Dans une scène hallucinatoire partagée, je la vois s'appliquant à manger les petits bouts qui dépassent... « finalement elle l'a bien entamée ».

Alors elle entend : « Qui a fait ça ? »... c'est la voix de la « surveillante »... « ça », c'est « sa baguette ». Saisie, elle reste figée, glacée. Elle ne peut et ne veut rien dire, elle ne sait plus.

La question restée sans réponse, la Voix insiste : « Puisque c'est comme ça vous allez tous, un à un, reprendre ce que vous portiez dans les mains ». Ils s'exécutent. Avec la même tension elle retrouve le lien entre la Voix et la baguette qui lui fait imaginer que la police va être appelée. Je la vois s'affoler, « va-t-on l'exclure ? ». Ce qui répéterait le « laisser tomber » maternel ?

Tout le monde constate qu'il ne reste plus que deux baguettes et deux petites filles (j'associe, elle n'a qu'une petite sœur). Ambition veut à tout prix repousser « la sentence ». Elle est tentée de dénoncer l'autre petite fille, de dire : « C'est elle, c'est pas moi ». Je la vois sidérée face aux regards braqués sur elle : « Il va y avoir une sanction », « je veux en sortir et je ne peux pas, ça va être grave »... J'entends la culpabilité et le risque d'interruption qui l'a amenée à l'analyse, je suis devenue surveillante ?

À la fin, sa baguette est restée seule, à la vue de tous. « On » sait maintenant que c'est elle. La Voix se fait plus forte « Je ne supporte pas ça, les menteuses ». Ambition est privée de sandwich... Mais enfin une monitrice, absente jusque-là, intervient discrètement, du regard, en lui signifiant d'aller manger.

Ayant en tête l'interdit de mordre la baguette/pénis, je propose : « Qu'est-ce qu'on peut interdire à une petite fille ? » Elle cherche : « Taper sa sœur ? Mordre sa copine ? » S'impose alors en moi une pensée incidente, un de ses souvenirs d'école, où discutant avec un garçon, le chouchou de toutes ses copines, elle l'entend lui dire qu'elle est sa préférée. Surprise, elle avale de travers la banane qu'elle a en bouche. Cette incidence m'amène à lui proposer : « Un lien entre baguette et banane ? ». Elle ne voit pas ce que je veux dire, mais poursuit en disant : « Quand je perds espoir, ça me fait ça, j'ai plus la force de manger », ce qui m'indique qu'il y a eu une perception préconsciente.

La séance se termine alors qu'elle dit : « J'ai souvent des creux - des idées de mort - de plus en plus précises »...

Comment dire « son style » quand elle répète inlassablement, toujours dans les mêmes termes, que ses parents lui pèsent, alors qu'elle ne cesse de revenir

s'y cogner. Cette musique particulière, monocorde et atone m'évoque par son rythme une psalmodie que j'associe à un mouvement narcissique autoérotique. Il a souvent convoqué, contre-transférentiellement, la métaphore du derviche tourneur, danseur mystique qui s'enroule sur lui-même jusqu'à la transe.

Sur ce fond de séquence se détache une surveillante, figure autoritaire et intransigeante, qui illustre et incarne une figure archaïque maternelle telle que Catherine Chabert l'a développée dans le *Féminin mélancolique*¹⁰. L'*imago* maternelle apparaît intraitable avec un verdict et une sentence sans appel. Cette présence fige le temps et paralyse le corps. Sa surprésence omnipotente semble même évincer l'*imago* paternelle, l'empêchant d'advenir ou parvenant à la faire oublier. L'envie est corrélée à une avidité orale.

Le mouvement régressif de cette cure a permis la répétition d'un mouvement : « Être la première pour le festin », « être la préférée », « manger la première sans attendre les autres », d'emblée réfréné par une culpabilité inconsciente. Elle est démasquée par la surveillante, qui vient l'interrompre dans son avancée. La Voix interdit un mouvement ascensionnel ambitieux en faisant barrage à un éprouvé de triomphe et fait émerger une angoisse infantile de castration. Au fil des séances s'exprime dans l'excitation une compulsion masochiste, par un : « Je ne vais jamais jusqu'au bout », qui vient à la fois réifier cette tentative d'ambition éprouvée dans la jouissance et en même temps l'infirmer, confirmant son incapacité à rivaliser avec sa mère. Ce souvenir m'a semblé illustrer toute sa problématique : réussir à s'emparer du pénis paternel, c'est en même temps s'attendre à être punie. Ainsi il me semble que l'on peut entendre le : « Je ne suis pas à la hauteur », exprimé avant toute tentative, comme un équivalent au renoncement à l'envie du pénis par autopunition préalable. Par anticipation, « je ne vais jamais jusqu'au bout », permet d'éviter toute angoisse de castration. Dans ce registre l'inhibition de l'ambition serait alors salvatrice puisque, devançant toute rétorsion haineuse maternelle pouvant donner lieu à un mouvement persécutoire et dépressif.

10 Catherine Chabert, *Féminin mélancolique*, 2003, PUF.

L'envie du pénis mobilisée transférentiellement dans l'analyse se réactualise par déplacement dans « la baguette », équivalent symbolique phallique. Ce symbole de désir identifié à un phallus a aussi donné lieu à d'autres associations contre-transférentielles. Ainsi « braguette », association par contigüité de forme symbolique, est une incidence de séances précédentes où elle évoquait un grand-père, aimant et abuseur : « Il me demandait de sucer l'embout de son stylo puis exigeait que je décrive mes sensations jusqu'à ce que je lui dise ce qu'il voulait entendre : « C'est comme du jus ? ».

Progressivement il m'a semblé que « le viol » par le grand-père masquait une autre séduction fantasmatique, celle du père, repérable dans d'autres séances, qui masquait à son tour une séduction plus originelle, maternelle. Comme si la succession des séductions traumatiques se superposait, à la manière des emboîtements des poupées russes, en prenant en compte les identifications successives comme dans la succession des pelures translucides d'un oignon qui au fur et à mesure, ne laissent plus entrevoir les couches les plus profondes devenues plus denses. Homophonie (baguette/braguette) et proximité de sens permettent la condensation dans l'écoute de plusieurs signifiants : la baguette s'associe à la « banane » avalée de travers alors qu'elle est surprise par la déclaration d'amour d'un copain préféré, qu'elle osait à peine convoiter, comme le père. Le pénis est appréhendé inconsciemment dans l'ambivalence : « mordre les petits bouts pour enlever ce qui dépasse » correspondrait à une destruction, par introjection orale inconsciente, et à une perception concomitante d'un pénis désiré.

Ambition s'interdit, sidérée, elle se fige lorsqu'elle entend la Voix, source d'effroi. Cette scène a fait résonance, chez moi, avec une autre scène, celle que Freud a racontée¹¹, où il a le même arrêt face à Emma, lorsque le demi-mètre de bande de gaz, resté dans le nez, lui apparaît comme un substitut phallique de Fliess, un substitut actif au pouvoir pénétrant. À cet instant Freud, dans un retour du refoulé, face à Emma Ekstein, réalise l'horreur : le corps étranger retrouvé dans le nez d'Emma

est un corps qui l'a lui-même pénétré. De même, Ambition vient-elle de réaliser préconsciemment que la baguette semi-dévorée est le sexe pour partie décapité ?

Dans *Méduse*, ce qui provoque l'horreur et l'effroi à un rapport avec la vue du sexe de la mère, dont la décapitation, dans l'inconscient est, selon Freud, un analogon de la castration. Aussi, dans cette perspective, l'effroi¹² a-t-il une fonction ? Je pense à l'indication, que Freud introduit dans « La tête de Méduse »¹³ et confirme ensuite dans *Inhibition, symptôme et angoisse*¹⁴, où il dit que régressivement tout se passe comme si le corps dans son entier est identifié à un pénis. Ainsi l'effroi serait une représentation du pénis en érection devenant partie prise pour le tout. L'enjeu du corps rigide d'effroi d'Ambition qui s'interdit, serait-il alors dans sa capacité d'être « consolateur » et protecteur du désir d'être le phallus de la mère ?

Ambition m'a semblé agir paradoxalement, poussée par un mouvement pulsionnel tout en appelant un châtiement en retour. Sa difficulté à « aller jusqu'au bout » est-elle un écho de ses désirs ambivalents ? L'ambivalence, repérable dans le temps d'arrêt qu'il m'a semblé entendre avant qu'elle ne prononce le mot « surveillante », elle cherchait ses mots et n'a pas retrouvé le mot « monitrice », permettrait-elle une projection de figures clivées, une mère « surveillante » et une mère « monitrice » ? Ambition, désirant la place de sa mère, l'attaque en rétorsion, car c'est elle « qui a reçu le pénis du père et peut porter les enfants dans son ventre » ? Ou y aurait-il à cet instant introduction d'un tiers - c'est ma thèse - par une monitrice (un moniteur féminin) ? Grâce au transfert, cette scène d'humiliation où la petite fille est touchée dans son amour propre témoignerait d'un changement d'objet par le passage de l'envie du phallus de la mère qui se déplace vers l'envie du pénis du père.

12 Dans effroi on retrouve le préfixe effr (rentrer de force) et roi (raide, on dit « raide mort ») par effet de rupture, de soudaineté, de saisissement, les fonctions psychiques sont en état de gel, et effroi peut s'entendre au froid. Il y a mise en arrêt de l'activité unifiante d'Eros, de l'activité contenante du moi qui bloque la circulation fantasmatique. On est plus dans un champ sans représentation, silencieux et immobile.

13 S. Freud, « La tête de Méduse », 1922, *Résultats, idées, problèmes II*, PUF.

14 S. Freud, *Inhibition, symptôme, angoisse*, 1925, PUF.

11 S. Freud, *Lettres à Wilhelm Fliess, 1887-1904*, PUF.

Après une longue période de « découragement » où dans une compulsion masochiste elle se dit indigne de l'analyse, elle évite toute relation sociale et ne supporte pas qu'on la regarde manger. Les regards « soutenus » - pénétrants - lui déclenchent des vomissements. Il lui arrive souvent d'avoir le regard qui « bugue », expression qu'elle utilise pour décrire un arrêt du regard avec fixité. Le pouvoir pénétrant du regard, et par là même persécuteur, confirme la pertinence du divan.

Par la suite, ce qu'elle décrit devient confus et confusionnant. Elle est seule, son copain l'a laissée tomber pour une copine plus jeune qu'elle, ce qui déclenche une jalousie intense. Après un an sans activité, au prix d'un véritable arrachement, elle recommence à travailler en tant qu'auxiliaire de vie. Elle m'apparaît très courageuse, en ayant peur d'avancer elle parvient à se rassurer, elle est de plus en plus « présente » en séance et moins déprimée.

La jalousie intense cohabite alternativement avec une colère et une douleur masochiste. La représentation de sa jeune rivale lui fait associer à une précédente rivale, sa belle-mère, qu'elle trouvait aussi trop jeune pour son père et à sa sœur cadette dont elle a été longtemps jalouse ; sœur très présente notamment, dans des scènes de fustigation de plus en plus construites où, jalousement elle observe son père en sa compagnie. Elle n'évoque pas sa mère. Pouvant soutenir les confrontations, elle commence à reconnaître les mouvements de rivalité dans lesquels elle est prise. Elle relie ses vomissements à ceux de sa belle-mère lors de sa grossesse et la veille de son accouchement. Ce qui s'organisera dans un fantasme de grossesse qu'elle évoquera dans des séances ultérieures. Les mouvements de rage et de colère s'adressent désormais à son « copain », la culpabilité est moins vive et les représentations plus peuplées deviennent plus riches. La jalousie, qui fait suite aux mouvements d'envie, coexiste avec un mouvement d'élation où elle m'apparaît moins déprimée.

Je me suis demandée si la composante énergétique qui se déplace vers la jalousie, qui apparaît dans la suite, pouvait correspondre à ce que Freud souligne en 1925 dans *Quelques conséquences psychiques de la*

*différence anatomique entre les sexes*¹⁵, quand il dit que « même lorsque l'envie a renoncé à son objet particulier elle ne cesse pas d'exister mais persiste, avec un léger déplacement, dans le trait de caractère de jalousie ». Et en raison de ce « renforcement du détournement de l'envie du pénis », cette jalousie joue un rôle plus important (que chez l'homme) dans la vie psychique de la femme. Cette dérivation de la jalousie infiltre aussi un fantasme de fustigation, ce qui atteste de son origine résiduelle de la période phallique ; fantasme présent dans cette séquence.

La corrélation entre l'envie et l'ambition a aussi été retenue par Melanie Klein, qui l'a développée en insistant sur une distinction, entre l'envie et la jalousie, qui lui permet d'introduire une qualification de l'ambition. Cette distinction est essentielle car jalousie et envie se différencient radicalement et donnent lieu à deux types d'ambition. L'une est rattachée à l'envie, que j'appellerai « ambition envieuse » et suppose une relation à deux, correspondant dans cette séquence clinique au face à face entre Ambition et sa mère et a pour prototype la toute première relation avec la mère. Et l'autre est rattachée à la jalousie, « ambition jalouse », où la relation est triangulée et je la cite : « Concerne principalement l'amour que le sujet sent comme lui étant dû, amour qui lui a été ravi - ou pourrait l'être - par un rival », qui correspond à l'intervention par le regard de la monitrice, devenue le moniteur dans une séance plus tardive, celui qui lui donne « le sentiment d'être une grande ». Un passage de son texte me semble bien résumer sa position : « En dirigeant ses désirs génitaux sur le père, la petite fille pourra trouver un autre objet d'amour. Ainsi, dans une certaine mesure, la jalousie supprime l'envie ; la mère devient le rival principal. La petite fille convoite la place de la mère : elle désire posséder les enfants que le père aimé donne à la mère et s'occuper d'eux. L'identification à la mère dans ce rôle favorise un éventail plus vaste de sublimations. La translocation de l'envie au moyen de la jalousie constitue aussi une défense importante contre l'envie. La jalousie apparaît bien plus acceptable et donne moins lieu à la culpabilité que l'envie primaire qui détruit le premier bon objet »¹⁶.

15 S. Freud, *Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes*, 1925, PUF.

16 M. Klein, *Envie et gratitude*, 1957, Gallimard.

La jalousie se distingue donc de l'envie non seulement par le nombre de protagonistes en jeu dans la relation, mais aussi par sa qualité et son intensité. Par un processus de « dispersion », lorsque le tiers intègre la dyade mère-enfant (le père, mais cela peut aussi être un frère et/ou une sœur), elle réalise un traitement de l'envie, ici cela a lieu lorsque le regard chaleureux du père entre en scène. L'hostilité est dispersée non seulement sur la mère mais aussi sur ses rivaux, ce qui atténuerait l'intensité de l'envie. Cette atténuation par dispersion a lieu lors de ce mouvement ascensionnel de l'envie vers la jalousie et donne lieu à plusieurs degrés et qualités d'ambition, une ambition « en relation avec la rivalité et avec la compétition de la situation œdipienne » et une ambition particulièrement intense où les origines seraient plus profondes, précœdipiennes. Ainsi, l'ambition évoluerait qualitativement et quantitativement dans le processus de civilisation qui a lieu au décours de l'élaboration psychique effectuée par le sujet.

Pour Ambition, la culpabilité diminue d'intensité après la scène du pique-nique. Elle se sent « plus active et pourtant moins fatiguée ». La tristesse m'est apparue différente, plus éprouvée physiquement avec une conscience de la réalité plus appropriée, sans recours à l'imaginaire. Son père devient présent dans des scènes nostalgiques : « Elle est au marché et voit le prénom de son père sur un bracelet et se souvient comme il lui manquait ». Je l'entends pleurer. Elle peut constater que son ex-copain est l'exact opposé de son père, que tour à tour elle admire et/ou méprise. Grâce au travail de perlaboration, elle repère l'ambivalence, dans la figure paternelle et ses autres relations d'amour.

Elle devrait « le quitter » mais elle est prise dans un mouvement qui alterne entre « pseudo-pitié envers son copain qui ne pourrait pas s'en sortir sans sa contribution financière » et sa propre peur de la solitude. Mouvement de pitié, que dans le transfert j'associe avec les mouvements d'analysantes qui reculent la fin de leurs cures pour éviter les difficultés financières à leur analyste, ce qui témoignerait d'une séparation difficile teintée d'hostilité qui dans ce moment-là m'évoque l'annonce implicite de son départ.

Cela alterne avec des éprouvés de colère où elle affirme : « Je vau quand même plus que ça ! », assertion où elle mesure sa valeur narcissique à l'aune d'une valeur argent. Cela donne lieu à la vengeance et à une riposte, l'action devient possible. Elle ne peut imaginer, dit-elle, pouvoir demander de l'aide à son père, avec qui le malaise a toujours été présent : « Impossible d'être touchée par lui, elle ne sait pas pourquoi, pas même par le regard ». Plus récemment, elle a commencé à chercher un appartement, elle pianote sur internet pour se trouver un nouveau compagnon... elle a accepté l'aide de son père pour sa future installation... le début d'une relation moins sexualisée avec le père ?

À partir des représentations de l'envie du pénis présentes dans le discours latent de ma patiente, j'ai surtout voulu souligner et mettre en évidence les composantes énergétiques qui m'ont semblé actives et concomitantes des mouvements de séparation opérés chez elle. Ce qui situerait l'ambition dans un registre différent de la simple identification masculine, telle qu'Elisabeth Badinter semble l'envisager dans son étude.

Lors du changement d'objet d'amour qui a lieu par arrachement à la mère, le dégagement se ferait à la faveur d'une poussée verticale, force violente et puissante, une poussée libidinale nécessitant une dépense énergétique suffisante pour permettre l'ambition et expliquer le mouvement dépressif qui l'accompagne. Et sur un autre plan, il y aurait une poussée libidinale qui avance horizontalement, qui me semble correspondre aux descriptions faites par Danielle Margueritat dans « L'envie du pénis revisitée »¹⁷ : « Une poussée libidinale vers l'avant, le désir de pouvoir pénétrer, oui pénétrer, elle aussi dans le monde. C'est un désir de « pouvoir faire » ajouté ou associé à celui d'être et recevoir »... « Et je ne crois pas que cette poussée vers l'avant ne soit que le retournement en son contraire de la pulsion passive de recevoir. Elle a son origine propre »¹⁸ et sa source pourrait être précisément l'envie du pénis ».

17 D. Margueritat, « L'envie du pénis revisitée », *penser/rêver* n°1, *L'enfant dans l'homme*, printemps 2002.

18 Souligné par moi.

Cette hypothèse d'une « origine propre », qui serait un carburant (*Treiben*), pouvant mener et entraîner en empruntant le canal de l'envie du pénis, m'a confortée dans ce que je souhaite avancer : ne peut-on penser que l'ambition fait bien plus que servir la satisfaction pulsionnelle (Freud) ? En raison de sa forme dynamique, de sa capacité de mise en mouvement et de son caractère irrépessible qui lui fait tendre l'organisme vers un but, ne pourrait-on pas l'apparenter métaphoriquement à une pulsion (*Trieb*) ? Dans cette perspective elle s'organiserait comme l'analogon d'une pulsion, telle que Freud l'a définie dans « Pulsions et destins des pulsions »¹⁹.

La source serait non seulement l'excitation d'une partie du corps, pour exemple l'urètre dont « le feu » est éteint par l'urine, mais aussi le corps tout entier. Dans l'ambition, l'embrassement serait celui du corps en entier, embrassement de l'être pris dans un feu maniaque, prêt à implorer ou pouvant dans une certaine maîtrise, frôler, esquiver ce feu pour ensuite s'éteindre et mourir dans une dépression.

L'objet de l'ambition pouvant se concevoir multiple, l'énergie vitale cherchant sa forme convergerait vers un objet, peu importe l'objet, l'important étant que sa force puisse trouver sa forme en permettant que la tension impulsée dans cette poussée puisse s'épuiser, dans une baisse des tensions. Il m'a semblé que dans les processus de séparation, seule cette force pulsionnelle ascensionnelle, qualificatif qui correspond aux représentations romaines où l'ambition est symbolisée avec des ailes et les pieds nus, permet la séparation par arrachement au maternel (féminin maternel) en premier lieu, puis le détachement du paternel (féminin paternel). On sait ce détachement plus long et plus complexe chez la fille. Dans ce mouvement ascensionnel ambitieux, après une suite d'après-coups, la superposition des séductions (maternelle, œdipienne, transférentielle ?) s'articule avec la succession des générations. Féminin est défini ici au sens d'Ibn Arabi²⁰ c'est-à-

dire un féminin premier, un objet privilégié et valorisé. Le féminin se laisse pénétrer par le monde - et par la malléabilité. Je le cite : « Le Féminin ne s'oppose pas au Masculin comme le *patiens* et l'*agens*, mais comme contenant et réunissant en soi les deux aspects, réceptif et actif, tandis que le masculin ne possède qu'un seul des deux. ».

La fille, pour avancer, se détacherait par deux fois du féminin, celui du maternel puis celui du paternel. Sur ce premier objet, le féminin, ombre première, viendrait se superposer la mère, puis le père, du moins pour le féminin paternel, puis les autres objets. Le féminin qui ne fait pas « un », serait fait de l'étoffe du manque, toujours pénétrable.

La verticalité pulsionnelle, qui contribue et participe au saut de génération, repérable dans le passage de l'envie à la jalousie qui organise une dispersion de l'envie sur différents sujets rivaux, est concomitante d'un mouvement de séparation qui dégage du face à face pour ouvrir à la relation tierce. La jalousie serait alors un traitement de l'envie primordiale, notamment par l'introduction du tiers ? Ou dit d'une autre manière : l'envie du pénis chez la petite fille se heurte à deux déceptions, celle envers la mère qui ne le lui a pas donné et une autre envers le père qui l'a et l'en prive. L'ambition-envieuse accompagne le premier mouvement de séparation par arrachement à la mère, arrachement au féminin qui par changement de qualité, se déplace dans l'ambition-jalouse par élévation vers un attachement au père et se poursuit par un détachement ; l'intensité de ces deux mouvements est corrélée, comme on le sait, avec un lien au père aussi intense que celui qui s'est tissé auparavant avec la mère. Côté arrachement, on est du côté de la mère mélancolique, du meurtre, du face à face... et côté détachement on est du côté du père, du tiers, des deuils successifs.

Ce mouvement a aussi lieu dans la cure du côté de l'analyste, qui traite ainsi son « non élaboré », en se déprenant des représentations but qui circulent en lui, parfois à son insu.

Mon texte se voudrait, avant tout, un texte de défense de l'ambition féminine. Celle de Gradiva « La femme qui

19 S. Freud, « Pulsions et destins des pulsions », *Métapsychologie*, 1915, Folio essais.

20 H. Corbin, *L'imagination créatrice dans le soufisme d'Ibn 'Arabi*, 1958, Flammarion.

avance » vers ses ambitions, en quittant le féminin pour approcher sa féminité et devenir femme. Pour avancer elle doit s'exposer, transgresser les frontières culturelles et sociales prescrites.

Gradiva, objet phallique du père, avance sous les projecteurs, le corps érigé, sous les feux du regard au sommet de la gloire. Mais Gradiva avance aussi seule parmi les autres, courageusement vers un ailleurs, calme sa peur, dépasse sa « peur », signe manifeste d'un risque de surchauffe, lié à son excitation physique et/ou psychique. Ou Gradiva, ambivalente, peut aussi avancer, en hésitant entre héroïsme et courage, entre l'inconscience dans la déliaison psychique qui permet d'aller au feu et la peur de franchir des étapes ne pouvant être brûlées, quand la liaison des excitations a lieu dans le corps ou les fantasmes. Malgré l'angoisse, au risque de la castration, elle peut avancer vers un avenir inconnu, devenir ce qu'elle est, Être.

Au lieu de conclure, je souhaite plutôt vous soumettre les questions qui se sont imposées à moi au cours de ce travail : que se serait-il passé si Freud, au lieu d'être un homme, avait été une femme ? Et dans cette hypothèse serions-nous encore là à réfléchir sur le tout de l'œuvre qui, à défaut d'être refondue, devrait au moins être inversée ? Les hommes seraient-ils restés passifs durant des siècles sans s'indigner ? Cela pourrait être le sujet d'une prochaine fiction... Ambitieuse ?

Discussion de la conférence de Fafia Djardem Entre l'avoir et l'être, des funambules :

Laurence Kahn

Chère Fafia Djardem, il faut un certain courage pour se lancer sur la piste de l'ambition en psychanalyse en prenant comme voie d'entrée la position de la petite fille. Car l'ambition, comme vous le soulignez, n'est pas un concept psychanalytique : c'est un état de l'âme ou plus exactement un « caractère », tôt reconnu chez les femmes si l'on en juge par les caricatures de La Bruyère¹. Pourtant cette soif de s'élever a aussi ses accents de noblesse, car la particularité de l'ambition est qu'elle est généralement assortie d'un qualificatif, dépréciatif ou laudatif. De « cette recherche immodérée de la domination et des honneurs », on nous dit que c'est un dérèglement. Mais on nous dit aussi que c'est le désir d'accomplir de grandes choses ; et l'ambition a alors pour synonyme idéal et aspiration.

Cependant vous déplacez ce territoire. Et vous opérez le déplacement grâce à la voie métaphorique, en rapprochant l'ambition de la poussée vers le haut de la pulsion qui, sous la plume de Freud, de *L'Interprétation du rêve* à l'*Abrégé*, désigne ce qui porte les motions pulsionnelles à accomplir, envers et contre tout, ce que le refoulement a écarté de la conscience. Ainsi « le mouvement ascendant »² des motions inconscientes désigne-t-il dans l'*Abrégé* ce moment où, quelle que soit l'attitude positive du patient, la composante hostile des relations aux objets primaires, sédimentée dans le

tissu identificatoire du Surmoi, se déplie dans le transfert et révèle la part haineuse des investissements d'objets.

Mais ce n'est pas non plus cette voie que vous empruntez, car vous prenez la poussée ascendante de l'ambition au mot : au mot d'une analogie, appuyée sur la dynamique de la poussée et sa tension irrépressible vers un but – le terme « pulsion d'ambition » devenant ainsi, selon vous, en soi pléonastique. Et vous soutenez la comparaison de trois points de vue : du point de vue de la source de l'ambition qui se situerait dans le corps sous la forme d'un embrasement - véritable stimulus corporel que vous rapportez au feu maniaque déclenché par le regard admiratif et pénétrant du père ; du point de vue de l'objet puisque, comme dans toute réalisation pulsionnelle, l'objet est en définitive assez indifférent ; enfin dans l'horizon économique de l'homéostasie, puisque l'ambition, selon les diverses issues, pourrait soit conduire à l'implosion psychique soit être partiellement maîtrisée jusqu'à rejoindre les rives de la dépression.

L'hypothèse serait effectivement homéostasique si les qualifications de l'ambition n'étaient si prégnantes. Car c'est bien à des qualités pulsionnelles que vous faites appel lorsque vous décrivez l'arrachement de la fille au maternel puis au paternel grâce à ce mouvement ascensionnel. L'ambition dans le sens que vous entendez se charge alors d'une double valeur : elle est « réalisation » du but pulsionnel, mais en même temps elle s'inscrit dans le champ narcissique, permettant un élan « vers le haut » pour rejoindre les valeurs idéales. Qualité ascensionnelle donc, dont témoigne l'estime de soi qui *in fine* résoudrait la violence du conflit intra-psychique généré par le complexe de castration et l'envie du pénis.

Je crois que c'est par là que j'introduirai ma première question. Lorsque vous parlez de « feu maniaque »,

1 La Bruyère, *Les caractères*, chap. III « Des femmes », p. 87 (dans l'édition de 1819, *on line*) : « Il est étonnant de voir dans le cœur de certaines femmes quelque chose de plus vif et de plus fort que l'amour pour les hommes, je veux dire l'ambition et le jeu : de telles femmes rendent les hommes chastes ; elles n'ont de leur sexe que les habits. »

2 S. Freud, « Abrégé de psychanalyse », *OCF XX*, p. 272 ; « Le moi et le ça », *OCF XVI*, p. 273, p. 282 et 291 (parce que le surmoi a hérité, dans sa formation même, de l'ensemble des liens auxquels le ça a dû renoncer, il demeure le « mémorial » où s'est inscrite « l'histoire des choix d'objets » : « l'histoire de l'apparition du surmoi rend compréhensible que des conflits précoces du moi avec les investissements d'objets du ça puissent se prolonger en conflits avec leur héritier, le surmoi »).

comment entendre ce feu généré par l'admiration du père ? Comme une sorte de fête interne qui, en tant que telle, serait un premier étayage narcissique ? Dans ce cas, est-il possible de penser un tel étayage hors le jeu sévère entre le Ça, le Moi et le Surmoi, tel que Freud le développe dans les pages de *Psychologie des masses et analyse du moi* consacrées à la manie ?

Si j'introduis ma question par ce chemin, c'est que, dans la donne narcissique telle que Freud l'envisage, le rôle du regard est central. Si la formation de la conscience critique, écrit-il, est le produit de l'introjection de l'instance parentale qui a surveillé et sanctionné, elle est aussi l'héritière de l'investissement narcissique de soi par l'enfant. Le sujet jouit de pouvoir s'identifier aux traits que la figure parentale admire en lui. Le plaisir d'être à soi-même son propre modèle fait donc aussi de l'instance idéale l'héritière du temps où sa Majesté le bébé se suffisait à lui-même. L'embrassement maniaque correspond ainsi au moment du retrait de la fonction critique du Surmoi, la coïncidence du Moi et de l'Idéal du moi autorisant alors la satisfaction de soi³. En suivant vos hypothèses, je me dis que ce moment correspondrait à peu près à celui où le « défaut » de la petite fille cesse d'être l'objet du regard critique qu'elle porte sur elle-même ; autrement dit, un regard interne.

Mais ce défaut est double : il est tout à la fois défaut pulsionnel, constitué par la sexualité infantile et ses manifestations incoercibles ; et en même temps, il est défaut narcissique, dérivant de ce « morceau » dont les femmes se considèrent comme raccourcies et qui est à la source du reproche fait par tant de filles à leur mère de les « avoir fait naître femme et non pas homme »⁴. Entre le défaut pulsionnel et le défaut narcissique, le conflit intrapsychique se joue donc entre les deux bords de l'avoir et de l'être.

Et c'est aussi entre ces deux bords que surgissent les obstacles pour la fille. Car, sur le versant de l'être, elle est confrontée à la menace d'une loyauté homosexuelle

sans faille à la mère perçue comme châtrée – et elle peut alors chercher à accomplir l'ambition de la mère en occupant la place du phallus manquant ; et sur le versant de l'avoir, elle est menacée par la toujours possible resexualisation du lien paternel. En d'autres termes, la sanction, elle aussi, peut venir sur les deux bords - ce qui se traduit par l'extrême difficulté à vivre ensemble les deux vecteurs : ce qui sera conquis sur le versant phallique narcissique sera vécu comme le motif de la punition qui immanquablement devrait s'abattre sur l'autre versant (et je pense en particulier au fantasme de stérilité qui envahit de si nombreuses jeunes femmes lorsque, ayant avancé dans leur métier, elles désirent avoir un enfant) ; et inversement, ce qui est finalement investi comme objet d'amour, au fil du changement d'objet de la mère au père et du déplacement pénis-enfant, devra être payé au prix fort de l'incapacité à exercer le pouvoir de l'intelligence ou de la création. Autrement dit, la fille puis la femme avancent comme des funambules sur le fil tendu entre l'être et l'avoir.

D'où ma question : pourquoi considérer que l'ambition pousse toujours au dégageant ? Ne peut-elle pas engendrer le mouvement exactement opposé sous l'action de la culpabilité ? Comment ne pas penser que le vœu ambitieux – mobilisant le face-à-face intrapsychique entre le Moi et un Surmoi doté non seulement du pouvoir interdictif paternel mais, qui plus est, de la puissance retaliative de l'imago maternelle - comment ne pas penser que le vœu ambitieux peut aussi bien renforcer l'action de l'instance punitive ?

Ce que vous notez d'ailleurs en soulignant que votre patiente semblait « agir paradoxalement poussée par un mouvement pulsionnel qui appelait un châtiment en retour ». Autrement dit, même si l'ambition, à la manière de la pulsion, semble opérer quantitativement comme une poussée vers le haut, sa conséquence qualitative n'est pas nécessairement une élévation. Comme vous le montrez très bien, l'inhibition de votre patiente a la vocation que Freud confère à cette limitation fonctionnelle du moi⁵ : celle d'éviter tout conflit entre le Moi et le Surmoi, et entre le Moi et le Ça.

3 S. Freud, « Psychologie des masses et analyse du moi », *OCF XVI*, p. 47-48 et p. 69-72.

4 Un dommage qui les fait se sentir « mises au rancart » : S. Freud, « Quelques types de caractères dégagés par le travail psychanalytique », *OCF XV*, p. 19 et 20.

5 S. Freud, « Inhibition, symptôme, angoisse ».

Mais elle fait davantage : elle fonctionne (comme nombre d'inhibitions) au service de l'autopunition, interdisant tout ce qui apporterait « profit et succès ». *On mesure alors, comme le note Freud, le « triomphe » de l'interdiction qui ajoute à sa fonction originellement défensive le sens d'une satisfaction. Satisfaction masochique dont on peut supposer que le bénéfice est la liaison du risque mélancolique – ce dont témoignent certains traits de votre patiente.* Je rappellerai seulement pour mémoire qu'il est une ambitieuse, échouant devant le succès, dont Freud envisage le destin meurtrier et mélancolique de manière détaillée : Lady Macbeth.

Ma seconde question procède de la première. Peut-on considérer que la lutte interne générée par le regard maternel (tel celui de la « surveillante ») évince à proprement parler l'imgo paternelle ? Certes, le père se fait oublier dans les séances au plan manifeste. Mais cela ne dit pas qu'il est absent. Ainsi la remémoration de l'épisode du centre aéré est-il inauguré, dans la séance, par la crainte de votre patiente d'être abandonnée par son copain. Dans le même sens, le souvenir de l'effroi à l'idée que la police pourrait intervenir peut indiquer que le tiers est là, bien présent. Certes, vous montrez fortement comment l'effroi lié au regard médusant de la surveillante fait effraction. Mais qu'est-ce qui fait effraction à travers ce regard ? Est-ce la vision, dans sa nudité, de la baguette semi-dévorée, c'est-à-dire du sexe pour partie décapité ? Et l'on se retrouve là nez à nez avec la pétrification du symbole, dernier arrêt avant fétiche. Ou bien est-ce le défilé des châtiments sans nom qui se précipitent dans l'esprit de la petite fille ?

Tout cela à la fois, me répondez-vous, et vous aurez raison. Tout cela mêlé, comme l'analyse mêle les différentes strates psychiques en se moquant de la théorie, au seul fil du transfert. Et votre regard, assurément, joue ici un rôle déterminant, regard qui tout à la fois étaye l'ambition (elle est psychologue et veut être psychanalyste), et active le dépliement transférentiel des strates surmoïques. Entre envie et haine⁶, amour de transfert et culpabilité, vous êtes doublement porteuse de l'interdit, maternel et paternel.

6 Regard que, sans doute elle clive selon la même ligne de fracture ambivalente, entre surveillance hostile et guide chaleureux dans l'ascension de la haute montagne psychique décrite par Freud dans l'*Abrégé de psychanalyse*.

D'où ma dernière question : pourquoi penser que l'oralité, en sa primarité, jouerait ici un rôle fondamental ? Certes, l'oralité paraît occuper une place manifeste dans ce souvenir qui, par certains aspects dont celui de la surintensité, s'organise comme un souvenir-écran. Mais la figuration orale peut aussi bien être la couverture grâce à laquelle le tréfonds pulsionnel trouve une forme visible.

Cette dernière question porte en fait sur votre référence à la conception kleinienne du Surmoi. La référence à un Surmoi précoce vous permet, certes, de mettre en place une sorte de généalogie du développement de la fille ; et en particulier de distinguer un féminin primaire qui, organisé par la position schizo-paranoïde, s'étaye sur un unique objet – fragmenté sous le coup des mouvements de projection, de retour persécutif et d'identification projective. Elle vous permet donc de suivre le développement de Melanie Klein dans *Envie et gratitude*, qui décrit effectivement le trajet de l'enfant comme un mouvement qui va de l'envie à la jalousie. Elle vous permet enfin de tracer le destin de l'objet idéal lorsque, loin d'apporter la part de gratification et d'admiration nécessaires à la lutte contre la détérioration des bons objets, cet objet du désir devient lui-même l'objet de la haine et de l'attaque.

Mais je me suis demandé si cela ne vous permettait pas surtout de faire fonctionner l'association entre avidité, envie et ambition. Une association qui vient constamment sous la plume de Melanie Klein⁷ quand elle fait de l'avidité et de son enracinement oral l'une des composantes centrales de l'ambition, et sous deux aspects : ce qui permet d'avancer lorsque la structure psychique permet de supporter l'envie ; et ce qui immanquablement mettra en déroute tout projet ambitieux, lorsque l'autre, devenu dangereux parce que dépossédé par l'envieux, se mue en persécuteur. Dans cette perspective kleinienne, la trajectoire qui va de l'envie à la jalousie permet effectivement, en même temps que se construit un objet total, la mise en place de la rivalité œdipienne, infiniment moins onéreuse psychiquement⁸.

7 Par exemple dans Melanie Klein, *Envie et gratitude*, Gallimard, Tel, Paris, p. 63.

8 *Ibid.*, p. 42-43 et 114 ainsi que p. 196-198, à propos de l'*hubris* d'Agamemnon puis de Clytemnestre.

Mais il faut mesurer ici l'impact même de la figuration symbolique dans la théorisation kleinienne. Parce que l'ambition est ce qu'on appelle un « appétit », dès lors que l'on prend en bloc son sens propre et son sens figuré, elle peut devenir la pierre angulaire de la dramaturgie pulsionnelle. Certes, la langue commune contient toujours sa part de vérité. Néanmoins, avec Melanie Klein, ceci devient l'état d'un bâti métapsychologique qui opère la jonction sans hiatus, en *continuum*, entre l'envie primordiale et l'envie du pénis. L'ambition a alors toutes les caractéristiques dynamiques de la pulsion et, en même temps, toutes les qualités, y compris la qualité ascensionnelle, des objets auxquels elle aspire. C'est tout le problème de la théorie kleinienne de doter la construction théorique d'un tel potentiel imagé. C'est tout le problème posé par l'ampleur de ce qu'elle confie aux figurations impulsées par les équations symboliques. Bref, c'est encore un autre problème.

Voilà, chère Fafia, je veux pour finir vous remercier de ce travail qui a le grand mérite de bien faire travailler vos interlocuteurs.

La masse, l'idéal et la honte

Vladimir Marinov

29 juin 1914 : dernière séance de l'Homme aux loups avec Freud. Un jour avant, Franz Ferdinand était assassiné par un étudiant serbe. Serguéï Constantinovitch Pankejeff évoque cela dans sa séance avec Freud, sans que ni l'un ni l'autre n'anticipe l'étendue du désastre qui s'annonçait. Après, à partir de l'histoire d'une névrose infantile écrite en octobre-novembre 1914, on le sait, Freud n'écrit plus de grands comptes-rendus de cas. C'en est fini des *Cinq grandes Psychanalyses*. Comble de l'ironie, Freud s'empresse d'ajouter, dans une note de 1918 (et R. M. Brunswick en 1927 le suivra dans cette perspective), le fait que la Grande Guerre et la révolution bolchevique aient contraint son ancien patient richissime à émigrer et à mener une vie de misère à Vienne « en satisfaisant son sentiment de culpabilité », ce qui a « contribué à consolider son rétablissement »¹. La suite de l'histoire démentira l'optimisme de Freud et de Ruth Mack Brunswick. L'épisode paranoïaque de l'Homme aux loups est marqué par son souci d'avoir « un nez sans tâche » à une époque où on commençait à scruter attentivement les traits du visage humain. Tandis que sa femme Thérèse, quant à elle, se suicide juste après l'entrée d'Hitler à Vienne, sous l'influence de ce que l'Homme aux loups qualifie lui-même de « psychose de masse » dans ses souvenirs. Le fait que Freud s'empresse d'ajouter l'idée suivante ne change rien à l'affaire. Il explique en effet que « notre affliction et notre douloureuse désillusion, nées du comportement inculturel de nos concitoyens du monde durant la première guerre mondiale, étaient injustifiées » car « en réalité ils (les hommes) ne sont pas tombés aussi bas que nous le redoutions, parce qu'ils ne s'étaient absolument pas élevés aussi haut que nous l'avions pensé d'eux »².

1 S. Freud, *l'Homme aux loups*, Paris, « Quadrige », PUF, 1990, p.119.

2 S. Freud, « Actuelles sur la guerre et la mort », *Œuvres complètes*, tome XII, PUF, 1994, p.140.

La désillusion est bel et bien là devant cet accroissement sans précédent d'une masse de jeune gens morts d'une mort violente, non naturelle, au niveau d'un massacre collectif d'une importance majeure.

À quoi une sixième grande analyse, écrite après la première guerre mondiale et d'après l'introduction du narcissisme, de la pulsion de mort, de l'analyse des masses et du moi, et du ça, aurait-elle ressemblé ? Mais peut-être est-ce là une question insensée : Freud, après la Grande Guerre, justement mû de ce qu'il appelle une certaine déception et aussi - me semble-t-il - d'une certaine inquiétude, se montre de plus en plus préoccupé par la psychologie des foules, et ce non seulement dans un texte comme celui de la *Psychologie des masses et analyse du moi* mais aussi, à mon avis, au niveau de concepts comme ceux du ça, de la pulsion de mort et la pulsion de vie.

Et si, malgré tout, « Psychologie des masses... » était un écrit clinique ou tout au moins en rapport direct avec la clinique dont Freud disposait à l'époque ? Car enfin, en 1920, Vienne est bel et bien un des foyers principaux à partir duquel s'est développé une psychologie des masses qui sera dirigée par ce que plus tard on appellera une idéologie totalitaire.

Le vingtième siècle fut, me semble-t-il, le siècle de la honte et ce d'avantage que tous les autres siècles qui l'ont précédé. Une honte sans précédent. Honte difficile à élaborer, à symboliser et/ou abrégir. Cette honte est directement proportionnelle à la démesure des idéaux qu'a connus ce siècle : idéaux de pureté de race et/ou de classe qui ont engendré la persécution, voire la destruction des peuples ou des classes considérées comme impures, nuisibles ou parasitaires. Le juif dans le régime national-socialiste et le bourgeois dans le

régime communiste ont été considérés comme étant des parasites nuisibles par rapport à l'idéal de pureté de la race aryenne ou de la classe prolétarienne.

La honte est aussi liée à l'ampleur de la destruction qui s'est déployée au cours de ce siècle envers ces éléments « parasitaires », au sentiment de passivité, d'impuissance devant cette destruction et au sentiment d'avoir collaboré avec les agents de cette destruction. Une masse en état de transe ne connaît ni la culpabilité ni la honte. L'idéal incarné par le *leader* ou le chef de la masse étouffe ces deux sentiments. La honte est projetée sur un bouc émissaire qu'on doit purger de son sein.

Anzieu et à sa suite Kaës, ont mis en évidence les analogies du groupe avec le rêve et les imagos parentales, en partant de l'étude du fonctionnement des groupes. Personnellement, je n'ai pas d'expérience de psychothérapie de groupe. En revanche, en travaillant cet exposé, il m'a semblé qu'au sein d'une psychanalyse individuelle, on pouvait à certains moments de la cure déceler ce que j'appellerai un transfert de masse.

Le transfert de masse semble se manifester avec plus de vigueur chez individus disposant de pare-excitations et de narcissismes fragiles, qui entravent alors la « résolution » du complexe d'Œdipe. L'agir, la destructivité, la sensorialité et l'informe, l'idéalisation et la projection, l'hypocondrie et la somatisation, sont au cœur de leur fonctionnement. Ils manifestent aussi une réceptivité à la transmission des conflits intergénérationnels qu'ils ont tendance à recevoir et à transmettre en bloc. Les imagos parentales prennent parfois l'aspect d'une masse plus ou moins informe qui surgit sur la scène du rêve, ou plus habituellement sur celle du cauchemar.

Pascale

Pascale a commencé son travail analytique relativement jeune, juste après son premier accouchement, vers l'âge de vingt-cinq ans. Elle a suivi deux analyses avec une analyste femme et deux autres avec moi. L'engagement dans la première analyse s'est fait dans des conditions dramatiques, s'agissant de sa crainte d'émasculer, d'éventrer ou de jeter par la fenêtre son

nouveau-né, un garçon. L'interruption de sa première analyse a apparemment eu lieu en l'absence du consentement de l'analyste, tandis que la deuxième, qui selon les paroles de la patiente avait moins bien marché, avait été interrompue par l'analyste, elle-même vraisemblablement exaspérée par l'instauration d'un transfert à la fois fusionnel et érotique. J'avoue qu'avec moi, les choses se sont passées de façon sensiblement similaire, à la différence que nous avons eu le temps de creuser d'avantage le transfert paternel que dans la première analyse, et que la fin de l'analyse s'est réalisée de façon un peu plus paisible.

Toute petite, Pascale avait été une enfant sage comme une image, se sentant en permanence obligée de faire bonne figure. De fait, elle cachait bien son jeu, car en elle couvait depuis longtemps un sentiment de rage et de violence dévastatrices envers sa mère, sa grand-mère et sa sœur. Elle évitait de poser des questions encombrantes à sa mère et à ses grands-parents paternels au sujet de son père à peine entraperçu dans sa toute petite enfance. Ce père devenu alcoolique peu après la fin de la deuxième guerre mondiale avait été banni par sa femme et par ses propres parents. On lui avait fermé la porte et il s'était clochardisé. C'est sa fille, ma patiente, qui lui ressemblait physiquement et portait son prénom féminisé, qui avait dû le remplacer auprès de sa femme et de ses propres parents. Lui, avait été un monstre, elle, devait être un Ange. Elle avait eu l'impression que lors de sa naissance, personne ne l'avait attendue. Le récit que sa mère lui avait fait de cet événement était dramatique. Elle s'était sentie, auprès de sa mère qui l'avait longuement gardée dans son lit lorsqu'elle recevait ses amants, comme un petit chat, comme une peluche. Quant à son père elle n'avait pas pu le retenir car à l'époque où il l'avait rencontrée, elle avait été « trop petite » pour pouvoir attirer son attention. Elle ne se souvenait ni de son image ni de sa voix. Elle avait honte de ce père clochard devenu parasite social, qu'elle préférait savoir mort que clochardisé. Elle pensait que c'était à cause de ce vampire mortifère que sa grand-mère souffrait d'un cancer du sein.

Bref, le père était devenu la bête noire de la famille, à abattre, tandis que mère et grand-mère paternelles

apparaissaient comme des figures héroïques ayant dû faire face au terrible destin d'avoir eu un mari et un fils déchu, considéré comme ayant déserté sa fiancée et ses parents pendant la période de la guerre.

Je fus néanmoins étonné lorsque ma patiente me dit que ce père, en tout méprisable, avait été résistant pendant la guerre et était rentré à Paris avec les troupes de la libération. Chaque fois qu'elle évoquait cet événement historique auquel le père avait participé, c'était comme s'il s'agissait d'une journée d'enterrement.

En revanche, elle m'avait toujours dit que sa grand-mère paternelle, affectivement plus présente dans sa petite enfance que sa mère, aimait profondément l'église et l'uniforme (l'armée). Mue par ses idéaux, la grand-mère n'avait vraisemblablement jamais pardonné à son fils unique d'avoir risqué sa vie en rejoignant les troupes de libération pendant la période de l'occupation.

Nous voilà avec l'armée et l'église (ma patiente avait en partie fait siens les idéaux de la grand-mère) en présence des deux masses artificielles dont parle Freud dans *Psychologie des masses et analyse du moi*.

Sans plus tarder, je vais vous parler d'un rêve de Pascale, rapporté vers la deuxième année d'analyse avec moi, dans un moment où elle se plaignait d'accès de boulimie récurrents. Mais je souhaite souligner d'emblée le fait que des multiples facettes du transfert de Pascale je ne vais mettre en évidence dans cet exposé que le transfert de masse.

Dans ce rêve, Pascale doit se rendre à une grande manifestation pour voir le Pape qui est entouré de militaires. Elle se trouve derrière une vitre et a envie de voir le Pape sans être vue. Ce rêve met en scène un contexte de pénurie. Elle est non seulement en train de chercher de la nourriture pour donner à manger, mais aussi du coton pour pouvoir changer un bébé. Chaque personne rencontrée lui donne un morceau de coton et lui raconte en même temps son histoire. Le coton n'est pas d'excellente qualité car une fois passé sous l'eau, il rétrécit.

À la veille de son premier rêve, il y avait eu un vrai rassemblement suscité par une visite du Pape dans un pays étranger. Pascale gardait de son éducation religieuse et notamment de la pratique de la confession, l'idée d'une intrusion un peu violente et d'une position voyeuriste devant ses fantasmes et pratiques sexuelles infantiles. Précisons que la pudeur extrême de la grand-mère avait lourdement contrasté avec l'impudeur de sa mère.

Dans un second rêve, elle se trouve dans un salon de coiffure qu'elle identifie à un endroit où sa sœur règne en experte. On pourrait arranger sa coiffure, lui couper les cheveux d'une certaine façon pour la rendre plus féminine. Elle craint qu'un homme ne la voie nue sous la douche. Puis brusquement, elle doit partir participer à une épreuve de natation : la M.A.S.S. Dans ses libres associations, « M.A.S.S. » lui rappelle le nom d'un diplôme passé à l'Université Dauphine, mais également la sensation d'une masse corporelle qui actuellement lui fait terriblement peur. Le Pape et les militaires du premier rêve lui font penser à « la hiérarchie catholique », à l'image un peu lourde de sa grand-mère bigote, qui n'avait jamais permis à son fils alcoolique de couper le cordon. Le coton rétréci renvoie, dans ses libres associations, à la fois au souci de propreté - au sens physique et moral - exagéré de cette grand-mère et aussi au coton avec lequel elle rembourrait son soutien-gorge (la grand-mère avait été amputée de ses seins à cause d'un cancer). Ce coton la renvoie également au sentiment d'avoir été un « pansement » pour sa mère blessée mortellement dans sa vie sentimentale par son mari, le père de ma patiente, et par ses relations avec ses amants, mais aussi au fait de panser le corps de sa grand-mère qui avait eu elle-même apparemment un père incestueux. Dans son rêve, le M.A.S.S. est le diplôme idéal qui à ses yeux était le seul instrument par lequel elle pouvait acquérir un sentiment de fierté au regard de sa mère et de sa grand-mère. Il apparaît sur le fond d'une détresse alimentaire et corporelle : l'enfant est affamé et ne trouve pas de couches à sa taille. À l'époque de ce rêve, la patiente avait je le pense, encore le sentiment de faire masse commune avec le corps et la figure de l'analyste, mais on remarquait aussi un début de processus d'individualisation au sein de la

masse dans la mesure où « chaque individu lui donne un morceau de coton et lui raconte son histoire ». J'allais ensuite acquérir pour Pascale une apparence plus vivante : celle d'un chat siamois d'abord, avec lequel elle faisait corps commun, puis celle d'un être humain qu'elle pouvait regarder en face et par lequel elle était regardée en retour.

On a souvent associé - à commencer par Freud - le maternel à la matière, mais peu ou jamais - à ma connaissance - à la masse. Or, la mère peut apparaître comme une mer (ou un océan), une chimère, un monstre (souvent une sorcière), une bonne fée bien entendu ou une terre nourricière, mais aussi comme une masse. La masse, une des figures des plus ambivalentes de la mère... : elle peut porter, enivrer ses enfants, par la hauteur de ses idéaux et le sentiment qu'elle possède une puissance absolue (penser à la thiasse menée par Dionysos) mais elle peut aussi détruire ses enfants lorsque ceux-ci ne correspondent pas à ses exigences. La masse, Hannah Arendt l'a pertinemment démontré³, possède une forte affinité avec un idéal totalitaire. La masse peut porter ses sujets comme un bateau ivre ou les cracher comme des éléments qui polluent sa pureté.

Étymologiquement - le fait me semble intéressant - le mot masse renvoie à une substance alimentaire ou corporelle (masse de pâte ou de chair), solide (masse de pierre dans laquelle un artiste, un sculpteur peut travailler par exemple), ou liquide et informe (masse d'eau)⁴. Comme locution adverbiale, « en masse » renvoie à l'idée d'un groupe nombreux ou à l'idée d'une grande quantité (des emplettes en masse). En physique mécanique, la masse représente la quantité de matière d'un corps et le rapport constant qui existe entre les forces qui sont appliquées à

un corps et les accélérations correspondantes (le poids est proportionnel à la masse, le kilogramme est une unité de masse). *Ce n'est que lorsqu'elle est synonyme de foule que la masse renvoie à des être vivants*. On peut parler d'une masse de mots, d'une masse monétaire, d'une masse de sang, d'une masse ou tas de cadavres. Massifier, dans le contexte de la masse du peuple, signifie uniformiser. La masse est l'ensemble qui fait corps, la majorité, par opposition aux individus, qui font exception. Tomber, s'affaisser, s'écrouler comme une masse signifie s'affaisser pesamment, comme une chose inanimée. Victor Hugo aurait déjà affirmé que « Les masses ont l'instinct de l'idéal ».

Ces considérations étymologiques rattachées à l'analyse de Pascale et d'autres patients avec des problématiques similaires me suggèrent d'abord l'existence d'un lien plus étroit entre deux textes de Freud, écrits à peu d'intervalle : *Au-delà du principe de Plaisir* (1920) et *Psychologie des masses et analyse du moi* (1921), même si Freud lui-même n'utilise pas son concept de pulsion de mort dans son texte sur l'analyse des masses. Cette étymologie suggère également une possible articulation entre la conception freudienne de la pulsion de mort et l'angoisse d'effondrement de Winnicott (tomber ou s'effondrer comme une masse).

À côté de la grand-mère qui sentait son corps dévoré par l'existence parasitaire de son fils et qui avait souhaité le remplacer par l'image idéalisée de sa petite fille, la mère de ma patiente apparaissait elle aussi à sa fille comme lourde. Dès sa naissance, sa mère avait gardé son bébé à côté d'elle et était apparue à sa fille comme une masse : « vous n'auriez pas dû le poser à côté de vous, vous auriez pu l'écraser, lui auraient dit les infirmières » au réveil de la première nuit que mère et fille avaient passée ensemble.

Je ne suis pas le seul à avoir remarqué le fait que dans son texte sur la psychologie des masses⁵, Freud centre exclusivement son analyse sur les liens d'un père de horde qui prend la place de l'idéal du moi et permet aux fils qui possèdent ce même idéal de s'identifier les uns aux autres.

3 H. Arendt, *Le système totalitaire*, (1949), Paris, Gallimard, 2002.

4 Plus exactement « masse est issu du latin *massa*, « pâte » puis « objet formant un amas, un lingot ». Ce mot est un emprunt au grec *mazza* désigne à l'origine une grosse crêpe d'orge mêlée d'huile et d'eau, et plus tard une boule (en particulier de métal), un bloc. Le mot grec dérivé du verbe *massein* (ou *mattein*) de même sens, qui a des représentants en latin (macérer), en balto-slave, en celtique et en germanique (maçon, maquereau, maquignon, maquiller). Il a été conservé en grec moderne au double sens de « pâte » et de « masse, amas » (Voir *Le Robert, Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, 2000, tome 2, p.2153).

5 Freud, S., « Psychologie des masses et analyse du moi », *Œuvres complètes*, tome XVI, Paris, P.U.F., 1991, pp. 2-83.

Dans son livre *La maladie d'idéalité*, Janine Chasseguet-Smirgel affirme, en s'inspirant des travaux d'Anzieu, que la masse « permet à chaque membre non pas de se sentir une infime particule indifférenciée du grand ensemble, mais au contraire de s'identifier au groupe global, se conférant de ce fait un Moi tout-puissant, un corps colossal ». Un peu plus loin, elle explique que « dans les groupes fondés sur « l'Illusion », le meneur remplit auprès des membres du groupe le rôle que la mère du futur pervers joue auprès de son enfant en lui donnant à croire qu'il n'a besoin ni de grandir, ni de s'identifier à son père, faisant ainsi coïncider sa maturation inachevée avec son Idéal du Moi »⁶.

Voici maintenant un autre rêve très bref de Pascale, fait environ un an plus tard et qui illustre encore mieux le lien entre masse, idéal et honte, tous déployés dans la dynamique transférentielle.

Dans son cauchemar, « un homme essaye péniblement de pénétrer son ventre avec son sexe » (sans doute s'agissait-il aussi de la figure de l'analyste) qui était occupé par un bébé. Au cours de ses libres associations, la patiente m'avoue le fait que pour elle, l'image de la femme enceinte est le prototype de la femme phallique, possédant alors un phallus beaucoup plus imposant que le petit pénis de l'homme (ce qui ne l'empêchait pas de fantasmer en même temps son sexe comme un sac qu'elle perdait tout le temps). Puis, elle enchaîne immédiatement et sans lien apparent, avec ce qu'elle venait de dire : sa grand-mère portait le patronyme d'un grand général allemand et habitait durant la deuxième guerre mondiale une petite ville occupée par les allemands. Munie d'un tel patronyme, il lui avait semblé fou que son fils aille rejoindre le maquis. Ce qui est drôle est le fait qu'il ait fallu une troisième analyse pour que la honte (à l'origine une fierté) liée au dévoilement de ce patronyme, soit dépassée. Je sais cela par hasard, pour avoir eu la possibilité d'échanger avec son ancienne analyste. Je pense que la levée de cette amnésie fut rendue possible par un double mouvement

de l'analyse : d'un côté l'image de la grand-mère fut en partie désidéalisée à travers son association avec des monstres qui hantaient ses cauchemars de l'autre côté, l'image du père - le transfert aidant et les projections retirées - fut en partie restaurée.

Ainsi, la masse conduite par un chef d'armée se superposait dans son imaginaire avec l'espace du ventre maternel, à la fois phallique et merdique. C'était un espace caché, intime, lieu où s'engendrent à la fois les héros invincibles et les parasites⁷. Cette masse sociale associée à cette masse corporelle était particulièrement résistante à la pénétration d'un tiers, ici le sexe de l'homme et le pouvoir du psychanalyste.

Clivée entre l'idéal héroïque et le parasite éliminable, la masse se suffit à elle-même. Il est aussi vrai que lors d'une deuxième grossesse pendant laquelle la patiente attendait des triplés, le troisième enfant imaginé comme ayant été un garçon avait été éliminé comme « une merde » au court du quatrième mois de grossesse. Simple coïncidence malchanceuse ou besoin d'agir sur l'autre réduit à l'état d'une masse informe, impuissante ? D'ailleurs, Pascale avait donné à ses deux filles jumelles qui avaient survécu, des prénoms particulièrement contrastés : l'un hautement idéalisé et l'autre « merdique ».

Le transfert de masse est le lieu d'une idéalisation extrême et aussi d'une déchéance absolue. Naître ou être accueilli comme une merde est la honte ultime

⁶ J. Chasseguet-Smirgel, *La maladie d'idéalité*, Paris, l'Harmattan, 1999, p. 78. Voir également D. Anzieu, « L'étude psychanalytique des groupes réels », *Les temps modernes*, n°242, pp. 56-73 et « L'illusion groupale », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n°4, pp.73-93.

⁷ Dans son livre *Le groupe et l'inconscient*, Didier Anzieu affirme à propos de phénomènes si disparates qu'on rencontre dans une foule spontanée « La densité de l'agrégat humain, cette masse où chacun se sent petit, à la fois noyé, perdu, menacé d'être étouffé, écrasé, piétiné, enseveli et aussi abrité, enveloppé, réchauffé, les longues période d'apathie repue, les phases paroxystiques d'angoisse collective, la panique d'excitation collective (convulsions, danses, beuveries, fornications, mutilations) ou de colère collective (le lynchage, les déprédations, les destructions à coup de pavé, de barre de bois ou de fer, les objets et les gens qu'on jette par les fenêtres dans le vide et qui s'écrasent et se brisent sur le sol, ou sont engloutis par les flots ou les flammes), tout cela n'implique-t-il pas la présence centrale et inconsciente de l'imaginaire maternelle dans cette collectivité humaine, réduite à cette bouche nourricière, à des dents dévoratrices, à la chaleur du sein, à un ventre gigantesque où grouillent par centaines les substances qui s'y digèrent et les êtres qui s'y enfantent » (Paris, Dunod, 1984, p. 64).

qu'elle tendait à renverser en son contraire dans ses passages à l'acte infanticide.

L'avant et l'après naissance sont unis par une logique d'après-coup dramatique qui ravive des moments de désidérialisation, de séparation, d'exhibition visuelle d'un corps détaché du corps de la mère. Le désir de s'immerger dans la masse s'associe à un fantasme de retour dans le sein maternel ravivé par la détresse d'une confrontation avec le monde externe. Dans ses moments les plus régressifs, Pascale identifiait son corps entier à un « monstre à pattes », qui me rappelait la vermine en laquelle s'était métamorphosé Samsa, le héros de Kafka. À d'autres reprises, elle s'imaginait comme un bernard-l'ermite, animal sans carapace qui recherche un abri pour son corps trop sensible.

Dans le transfert de masse, c'est la nature du contenu (liquide, solide, informe) qui importe tout autant que la nature du contenant. Plus exactement, c'est l'adéquation entre contenant et contenu qui importe. Dans le rêve où est évoquée son immersion dans les individus de la masse, probablement suscité par un accroissement de l'excitation sexuelle survenue pendant la séance, c'est la question d'un coton de *qualité* adéquate pour changer le bébé qui est évoquée, sorte de surmoi sphinctérien adapté, ni trop sévère ni trop permissif. La qualité des zones érogènes, des enveloppes, mais aussi des masses et des matières, forme le terreau où s'active le transfert. Le transfert prend parfois l'aspect d'une transe dionysiaque, d'une ivresse destructrice, qu'il faut contenir, apprivoiser. Le maître de la foule, de la masse déchaînée, n'est autre que Dionysos, l'enfant prématuré, né deux fois : une première fois de Sémélé, foudroyée par les éclairs de son amant Zeus - elle meurt brûlée - une seconde fois de la cuisse de Jupiter.

Le poids de la masse, la douleur du corps maternel qui ne peut s'exprimer par des mots ou des sentiments mais uniquement à travers des blessures corporelles, appelle comme remèdes les briseurs de soucis - l'alcool du père, la boulimie de la fille - qui possèdent un effet analgésique. Les attaques du cadre furent nombreuses, comme si la fille voulait se prouver qu'elle pouvait une fois de plus réduire à néant le parasite qu'avait été son

père. La survie sereine de l'analyste à ces attaques et sa non-démission ont en elles-mêmes un effet positif dans la cure.

Mon travail analytique a consisté entre autres à donner une stature plus humaine à ce père déchu dans la réalité et encore plus dans les fantasmes de sa mère et de sa femme, ayant néanmoins fait figure de résistant pendant la débâcle collective. Un fait remarquable eut lieu à plusieurs reprises lorsque Pascale pensait à son père : elle fondait en larmes avec le sentiment d'accomplir une grande transgression : « je n'ai pas le droit, je n'ai pas le droit » me disait-elle, comme si elle attendait de moi enfin l'autorisation de pleurer la disparition de son père. La libération d'affects interdits ou la création d'affects qui n'ont jamais vu le jour ont représenté une dimension importante de cette analyse.

Du coup, la patiente avait réussi à tenir tête un peu mieux à sa mère ou à sa grand-mère et à ne plus décharger sa haine qu'envers des plus petits qu'elle-même.

Mais sa tendance à fusionner avec le corps de l'autre a subsisté chez Pascale jusqu'à la fin de son analyse. À la fin, Pascale avait développé, sans doute angoissée par la perspective de la mort de sa mère, de l'éloignement de ses enfants et de la fin de l'analyse, un symptôme transitoire : malgré ses soixante ans passés, elle exhibait devant moi un petit ventre rondouillet comme celui d'une femme enceinte, comme si elle voulait garder à travers cette grossesse permanente une emprise contre toute séparation potentielle. Cette mère-masse n'est pas qu'une mère morte au sens où l'entend André Green. Certes, c'est une mère qui a eu du mal à faire plusieurs deuils : celui de son propre père absent et plus encore celui de sa mère et de sa grand-mère, qui étaient affectivement absentes, malgré leur présence physique. Cette mère-masse exprime son deuil difficile à faire sous une forme corporelle, sensorielle, visible. De par son poids qu'elle exhibe devant l'autre, elle semble vouloir lui imposer un régime totalitaire (peut-être est-ce ici mon contre-transfert qui parle), comme si elle voulait dire qu'à tout moment elle pouvait lui octroyer la vie ou la mort, et pouvait libérer son corps ou l'enfermer dans un cachot mortel. Elle refuse de couper le cordon

et peut à tout moment transformer l'autre en un parasite. L'enfant-fœtus n'a pas besoin de sucer, de mâcher une nourriture propre, de respirer ou de se déplacer. C'est sa mère qui le fait pour lui.

En même temps, malgré ses relations orageuses avec l'une de ses filles elle-même très fragile, Pascale avait développé une activité de peinture et d'encadrement, comme si elle voulait projeter en dehors d'elle-même les conflits profonds qui l'habitaient. À la fin de l'analyse, elle me fit cadeau d'une de ses productions : au centre du tableau apparaissait un « massif » montagneux jaune, bleu, rose, parcouru de sentiers qui ressemblaient parfois à des failles refermées et cicatrisées. Elle me dit que ces sentiers et ces failles étaient le symbole du travail qu'on avait parcouru et que le rose qui se détachait du jaune était le signe d'un espoir. Autour du massif, il y avait une sorte de labyrinthe qui présentait une ouverture vers un autre encadrement composé de lettres chinoises traduites en latin. Elle n'avait pas besoin d'associer là-dessus. Nous savions tous deux que cela renvoyait à son père parti pendant de longues années en Indochine quand elle était toute petite, qui avait acquis une présence encadrante, protectrice, à la suite de notre travail.

Giacometti

Entre 1934 et 1945, à partir de son fameux *Objet invisible* ou *Mains tenant le vide*, Giacometti commence à ne produire que du petit format et ce de façon compulsive. Parallèlement, c'est l'époque durant laquelle après la rupture avec le courant surréaliste, il se remet à sculpter et dessiner d'après modèles.

1933 est l'année durant laquelle le père de Giacometti meurt. En 1937, sa sœur meurt en donnant naissance à Silvio, que le sculpteur - qui était stérile - va beaucoup investir et utiliser comme modèle dans ses petites statuettes. 1937 est enfin l'année où Alberto se sépare d'Isabel Nicholas, un des grands amours de sa vie.

Mais cette époque est aussi celle où sous l'influence des théories racistes, on commence à analyser de façon critique l'anatomie des visages humains.

Certains de ses modèles disparaissent et vont mourir dans des camps de concentration. D'autres comme le célèbre décorateur Jean-Michel Franck, ami et acheteur principal de Giacometti, vont prendre la fuite et finiront par se suicider. Resté sans soutien financier, Giacometti finit par descendre à Genève où il sera nourri par sa mère, exaspérée que son fils ne puisse produire que du petit.

Mais ses statues ne font pas que rapetisser. Pis encore, ses petits personnages s'enfoncent dans la masse de leur énorme socle jusqu'à la taille, la poitrine et au cou. Mon hypothèse est qu'à l'époque, Giacometti développe un sentiment de honte inconscient, qui acquiert cette modalité d'expression corporelle : honte des idéaux de ses parents, honte de sa patrie soi-disant neutre, de cette terre qui dévore comme une tombe gigantesque ceux qui s'éloignent et qui partent pour ne plus revenir, honte de ses propres idéaux et fantasmes (Giacometti avoue dans ses souvenirs d'enfance, dans ses interviews et dans certaines de ses œuvres de la période surréaliste, quantité de fantasmes sadiques : égorger, incendier, tuer lentement, estropier, étouffer). Envahi par le sentiment de la petitesse humaine, il se fait lui-même tout petit.

On trouve à cette époque, une note de Giacometti, dans laquelle l'Europe est présentée comme un petit appendice de l'Asie, sensée devenir elle aussi communiste comme l'Union Soviétique. Giacometti n'adhéra jamais au parti communiste. Néanmoins, en 1935, il confia à Aragon et à ses amis de la Commune un dessin intitulé *L'artiste salue le progrès des masses*. L'artiste, le point levé, l'allure décidée, apparaît sur fond d'une masse humaine gigantesque, qui semble encercler le globe terrestre. N'est-ce pas pour sortir de la honte qu'à la même époque, par cette compulsion à faire du petit, Giacometti veut à tout prix retrouver un visage humain regardé de face, dans toute sa grandeur ? D'où, sa fameuse question qui a tant agacé Breton : « qu'est qu'une tête ? ».

Le fait que la première œuvre qui lui permette de sortir de sa compulsion à faire du petit soit son célèbre *Le Nez*, qui date de 1947, n'est à mon avis pas l'effet du hasard. C'est le premier organe à travers lequel

Giacometti vainc la petitesse, le premier organe qui s'allonge. Avec *Le Nez*, nous sommes en présence d'une extraordinaire dialectique entre le devant et le derrière (le nez renifle des choses sales, invisibles, émanant par derrière mais se trouve en plein figure) et entre la vérité et le mensonge (avec l'expression « avoir du flair » ou, comme pour Pinocchio, le nez qui rougit ou s'allonge lorsqu'il prononce un mensonge). C'est par définition, l'organe par lequel on se trahit.

Mais à partir de la même époque, l'ensemble des statuettes de Giacometti va s'allonger, s'amincir, marcher (les hommes) ou s'enraciner (les femmes), et surtout prendre cet air sacré et fantomatique à la fois, qui a donné à l'œuvre de l'artiste son dernier style inimitable.

Étonnamment, à la même époque, Giacometti réalise des dessins de certains de ses modèles (sa femme, sa mère, Caroline, et parfois aussi des modèles d'hommes) qui, si on les regarde bien, possèdent une caractéristique assez nette : leur ventre est arrondi comme s'ils étaient enceints.

Genet, le commentateur le plus inspiré de Giacometti, écrit : « Ses statues semblent appartenir à un âge défunt, avoir été découvertes après que le temps et la nuit - qui les travaillaient avec intelligence - les ont corrodés pour leur donner cet air à la fois doux et dur. Ou bien encore elles sortent d'un four, résidus d'une cuisson terrible : les flammes éteintes, il devait rester ça. Mais quelles flammes ! »⁸, Genet dit aussi que l'œuvre de Giacometti s'adresse plus à un peuple de morts qu'à celui des vivants. Difficile de ne pas remarquer qu'il s'agit d'un des artistes (qui il est vrai n'a connu l'ampleur de la catastrophe que de manière transitoire) les plus proches d'une tentative à donner une réponse des plus originales et des plus « adéquates » à l'ampleur destructrice qu'à connu le vingtième siècle et à l'accumulation de morts sans sépultures. Je verrais même dans cette volonté à faire tenir debout ses statues fantomatiques, spiritualisées par leur résistance à l'épreuve du feu, une sorte de ré-invention et de célébration des cultes des morts en plein âge des foules et aussi une capacité de « réparation » considérable qui témoigne d'une conversion du sentiment de honte en

sentiment de culpabilité. Par cette quête d'une spiritualité et d'une fierté élémentaires qui semble évoquer la conquête par l'humain en devenir de la station debout, par son respect implicite du culte des morts, par son goût prononcé pour la parole et l'écriture, Giacometti apparaît comme un digne héritier de Freud qui lui aussi, fut un « homme aux statues ».

Giacometti n'a jamais dit « je suis l'homme qui marche » mais il n'a cessé de répéter je suis « l'homme qui boîte » et qui peut à tout moment chavirer. Et il a répondu promptement à la question sur l'origine de sa sculpture intitulée *Le chien* qui représente un chien famélique qui renifle le sol, courbe l'échine et rase les murs : « c'est moi le chien, un jour dans la rue je me suis vu ainsi ».

Pouvoir perdre la face (humaine) pour se représenter sous une forme animale sans en avoir honte, est-ce malgré tout le signe d'une certaine sagesse ? Régresser avec ses patients à un niveau des-humain sans en avoir honte est-ce le signe d'une certaine souplesse ? Un jour, à ma grande stupéfaction, j'ai découvert que pour ma patiente qui manifestait une certaine attraction à se fondre dans la masse humaine et aimait en même temps beaucoup les animaux, je n'étais qu'un simple chat, et nous faisons corps commun : un corps avec deux têtes. Elle avait rêvé de ce monstre le jour où mon chat mourut, sans doute envahie par une angoisse de séparation intolérable. J'ai également remarqué le fait que pour l'analyse de ce type de patients, il est parfois nécessaire d'adopter une souplesse entre la position allongée et le face à face.

Quoique l'on ait pu dire, Freud se méfiait du pur progrès dans la spiritualité. Il suffit pour cela de lire les dernières pages de *l'Homme Moïse*, dans lesquelles il rattache ce progrès au risque de développement des défenses obsessionnelles.

Ainsi, lorsque le vital et le sexuel, le bas et le haut, le féminin et le masculin, se rencontrent de façon incongrue comme sur la scène du rêve et que cette rencontre nous fait rire, c'est peut-être là le signe que la vie peut rebondir à nouveau et vaincre ne fut-ce que temporairement le travail de sape de la mort.

8 J. Genet, *L'atelier d'Alberto Giacometti*, éd. L'Arbalète, 1995.

Un exemple ; un jour, cette patiente me dit : j'ai de nouveau rêvé de ma sœur, elle avait quatre sexes d'hommes à la place de son sexe féminin : c'était joyeux. En réalité, me dit-elle dans ses libres associations, elle a quatre kilos de moins que moi. Je rétorque : un sexe de plus pour chaque kilo en moins. Ma remarque la fait rire. Je ne fais qu'ajouter un peu de tranchant sur sa honte qui s'est déplacée de l'image de son sexe châtré à la honte de ses kilos supplémentaires.

Rien n'est gagné bien sûr, mais de rire en rire, de l'idéal au grotesque, du honteux au comique, un lent travail de dé-liaison du couple idéal phallique, masse informe, peut s'accomplir et peut aussi amener à plus de tolérance par rapport à son image figée, elle aussi idéalisée.

Je verrais quant à moi au moins deux trajectoires, en quelque sorte complémentaires, à la formation du sentiment de honte : l'une s'opère à travers la projection des idéaux des parents sur l'*infans* parfois même avant la naissance. (Ces idéaux, ces spectres des parents, tirent généralement l'enfant vers le haut, vers un monde céleste, des-incarné, nocturne). L'autre s'exerce plus directement sur son corps, véhiculée par des mots, des gestes, des soins et/ou des abus. La sainteté du regard manifeste peut faire bon ménage avec le viol consenti tacitement.

Arrivé à la fin de mon travail, je me suis rappelé d'un paragraphe de *Ainsi parlait Zarathoustra* intitulé de « L'esprit de pesanteur ». J'ai l'étrange l'impression que Nietzsche s'adresse directement à ma patiente Pascale, jusque dans les détails des métaphores qu'il utilise : le chameau qui traverse le désert lourdement chargé, l'enfant qui porte sur ses épaules de trop lourdes paroles et valeurs qui lui sont étrangères. Mais l'idéal de l'envol, de la danse, du surhomme, prôné par Nietzsche pour échapper au lourd esprit de la massification, trop optimiste à mon goût s'accorde mal avec les résultats de cette analyse, et peut-être aussi avec l'époque dans laquelle nous vivons. Je préfère alors terminer mon exposé par cette célèbre formule que Freud cite à la fin de son texte *Au-delà du principe de plaisir*, qui convient très bien à la fois à l'esprit de Freud et à celui

de Giacometti, de même qu'au modeste travail que je vous ai présenté :

« Ce qu'on ne peut atteindre en volant, il faut
l'atteindre en boitant « »
Boiter, dit l'Écriture, n'est pas un péché »⁹.

L'homme qui boite, l'homme qui doute, évitera toujours de s'immerger dans la foule.

⁹ S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir » in *Œuvres Complètes*, tome XV, Paris, PUF, 1996, p.338.

Discussion de la conférence de Vladimir Marinov

Monique Selz

Tout d'abord, merci de m'avoir sollicitée pour te discuter. En effet, grâce à toi, je me suis replongée dans ce qui avait été par le passé un de mes axes de réflexion : la question de la honte. Je disais, alors, que nous n'en avons jamais fini avec elle : la preuve, tu m'y as ramenée... Ta conférence a suscité chez moi beaucoup de questions.

La honte, dis-tu, est intimement liée à l'idéal et à la masse, et tu centres ton travail sur ce que tu appelles le « transfert de masse ». Certes, masse, honte et idéal sont liés. Mais ce lien à trois termes est complexe et dans ta conférence tu insistes sur les liens entre honte et idéal. Aussi j'aurais aimé que tu en dises un peu plus, notamment sur le lien entre masse et honte.

On sait qu'il existe des sociétés de la honte et des sociétés de la culpabilité. Ruth Benedict, dans *Le Chrysanthème et le sabre*, montre que l'organisation de la société japonaise, prototype d'une société de la honte, repose sur le principe « chacun à sa place », soit une organisation sociale dominée par l'ordre et la hiérarchie. « La vertu au Japon, écrit-elle, dépend de la reconnaissance de sa propre place dans le grand réseau de dettes mutuelles ». Dans ce système, il n'y a de place ni pour l'échec, ni pour la défaillance. Pas de faute, pas de culpabilité. Seulement le démerite. Une défection de l'individu dans le groupe lui fait perdre sa place et c'est la honte. Le groupe est prioritaire sur l'individu.

À l'inverse, la société occidentale est une société de la culpabilité. L'individu a pris de la liberté par rapport aux liens de la famille et du groupe social. Il existe donc en tant que personne avec ses droits et ses responsabilités. Le soulagement de la culpabilité par la punition de la faute devient possible.

Mais, par ailleurs et y compris dans notre société, l'expérience de la honte est au fondement du processus de subjectivation. Elle a à voir avec la dépendance à l'autre qui révèle la nécessité de sa présence et provoque la tentation d'y échapper. Elle parle donc du rapport à la différence et de la menace du retour à l'indifférencié. C'est dans la mesure où la masse le rapproche de cet indifférencié que l'individu peut être aux prises avec la honte. Elle témoigne d'un narcissisme endommagé ou mal constitué.

Les masses, comme tu le dis, ne connaissent ni la honte ni la culpabilité. La honte est un sentiment qui caractérise l'individu, qui sépare, qui met en retrait. Un individu qui ressent la honte au sein d'une masse se différencie et ne peut plus en faire partie. C'est la haine, je pense et non la honte, qui est projetée sur ceux qu'on soupçonne d'être différents et qui doivent être éliminés.

Il me semble qu'il y a une ambiguïté dans l'utilisation que tu fais du terme de masse, en particulier dans la formule « transfert de masse », ambiguïté qui s'accroît quand tu fais référence à l'étymologie et qui se poursuit tout au long de ton exposé. Au sens où Freud l'emploie, c'est la foule, c'est-à-dire le rassemblement d'une multitude d'individus autour d'un leader ou d'un idéal commun. Et son texte porte sur la transformation d'un groupe d'individus en une masse, qui se marque par la disparition des différences, donc par une uniformisation. Mais la masse c'est aussi la matière et d'ailleurs, l'origine grecque du mot signifie pétrir, soit former un seul corps. Dans le transfert de masse, s'agit-il de cette matière pesante ou de l'indifférenciation ? Lorsque tu parles ensuite de Pascale, pour l'illustrer, je dois avouer que je n'ai pas bien compris ce qu'est ce transfert de masse.

À propos de Pascale, deux interrogations me viennent d'emblée : deux fois deux analyses. Ce n'est pas banal, et tu ne nous dis pas grand chose de cette répétition. Aurait-elle accumulé une masse d'analyses ?

L'autre remarque : à aucun moment il n'est question de son mari. Un père, une mère, une grand-mère, mais pas de père pour ses enfants ? Et pas d'autre homme. Cela m'a étonnée. Et je me suis vraiment demandée quel homme était son mari, de quelle façon elle en parlait, et comment tu te le représentais. Mais peut-être n'en parlait-elle jamais...

En revanche, les quelques éléments biographiques que tu apportes montrent que, si son propre père était physiquement absent, il était extrêmement (pourrait-on dire massivement?) présent psychiquement, pour les trois femmes en présence.

Dans le premier rêve, je relève surtout la vitre derrière laquelle elle veut voir sans être vue. Tu relies une telle scène à du voyeurisme, mais ne peut-on y voir, surtout, une curiosité infantile, ou même, dans une perspective presque opposée, un réflexe de pudeur ? Se cacher, se protéger du regard de l'autre pour voir une masse entourant son *leader* : elle n'en est pas, et cette vitre m'évoque alors le désir de se séparer du corps maternel. Nourrir et laver un bébé : des soins pour elle que chaque personne lui apporterait. Tu serais alors chacune de ces personnes, mais, signe d'ambivalence, ce que tu lui apportes serait de mauvaise qualité. Est-ce alors la multitude des personnes rencontrées qui évoque le transfert de masse ?

Dans le second rêve, n'est-il pas encore question de pudeur ? La crainte d'un homme qui la verrait nue sous la douche : toi, sans doute. Et si tu es aussi le coupeur de cheveux en quatre, dans un autre rêve, elle se récupère avec quatre pénis et quatre kilos en trop. Alors là oui, on peut voir une exhibition phallique et la fierté. Le MASS, diplôme qui ferait d'elle un objet de fierté pour sa mère et sa grand-mère et la ferait exister à leurs yeux : on sait combien la fierté peut réparer la honte, redonner une valeur narcissique.

Ce MASS nous ramène à la masse, toujours énigmatique. Comment se manifeste, pour toi, ce sentiment de faire masse commune avec ton corps et ton visage ? Elle parle, elle-même, de la sensation d'une masse corporelle qui lui fait terriblement peur : est-ce sa propre masse corporelle, celle de sa mère, la masse commune mère et fille, ou celle de la grand-mère dévorée par le cancer, son fils ? Mais pourquoi parler de masse, à propos d'un chat siamois ? Si en effet on peut parler d'une masse à deux, que t'apporte vraiment cette formulation ? J'ai pensé que tu voulais peut-être parler de l'aspect extrêmement pesant pour toi du transfert, qui tiendrait par exemple à un attachement à la personne de l'analyste et non au déplacement d'un investissement aux figures parentales originaires. Ou bien d'une absence de séparation entre les imagos parentales et entre les générations. Lorsqu'elle a le sentiment de cette masse commune avec toi, n'es-tu pas alors simplement identifié à la mère et ou à la grand-mère ?

Tu proposes un rapprochement entre « Au-delà... » et « Psychologie des masses » : pourrais-tu en dire un peu plus, ainsi que sur l'articulation entre pulsion de mort freudienne et crainte de l'effondrement ? La transformation d'une foule en masse serait-elle un effet d'Éros, de la liaison ? Donc de l'effet destructeur de la liaison ? Je ne vois pas bien où tu situerais la compulsion de répétition dans la masse. Et est-ce que, par la citation de Janine Chasseguet-Smirgel, tu veux dire qu'il faut voir dans le transfert de masse une identification au corps maternel, ce corps colossal qui serait en même temps un corps infantile, donc toi en l'occurrence ?

Puis vient le troisième rêve de Pascale, qui, dis-tu, illustre encore mieux le lien entre masse, idéal et honte. Un homme essaie, avec son sexe, de pénétrer le ventre de Pascale qui est occupé par un bébé. Donc un ventre phallus, beaucoup plus imposant que le petit pénis de l'homme, son sexe à elle étant fantasmé comme un sac qu'elle perd tout le temps. On revient à la castration, à la grand-mère castrée par le départ de son fils dans le maquis, le maquis qui peut être une représentation maternelle. J'avais complètement oublié le motif de départ de sa démarche analytique : elle venait d'accoucher et elle craignait d'émasculer son premier

enfant, un garçon. Puis lui vient, à ce propos, sans lien apparent, dis-tu, l'histoire du patronyme de la grand-mère. Et je m'aperçois alors que je me représentais Pascale comme une fille, portant le nom de son père, donc le même nom que sa grand-mère, et non comme une femme mariée portant le nom de son mari.

La fierté puis la honte ? Ou la honte puis la fierté ? Quelle place donneras-tu à cette information latérale, obtenue par une conversation avec l'ancienne analyste ? Surtout si on rapproche cela du fait qu'il fallut une troisième analyse pour dépasser la honte liée au patronyme de la grand-mère. Cela a de quoi surprendre, en effet, mais peut-être en fallait-il trois pour rendre possible la pénétration d'un tiers dans la masse maternelle.

Je n'ai pas compris cette phrase : « Clivée entre l'idéal héroïque et le parasite éliminable, la masse se suffit à elle-même ».

Pascale est à nouveau enceinte. Était-ce une grossesse en cours d'analyse ? Parler de l'élimination d'un fœtus comme d'un passage à l'acte infanticide m'a choquée.

Qui est le lieu d'une idéalisation ou d'une déchéance absolue ? Être accueillie comme une merde, c'est la honte ultime, sûrement. Et cela m'a fait penser à N. Zaltzman qui disait, lors de sa dernière intervention : « la fissure (elle parle de la potentialité psychotique) advient du fait que ce qui est éprouvé par l'*infans*, éprouvé forclos mais ineffaçable, n'a pas droit d'existence ni de sens, est irrecevable pour le porte-parole, non seulement irrecevable mais doit non-exister. » As-tu pensé à cette potentialité psychotique chez Pascale ? Je n'ai pas bien compris non plus ce que tu veux dire sur l'adéquation entre contenant et contenu : s'agirait-il de la grossesse des triplés et de son ventre phallique contenant une merde ?

Le désir de s'immerger dans la masse comme un désir de retour dans le sein maternel : n'est-ce pas un des fantasmes originaires ? Est-ce cela la masse qui se manifeste dans le transfert ? Autrement dit, à ce point de ma lecture, j'ai l'impression que ce que tu nommes « transfert de masse », apparaît comme le fait de ne

pas être séparée de sa mère, et sans doute aussi de sa grand-mère. Et quand, ensuite, tu parles de ton vécu du transfert, on sent bien à quel point ce fut difficile et pesant pour toi, avec ces phases d'excitation, d'*acting*, de passages à l'acte, d'attaques du cadre, voire de régime totalitaire. Est-il si sûr que la survie de l'analyse ait été sereine ? Ce n'est pas ce que tu décris. Mais, si tu as souffert dans cette cure, tu as survécu !

Cela m'évoque une question que je me pose à propos notamment d'un patient avec lequel je me sens souvent très fatiguée lors des séances. J'ai l'impression qu'il m'épuise, que c'est un bébé très pesant, et j'ai du mal à savoir pourquoi, mais je n'ai jamais pensé à une masse.

Obtenir de son analyste l'autorisation de pleurer son père : je pense que ce n'est pas du « comme si », mais bien du vrai. J'ai pensé à une patiente dont le père avait été collabo et qui avait fait de la prison après la guerre. Elle avait fait une première analyse avec un homme dont elle avait compris qu'il haïssait ce père collabo. Elle avait donc dû, elle aussi, le haïr. Lors d'une séance où elle en disait des horreurs, je m'étais contentée de lui dire que, pour elle, il était son père, sous-entendu, celui qui existait pour elle, c'était le père et non le collabo. Elle avait longtemps attendu qu'on l'autorise à l'aimer...

L'analyse avance et Pascale réussit mieux à tenir tête à ses deux femmes. Sa haine, dis-tu, alors n'est plus déchargée que sur plus petits qu'elle : s'agit-il de ses enfants ? Est-ce un progrès, un bénéfice de l'analyse ? Cependant sa tendance à fusionner avec le corps de l'autre a subsisté : est-ce cela, finalement que tu nommes le transfert de masse ?

Tu parles pour finir de son petit ventre rondouillet après 60 ans : c'est quand même ce qui arrive chez nombre de femmes après la ménopause ! Est-ce à dire que les femmes ménopausées se fantasmeraient toujours enceintes ? Et que dire des hommes de 60 ans ? À ce propos, la référence à Green et au complexe de la mère morte reste fort énigmatique pour moi. D'autant qu'il ne me semble pas, à te lire, que mère et grand-mère furent affectivement absentes. Leur haine, affect puissant, m'a semblée au contraire très présente et très vivante.

La fin de cette analyse par l'activité de peinture et d'encadrement : peut-être alors, un déplacement est-il devenu possible et cela nous renvoie aux questions soulevées lors de la journée sur l'usage de la sublimation.

Après le récit de cette longue analyse, tu passes à Giacometti d'une façon qui ne m'a pas été très claire. Est-ce pour montrer une autre façon de traiter la honte, par une action directe sur la matière ? Tu interprètes son parcours passant par la petitesse de ses œuvres comme la manifestation de sa honte. Puis, dans l'après-guerre, ses statues grandissent, mais s'amincissent, tout en conservant un ventre arrondi. Statues fantomatiques, dis-tu, mais enceintes. S'agirait-il pour toi d'une tentative de transformation de la honte en culpabilité ?

Puis tu reviens, pour finir, sur l'analyse. Je ne crois pas qu'on puisse perdre la face sans en avoir honte... Et tu parles de régresser avec ses patients à un niveau dés-humain : se déshumanise-t-on lorsque l'on régresse avec ses patients ? Au psychodrame, nous pouvons très facilement jouer des rôles d'animaux, voire d'objets. Cela ne provoque pas notre honte, mais je ne crois pas non plus qu'il s'agisse de régression. Sagesse, souplesse de l'analyste ? Que nos patients puissent nous transformer en divers objets ou animaux : c'est leur liberté. Cela en effet témoigne de leur transfert et de la liberté que nous leur donnons de projeter sur nous leurs fantasmes ou leurs histoires sexuelles infantiles. Mais n'est-ce pas alors de leur part et de la nôtre une régression formelle ? Laquelle ne rend pas déshumain, mais plutôt humanise le monde animal et le monde inerte.

Pour terminer, je voudrais revenir un instant à la honte. Elle est toujours, je le rappelle, de composition complexe. Certes, les enfants sont soumis aux idéaux des parents et en subissent les effets, parfois délétères. La honte est un de ces effets. Mais elle a d'autres dimensions. Ainsi, chez Pascale, je vois plusieurs facteurs. Il y a, d'abord, la honte véhiculée par ses mère et grand-mère et liée à cet homme, mari et fils qui les a abandonnées et qu'elles ont ensuite jeté à la rue. Elle est en effet une honte d'emprunt.

Mais il y a aussi ce qui constitue sa propre honte, beaucoup plus difficile à aborder, qui tient à la façon

dont elle fut accueillie par l'entourage qui lui assurait la survie et à l'absence et la déchéance de ce père. Il ne s'agit pas là simplement de la projection des idéaux parentaux. Traitée comme une chose, restant dans la dépendance, elle n'a pas trouvé les moyens de se décoller d'une mère pour qui elle ne comptait pas, sauf à remplacer ce père héroïque déchu.

Au total, Vladimir, merci de m'avoir interpellée sur ce thème toujours très actuel.

Un enfant s'annonce - Trouble dans l'analyse ?

Claire Squirès

Un chou, un loup, une chèvre et un fermier doivent traverser une rivière, comment amener chacun sur l'autre rive sans encombre ? Avec une femme enceinte en analyse, un enfant, une relation mère-enfant et sa constellation, la résolution de l'énigme « rejoindre l'autre rive sans trop charger la barque » n'est pas aisée pour l'analyste. J'aimerais donc vous proposer de réfléchir à l'incidence de la survenue d'une grossesse au cours d'une psychanalyse en me référant à deux exemples.

Mais tout d'abord je voudrais dire quelques mots du travail clinique dans une maternité, hors des champs traditionnels de la cure, autour de ce que Monique Bydlowski a nommé la transparence psychique. En effet, cet exercice nous place à la fois dans une perspective diachronique et synchronique qui déroule le cours d'une vie tout en y inscrivant les événements marquants. Ce travail nous donne un éclairage sur ce qu'on peut observer dans le déroulement d'une cure lorsqu'un enfant s'annonce.

Dans le contexte d'entretiens avec des femmes enceintes en maternité, certains conflits non résolus sont ravivés, mais peuvent trouver une solution d'autant plus rapide qu'elles acceptent facilement une relation transférentielle les aidant à les mobiliser et à les élaborer. Elles connaissent des changements psychiques et physiques alors que les défenses sont peu opérantes, l'associativité est facilitée par la régression inhérente à la maternité et au dispositif de soins. L'inconscient fait alors irruption dans la vie préconsciente, alors que la psyché est en contact avec ses objets infantiles. Comme l'a montré Dinorah Pines, une psychanalyste américaine des années 70, la femme acquiert un nouvel équilibre à l'égard de son monde interne, un équilibre critique et oscillant pouvant pencher, soit en faveur des fantasmes, soit de la réalité.

La relation à la réalité peut se relâcher ou les fantasmes s'appauvrir, de façon défensive, pour nier l'ambivalence présente dans le processus de grossesse. C'est donc le moment où la libido se détache des investissements antérieurs pour en investir d'autres, le compagnon et l'enfant. Les équilibres du couple et entre les générations se réorganisent, les investissements narcissiques et objectaux sont mobilisés. Ajouter au monde un enfant met aussi en jeu les corps à chaque étape de la procréation, de la grossesse et de l'accouchement. Face à tous ces enjeux identificatoires complexes, la présence d'un psychanalyste en maternité permet de considérer et d'accueillir les mouvements inconscients complexes chez les femmes enceintes, même s'ils ne mènent pas à des cures proprement dites. Ces métamorphoses considérables favorisent parfois une exploration de leurs états intérieurs. La sexualité infantile, la sexualité adulte mettent au travail des mouvements identificatoires, des enjeux de séparation, des espaces indécis entre soi et non-soi, une dynamique de transitionnalité et de réflexivité selon l'expression de René Roussillon. En effet, les situations rencontrées se tiennent au plus près de ce que Laplanche a nommé « situation anthropologique fondamentale », là où l'inconscient de l'environnement humain fait ressentir ses premiers effets. Sans doute s'agit-il d'un travail spécifique dont il serait utile de cerner les enjeux et les limites.

Lors d'une psychanalyse, le contexte est fort différent. Précipitant parfois l'interruption d'une cure ou agissant sur son déroulement, la mobilisation psychique autour de l'enfant à venir ou déjà présent interfère fortement avec le travail psychique entrepris avant la conception. Quelles sont les raisons de cette expérience si commune dans la pratique ? Au-delà des analogies entre l'art de la maïeutique et celui d'accoucher de ses pensées, on pourrait se demander s'il n'y a pas quelque

ressemblance entre le fait de devenir mère et celui de traverser le procès d'une psychanalyse. En tout cas, les évolutions de l'un interagissent avec les changements de l'autre. Dès lors nous pouvons proposer l'hypothèse que les processus de subjectivation lors de la cure auraient des correspondances avec ceux de la gestation : la levée des refoulements, la régression et le transfert. Même si ceci apparaît somme toute assez banal, cette hypothèse me paraît fort heuristique. Cette question se pose aussi pour de futurs pères, mais autrement.

Si devenir mère est un travail psychique où sont conjuguées l'indifférenciation et la différenciation par rapport au bébé alors que les objets des parents sont en partie des objets infantiles, on se trouve aussi au cœur de la situation analytique. La patiente, du fait de la grossesse et de la psychanalyse se trouve au contact de ses objets infantiles projetés tantôt sur la relation avec l'analyste tantôt sur le bébé qu'elle attend. C'est cette expérience finalement assez commune que j'aimerais partager avec vous parce que si commune soit-elle, elle interroge les enjeux d'une cure. Tandis que la grossesse met en tension l'oscillation entre fantasme et réalité, je me suis sentie transportée vers un espace de rêverie autour d'un enfant imaginaire engendré par l'analyse et par le processus de gestation. J'avais le sentiment que l'analyse avait produit une chimère à deux, à trois, à plusieurs. J'ai pu me sentir mobilisée dans cette aventure gestationnelle plus que je ne l'avais imaginé, retraversant à la fois les étapes variées de ma propre vie de femme et de mon analyse. Un peu fascinée par cette sensation transgressive et parentale sur le mode, « quel enfant sommes-nous en train de fabriquer ? », j'ai constaté dans un second temps que le transfert se déplaçait progressivement sur l'enfant. Et je me suis révoltée de me trouver reléguée, au fil du temps de la gestation, à la troisième génération. Indéniablement, le fait d'être une femme psychanalyste et d'avoir déjà été enceinte et mère participait de cette impression.

Que penser alors du conseil de Freud « le traitement psychanalytique doit autant que possible s'effectuer dans un état de frustration, d'abstinence », dans le texte « Les voies nouvelles de la thérapeutique ». Le patient, dont la libido s'est en partie mobilisée, peut rechercher de

nouvelles satisfactions dans les unions malheureuses ou fuir dans des maladies organiques, satisfaisant ainsi à un sentiment de culpabilité. « En pareil cas », dit Freud « le devoir du médecin est de s'opposer énergiquement à ces satisfactions de remplacement, prématurément adoptées ». N'y a-t-il pas en effet, une hâte à concevoir dans le cadre de la cure sous l'effet d'un agir parce qu'on se sent plus libre de ses propres choix ? Mais inversement, est-il concevable aujourd'hui d'intervenir avec cette autorité surmoïque, eu égard à la durée des cures, au recul de l'âge où sont conçus les premiers enfants et à la crainte de l'infertilité ?

La première cure débute avec une interruption de grossesse et se termine à la naissance d'un premier enfant vivant et la seconde chez une femme, prompte à agir, montre un fort enjeu autour de la question d'avoir un enfant.

Dans le premier cas, le deuil persistant d'un père à l'adolescence chez une jeune femme Tea, réveille une identification mélancolique autour de la conception d'un enfant. Or cette dépendance du moi à l'objet dont la jeune femme peine à se dépêtrer semble répéter une fragilité apparue à la puberté sous la forme de symptômes d'anorexie-boulimie.

Mme T. vint donc me rencontrer enceinte avec une question « Que dois-je faire ? » Sans s'être concertée avec le père, Téa n'avait pas de projet de couple (dans l'avenir) ; il lui demandait d'interrompre cette grossesse, ne se sentant pas prêt à l'accueillir. L'idée d'élever un enfant sans père la rendait triste, d'autant qu'elle en attendait deux, mais elle balançait sans fin entre plusieurs options. Elle n'avait d'autre projet qu'une rêverie lointaine de fusion avec des bébés, « ses bébés », destinés à la consoler de ses peines ou à se prolonger elle-même, sans moyens ni disponibilité pour les élever. Avoir un enfant semblait incongru alors qu'elle allait juste décrocher un diplôme professionnel, mais faire une interruption de grossesse allait à l'encontre de son désir profond. Je me retrouvais avec une jeune inconnue indécise, une somnambule prête à emprunter une bretelle d'autoroute en fermant les yeux.

Elle évoque la maternité adolescente dont les enjeux semblent à la fois en contradiction et en adéquation avec la féminité. La puberté modifie l'économie pulsionnelle infantile et déplace, dans son sillage, les investissements de l'enfance et de la latence. Ce temps d'intégration du corps sexué renvoie à quelque chose de plus ancien, d'où surgira quelque chose de nouveau. La crise adolescente réactualise les conflits œdipiens et les investissements de la latence ainsi que les étapes de l'autonomie et de la séparation déjà engagées dans les premières années de la vie de l'enfant. Une mise à distance des images parentales est indispensable. Ce processus adolescent n'est pas sans analogies avec l'accès à la maternité, puisque chez la femme enceinte se conjuguent à la fois des motions narcissiques (le prolongement narcissique de soi projeté dans l'autre, l'identification avec le fœtus considéré comme un double, l'idéal du moi féminin, les idéaux collectifs et l'identification aux parents) et des motions objectales. L'idéal féminin est mêlé à un idéal maternel qui est lié aux remaniements œdipiens de l'adolescence.

La grossesse semble à première vue antinomique des processus adolescents. Les adolescentes enceintes vivent alors conjointement l'émergence de la sexualité génitale, de la procréation et de l'enfantement. Face à de nouvelles capacités orgasmiques, alors que les émotions sont intenses et la fantasmagorie œdipienne prégnante, y a-t-il une place pour le désir d'enfant ? La différenciation entre sensation et représentation peut être difficile et l'éprouvé physique vient à la place de l'expérience psychique. À l'adolescence, il y a des moments d'étrangeté, de vacillement identitaire et le psychisme peut recourir, à travers l'enfant, à des images trop concrètes. Celui-ci s'inscrit difficilement dans une filiation, alors que l'ordre générationnel est brouillé et que les positions œdipiennes ne sont pas suffisamment élaborées.

Au terme d'un débat intérieur intense et très douloureux, Téa se décida à interrompre cette grossesse. Elle connaîtra ensuite une longue dépression, assortie de symptômes digestifs et psychosomatiques multiples en rapport avec l'idée de vidage, de perte, d'absence de limite corporelle. Avec une diarrhée motrice, elle ne pouvait se contenir jusqu'à connaître une anémie par

manque de fer, elle fondait littéralement au cours de ce syndrome dépressif. Or Mlle T. présentait depuis l'adolescence des difficultés à contrôler son poids, avec des épisodes boulimiques sans vomissements. Elle avait connu des périodes de séparation dans la petite enfance chez ses grands-parents maternels où elle était gavée de tartines et ne reconnaissait même plus sa mère à la fin de l'été. Plus tard, vers 8-9 ans, très timide, elle n'osait pas parler aux autres enfants et aux étrangers et développait des conduites obsessionnelles de vérification continuelle de la fermeture des portes de sa maison. Son inhibition et son manque d'aisance dans le monde extérieur la conduisirent, jeune, chez un psychologue où elle se rendait chaque semaine en voiture avec son père et elle dessina beaucoup en thérapie. Elle se souvenait avec plaisir de ces voyages vers la ville voisine, en voiture quand elle arrachait son père à la vie familiale, à distance de la rivalité avec son plus jeune frère.

Téa ne présente pas des symptômes organisés de la série anorexie-boulimie mais plutôt un symptôme occasionnel et récurrent depuis l'enfance, favorisé ici par la dépression. Karl Abraham, dans « Esquisse d'une histoire du développement de la libido basée sur la psychanalyse des troubles mentaux » (1924), montre de façon saisissante comment les maladies dépressives ont un rapport avec les pulsions anales, avançant que les troubles digestifs et les fantasmes qui y sont associés ont pour origine une dépression plus ancienne. Catherine Chabert (2003) insiste sur la prévalence des identifications narcissiques à tonalité mélancolique dans les pathologies anorexiques-boulimiques touchant préférentiellement les jeunes filles, déterminant un mode de traitement singulier de la sexualité, mais également de la perte d'objet. Un fantasme de séduction hystérique du père se reconnaît, mêlé de culpabilité, ayant pour conséquence une attaque de son propre corps et visant indirectement l'objet maternel. Ces jeunes femmes ne peuvent alors accepter une position passive et l'accès à la féminité.

Ici la cassure survint à la sortie de l'adolescence lorsque Mlle T. fut confrontée à la longue maladie de son père atteint d'un cancer qui se généralisa en deux ans. À ce moment de son histoire, Mlle T. était plus distante

de son père. Elle ne se souvenait de son père que furtivement, allant la chercher alors qu'elle avait séché l'école, une fois. À la différence de Elisabeth von R. de Freud qui soignait son père malade telle une vraie infirmière passionnée, Mlle T. fuyait la maladie de son père en sortant avec ses amis. Son père s'absentait lui aussi pour chasser, presque pour se cacher dans les réserves d'oiseaux alors qu'il se savait atteint irrémédiablement. Cet homme avait représenté la conciliation vis-à-vis de sa belle-famille et avait accepté de travailler avec son beau-père dans un commerce, à l'encontre de ses choix pour faciliter la vie familiale et cette omniprésence de la belle-famille ne facilitait pas les différenciations.

Le débat intérieur autour de l'enfant semblait si existentiel à Mlle T. que je lui proposais de commencer une psychanalyse, ce qu'elle accepta volontiers puisqu'elle y avait déjà pensé. Puis elle trouva un premier travail dans sa ville d'origine juste à l'obtention de son diplôme, et nous poursuivîmes deux fois par semaine nos rendez-vous malgré les kilomètres. Cette dépression qui suivit l'IVG et la séparation du compagnon de lycée firent surgir les images de la disparition de son père. L'enfant imaginaire, conçu sans possibilité d'investissement dans la réalité et ayant abouti à une interruption de sa grossesse, lui faisait revivre ce deuil difficile, rapprochement œdipien mais aussi détachement douloureux d'avec son père, mort au terme d'une longue maladie somatique qui l'avait rendu fou. Juste avant de mourir, le père de la patiente avait demandé à son camarade de l'époque, de prendre soin d'elle. Cette promesse pouvait peut-être expliquer la difficulté à se déprendre inconsciemment d'un tel pacte. L'enfant de la nostalgie fantasmatique, qui aurait été mal venu dans la réalité, apparaissait comme l'incorporation mélancolique de l'objet paternel perdu, impression renforcée par un retour forcé à sa propre décision d'avorter. Prendre cette décision lui faisait vivre un sentiment douloureux de retrouvailles puis de séparation d'avec cet être très cher. Plus qu'une dette à l'égard de la mère, cette première grossesse renvoyait inconsciemment au deuil et à une scène de séduction du père de Téa, disparu trop tôt. L'hypothèse de l'arrivée d'un enfant dans un deuil persistant - évoquant la crypte décrite par Maria Torok - sera étayée lors de la seconde grossesse.

Ses symptômes évoquaient, par le vidage de son corps, la perte de l'objet investi.

Ainsi la première grossesse de Téa est investie sous la forme d'un enfant imaginaire œdipien dont elle a du mal à se séparer comme jadis avec son père, ce qui la rend fort nostalgique. La décision de ne pas mettre au monde cet enfant ravive le deuil très douloureux d'un père aimé et disparu prématurément. Derrière ce phénomène identificatoire, l'ombre du maternel se révèle, mais il est difficile d'en cerner les enjeux. Même s'il est clair que la patiente tente de se dégager de cette prégnance maternelle, elle ne parvient pas à prendre suffisamment appui sur une relation transférentielle, vraisemblablement trop idéalisée.

Quelques années plus tard, alors qu'elle avait contracté une autre relation, une nouvelle grossesse lui semblait envisageable. Elle rêvait alors qu'un homme venait la voir à son travail en expliquant qu'il était fou parce qu'il avait écrit avec le sang de la victime qu'il venait d'exécuter, ce qui prouverait sa culpabilité. Elle associait ce rêve avec le roman qu'elle lisait, d'une femme hospitalisée en psychiatrie, écrivant des poèmes avec le sang de ses règles. Elle souhaitait inconsciemment être délivrée du serment de son ex-compagnon à son propre père. Lors de cette seconde conception, l'enfant était bien plus investi à deux et elle se préparait à l'attendre, surtout avec sa mère d'ailleurs dont l'analyste était finalement peu différencié. La patiente se plaisait à voir son ventre grossir, son abdomen s'arrondir, ses seins gonfler, fière que la grossesse se voie enfin. Ces moments euphoriques et pulsionnels alternaient avec des temps morts, évoquant l'image d'une mer qui monte et se retire, emportant tout dans les vagues, sauf quelques objets abandonnés sur la plage avec elle, les objets perdus de son enfance. Désormais, les allers-retours en train n'étaient plus régulièrement envisageables et il fallut interrompre l'analyse en gardant un lien téléphonique insuffisant. Ensuite le bébé dans son ventre s'imposa et Mlle T. devint franchement peu disponible.

Inconsciemment, la patiente met en scène un fantasme incestueux d'union avec son père dont est issu l'enfant qu'elle attend et devient contaminée par sa folie.

Nicolas Abraham et Maria Torok (1978) décrivent « la maladie du deuil » qui n'est pas assimilée au deuil pathologique freudien, résultant d'une névrose déjà constituée et révélée à la suite d'une perte objectale, mais sans que la cause déclenchante émerge à la conscience. Le lien entre l'état du patient et l'événement déclenchant est impossible. Lorsqu'une crypte se produit à l'intérieur du moi à la différence du deuil, la perte de l'objet ne peut être reconnue en tant que perte, parce que l'objet est narcissiquement indispensable. Les auteurs attribuent l'accroissement libidinal, dans certains deuils, à l'existence d'un conflit névrotique antérieur, émergeant généralement de façon transitoire à la faveur de la perte. Cette poussée pulsionnelle résulterait d'une tentative d'introjection de l'objet, comme la brusque réalisation amoureuse avec celui-ci, accompagnée parfois d'un orgasme.

Comme dans la mélancolie, il se produirait alors une régression dans le moi à un stade antérieur et une incorporation magique de l'objet. Le lien secret que le moi établit avec l'objet est censuré. On comprend, dès lors, que le patient ne puisse faire le lien entre le désir qu'il éprouve et la maladie de deuil. Elle serait l'expression d'une fragilité narcissique révélée par un décès. Le processus que décrivent les auteurs pourrait être apparenté au déni de la perte de l'objet aimé.

Lorsque le travail de séparation n'a pas été fait, l'enfant qui va naître ultérieurement n'est plus considéré comme autre, mais comme une réduplication d'elle-même, ce qui serait le cas lors de la première grossesse de Téo. Lors de la seconde grossesse, l'enfant est plus différencié, mais l'identification mélancolique avec son père est toujours présente sous forme d'angoisse et d'abattement postnatals.

Les premiers moments avec l'enfant, une fille, lui paraissent très angoissants, car elle avait sans cesse peur de ne pas comprendre correctement les signaux de l'enfant, interprétant chaque pleur comme un malaise, ne pouvant plus dormir et s'épuisant dans un allaitement insatisfaisant pour toutes deux. Six mois plus tard, elle revint une fois passablement déprimée, indifférente à son compagnon et je l'engageais à poursuivre un

travail analytique avec un psychanalyste plus près de son domicile.

La dépression post-natale qui a suivi cette naissance laisse penser que le deuil colorait toujours ses émotions. La séparation avec moi répète vraisemblablement la séparation d'avec son père, tant cette interruption d'analyse me donne une impression nostalgique. Mais on peut aussi déceler dans cette maternité comme un mouvement intérieur, un passage de l'intérieur vers l'extérieur avec la naissance, un miroir narcissique et un désir d'altérité. On serait tenté de proposer le terme d'« appropriation subjective » à la suite de Raymond Cahn, François Richard, etc... pour qualifier la gestation et la naissance, tant elles convoquent les liens intrapsychiques et interpersonnels et, dès lors, révèlent les fragilités narcissiques mais représentent une tentative de rejouer autrement les conflits et les séparations.

Les nouvelles approches de l'observation des bébés et de la maternité aiguisent la sensibilité clinique. Or les interventions à cette période de la vie possèdent à la fois des potentialités organisatrices et aussi une source dynamique de la vie psychique. Elles ne peuvent que stimuler les discussions théorico-cliniques sur le maternel, le féminin et l'arrivée de l'enfant dans la famille.

Nous tenterons d'appréhender ce qu'impliquent ces mouvements psychiques, à la fois régressifs et progressifs à travers l'exposition d'un second exemple.

Anita voulait un enfant avant trente ans et aussi faire une psychanalyse. Sa mère lui avait martelé que l'important est l'enfant qui reste tandis que les hommes changent. Plutôt timide, elle rencontra des hommes inaccessibles ou très névrosés dont elle s'évertuait à organiser la vie dans l'espoir d'être aimée. Elle avait rencontré un jeune approximativement de son âge qui devenait rapidement son élève dans sa propre profession, en pleine évolution. Ayant acquis une plus grande liberté dans sa vie intérieure, elle échappait un peu à ses angoisses et transférerait sur ma personne une relation adhésive, attendant mes réactions, mes jugements ou mes conseils qui ne venaient pas, quant aux interprétations elle tendait à s'y opposer.

Elle restait collée à l'analyste et l'enfant fut conçu en dépit de ma tempérance. De quel désir s'agissait-il ? De l'enfant de son propre père absent de son enfance et défaillant qu'il fallait assister dans les démarches de la vie courante ? De l'enfant de sa mère qui se serait bien passée, selon Anita, des hommes ? De l'enfant de son compagnon dont elle était la prof ? Mlle A. disait : « je suis comme un terrain en friche où tout pousse comme ça l'entend ». On pouvait parfaitement entendre avec une telle image, à la fois la sexualité infantile polymorphe, fuyant le complexe de castration et le vide narcissique dépressif. Mlle A. rêvait avant d'être enceinte : « On avait un enfant larve, une méduse transparente, visqueuse et il fallait s'en occuper. JM (son compagnon) et moi ne savions comment faire. On le maltraitait, on en perdait des bouts, on ne s'en occupait pas. Il devenait un petit chat au pelage magnifique ». Son rêve la mettait mal à l'aise. Il figurait à mon sens clairement le sentiment d'une défaillance des enveloppes, le vide. Elle avait lu un article sur les grossesses adolescentes. Les futures mères étaient en présence de faux bébés qu'on programmait pour qu'ils se rendent insupportables et l'on observait les réactions des jeunes filles enceintes. Elle avait vu un dessin de SF d'une larve. Son histoire avec JM était disait-elle larvée. Elle sentait que sa mère lui avait donné l'autorisation d'être enceinte, sa mère avait d'ailleurs depuis peu un petit chat.

Cet enfant fut finalement conçu précisément dans le village, où petite enfant de 68, elle se retrouvait là où ses parents en été partageaient des plaisirs alors qu'ils étaient séparés depuis plus de 5 ans. Durant sa grossesse, elle rêvait qu'elle faisait mal à un bébé. Elle avait un enfant sans protection, comme un écorché. Une image forte qui reste.

Le père de son enfant, avec qui elle avait fait de l'haptonomie, connu une dépression paternelle post-natale et renonça à ses responsabilités paternelles comme jadis le propre père d'Anita. Elle se séparait de lui et enchaînait les relations amoureuses et une plus longue avec un ex surveillant de son collègue connu à l'adolescence. Sa vie amoureuse chaotique l'incitait sans

cesse à retrouver un second procréateur, mais ne pas céder à l'imprécation maternelle d'avoir un enfant à tout prix lui ouvrait un espace pour ses pensées dans l'analyse. Elle trouvait momentanément un équilibre dans une relation avec un homme plus construit mais très absent et indisponible et des amants multiples. La compulsion à vouloir un enfant et à choisir des partenaires qui n'en voulaient pas tout en les contrôlant m'apparaissait pour le moins paradoxale. On pourrait y voir l'indice d'une aspiration à la virilité tandis que les partenaires étaient confrontés à des positions passives. Leur révolte soudaine et sa propre frustration les éloignaient et la crainte de perdre leur dépendance amoureuse la terrorisait.

Freud, dans « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin » (1937), propose que l'aspiration virile est soumise à un refoulement dont dépendent les destins de la féminité et que la résistance levée mènera au « roc d'origine ». Or, il avance que du désir inassouvi du pénis naîtra le désir de l'enfant et de l'homme qui porte le pénis.

Mais Anita ne semblait entendre que la première de ces propositions. Elle finit par comprendre que ses échecs répétés prolongeaient une relation transférentielle où elle jouait le rôle de la petite fille sans défense qui va mal et qui peut se plaindre. Elle se sentait très dépendante des séances, mais surtout veillait à ce que rien ne change dans sa vie en s'assurant ainsi de me contrôler. Renoncer à l'homme absent, insatisfaisant, risquait de la confronter à une imago maternelle effrayante qu'elle commençait très lentement à distinguer de l'image de l'analyste à qui elle imposait encore le silence par des récits sans fin de ses amants évanescents.

Nous avons montré les mouvements mélancoliques identificatoires qui se jouent autour de la conception d'un enfant, notamment l'incidence du lien mère-fille et les nostalgies œdipiennes. La relation analytique rejoue bien des aspects identificatoires de la relation mère-enfant dans les deux situations exposées et l'arrivée de l'enfant au cours de l'analyse vient en position tierce alors que les enjeux œdipiens ne sont pas nécessairement différenciés.

Pour conclure, les considérations de Freud sur la frustration et sur le désir d'enfant sont à discuter car l'enjeu de l'analyse peut alors filer ailleurs et prolonger considérablement l'analyse. L'enfant lors de la grossesse est donc bien présent au cours de l'analyse et l'analyste ne peut l'ignorer sans se retrouver exclu des mouvements transférentiels.

- Abraham K., "Esquisse d'une histoire du développement de la libido basée sur la psychanalyse des troubles mentaux" (1924), *O.C. I et II*, Paris, Payot, 1977.
- Abraham N., Torok M., *L'Écorce et le noyau* (1978), Paris, « Champs », Flammarion, 1999.
- Bydlowski M., *La dette de vie - Itinéraire psychanalytique de la maternité*, Paris, PUF, 1997.
- Chabert C., *Féminin mélancolique*, Paris, PUF, 2003.
- Freud S., « Les voies nouvelles de la thérapeutique », (1918), *La technique psychanalytique*, p 131-141, Paris, PUF, 1981.
- Freud S., « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin » (1937), *Résultats, idées, problèmes*, II, Paris, PUF, 1985.
- Pines D., *A Woman's Unconscious Use of Her Body* (1972), New Haven (CT), Yale University Press, 1994.
- Roussillon R., *Le Transitionnel, le sexuel et la réflexivité*, Paris, Dunod, 2008.

Discussion de la conférence de Claire Squires

Lucile Durrmeyer

Chère Claire Squires,

Le temps de discussion, qui m'est imparti, ne me permettra pas de répondre, point par point, à vos positions, mais seulement d'en retenir certaines qui pourront introduire, je l'espère, le débat avec la salle.

Je n'aborderai pas votre centrage sur la mélancolie, la maladie de deuil et sa crypte, qui, s'ils se manifestent, constituent des cas dont la particularité n'est heureusement pas le déroulement ordinaire des grossesses. Le vécu d'une grossesse diffère d'une femme à l'autre.

Chaque grossesse est singulière, qu'elle se déroule ou non, pendant une cure analytique. Il y a autant de manières d'être enceinte, d'accoucher et d'élever un enfant, qu'il y a de femmes. Lors de la survenue d'une grossesse, il y a, bien sûr, retour et répétition des conflits rencontrés lors de l'adolescence et de l'enfance, mais n'est-ce pas également le propre de toute demande d'analyse, et de tout déroulement d'une cure d'être sous-tendus par les mêmes conflits ?

Aux remaniements transférentiels mobilisés chez toute femme enceinte pendant son analyse, s'associent du côté de l'analyste, quel que soit son sexe, des modifications de mouvements contre-transférentiels, sans doute variables selon le sexe de l'analyste et en fonction de son histoire avec la parentalité.

Si l'analyste est une femme, il se peut que, lors de sa propre analyse, elle ait été enceinte et aussi, qu'une fois devenue analyste une de ses grossesses survienne alors que les cures de ses patients se poursuivent. En pareille circonstance, l'écoute et la disponibilité de l'analyste sont-elles modifiées, et de quelle façon ?

Qu'il s'agisse de la grossesse d'une patiente, ou de celle de l'analyste, pouvons-nous considérer qu'il y a réel surgisement d'un tiers, enfant ou père, devenu encombrant par un trop de présence, ou bien, ne risquons-nous pas de tomber dans le piège de donner réalité objectivable au tiers fantasmatique présent et nécessaire au déroulement de toute cure et qui lui préexiste ?

Confrontés au déroulement d'une grossesse dite nerveuse chez une patiente ou un homme délirant comme le fut le président Schreber, il nous faudrait tout autant affronter un tiers étrange et étranger.

La cure n'est pas une relation duelle, il y a toujours un tiers, animé par la vie fantasmatique des deux protagonistes. Certes, la transformation du corps signe une présence que l'on ne peut pas nier, et la réalité d'une grossesse au cours d'une analyse initie nécessairement des réactions variées, pouvant aller de l'expression d'une angoisse d'envahissement (un patient disait à son analyste enceinte : "à chaque fois que je viens à ma séance, je me dis : elle va être encore plus grosse que la dernière fois"), au déni de la perception, comme cet autre patient ou cette autre patiente, elle-même enceinte, qui ne virent rien de l'état de grossesse de leur analyste pendant toute la cure.

Dans certains cas, il arrive qu'une patiente interrompe le travail analytique pendant sa grossesse. Interruption parfois transitoire, l'analyste étant progressivement vécu en tant qu'intrus, lorsque le terme approche, et qu'il faudra à la femme se préparer à s'installer dans une toute autre salle de travail.

Dans le suivi que vous faites des femmes enceintes, vous évoquez deux situations différentes, et différenciez le transfert des femmes enceintes hospitalisées, qui, dans ce

cadre, ont l'opportunité de rencontrer un analyste, de celui d'une femme déjà en analyse, et qui est enceinte pendant la cure. Du fait des méthodes contraceptives et de la législation de l'IVG, la grossesse n'est plus inéluctable et aléatoire, elle est devenue, le plus souvent, volontaire et programmée. La longueur actuelle des cures, ne permet plus que la règle d'abstinence puisse avoir entièrement cours au sein du cadre posé par l'analyste en privé. Nombreuses sont les patientes en analyse qui programment leur grossesse et en parlent en séances avant la conception de l'enfant. Une grossesse survenant dans ce cadre est-elle nécessairement à interpréter, en tant que passage à l'acte transférentiel ? Souvent, c'est l'échec de la mise en route de la gestation qui questionnera, avec acuité, le transfert et mettra à l'épreuve patiente et analyste. Quand grossesse il y a, se pose alors la question de savoir, si l'absence aux séances, liée à la période de l'accouchement ou d'un repos imposé à la femme par le corpus médical, doit être ou non, soumise à la règle du paiement des séances réservées jusqu'à la reprise de la cure. Il semble que les positions divergent d'un analyste à l'autre.

La gestation peut aussi constituer l'aboutissement d'un travail d'élaboration et de perlaboration réussi. En pareil cas, la survenue d'une grossesse pourra être interprétée, de part et d'autre, en tant que succès d'un travail de l'analyse qui serait parvenu à féconder ce qui jusque-là avait été maintenu stérile.

Pierre Fédida m'avait un jour confié qu'il pensait que tout analyste, même s'il s'en défendait et n'aurait osé en faire l'aveu à ses collègues, avait pour visée tenue secrète, que l'issue des cures soit calquée sur celle de certains contes de fées : ils se marièrent, vécurent heureux pendant très longtemps, et eurent beaucoup d'enfants.

Reste cependant à interroger la filiation de l'enfant porté par une femme en analyse : est-ce l'enfant de l'analyse, de l'analyste ? Les hommes ici présents ont leur mot à dire à ce sujet, même si l'enfant porté par la femme est, parfois, un enfant qu'elle a fantasmatiquement avec sa mère ou son analyste, quelque soit son sexe, devenu lieu de projection d'un transfert maternel.

Dans le cadre de votre activité dans les services hospitaliers de maternités, vous prenez appui sur les travaux de Monique Bydlowski qui (je la cite) considère : « le moment de la grossesse en tant qu'état psychique particulier, un état de susceptibilité ou de transparence psychique, où des fragments de l'inconscient viennent à la conscience... et au cours duquel peut s'opérer une sorte d'alliance thérapeutique avec le narcissisme maternel, auquel il suffit de s'adresser pour réhabiliter l'enfant qu'elle porte et restaurer l'enfant qu'elle a été. » « Ce phénomène qui, cliniquement, caractérise souvent des graves affections psychiques, notamment la psychose, se présente chez la femme enceinte comme un événement ordinaire. »

À l'instar du rêve qualifié par certains de psychose, pour cet auteur, la grossesse serait aussi psychose. Nous pourrions en discuter car j'ai cliniquement l'expérience symétrique de certaines femmes psychotiques avérées, dont les manifestations délirantes présentèrent une rémission au cours de leur grossesse. Dans ces cas, la gestation non seulement ne favorisa pas l'irruption d'une psychose puerpérale, mais fut quasi thérapeutique.

Quelles que soient les circonstances de son éventuelle survenue, je ne parviens pas à me représenter ce que pourrait être un état de transparence psychique, tant ce signifiant de transparence est, pour moi, à l'opposé du travail obscur et enfoui de l'inconscient, dont l'analyste, même armé de la patience de l'archéologue, sait qu'il restera toujours un territoire inexploré et inexplorable. Qu'il y ait un état psychique spécifique, lié à la grossesse, couvrant autant le temps de la gestation, que celui de la néo-maternité, est indiscuté. L'émergence d'une nouvelle conflictualité désorientée et trouble les repères habituels et fait apparaître un état spécifique qui se développe graduellement pour atteindre un degré de sensibilité accru pendant la grossesse et spécialement à la fin, état que Winicott qualifia de préoccupation maternelle primaire et qui se dévoile à travers une folie maternelle ordinaire, normale et passagère. La mère suffisamment folle et bonne pour son enfant, parce qu'elle se croit tout pour lui, croit être lui et que lui c'est elle, peut supporter, contrairement à Mme T, que l'enfant pleure dans ses bras, sans se sentir déficiente, et penser qu'il

était mieux *in utero*. Son incapacité à satisfaire systématiquement ses besoins n'est pas forcément vécue par elle comme impuissance.

Même si le suivi actuel des grossesses est hypermédicalisé, la grossesse n'est pas une maladie, pas plus que l'adolescence. C'est parce qu'elles sont des périodes de crise maturative de la vie féminine, remaniées par des processus hormonaux, et des modifications anatomiques qui imposent un primat du sensoriel et du corporel non maîtrisable, que l'on est tenté de les assimiler. Les mutations physiologiques engagent de nouvelles virtualités génératrices de modifications psychiques, répondant au processus de formation d'une identité nouvelle qui s'accompagne d'un sentiment d'inquiétante étrangeté. Pour celles qui voudraient exercer un contrôle omnipotent sur tout, la grossesse induit un sentiment de dépossession du corps et impose la soumission inexorable à des modifications internes mystérieuses et énigmatiques. La maternité fait entrer la femme dans un rapport paradoxal à un pouvoir qui se déploie dans une direction diamétralement opposée à celle d'une éventuelle volonté de maîtrise, d'où la mise en place de processus défensifs. Est parfois réactivé le même sentiment d'impuissance que celui qui peut avoir été vécu lors de la puberté à la survenue des premières règles, qui révèlent à la fille qu'elle est maintenant nubile et fécondable. Le refus de cet état s'exprimera par l'anorexie et une aménorrhée semblable à celle de la grossesse, symptôme animé par le fantasme infantile d'une possible fécondation orale.

La femme enceinte éprouve son nouveau statut, soit comme confirmation rassurante de la réalité de sa fécondabilité et du fonctionnement adéquat de son corps, soit comme insupportable contrainte de soumission à l'emprise d'un corps qui dicte ses lois. Le recours itératif à des IVG répétées, ou à des vomissements incoercibles dont l'intensité peut imposer l'hospitalisation au même titre que ceux observés chez les boulimiques vomisseuses, seront l'expression active d'un refus de soumission à la poussée somatique.

L'analogie entre la femme primipare et l'adolescente qui expérimente une première relation sexuelle me semble particulièrement parlante. Dans les deux cas, l'événement

a déjà été vécu en fantasme, ce qui fait de cet inconnu un déjà connu, son avènement n'est que retrouvaille de ce qui fût autrefois rêvé. Le transfert dans l'analyse peut être répétition de ce qui n'a jamais eu lieu, de même puberté et première grossesse rééditent ce qui n'était jamais advenu si ce n'est dans la vie fantasmatique.

Aussi réalistes que soient les rêves de puberté et de grossesse de la fille, aucune d'elle ne pourra, en fantasme, produire une réelle transformation pubertaire ou un bébé vivant.

Dans mon expérience clinique, les femmes ont la confirmation perceptive physique, et de ce fait psychique, de leur état de grossesse, lorsqu'elles perçoivent les mouvements intra-utérins de l'enfant. Il leur faut souvent un temps assez long, avant qu'elles identifient les mouvements du bébé comme tels, et qu'elles cessent de les confondre avec les spasmes digestifs. Ceux-ci, après l'accouchement, continuent à les troubler car ils lui rappellent les mouvements du bébé autrefois porté, avec comme vacillement psychique, la question : « est-il encore présent en moi ? » Cela signe la complexité pour la mère de s'adapter au passage de l'enfant de son monde intérieur au monde extérieur.

Le souci du fermier qui doit transporter chou, loup et chèvre n'est pas uniquement le risque que sa barque surchargée chavire. Il lui faut aussi trouver une solution pour que le loup ne mange pas la chèvre, que la chèvre ne dévore pas le chou, tout en ne pouvant transporter qu'un seul passager d'une rive à l'autre.

Dans votre expérience d'analyses de femmes enceintes avez-vous eu à craindre que la surcharge transférentielle fasse couler la barque parce que vous avez présent à l'esprit qu'enfant et mère ne peuvent être transportés séparément puisqu'inclus dans la même enceinte ? Lequel des protagonistes désigneriez-vous en tant que fermier passeur, et quel est celui qu'il faudrait sauvegarder de la dévoration ?

L'adolescente et la femme enceinte embarquent-elles sur la même rive et leur trajet les mène-t-il au même débarcadère ?

Sont-ce les mêmes obstacles, et les mêmes embûches, qu'elles trouvent en chemin ? La dynamique pulsionnelle qui préside à leur embarquement est-elle de même nature ? Les conflits oraux de l'adolescence sont-ils superposables à ceux que l'allaitement peut réactualiser ?

La grossesse est un événement qui peut se répéter, s'interrompre, alors que la traversée de l'adolescence impose une direction unique, et constitue un passage obligé sans retour possible à l'état antérieur. À la puberté la fille passe de la rive où elle était, selon Freud, encore un petit homme à celle de la féminité avec l'éventuelle perspective que le trajet suivant la conduira vers la maternité ?

L'émergence de la féminité et celle de la maternité sont des étapes distinctes même si pour certains elles semblent liées. Décider d'être mère impose à la femme un changement radical de place, avec comme parcours obligé la confrontation à son ambivalence à l'endroit de l'enfant, et à l'endroit de sa mère.

Lorsqu'une femme, habituée par le travail analytique à faire corps avec la position de fille, se trouve occuper, à l'occasion d'une grossesse, la place jusque-là réservée à la mère, sa scène quotidienne bascule et la désorientation qui en résulte la propulse vers l'origine de ses origines.

Le surgissement de la crainte meurtrière d'avoir pris la place de sa propre mère en la reléguant à la troisième génération, s'accompagne de l'angoisse autant d'en être l'opposée que d'en être l'identique. La dépression du post-partum, et les dépressions si fréquemment rencontrées chez les jeunes filles d'une vingtaine d'années, sont-elles induites par le même vécu de séparation, de perte d'objet et de perte identitaire ? On ne sera plus jamais l'enfant que l'on a été, et on ne sera plus jamais la nullipare d'autrefois. Ou bien, ces moments dépressifs sont-ils à mettre en relation avec l'ambivalence que provoque l'accès au féminin puis au maternel ?

Si l'enfant vient, comme le soutint Freud en dédommagement du pénis, n'aurions-nous pas à craindre que la maternité ne soit que mascarade à l'instar d'une féminité pareillement qualifiée ? L'enfant en tant que substitut

du pénis répond-t-il au fantasme de la mère, ou au souhait de l'enfant, que puisse s'accomplir son désir d'être celui qui, par son existence comble tout ce qu'il imagine manquer à la mère ?

Pour terminer, je tiens à vous dire combien votre travail m'a permis de réfléchir sur les aspects conflictuels du féminin, de la féminité et de la maternité, dont la complexité est liée tout autant à leur nouage qu'à leur séparation, au sein desquels coexistent envie et refus. Votre travail m'a obligée à sortir des sentiers battus et je vous en remercie.

Identités sexuées de l'analysant et de l'analyste entre réalité et fantasmes, entre harmonie et dissonances

Philippe Quéméré

Camille rêve :

« Je suis enceinte, d'environ 6 mois ; ça se voit ; ça ne me fait ni chaud ni froid. Dans une pièce qui ressemble à un laboratoire, il y a une paillasse, mais ce n'est pas une table d'opération. Dans cette pièce, il y a ma sœur et un garçon que j'ai croisé il y a un mois. Dans le rêve, c'est le père du bébé. Le bébé sort, mais je ne sais pas comment... Il est mort, étouffé, sa tête est bleue. Quelqu'un le pose au bord d'un négatoscope. Il est décapité ; il lui manque le bras droit : à la place, un trou ». Je lui demande s'il s'agit d'un garçon ou d'une fille : elle ne sait pas. Elle pense, dans le rêve, qu'elle devrait avoir l'air triste. Puis elle ajoute : « Je dis ça en souriant, pourtant c'est atroce. » Elle précise que ce rêve a été précédé, la veille, d'une dispute avec son amie au sujet d'une jeune femme que celle-ci avait hébergée plusieurs mois et dont Camille était extrêmement jalouse. Elle revient sur la dispute avec l'amie et ajoute : « Qu'elle se casse ! » Ce rêve, qu'elle m'apporte au deuxième entretien, m'est livré à l'état brut, comme une fresque représentant des personnages en quête d'auteurs. Quelques jours plus tard, lors de la première séance sur le divan, elle revient sur le rêve dont le contenu s'est déplacé, à la faveur du passage du fauteuil au divan : « C'est ma mère qui me donne le bébé dans les bras. Je m'imagine le bercer, et en le berçant, le réanimer, qu'il ouvre les yeux et qu'il se mette à pleurer. Je ressens l'ambiance mortelle, figée, et moi qui n'arrivais à rien éprouver. » « Je vois à peine le **soi-disant** père. Par contre, ma mère elle me **le** donne. Un lien entre ma mère et moi, et pour l'instant, **il** est mort... En réalité, **il** serait plus refroidi, gelé, que mort... » Elle ajoute : « L'idée de m'éloigner de ma mère ou de mon amie me terrifie, m'empêche d'avancer. Si le lien avec maman c'est cet enfant mort, il pourra reprendre vie dans mes bras et je me détacherai de ma mère... **ce qui m'embête c'est que je ne vois pas mon père...**

il est tellement effacé ; le noyau dur c'était nous trois, ma mère, ma sœur et moi... »

Camille a 29 ans.

Elle veut faire une analyse car elle souffre de rougissements et d'une relation passionnelle avec une jeune femme de son âge, dont elle exige, à l'occasion de scènes violentes, l'exclusivité affective. Elle souffre de cette situation dont elle mesure la part de folie. Pour Camille, cette relation « colmate », « bouche » quelque chose... Sans cette amie, c'est comme une « blessure du ventre »... Disant cela, elle joint les mains au niveau de son ventre et les écarte vers moi. Elle a une sœur aînée, elle-même célibataire. Elle se dit très proche de sa mère, laquelle a cessé son travail lors de sa première grossesse, pour se consacrer à la vie familiale. Elle prévient les moindres désirs de ses filles. Camille dit détester son père : ils ne se parlent pas, ne se regardent pas, ne se touchent pas. Elle le méprise, mais lui garde une certaine admiration pour sa réussite sociale, d'autant qu'il est « parti de rien ». Cet homme a lui-même des accès de rougissements, qu'elle nomme « coups de chaud », symptôme qui se conjugue à une intense phobie sociale. Un détail revient à l'esprit de Camille : une photo prise par son père : Camille et sa sœur, petites filles, sur une balançoire : les jupes soulevées dévoilent leurs petites culottes. Son enfance a été très studieuse et sportive ; elle était un vrai garçon manqué, tout en étant très séductrice avec les hommes. À la puberté s'installe une aversion des garçons, dont elle rapporte l'origine à un incident que j'entends comme un souvenir-écran : vers l'âge de douze ans, un garçon l'embrasse sur la bouche, à l'école, à l'heure du déjeuner... Un commentaire du garçon lui reviendra aux oreilles : « Elle embrasse comme un cheval... » Dégoût, honte, angoisse d'être dénoncée, elle se tournera désormais

vers les filles : « *J'ai* » dit-elle « *fermé la porte à clef* ». En terminale apparaît une anorexie sévère ; les régimes très stricts sont encouragés par la mère, elle-même contrôlant sévèrement son poids, tout comme la grand-mère maternelle. L'amaigrissement ne suscite aucune inquiétude chez la mère. Le père, lui, n'aurait rien vu. À cette époque, sa mère lui confie qu'avant son mariage, elle avait eu un grand amour : un homme, homosexuel. Toujours à cette période de l'adolescence, elle harcèle sa mère, lui enjoignant de quitter son mari.

À l'âge de 16 ans, elle entreprend d'elle-même une thérapie, d'une durée de 4 ans, non pour son anorexie, mais pour les rougissements qui l'« *isolaient du monde* ». Elle s'attelle à de longues études qu'elle mène brillamment à terme. Elle occupe un poste élevé dans une profession intellectuelle, mais considère avec une certaine ironie ses collègues « *intellos* ». Elle est très fière de son parcours. Pour elle, l'absence de relations sexuelles avec un homme fait plus l'objet d'un jugement intellectuel d'« *anormalité* » que d'un sentiment de frustration. Elle habite dans un appartement choisi par sa mère. Au cours de l'entretien, cette jeune femme à l'allure très adolescente, aux vêtements unisexes : blouson de cuir et baskets, ne se départit pas de son sourire ; aucun affect de souffrance n'affleure à la surface.

Certains psychanalystes considèrent que l'identité sexuelle de l'analyste est une variable dont on ne doit pas tenir compte, arguant du fait que l'oscillation inconsciente de la bisexualité est à l'œuvre.

Freud, à plusieurs reprises, a abordé cette question : En 1920, dans « *Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine*¹ », constatant le « *radical refus de l'homme par lequel* » la patiente « *était dominée* », Freud met un terme à l'analyse et adresse la jeune fille à une analyste femme. En 1931, dans l'article « *Sur la sexualité féminine*² », il affirme que les analystes femmes sont plus à même de percevoir les éléments de la sexualité précœdipienne.

1 S. Freud, « *Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine* », *Névrose, Psychose et Perversion*, trad. J. Laplanche, Paris, PUF, 1973.

2 S. Freud, « *Sur la sexualité féminine* », *La Vie Sexuelle*, trad. D. Berger, Paris, PUF, 1969.

Il est fréquent qu'un patient ou une patiente, nous demandant un rendez-vous que nous ne pouvons honorer et auquel nous proposons les coordonnées d'un ou d'une autre collègue, nous indique avec une certaine détermination qu'il ou elle préfère s'adresser à une femme, ou à un homme. Le choix d'un analyste homme ou femme revêt donc une importance indéniable pour certains patients. Ce choix, à mon sens, est en partie déterminé par le mode de relation qu'ils croient avoir établi, le plus souvent, avec leur père ou leur mère et ce qu'ils anticipent alors d'une censure associative. Ce n'est qu'au fil du temps que l'analysant peut découvrir les variations de ses assignations transférentielles.

Certains patients, comme Camille, nous amènent à remettre en jeu notre identité sexuée.

Il en irait ainsi lorsque chez le patient la différence sexuelle est niée, annulée, que ce soit sur le mode du *neutre*³, le mythe de l'hybride ou que ce soit sur le mode d'un Tout confondant les deux sexes, le mythe de l'androgynie. Mon questionnement est né au cours de la cure de Camille, travail qui a mis à l'épreuve mes identifications et mon contre-transfert, ce dont témoigne ma question, sans doute posée à moi-même dès le début : « *Est-ce un garçon ou une fille ?* ». Il s'agit d'une analyse en cours, mais les variations théorico-cliniques, après cinq ans d'analyse, se focaliseront sur le tout début de cure, en particulier sur le rêve princeps. Dès les premières rencontres, j'ai éprouvé la nécessité d'écrire sur le rêve et le contenu des séances, pour mon propre compte. Comme si, face au manifeste destructeur, mutilant du rêve, il me fallait tisser, au plus vite et pour moi, une trame psychique, un espace de « *nidification* », une couveuse faite de pensées... mais aussi un pare-excitation... et un garde-fou : à qui la décapitation du « *bébé* » faisait-elle perdre la tête ?

C'est à l'occasion de cet exposé que j'ai relu cet écrit initial. Sans entrer dans les détails, je vous en livre quelques axes réflexifs : L'un concerne le statut de la douleur, le rêve faisant suite à une dispute avec l'amie au sujet de l'autre de l'amie. Douleur de l'abandon, douleur

3 Du latin *ne-uter* qui signifie « *ni l'un ni l'autre* ». *Uter* serait une des racines des mots « *utérus* » et « *hystérie* » (Isidore de Séville).

d'être exclue d'une scène imaginée entre l'amie et l'autre « fille ». Je notais que cette douleur était peut-être à mettre sur le compte d'un excès d'excitation à l'évocation d'une scène indifférenciée. Il me semblait que la passivité absolue⁴ représentée par le « bébé mort » était l'envers d'une intense activité fantasmatique où se déchaînait une passion meurtrière. « **Qu'elle se casse !** » illustre, par voie associative, la violence visant l'amie. C'est dans le ventre que la bataille fait rage, lieu de l'arrachement à l'objet. Cette douleur, Camille en souligne l'absence dans le rêve même : pas de douleur de l'enfantement ; comme si était niée la naissance douloureuse de l'objet. En outre, je relevais le statut particulier réservé à l'affect : ça ne lui fait « **ni chaud ni froid** », elle pense à l'intérieur même du rêve, qu'elle devrait « **avoir l'air triste** ». Si le « bébé » ouvrait les yeux, il se mettrait à pleurer... Elle **ressent « l'ambiance mortelle, figée » et n'arrive à rien éprouver...** formulation antagoniste, analogue au : « **je souris pourtant c'est atroce** » par quoi ce qui est ressenti est aussitôt *neutralisé*... En réalité, il ne s'agit pas d'une absence d'affect, mais de l'« *inhibition réciproque* »⁵ de deux affects présents et opposés : l'un « *chaud* », l'autre « *froid* ».

Enfin, je notais deux éléments singuliers, qui font suite au passage sur le divan : l'irruption du lien à la mère et ce commentaire transférentiel : « **Ce qui m'embête c'est que je ne vois pas mon père... il est tellement effacé** ». Père exclu d'une scène entre mère et filles. Ainsi ajoutait-elle : « Le noyau dur *c'était nous trois, ma mère, ma sœur et moi...* ».

Quant au rêve, sa surdétermination et sa clarté aveuglante prêtaient à de multiples interprétations. L'écran de projection du rêve serait-il écran protecteur de ce qui doit être à tout prix préservé ? J.-B. Pontalis écrit :

4 C. Chabert, *Le Féminin Mélancolique*, PUF, Paris, 2003, p.66.

5 On se référera au rêve de Freud, in « L'interprétation du rêve », OC IV, PUF, chap. VI, p.501 : « *Le vieux Brücke doit m'avoir assigné je ne sais quelle tâche ; ce qui est des plus étranges, elle se rapporte à la préparation anatomique de la partie inférieure de mon propre corps, bassin et jambes, que je vois devant moi comme dans la salle de dissection, sans toutefois ressentir le manque dans mon corps, sans trace d'horreur non plus* ». Et au commentaire, p. 520. où il évoque l'« *inhibition réciproque des opposés* », provoquant « *une tonalité sensitive indifférente* ».

Le « *rêve est structuré comme un symptôme (...) plus il donne à voir, plus il est mal entendu* ».⁶

Freud, cependant, écrit : « Un contenu de rêve excessivement riche et comprimé dans le temps le plus court (...) se saisit là de formations déjà prêtes de la vie psychique »⁷. Dans mes notes initiales, je privilégiais la représentation d'une scène primitive où le « *bébé mort* » condense plusieurs figures : celle de l'*infans* en détresse car exclu d'une scène sadique et objet détruit car indice d'une scène parentale. Celle encore représentant le destin d'un enfant de l'inceste... bien que la seule allusion au père soit celle d'un « *soi-disant* » père et non d'un père dit par la mère. Dans tous les cas, c'est le déjà-là du sexuel infantile que le premier entretien aura permis de « *révéler* ». Les restes diurnes de la rencontre inaugurale avec un homme analyste et ceux de la dispute avec l'amie se seraient liés au matériel refoulé, le rêve m'évoquant le tableau pétrifié d'une scène originaire, réactualisée par la rencontre analytique. J'entendais aussi un appel à la réparation, à la réanimation d'un sujet livré à une détresse passive par l'excès de douleur, d'un « *bébé* » gelé par une mère trop froide, appel qui m'assignait à la place d'une *suffisamment bonne mère*, non atteinte par le sexuel. Appel aussi, à la restitution de l'unité d'une image de corps morcelé. À la fin de l'écrit qui suivait la séance du rêve, je notais ma crainte d'être à mon tour l'objet d'une passion exclusive et destructrice. Je pressentais l'attaque sadique que cachait le récit d'un rêve au contenu mélancolique. Je mentionnais d'ailleurs la nature quelque peu maniaque de mon exercice d'écriture, sorte de graphomanie impérieuse, liée à une forme d'excitation. Il est d'ailleurs saisissant qu'ayant noté le rêve, je ne l'aie pas laissé en attente. Camille elle-même ne savait pas attendre. Ainsi, elle n'arrivait jamais avant l'heure à ses séances, comme s'il fallait éviter tout espace intermédiaire.

Ce premier écrit peut aussi s'entendre comme une lutte contre la passivité engendrée par l'emprise de l'image, laquelle exerçait alors son pouvoir de fascination⁸, au

6 J.-B. Pontalis, « Entre le rêve-objet et le texte-rêve », *Entre le rêve et la douleur*, Gallimard, 1977, p. 43.

7 S. Freud, « L'interprétation du rêve », OC IV, PUF, chap. VI, p. 645.

8 Du latin *fascinus*, le *phallos* grec.

sens où l'entend Pascal Quignard : « *La fascination est l'angle mort du langage*.⁹ ». À cette phase aigüe transféro-contretransférentielle succéda une période où prédomina, chez moi, un sentiment difficilement supportable d'ennui, de vide, contrastant avec mon investissement initial excessif... à l'instar d'une dépression du post-partum...

Les balises de mes théorisations avaient-elles eu pour fonction de secourir, de mon côté, un vacillement identitaire, voire un sentiment de perte ? Pour quelles raisons Camille avait-elle décidé de rencontrer un analyste « **homme** » ? Les motifs devaient en être suffisamment énigmatiques au vu de son aversion manifeste des hommes : n'est-ce pas en effet singulier que cette jeune femme, si terrorisée par l'éventualité d'un commerce avec un homme, ait fait le choix d'en consulter un et accepté de le voir trois fois par semaine ?... Il faut en effet souligner que la perspective de passer une soirée où serait présent un « *garçon* » provoquait chez elle de fortes diarrhées ou d'intenses *maux de tête*, ce contre quoi elle devait se prémédiquer à l'avance. La question de l'identité sexuée était donc posée d'emblée, celle de la patiente, celle du « *bébé* »... et celle de l'analyste. Néanmoins, Camille aurait-elle choisi **UN** analyste pour être vue, regardée comme une femme, contrairement à un « *père* » qui n'aurait pas « **vu** » les transformations de son corps à la période pubertaire et, *mutatis mutandis*, lors de l'épisode anorexique ? Dans le rêve, elle dit : « *je suis enceinte de six mois mais ça ne se voit pas* ». On peut penser que, sur la scène même du rêve, ce sont aussi les transformations corporelles qui ne se voient pas. Le « *négatoscope* » du rêve, élément très condensé, serait lié à un « *ne rien voir* » ou « *ne voir rien* » d'un corps de femme et qui plus est, enceinte... Je ne pouvais néanmoins écarter l'éventualité que le choix d'un homme pour son analyse ait été un choix par *défaut*. Il était vraisemblable qu'elle eut transféré sur une analyste femme l'imaginaire d'une mère trop « *chaude* ». La passion tumultueuse que Camille entretenait avec son amie suggère en effet une substitution du « *lien* » à l'objet maternel, « *lien* » qu'elle associe au « *bébé mort* », lien incandescent qu'elle contre-investit, dans le rêve, par le « **geler** », c'est-à-dire à la fois le réfrigérer **et** le conserver.

9 P. Quignard, *Le Sexe et l'Effroi*, Gallimard, 1994, p. 11.

Dans mes notes préliminaires, je notais que le premier entretien me laissait l'impression d'un « *écran de fumée* », comme si le feu avait déjà fait son entrée sur scène... L'excitation qui aurait présidé à ma graphorrhée initiale, serait-elle d'essence maternelle-féminine ? Aurais-je été assigné à la place d'une mère excitée, trop chaude ? L'écrit initial aurait eu alors pour fonction de tenter d'insérer un pare-feu entre mon excitation de mère-analyste et l'excitation de Camille. Toutes ces vagues d'assignations transférentielles, bonne mère asexuée, mère trop froide, mère trop chaude, venaient se heurter sur la digue de mon identité sexuée et reflétaient le dilemme de Camille. *Car entre homme et femme, entre masculin et féminin, elle ne choisit pas*. Camille s'est inquiétée, à la période pubertaire, de l'apparition des seins. Plus tard elle dira être attirée par les filles « *androgynes* ».

Le mythe individuel de l'*androgynie*, fantasme rétroactif, est l'antithèse de la bisexualité psychique, laquelle est le résultat des identifications à la fois masculine et féminine, avec « *de l'un bien plus que de l'autre* »¹⁰. Ainsi la bisexualité représente-t-elle le fantasme de scène primitive dans laquelle le sujet peut s'identifier à tous les personnages ? À ceci près que la bisexualité psychique diffère chez fille et garçon, le masculin chez l'un n'étant pas le masculin chez l'autre. En va-t-il de même pour le *féminin* ?... À l'expression « *bisexualité psychique* », j'ajouterai la formule de Jean-Michel Hirt, plus précise quand il évoque chez la fille, les « **dissonances** du masculin de la fille avec le *féminin de la femme* »¹¹.

Ce sont ces « *dissonances* » que Camille tente de réduire à l'harmonie de l'androgynie : l'un **et** l'autre, mais jamais du seul sexe qui lui est assigné, ni dans la réalité anatomique ni dans le fantasme. Ainsi, Camille ne se reconnaît pas comme homosexuelle... Les amies avec lesquelles elle sort dans des bars pour lesbiennes le sont, elles. Ce refus de la bisexualité psychique est-il seulement le désaveu d'une scène primitive ? Ce que Camille est **et** ne veut pas être, c'est la preuve d'un commerce sexuel entre ses parents. C'est aussi, plus originellement, le reliquat d'un refus de séparation d'avec l'objet maternel.

10 S. Freud, « XXXIII^e conférence », *OC XIX*, PUF, Paris, 1995, p. 197.

11 J.-M. Hirt, « L'envie du féminin », *Libres cahiers pour la psychanalyse*, n°8, *L'enfance du féminin*, automne 2003, p. 57.

Sur cette androgynie, fusion nostalgique d'avec l'objet primaire, avant toute **sexion**, se fonde son idéal narcissique, sa fierté d'être *unique* en son *genre*... Comme l'écrit Henri Normand : « *L'ombre de Narcisse tombe sur le sexe...* »¹²

Lors d'une des séances suivantes, c'est mon identité sexuée qui fait l'objet d'une tentative d'annulation : « *Ici* », me dit-elle, « *c'est comme une bulle épurée, aseptisée, c'est limitée comme si vous étiez asexué !* » La bulle évoque le ventre maternel, lieu mythiquement pré-sexuel d'un narcissisme originel, idéal, paradis¹³ d'avant la chute, d'avant la perte... Mais l'«*aseptisé*» renvoie au décor anonyme du rêve : bloc opératoire, salle de dissection... Nous devons être unis dans la même totalité, un même corps pur. Rien qui n'amène à rougir... J'entendais, dans la «*bulle aseptisée*» un «*ventre*» pur, qui serait à l'abri de toute blessure, de toute contamination, qui ne connaîtrait ni pourriture ni corruption. Et, aussi, la condensation en «*ventre*» de l'utérus/intestin et l'indifférenciation cloacale. Associant son symptôme de diarrhées et les «*bébés*», elle précisait : «*ça serait les expulser, mais aussi les broyer, les tuer, les jeter... un ventre meurtrier... Je n'en veux pas à ce bébé : juste le détruire qu'on ne voie pas que j'ai couché avec un garçon ; faut pas qu'il y ait de preuves...* » J'entendais le rêve du «*bébé mort, mutilé*» comme accomplissement de souhait : un objet-bébé sacrifié sur l'autel de la fidélité à l'objet maternel : pas de «*lien*» autre que le lien mère-fille, pas d'intermédiaire entre elle et sa mère. C'est elle et elle seule, qui peut combler sa mère... Il me semblait que le symptôme des diarrhées orientait vers une forte emprise de l'objet maternel sur le corps de Camille et l'impossibilité pour elle de s'approprier le plaisir sphinctérien. L'absence du bras droit du «*bébé*» me faisait penser d'abord, non pas tant à la castration du membre, qu'à l'amputation de l'acte masturbatoire. L'autonomie de ses plaisirs l'aurait affrontée au risque d'une atteinte destructrice de la mère, car l'acte masturbatoire, en permettant de s'identifier aux protagonistes de la scène primitive, sépare mère et fille.

12 H. Normand, « Courants et contre-courants de la sexualité », *l'Annuel de l'APF 2010, Langues et courants sexuels*, p. 67.

13 Dans le christianisme, les ressuscités entrent asexués au paradis : « *Il n'y aura plus ni hommes ni femmes.* »

Quant à l'«*asexué*»...

Camille vient-elle **voir** un analyste homme pour le transformer, sur la «*table d'opération*» de l'analyse, en androgynie, en lesbien ?... Mon écrit initial visait-il à m'assurer, dans une protestation virile, de la validité de mon «*bras droit*» ? Et, en dépit du discours que me tenait Camille, qu'est-ce qui m'arrimait à la croyance que c'est un **homme** qu'elle venait voir ?... La pénible impression de naviguer dans une coque de noix sur une mer tempêteuse allait bientôt connaître un nouvel avatar : Elle me fait le récit d'une «*anecdote*» («*anecdote*» est le terme qu'elle utilise). Sa mère, à laquelle Camille avait fait part de son projet de procréation médicalement assistée à l'étranger (car elle veut un bébé et «*ça urge !*»), lui a découpé un article de presse où serait annoncée la possibilité de se faire inséminer en France. «*Elle est comme ça, c'est sa façon de me faire plaisir, c'est touchant..* » Je suis, à cet instant, sous l'emprise d'une rage violente à l'encontre d'une mère «*réelle*», violemment exclue dans ma scène intérieure.

Dans un second temps, c'est le ton très enjoué du récit, quasi ironique¹⁴, qui me fait saisir l'attaque transférentielle, véritable coup en dessous de la ceinture... L'homme analyste, témoin passif, exclu d'une scène primitive entre mère et fille dans laquelle il est, au mieux, assigné à la place dérisoire d'un objet partiel, une seringue, un appendice... Un «*soi-disant*» père... Un «*père effacé*»... La mise au défi prend, un peu plus tard, la forme d'une demande : «*Rendez-moi hétérosexuelle !...* » Elle ne dit pas : «*Rendez-moi Femme !*», ce qui aurait précisé les enjeux d'un défi lancé à l'analyste... «*Hétérosexuelle*», ce mot-valise maintient le **non** choix d'une identité sexuelle, femme ou homme. D'ailleurs, les mots «*femme*» et «*homme*» sont par elle indicibles, comme des gros mots dont la censure lui évite la reconnaissance de la différence des sexes et des générations. La demande pouvait aussi s'entendre comme le souhait de se différencier, de «*s'hétéroïser*» de l'objet maternel. Néanmoins, la part d'offre séductrice chez Camille, laquelle ne manque pas de charme, pourrait figer l'aiguille de ma bisexualité

14 Barazer, C., « Ah, mais c'est très intéressant ! » ou l'ironie de la jeune homosexuelle », *Le cas en controverse*, « Monographie de psychopathologie », 1999, pp. 103-120.

psychique dans la zone mâle du narcissisme phallique. Par instants, dans une protestation virile fixant l'oscillation de mon pendule bisexuel, je me suis ainsi surpris à croire à une possibilité d'inversion de son courant sexuel... Ainsi, la bisexualité psychique impose des mouvements de va et vient inconscients qui ne se saisissent qu'à la faveur de leur disparition...

Freud, lui, nourrit peu d'espoir quand à la « tentative de guérison¹⁵ » de l'homosexualité féminine. Il écrit : « *La suppression de l'inversion génitale ou homosexualité, ne s'est jamais présentée, dans mon expérience, comme quelque chose de facile. Bien plutôt j'ai trouvé qu'elle ne réussit que dans des circonstances particulièrement favorables, et que même alors le succès consiste essentiellement à ce qu'on a pu (...) dégager la voie jusqu'alors barrée menant à l'autre sexe, donc rétablir pour cette personne la fonction bisexuelle complète* »¹⁶.

Il me semble que chez Camille, le féminin ne laisse que peu de place au masculin, dont elle arbore cependant les insignes : blouson d'aviateur, cours de boxe, traits du père que sont le rougissement et la réussite professionnelle. Le masculin est chez elle d'autant plus démonstratif que mal internalisé. Elle nous dira que ses parents espéraient, après une première fille, l'arrivée d'un garçon ce dont témoigne son prénom. Camille est donc aux prises avec un conflit entre la réalité de l'absence de pénis et une assignation de genre « garçon », ou dit-elle, de « *petit soldat*¹⁷ », comme fixée à la phase phallique. Entre autres modalités transférentielles, y aurait-il celle d'un transfert homosexuel entre « *garçons* » ? Se serait-elle identifiée à l'homme homosexuel, amour de jeunesse de la mère ?

À mesure de l'évolution, en moi, de l'analyse, c'est une autre interprétation des premières séances qui s'est tardivement imposée. Les pulsions libidinales intenses destinées au père ont fait l'objet, lors de la puberté, d'un contre-investissement massif. Le souvenir-écran du « *baiser*

de cheval » imageait le point de butée à partir duquel devait s'amorcer la régression narcissique. Celle-ci était motivée à la fois par la menace de réalisation des vœux incestueux et par le danger de perdre la mère. Les pulsions libidinales vers le père étaient présentées dès les premières séances, mais projetées sur une *imago* de père séducteur et voyeur (la photo des petites culottes), sujet à des « *coups de chaud* ». Camille séduisait aussi son père par ses exploits sportifs, sa réussite scolaire et professionnelle. Le lien **gelé** à la mère masquait le lien gelé au « père », lien gelé à l'adolescence car trop excitant. Dès le début, le père est en effet présent partout, en négatif, éclipsé derrière l'ombre de l'objet maternel. Cette éclipse du masculin-paternel s'est imposée dès la première séance sur le divan : « **Ce qui m'embête, c'est que je ne vois pas mon père...** ». Il m'a alors semblé que le « *bébé mort* » du rêve représentait, entre autres significations, la mise en pièces du désir de la mère pour le père, pour un autre d'un sexe différent. Sa peur des hommes aurait dès lors pour motif inconscient un souhait castrateur, menace pour l'homme et menace retournée sur elle-même identifiée au « *petit soldat* ». Je pensais que l'« *anecdote* » au sujet de la procréation médicalement assistée illustrait le « *rabaissement* » du père... et donc de tous les hommes... Quant au souhait impérieux d'avoir un bébé sans homme, dans la réalité, il court-circuitait la tâche de devenir femme, par le projet d'une maternité conservant le lien érotique à la mère. Dans la tentative d'éviter la violence du sexuel, c'est le déchainement destructeur qui occupe le terrain fantasmatique, mais aussi celui de la réalité, par la passion dévastatrice : ainsi, lors de moments où une séparation d'avec son amie se profile, sans jamais se réaliser, elle s' imagine prendre un couteau et se l'enfoncer dans le ventre, actualisant ainsi, dans la rêverie, une scène primitive sadique.

La demande explicite était que je l'aide à guérir du *ravage*¹⁸ de son vécu passionnel avec l'amie. Ce *ravage* est un déplacement d'une hostilité envers l'objet maternel, hostilité qu'elle contre-investit par une attitude de soumission apparente. Sa perception de l'*imago* maternelle comme une « *petite fille fragile* », lui permet de nier

15 S. Freud, op.cit., p. 250.

16 S. Freud, op.cit., p. 249.

17 S. Freud, « XXXIII^e conférence », OC XIX, PUF, Paris, 1995, p. 201 : « Avec l'entrée dans la phase phallique, les différences des sexes cèdent totalement le pas devant leurs concordances. Il nous faut maintenant reconnaître que la petite fille est un petit homme. »

18 J. Lacan, « L'Étourdit », *Scilicet*, n°4, Paris, Seuil, 1973, p. 21.

toute motion agressive vis-à-vis de sa mère. Il en va de même en séance où chaque intervention de ma part sera immédiatement suivie d'un « Ah oui d'accord ! », version policée du « *cause toujours* ! », évoquant la « *stratégie russe*¹⁹ » de la jeune fille homosexuelle et annulant toute amorce de conflit avec la mère dans le transfert.

Mon propos initial visait à souligner l'importance du choix de l'identité sexuée de l'analyste par le patient : la décision de voir un analyste « homme » et les premiers entretiens en face à face inscrivent-ils leurs traces ? La présence corporelle, sensorielle, de l'analyste homme, au fil de l'analyse, ne pourrait-elle jouer un rôle dans l'internalisation d'un objet masculin-paternel plus stable, objet qui résiste aux attaques, qui ne craint pas le feu intérieur caché sous la glace, ouvrant la voie aux retrouvailles avec un père jadis aimé et à un surmoi protecteur ? Un étayage sur un objet masculin-paternel suffisamment investi, suffisamment libidinal, lui ouvrirait alors la voie au « *ravage* » mère-fille jusque-là évité dans le transfert.

En réalité, ces constructions reposaient sur ma **croiance** en mon identité sexuée, limitant le jeu de la bisexualité psychique. Car Camille, dès avant le premier rendez-vous, avait régressé vers une position où la différence des sexes était ignorée. La question que je me posais initialement : « *Pourquoi vient-elle voir un analyste homme alors qu'elle évite tout commerce avec les hommes ?* » occultait en fait une question embarrassante : « *Qu'est-ce qui me fait croire que je suis un homme ?...* » En effet, Camille vient voir un homme analyste sûr de son identité anatomique **et** un « **soi-disant** » homme qui **croit** en son identité sexuée²⁰, mettant ces deux propositions en tension et remettant en cause le versant de la *croiance*. En paraphrasant Simone de Beauvoir²¹, ne peut-on dire : « *On ne naît pas homme, on le devient ...* » et qu'il s'agit là d'un processus sans cesse en mouvement, tout comme la bisexualisation...

19 S. Freud, op.cit., p.262.

20 C. Dejours, « L'indifférence des sexes, fiction ou défi », *Les sexes indifférents*, PUF, 2005, p. 63 : « (...) *l'identité sexuée ne doit rien à l'anatomie ni à la physiologie. Elle résulte fondamentalement du travail psychique de l'enfant sur les messages adressés par l'adulte.* »

21 S. de Beauvoir, *Le Deuxième sexe*, Paris, Gallimard, 1948.

Christophe Dejours apporte une nouvelle lecture de la bisexualité psychique. Celle-ci est toujours pensée, écrit-il, « *par référence à une hétérosexualité jamais remise en cause (...) mais jamais conçue comme une double sexualité homosexuelle : homosexualité masculine couplée à une homosexualité féminine* »²².

Un analyste supposé « homme » ne transfère-t-il pas aussi une homosexualité féminine sur une patiente supposée « femme » ? En définitive, le choix d'un analyste homme ou femme met-il l'analyste face à ses propres vacillements identitaires, au cours d'une navigation incertaine au cœur des « *courants sexuels* ».

En janvier 1488, Bartolomeu Diaz franchit en caravelle la pointe sud de l'Afrique. Au-delà, c'est la « *mare incognita* » : pas de cartographie, pas la moindre balise. L'effroi gagne l'équipage : ils imaginent, de l'autre côté, une mer sombre et déchaînée. Ayant doublé le Cap, Bartolomeu Diaz est contraint de faire demi-tour, vaincu par les *résistances* d'un équipage qui recule devant l'affrontement avec une mer opaque, informe, chaotique.

Affronter l'Inconnu pour en dessiner les contours, pour l'assujettir au langage, avec le *négatoscope*, l'attention flottante et la bisexualité psychique comme instruments de navigation, voguer dans « *l'angle mort du langage* », tel serait le commencement d'un autre voyage... En 1497, Vasco de Gama tente à son tour d'ouvrir la voie maritime vers les Indes. Le 25 novembre, passant le Cap de Bonne Espérance, il écrit dans son journal²³ : « *Le même jour, nous reprîmes la route avec un bon vent de poupe, en sorte que nous franchîmes les courants qui nous faisaient appréhender de ne pouvoir point atteindre l'objet de nos désirs.* »

22 C. Dejours, op.cit., p.43.

23 Vasco de Gama, *Journal de voyage de Vasco de Gama*, éd. Louis Perrin, Lyon, 1864, p.13.

Discussion de la conférence de Philippe Quéméré

Une fille qui rêvait d'être un garçon :

Jacques Le Dem

En somme la question que tu poses, Philippe, c'est la question du sexe de l'analyste : et l'importance qu'il peut avoir dans le choix qui est fait d'un analyste et ensuite dans le déroulement de la cure. Il me semble que cette question a été rarement débattue et qu'il était entendu que ce ne devait pas avoir une importance énorme. Sauf pour Freud dans le cas de la jeune homosexuelle, comme tu le rappelles, qui en effet traite les interprétations de l'analyste comme les commentaires de tableaux dans un musée. Et je pense qu'ici tu réponds autrement. Le peu d'importance du choix est déjà en contradiction avec le fait que le sujet désirant entreprendre une analyse, s'il a généralement peu de renseignements sur l'analyste qu'il a choisi ou qui lui a été recommandé, sait au moins une chose : c'est qu'il veut un homme ou qu'il veut une femme. Parfois ce désir est exprimé encore de façon encore plus radicale, de façon négative : surtout pas un homme ou surtout pas une femme. Toi-même avec Camille tu es étonné qu'elle te choisisse toi, un homme, alors qu'elle a une phobie des garçons et alors que tu sais bien et tu le rappelles aussi, que certaines personnes ne peuvent exprimer leur désir que sur le mode d'un rejet. D'autres diront même, non pas que les hommes leur font peur mais tout simplement qu'ils ne les intéressent pas. Naturellement l'inverse est vrai.

Je te remercie Philippe, de m'avoir choisi comme discutant. Je trouve que ce n'est pas une tâche très facile car il me semble qu'il convient de se garder de deux écueils que je ne suis pas sûr d'avoir pu éviter complètement : soit de refaire une deuxième conférence qui ne serait qu'une paraphrase affadée de la première, soit de transformer le discutant en superviseur ce qui pour moi dans ce cadre n'aurait pas de sens. Par ailleurs je n'ai pu m'empêcher de faire quelques digressions, qui je l'espère, sont en relation avec ton propos, propos qui, par ailleurs, est plein d'options théoriques j'y reviendrai.

Alors d'abord comme toi, je vais partir du rêve de Camille et d'un mot du rêve : le mot *paillasse* dont elle dit simplement que ce n'est pas une table d'opération comme si l'analyse pouvait avoir pour elle quelque chose d'un geste chirurgical, soit d'amputation, soit de greffe. (Il est vrai qu'il y a l'accouchement bizarre d'un enfant bizarre). C'est la paillasse d'un labo mais pourquoi pas le divan qu'elle peut avoir envie de dégrader ou de transformer : une couche, une « paillasse ». Et, pourquoi pas par paronymie « paillasson » ? Qui serait-ce ? Le pseudo père, un garçon qu'elle n'a fait que croiser ? ou son père, déconsidéré, sauf sur le plan de sa réussite professionnelle, réussite qu'elle partage avec lui, comme d'ailleurs le rougissement qui est l'indice d'une excitation ou d'une colère : les *coups de chaud*. Mais « paillasse » a encore un autre sens, celui de bateleur, de comédien : *Pagliacci* est le titre d'un opéra italien, de Leoncavallo, chef d'œuvre du courant veriste où la scène est dans la scène avec un meurtre. « I pagliacci » sont les comédiens qui ici jouent pour de vrai.

Bon, mais tout ceci n'est qu'une incidence déclenchée par le récit du rêve dont il serait hasardeux de donner une interprétation sans les associations du rêveur. Je rappelle ce que Freud en dit à ce propos dans « Quelques additifs à l'ensemble de l'interprétation des rêves » (1925) : « Une telle interprétation des rêves qui fait fi des associations du rêveur reste, même dans le meilleur des cas, un morceau de bravoure qui n'a rien de scientifique et dont la valeur est fort douteuse. » Sauf que tout ceci ne m'est venu que dans la suite du récit de la cure. Et sauf donc à considérer la suite du récit des séances comme des associations de la rêveuse.

En fait, le mot *paillasse* me permet de parler de la présentation de Camille, du personnage qui l'anime sur la scène du monde et dans la cure : donc garçon manqué

ou fille manquée, comme on veut : jeux de garçons avec les garçons, elle embrasse comme un cheval ! Alors là je me suis demandé comment un cheval pouvait embrasser et je me suis dit qu'un cheval n'embrassait pas mais qu'il pouvait mordre. À ce propos j'ai trouvé important que tu évoques « la passion meurtrière envers de la passivité absolue » que Catherine Chabert décrit dans *Féminin mélancolique*. Et je me suis demandé si la relation homosexuelle n'avait pas été absolument nécessaire pour elle, un *ravage* dit-elle, pour pouvoir exprimer et vivre la haine contre la mère à l'occasion de la survenue d'une rivale, mais sans doute aussi pour des raisons plus archaïques (on peut rappeler ici ce passage de la 33^e Conférence, celle sur la féminité : « on ne peut pas comprendre la femme si on ne prend pas en considération cette phase de l'attachement pré-œdipien à la mère »). Cette mère qui ici brandit une seringue d'insémination est elle-même si peu assurée de sa propre identité sexuelle que le seul homme qu'elle ait pu aimer est un homosexuel. Ceci éclaire autrement chez Camille l'intérêt pour la boxe : ce n'est pas pour faire comme les garçons, c'est d'abord pour se battre. Bon... Le blouson d'aviateur : Ici elle est en bonne compagnie et pas seulement des garçons. Je vous fais grâce du grand nombre de femmes pilotes célèbres qui ont honoré l'aéronautique française... C'est que la question pour Camille est celle de son identité sexuelle que tu lui poses d'ailleurs (à propos du bébé du rêve, qui est « sorti d'elle » c'est comme ça qu'elle dit) : Êtes-vous fille ou garçon ? Elle ne sait pas !

Donc sa présentation est d'être comme un garçon, je dis bien comme un garçon et non pas comme un homme. C'est comme dans la chanson... sauf que la mode pour les garçons n'est plus aux cheveux longs !

À ce propos il peut être extrêmement troublant de se demander, en face d'une femme qui a pris rendez-vous, de se trouver en présence d'un homme et je ne parle pas ici des transsexuels ni des travestis. L'inverse est sans doute vrai. Une variante atténuée de ce contre-transfert violent est de faire une erreur et de trouver dans la salle d'attente une femme alors que l'on croyait attendre... un homme ou l'inverse. Didier Anzieu dans son séminaire en parlait volontiers et ne manquait pas d'aider à mettre en évidence l'intérêt dans la cure de ces éléments

contre-transférentiels. Bien sûr il y a la fameuse interprétation de Winnicott qui se fait en deux temps : il dit à son patient homme : « j'entends une fille qui me parle de l'envie du pénis », et deuxième temps : « Il ne s'agissait pas de vous qui en parliez à quelqu'un ; c'est moi qui voit la fille et qui entend une fille parler alors qu'en réalité c'est un homme qui est sur mon divan. S'il y a quelqu'un de fou c'est moi. » Au préalable Winnicott aura signalé que ceci n'a rien à voir avec l'homosexualité. Mais surtout, comme s'il prévoyait une utilisation abusive de son exemple, il prend soin de signaler que cette interprétation était proche d'un jeu et « aussi éloignée que possible d'une interprétation autoritaire qui conduit à l'endoctrinement. » Nous sommes avertis. Et ici il ne s'agit pas d'une présentation, d'un masque mais du discours. Et ceci pourrait être l'occasion de te poser une question (dont je me demande d'ailleurs si elle n'est pas surtout théorique : dans quel cas s'agirait-il d'un refoulement et dans quel cas d'un clivage ?) D'autres versions encore plus atténuées de ces éléments transférentiels chez l'analyste existent et sont précieuses car ils donnent la prévalence à la réalité psychique. C'est Bion par exemple qui déclare que si, dans une séance, l'analyste a pu complètement oublier si son patient est marié ou célibataire, mais si lui, l'analyste, pense qu'il est célibataire, c'est qu'il est célibataire, quelque soit son état-civil. On sait que Bion va plus loin lorsqu'il va jusqu'à recommander d'écouter chaque séance comme si on entendait le patient pour la première fois. (Je pense qu'ici Bion est beaucoup plus proche de Lacan et des analystes français que des anglais, en particulier des kleinien dont il a voulu s'éloigner, y compris géographiquement. Et surtout après la mort de Melanie Klein, il devait redouter d'apparaître comme un *leader*.) Si je parle de tout ceci c'est parce que, au-delà de l'histoire de Camille, nous pouvons être confrontés à ce genre de problèmes.

J'espère encore ne pas trop m'éloigner de ton propos en te disant qu'il m'a conduit à relire un texte de Pierre Fédida, paru dans le numéro 7 de la *N.R.P. Bisexualité et différence des sexes* et qui s'intitule « D'une essentielle dissymétrie dans la psychanalyse ». Ce texte est important et si cette asymétrie peut être parfois remise en cause exceptionnellement au cours d'une cure, elle l'est d'une façon tout à fait radicale par un mouvement

psychanalytique américain (cf un écrit d'Ogden paru dans la RFP) qui prône le *self disclosure*, l'auto-dévoilement, pâle figure me semble-t-il, de l'analyse mutuelle de Ferenczi.

Ce qui m'a frappé dans ce texte parce qu'il concerne, je pense, directement ton propos, c'est que le point de départ de la réflexion de Fédida sur l'asymétrie, c'est le concept de bisexualité. C'est ainsi qu'il rappelle « l'apparition du mot dans les travaux philosophiques et scientifiques depuis 1850. » Sa mise en valeur pour Fliess et assez rapidement sa mise en question par Freud, dans la mesure où Fliess en fait l'origine exclusive du refoulement, chez chacun ce qui est refoulé c'est l'autre sexe. Le concept de bisexualité est assez rapidement l'objet d'un conflit entre les deux hommes, Freud refusant de considérer le mécanisme psychique du refoulement comme fondé sur des bases biologiques. C'est peut-être aussi ce qui aurait fait un peu de tort à ce concept : la présence de vestiges embryonnaires dans l'un et l'autre sexe. Alors même que la différenciation embryonnaire - on le sait aujourd'hui - se fait non à partir d'une ébauche bisexuelle mais d'une ébauche phénotypiquement femelle. Bon je renvoie à l'histoire du concept, la complication avec la notion de plagiat avec l'affaire Swoboda et le fait qu'il soit resté en quelque sorte en marge de l'édifice métapsychologique. Ce qui n'a pas empêché Freud de le citer constamment depuis les *Trois essais* jusque dans *Analyse avec fin et sans fin* où l'échec thérapeutique est mis sur le compte de l'envie du pénis chez la femme et du refus du féminin chez l'homme. L'usage que tu fais du concept dans ce cas clinique me paraît particulièrement intéressant car tu ne te contentes pas de le décrire, ou de t'en servir comme un bouche trou ou un joker : tu le mets en relation avec la régression transférentielle et du côté des deux partenaires. La situation analytique provoque en effet une stimulation de la bisexualité qui elle-même entraîne une dédifférenciation psycho-sexuelle. C'est à mon avis la partie la plus importante de ta conférence.

Alors je n'ai pas voulu reprendre en détail toutes les options théoriques que tu cites... mais que l'on pourrait développer...

Par exemple la douleur, avec ce geste transférentiel qu'elle a vers toi : le couteau dans le ventre.

L'absence d'affects dans le rêve, avec cette notion d'« inhibition réciproque des affects » signalée par Freud dans le rêve de dissection de son propre bassin.

Encore, la tentation de la neutralité qui, dans certains mouvements *Queer* va jusqu'à la solution chirurgicale ultime d'une dédifférenciation absolue des sexes. Et à ce propos tu rappelles, à juste titre, la conférence d'Henri Normand : « Courants et contre-courants de la sexualité », reprise dans l'*Annuel* de 2010.

Une chose encore : j'ai été frappé par ce que tu dis du rideau de fumée et je me suis demandé... si tu fumais ! C'est bien sûr parce que j'ai pensé à Dora. Autre jeune fille habitée par des désirs homosexuels. *Il n'y a pas de fumée sans feu* et le rêve de l'incendie de la maison où le père sauve ses enfants au détriment de la *boîte à bijoux* de la mère. Dora qui, elle aussi, pouvait rester en contemplation devant la *Madone sixtine* au musée de Dresde.

Encore la notion de « façade du rêve » qui introduit la rêverie préalable (le rêve de Maury, rarement cité). Mais ceci me permet d'introduire ma propre rêverie à propos de Camille. Et pour moi c'est encore l'intérêt de ton texte. Tu te souviens que tu avais donné à ta patiente un autre prénom, et ce prénom est celui de la meilleure amie d'Albertine, auprès de qui le narrateur s'emploie à lui faire raconter les turpitudes supposées ou réelles de ses amies, et en particulier de la fille de Vinteuil qui profane l'image de son père le musicien, l'auteur de la « petite phrase »... Ici aussi l'image du père est profanée, ne serait-ce que par le mépris. Et pour moi encore Camille appartient à la « petite bande » des *Jeunes filles en fleur* qui se promènent de Balbec à la grande plage de Cabourg, celle aussi des jeunes filles d'Hamilton si souvent photographiées en bord de mer.

Si je me laisse ainsi aller à ces évocations, ce n'est pas par seule nostalgie du *Temps perdu*, c'est aussi parce que tu m'as fait vivre d'emblée et reconnaître le regard que tu as porté sur Camille, le regard d'un homme, d'un père, sur une fille qui rêvait d'être un garçon.

Une clinique de la lecture

Adriana Helft

Lire Freud : la question a été maintes fois abordée. Le thème est même devenu banal. Cependant, si le diable se cache dans les détails, il se pourrait bien qu'il se cache aussi dans le banal.

On peut évoquer deux modèles entre lesquels le lecteur de Freud risque d'osciller. Le premier, c'est le *modèle historique* : on y tient pour essentiels la prise en considération de l'évolution de la théorie, les modifications voire les profonds remaniements qu'elle a subi à la faveur des découvertes issues de l'expérience¹. Cette lecture retracerait l'histoire de la doctrine en soulignant son étroite dépendance vis-à-vis de l'expérience clinique et technique, en de perpétuels enrichissements et ajustements. Le second, le *modèle dogmatique*, est destiné à présenter la théorie psychanalytique comme un tout cohérent (ou devenu tel), achevé, allant de l'énoncé des principes qui sont supposés régler le fonctionnement de l'appareil psychique jusqu'à leur application dans le champ, considéré plus concret, de la cure.

Les deux méthodes, apparemment divergentes, convergent cependant en un point : l'une et l'autre laissent échapper ce qui définit la psychanalyse comme praxis, c'est-à-dire comme expérience et comme savoir sans existence en dehors de la saisie clinique et de sa *spécificité*. Par là, les deux méthodes font alliance en promouvant une lecture sans pli, qui fait fi de la résistance que toute approche de l'inconscient comporte par elle-même.

Et pourtant ! Et pourtant - première question - le lecteur qui tente d'approcher ce savoir ne peut manquer de prendre en compte le fait que la psychanalyse et ses

textes fondateurs contiennent à la fois une invention et la résistance à cette invention. À partir de là, une fois dépassée la nécessaire distinction entre le moment de l'invention (le contexte de la découverte) et celui du développement (le contexte de l'argumentation), peut-on imaginer, concevoir, voire inventer une lecture, ou, mieux, une *expérience de lecture* qui soit de nature à créer une tension sans apaisement, sans résolution englobante ? Il s'agirait alors d'une lecture qui, déjouant un tant soit peu la résistance, accepterait de se confronter à un savoir inéluctablement soumis à sa propre déconstruction², à un savoir qui a besoin de maintenir une porte ouverte vers sa propre régression - une régression vue non pas en termes de perte, mais en termes d'invention toujours en puissance.

De même que, sur le plan clinique, si l'on suit Nathalie Zaltzman, « la progression d'une cure est bien à la mesure des régressions qu'elle mobilise », et « c'est de la fréquentation de ces moments régressifs, avec leur tolérance, avec la lucidité acquise à leur contact, que se gagnent les progressions³ », de même, la lecture que j'envisage ici, qui s'écarte de ce que le texte organise logiquement, se met en contact avec ce que le texte désorganise. En soulignant les incertitudes, les moments d'abandon, voire les points d'effondrement, et enfin en dévoilant, éventuellement, de nouveaux objets, l'expérience de lecture devient elle-même investigation. La lecture de Freud par Lacan en constitue un exemple majeur.

¹ Ces voies ont été commentées par les auteurs du *Vocabulaire de la psychanalyse*. Voir, en particulier, J.-B. Pontalis, *Après Freud*, Gallimard, 1965, p. 157.

² J.-B. Pontalis, *Entre le rêve et la douleur*, Gallimard, 1977 p. 132 : « Bien qu'on puisse constater une pluralité des théories analytiques, nous disons la théorie (...) dans la mesure où non seulement elles dérivent toutes de Freud, mais où elles ne sont intelligibles, quelle que soit leur cohérence interne, qu'en fonction de l'inflexion qu'elles donnent au texte fondateur. »

³ N. Zaltzman, *Annuel de l'APF*, PUF, 2009, p. 168.

Or, cette perspective a ouvert une deuxième question : celle de la présence du lecteur tout au long de l'œuvre de Freud. À qui il ne s'agit pas d'administrer une démonstration, mais d'adresser une tentative inédite de transmettre et de rendre sensible quelque chose de l'expérience de l'inconscient.

À côté de la question de lire Freud, à côté donc du lecteur de Freud, apparaît ainsi le lecteur *en* Freud. Et c'est depuis cette présence sensible, celle du lecteur en Freud que va s'ouvrir et se déployer une large surface transférentielle. Le lecteur en Freud crée un lieu d'échange et de transformation. Son apparition est celle du témoin et du garant non d'un texte sacré, mais d'une œuvre de pensée.

Ce lecteur, qui ne serait pas le propriétaire d'un héritage matériel, ni d'une lettre morte, mais bien plutôt le locataire à titre précaire d'un héritage spirituel se verrait obligé de renouveler le rapport à ce à quoi il tient. Renouveler le lien à un héritage qu'il doit inlassablement acquérir.

Faisons un pas. L'ouverture que Freud semble vouloir maintenir par l'intermédiaire du lecteur peut-elle nous renseigner sur la place qu'il s'accorde à lui-même comme lecteur de son œuvre ? Freud nous apprend-il à le lire ? Nous reviendrons sur cette question lorsque nous aborderons la lecture des préfaces des éditions successives à *L'Interprétation des rêves*.

Tenons-nous en pour l'instant à cette affirmation : la présence en filigrane du lecteur devient au fil du temps constante et indispensable, elle prend des formes changeantes, et semble accomplir des fonctions diverses.

Avant d'aller glaner les traces de cette présence sur ses multiples emplacements, il convient de distinguer la présence du lecteur de celle des « interlocuteurs » qu'il arrive à Freud de solliciter. Par exemple, il conviendrait de différencier la place du lecteur de celles de l'*objecteur*, ou du *contradicteur*⁴. Ces deux figures apparaissent à des fins de démonstration, et permettent à Freud de créer un espace de controverse nécessaire aux avancées voire à la survie de sa jeune science.

4 L. Kahn, « Les contradicteurs », *NRP* n°48, *L'inconscient mis à l'épreuve*, automne 1993.

Autrement dit, la distinction entre objecteur et lecteur pourrait recouper celle qui sépare « l'homme qui réfléchit » de « celui qui observe »⁵, l'intense activité psychique requise par la réflexion ne se confondant pas avec la disponibilité psychique favorable à l'observation ou à la lecture. Certes, il y a concentration d'attention dans les deux cas, mais dans la réflexion, la présence de la critique élimine inévitablement une partie des idées. En revanche, dans l'observation, l'effort accompli, le sacrifice consenti consiste à suspendre la critique⁶. Grâce à une distribution de l'énergie psychique semblable à l'« état intermédiaire entre la veille et le sommeil », le lecteur - tout comme l'observateur - se rend alors plus perméable aux représentations normalement censurées. Nous savons cependant que les frontières entre la réflexion concentrée et l'observation sans but sont poreuses et leurs tracés, par moments, incertains.

Il convient tout aussi bien de distinguer le lecteur de l'interlocuteur, tel qu'il apparaît sous les traits d'un alter ego dans « Le Souvenir de couverture »⁷, ou encore sous ceux de l'« interlocuteur impartial » dans « La Question de l'analyse profane », ce plaidoyer structuré comme une réponse à deux voix, qui met en scène, tout à la fois, le droit d'interroger et de répondre simplement, sans pour autant céder du moindre pouce sur le fond de la « question ».

Quant au lecteur, sa présence est ailleurs, comme intercalée dans les strates occupées par les autres interlocuteurs. Ne faisant par moments qu'un avec le public auquel Freud s'adresse et pour qui il publie, il peut, à d'autres, incarner une voix, ou un auditeur, intime⁸ avec lequel Freud échange de bien des façons.

Le lecteur s'apparente parfois à un témoin que Freud, tout en lui laissant la liberté d'admettre ou de refuser ses explications, voudrait tantôt convaincre tantôt instruire.

5 S. Freud, *L'Interprétation des rêves* (1900), PUF, 1973, p. 94.

6 Épokè de la lecture.

7 Dans la mesure où l'interlocuteur, dans ce texte, est Freud lui-même, la question mériterait un véritable développement, d'autant plus qu'on assiste ici au passage d'un souvenir intime de l'enfance à une conception générale du souvenir.

8 Ce que Paul-Laurent Assoun appelle la « fonction lecteur ».

Ce lecteur lui glisse cependant quelquefois des doigts. Freud craint même de l'effaroucher. Ainsi, dans *Malaise dans la civilisation*⁹ Freud se fait-il interpellé par un lecteur qui s'exclame, au comble de l'irritation : « Alors il est tout à fait indifférent d'assassiner son père ou non ; de toute façon on attrapera un "sentiment de culpabilité" ! » Une manière ici de souligner, une fois de plus, à quel point les hypothèses analytiques sont difficilement recevables. Outre leur côté déprimant pour la morale civilisée, les « exagérations » de la psychanalyse – « ce qu'il y a de plus vrai en elle » disait Adorno – forment un ensemble de représentations inadmissibles pour tout être humain.

Mais Freud a manifestement besoin de tenir son lecteur en haleine, tout en faisant mine de le ménager. Ainsi, lorsqu'il s'agit d'une affirmation délicate, il fait parfois de la « défiance » du lecteur un critère de véracité : lorsqu'il expose sa recherche sur le problème de l'onanisme¹⁰, il écrit avec ironie que l'approbation, mais bien davantage encore la réprobation du lecteur lui permet de savoir qu'il a atteint son but.

Dans *Totem et Tabou*¹¹, il prie le lecteur de se satisfaire des résultats fragmentaires qu'il a pu obtenir. Il est bien ennuyeux, reconnaît-il, de livrer des résultats obscurs pour le lecteur, de le plonger dans la confusion, mais peu importe au bout du compte, car l'essentiel est de l'avoir détourné des sentiers battus. De l'avoir un tant soit peu rendu attentif à la lucidité et à la force probatoire d'énoncés inédits.

La même idée se retrouve dans les échanges avec le lecteur dans *L'Homme aux Loups*. Freud n'est pas sûr que le lecteur soit parvenu à se représenter clairement la genèse et l'évolution de l'état du patient. Il craint bien plutôt que tel n'ait pas été le cas. Cependant, alors qu'il n'a pas l'habitude de se vanter de son art d'exposer les faits, il voudrait cette fois-ci « plaider les circonstances atténuantes ». Son plaidoyer concerne la grande difficulté de décrire « des phases aussi précoces et des stratifications aussi profondes de la vie psychique ».

9 S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, 1930, PUF, 1986, p. 89.

10 S. Freud, « Pour introduire la discussion sur l'onanisme » (1912), *Résultats, idées, problèmes I*, PUF, 1971, p. 176.

11 S. Freud, *Totem et tabou*, 1912-1913, Gallimard, 1993, p. 85.

Ce problème est un problème auquel « personne encore ne s'était auparavant attaqué ». Peu importe poursuit Freud : « Il vaut mieux mal le résoudre que prendre lâchement la fuite. » Sa liberté de pensée l'encourage alors à déclarer à son lecteur qu'il vaut mieux résoudre à demi un problème, et prendre le risque de s'exposer aux richesses de la communauté scientifique, voire de ses propres élèves, plutôt que de s'épargner par lâcheté la perte d'équilibre propre aux avancées du savoir.

De même, à la fin de son exposé sur « L'inquiétante étrangeté »¹², il désamorçe la réaction d'incrédulité de son lecteur en exprimant ses regrets de l'avoir plongé dans une totale perplexité, alors même qu'il s'était proposé de l'éclairer. Ayant ainsi fait part tout haut de ses propres doutes, par la voix de son supposé lecteur, il peut ensuite lui demander de ne pas exiger un état achevé de la « science », et de faire preuve de bienveillance face à ses hypothèses parfois contradictoires.

Le lecteur ressemble à un *apprenti analyste*, que Freud avertit de ne pas tirer de la seule connaissance des règles de la technique analytique la conclusion hâtive de s'autoriser à conduire une analyse. De même, lors de l'observation du petit Hans, il adresse au lecteur qui n'aurait pas eu lui-même l'expérience de l'analyse le conseil de ne pas chercher à comprendre d'emblée ses hypothèses, mais au contraire de prêter au matériel une attention neutre, sans rien sélectionner, et d'avoir la patience d'attendre ce qui suit.

Outre qu'elle est d'une grande valeur clinique, la remarque nous permet de comprendre que le lecteur, à l'instar du patient en analyse ou du petit enfant curieux des choses du sexe, *filtre* l'information obtenue afin de garder ses anciennes croyances. Ce qui nous intéresse ici est le besoin que Freud éprouve de faire entrer en scène le lecteur comme un personnage *a priori* réfractaire à toute nouvelle connaissance. Moyennant quoi, Freud donne aux conquêtes analytiques, qu'elles soient théoriques ou cliniques, une dimension dramatique. Elles apparaissent comme l'issue d'un combat, qui du fait de la présence du lecteur se révèle être un combat transférentiel.

12 S. Freud, « L'inquiétante étrangeté » (1919), *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Gallimard, 1985, p. 224.

À d'autres moments, Freud demande à son lecteur de lui accorder une attention neutre, proche de l'attitude qui surgit parfois à côté de la demande thérapeutique en jeu dans chaque cure. Il attend ainsi que le lecteur lui prête un intérêt sans contrepartie, une attention gratuite si j'ose dire.

Il en arrive même à lui demander de faire temporairement siennes les perspectives analytiques qu'il se propose de lui faire découvrir, et le prie pour cela de s'immerger avec lui jusque dans les plus infimes détails de sa vie privée.

C'est le cas dans *l'Interprétation des rêves*. Il en ira de même, bien plus tard, dans le *Moïse*, où Freud qui traite son lecteur comme un allié, lui demande d'accorder à ce qu'il avance une *croissance provisoire*¹³.

La panoplie des figures du lecteur est donc multiple. Freud confronte son lecteur aussi bien à des hypothèses équivalentes aux représentations inconciliables qu'à des résultats fragmentaires ; il le tient en haleine, utilise avec ironie son approbation, le détourne des sentiers battus, le plonge dans la perplexité, le traite en apprenti analyste, ou encore provoque son indignation. Découvrant le lecteur, tantôt insatisfait, tantôt - tel un enfant ou un patient - pétri de résistances, Freud se confronte à lui comme dans un combat transférentiel, ou enfin lui demande d'être preneur des croyances provisoires. Toutes ces figures ont un point en commun : celui de construire, à travers la convocation du lecteur, un autre lieu clinique. Dans cet autre lieu, appel d'air ou point de fuite, l'avancée se heurte à une division interne¹⁴ et à un décentrement permanent ; et cela accompagne chaque saisie de l'observation clinique, comme chaque tentative de la théorisation. Le lecteur inventé par Freud incarne la discontinuité, il arrête tout développement linéaire, hâtif, et fait vaciller toute certitude. Il rappelle la lutte contre des représentations d'attente apaisantes, et témoigne d'une confrontation à l'expérience analytique dans son caractère déconcertant et intempêtif.

13 Ce qui rappelle implicitement l'attitude de l'analyste vis-à-vis du patient lors de tout début de cure.

14 Pour Walter Benjamin, le décisif ne consiste pas dans la progression de connaissances en connaissances, mais dans la fêlure à l'intérieur de chacune d'elles : pourrait-on étendre une telle conception à l'ensemble du savoir analytique ?

Aller lentement, être preneur de croyances provisoires, s'immerger jusque dans les replis de la vie privée¹⁵, c'est ce que je vais à présent demander à mon propre lecteur dans le parcours de trois textes majeurs, où le lecteur de Freud devient son public : en quittant de la sorte sa place interne, il ne s'éloigne pas pour autant de son intimité.

Le premier de ces textes est *L'Interprétation des rêves*.

Dans la préface à la première édition, Freud dit avoir l'espoir que le lecteur fasse preuve de compréhension face à la difficulté où il se trouve d'avoir à publier ses propres rêves, et prie les personnes qui éventuellement pourraient se reconnaître dans ses rêves, de lui accorder la liberté de ses pensées, au moins dans la vie onirique.

Freud avoue à son lecteur qu'en prenant appui sur ses propres rêves il s'est résigné à accomplir quelque chose « de pénible mais d'inévitable ». Quelle valeur accorder à cet aveu ? Dans le besoin, voire l'exigence, de passer par la *voie privée*, Freud fonde un *fait nouveau*, dont je suis tentée de faire le paradigme du savoir « à part » qu'est la psychanalyse. Ce qu'il y a de pénible dans cette affaire ne lui est apparu qu'une fois le texte terminé : sa réaction à la mort de son père, l'« événement le plus important et la perte la plus déchirante dans la vie d'un homme ». « Les traces de cette influence » - à entendre comme l'influence d'un morceau de son auto-analyse sur la constitution de sa jeune science et de sa méthode -, c'est ce dont l'analyse ne peut précisément pas se passer. Par ce transfert inédit des données de la sphère intime à une forme d'expression publique, Freud confronte le lecteur à ce *fait nouveau*, et cela conjointement aux conditions de sa transmissibilité. Il confère à un fait *subjectif* le destin d'un *universel* possible.

La demande ferme et explicite de Freud à son lecteur - ne pas effacer les traces de ses écrits - comporte une exigence majeure pour tout analyste : celle de rester en contact avec le chemin d'accès privé qui a engendré l'invention de la psychanalyse. Le *fait subjectif* doit rester présent au lecteur puisqu'il soutient et maintient vivante la disposition à l'analyse. Pour tout analyste, l'exigence

15 D'une « vie secrète », dirait Pascal Quignard.

est plus qu'évidente en ce qui concerne son analyse personnelle, elle ne devrait pas disparaître de sa formation et de son parcours institutionnel¹⁶. Tout comme elle est d'une importance précieuse dans l'engagement de chaque cure, pour le patient comme pour l'analyste.

Nous abordons ici la place du public : est-ce encore en lien avec le lecteur en Freud ? Le témoin-passeur - s'offrant comme surface transférentielle - doit-il être représenté comme dans un demi-sommeil, les yeux et les oreilles entrouverts (ou semi-fermés), prêt à être convoqué par Freud ?

Ce que le lecteur apporte à Freud, sous la forme d'une présence interne ou sous celle d'un public, est indispensable aux fondations de sa propre pensée. Tout en le poussant aux frontières de ses propres développements et observations, cette présence lui permet d'apercevoir aussi bien ses limites que ses potentialités. À partir de sa position de remise en cause permanente, le lecteur rompt avec toute allégeance.

Lors de la deuxième édition de *L'Interprétation des rêves*, Freud revient sur la question du « traitement » des traces laissées par ses premières intuitions, autant théoriques que cliniques. Il y dresse la liste de ceux pour lesquels il ne fait pas l'effort de la nouvelle publication : il ne s'adresse ni au cercle des spécialistes, ni à celui des psychiatres, des philosophes ou des scientifiques « qui ont accueilli l'ouvrage par un silence de mort ». Ni même au petit groupe des courageux partisans de ses théories. Le difficile travail de réédition se fait pour un « cercle de personnes cultivées et assoiffées de savoir ».

16 Dans une institution analytique, aucun abord comptable ou statistique, aucun statut, aucune nomination ne peuvent se substituer au *fait subjectif* ou en faire l'économie. Le cursus et les effets que les nominations produisent en chacun ne peuvent se passer de la saisie subjective dont elles sont l'objet. L'institution, en délimitant le pouvoir transférentiel en jeu, ne peut que réguler et médiatiser le parcours. Aucune instance idéalisée (investie d'on ne sait quelle puissance bienfaisante) ne peut suppléer au travail asymptotique d'assomption subjective. Ce *fait subjectif* d'origine doit être maintenu vivant dans toute institution chargée de former des analystes et de diffuser l'essentiel de la théorie analytique. Le processus de « formation-habilitation (de chaque analyste) est comme la vie, fait de mélanges, de transactions, de médiations » (Jean-Luc Donnet). Rien ne peut venir à la place de ce qui doit rester, au début de la formation, pendant et après toute nomination une « aventure subjective librement assumée ».

Freud tient à préciser que, malgré des ajouts, des reformulations et l'incorporation d'un matériel nouveau, il y a peu de changements, puisque l'« essentiel reste intact ». L'essentiel, c'est-à-dire, au moins, ce qui « subjectivement a surmonté l'épreuve du temps ». Le matériel du livre, ses propres rêves ont fait preuve lors des révisions d'un « pouvoir de persistance qui s'est opposé à des modifications radicales ».

Est-ce justement le *pouvoir de persistance* qui confère à la signification subjective sa valeur universelle ? Une fois le fait subjectif reconnu, Freud écrit qu'il s'est « senti incapable d'effacer les traces de l'action exercée par cet événement ».

Il reviendra plus tard (lors de la cinquième édition, au moment de la traduction hongroise de 1918) sur le fait qu'il ne se décide pas à un remaniement fondamental de son livre, lequel l'élèverait au niveau des conceptions psychanalytiques actuelles, parce qu'un tel remaniement « *anéantirait sa spécificité historique* ». Vingt ans après, Freud estime que le texte a accompli sa mission. Cependant, en 1921, c'est eu égard à ses lecteurs qu'il pense que son livre a une nouvelle tâche à accomplir. Si l'éclaircissement sur la nature du rêve est acquis, il s'agit dorénavant de « dissiper les malentendus que cet éclaircissement a produits ».

La position est destinée à ne pas changer : dans la préface à l'édition anglaise de 1931, Freud affirme que son livre, qui a tant surpris lors de sa première publication, reste *inaltéré* pour l'essentiel : « Il contient (...) selon mon jugement actuel, la *plus précieuse de toutes les découvertes* que j'ai eu la bonne fortune de faire. Un tel *insight* arrive une seule fois dans la vie. »

Le « pouvoir de persistance » rejoint ainsi un « essentiel intact et inaltéré ». Encore une autre manière de suivre le marqueur du passage du subjectif à l'événement théorique et même universel. Or, lorsque Freud se déclare incapable d'effacer les traces de cet événement subjectif, il est loin de vouloir sauvegarder une origine archivée et figée, ou la valeur purement historique de son livre. Il fait appel, tout autrement, à un commencement qui se doit de rester vivant et fondamentalement dérangeant.

En nous persuadant plutôt que le commencement est nécessairement dédoublé, porteur potentiel de significations multiples, toujours actives et fécondes, voire troublantes, il se tient à la naissance de son œuvre, il ne la montre qu'au travail. Toute trace, toute inscription produit un effet de scansion, et n'est qu'une pré-inscription en attente de nouvelles significations.

À partir de là, que demande donc Freud au lecteur ? Le lecteur doit-il se faire archiviste ? S'agripper à des traces soumises inéluctablement à l'effacement et même à la destruction ? Ou, bien plutôt, compter avec sa mémoire lacunaire, soumise aux effets du refoulement, à l'éparpillement déformant et altérant issu du refoulé, à sa mémoire exposée aux résurgences des laves pulsionnelles ? La présence du lecteur bouscule l'auteur. L'auteur écrit-il *depuis* le lecteur ?

La même problématique surgit lors de la deuxième édition en 1908 des *Études sur l'hystérie*, dont Freud pense également qu'elle doit se faire à l'identique. Non que certaines vues n'aient pas évolué ni subi d'altérations, mais leur intégration nouvelle dénaturerait irrémédiablement une nouvelle édition. Et c'est justement cela qu'il veut éviter. Dans la mesure où la discipline qu'il est en train de fonder ne s'appuie pas sur un savoir cumulatif, dont chaque étape viendrait rectifier et annuler les précédentes, il énonce qu'il n'a aucun motif valable d'éliminer ses opinions initiales. D'autant plus qu'il ne les considère pas comme étant erronées, mais bien comme des approximations qui n'ont pu être complétées qu'au prix de grandes épreuves dont elles témoignent. À ce moment, Freud demande au lecteur d'y *trouver les germes* de toute la doctrine, germes qu'il énumère : le rôle des facteurs psychosexuels et l'infantilisme ; la signification des rêves et le symbolisme de l'inconscient. Il ajoute qu'à ceux qui s'intéressent *aux pas qui ont conduit à la découverte* de la psychanalyse, il ne peut rien conseiller de mieux que la lecture d'un ouvrage qui les fera « *transiter par le même chemin* qu'il a laissé lui-même derrière lui ».

Dans *Fragment d'une analyse d'hystérie*, en 1905, Freud convoque à nouveau le lecteur à deux titres.

Il le prévient tout d'abord que, s'il faisait une présentation clinique complète et sans lacunes, il (le lecteur) se trouverait dans des conditions totalement différentes de celles de l'analyste (médecin observateur). Ensuite, il se déclare solidaire de la suspicion du premier à l'égard des thèses pour le moins inhabituelles de la psychanalyse.

Mais c'est dans la note de 1923 que l'imminence d'une nouvelle publication réveille le débat précédemment évoqué : faut-il inclure les modifications rendues possibles par la « jeune science », qui entre-temps a pris de l'âge, ou bien, à l'inverse, conserver intactes les traces de la démarche *in statu nascendi* ? De nouveau, Freud n'a pas d'hésitation : la mise à jour, le « up to date » entraînerait la perte de la valeur inestimable des traces des commencements. La mise à jour recouvrerait la mise au jour. On sent bien ici que Freud tient par-dessus tout à garder vivants les matériaux théoriques et cliniques de sa découverte, la genèse de sa pensée et jusqu'aux traces de ses propres balbutiements. La psychanalyse n'est pas, telle Athéna, née tout armée de la cuisse de Jupiter. Ce qui autorise chaque lecture à vivre la mise en branle de la pensée freudienne.

Ce qui, précisément, est censé se reproduire à chaque cure... Freud confère ainsi aux matériaux recueillis dans les commencements de la psychanalyse le statut de matériaux à part entière. Il refuse, tout en ajoutant en note des remarques d'ordre critique, l'absurdité des corrections : vaines sont les tentatives d'adapter l'exposé d'un cas à l'état actuel des connaissances ; rien de pire que de mettre en vitrine le savoir achevé. Il ne ferait qu'ensevelir de nouveau ce que la découverte a porté au jour.

L'événement de la découverte est la découverte de l'événement.

La place accordée au lecteur dans son rôle de témoin et de gardien des traces souligne la perspective : se tenir au plus près de l'événement, et, pour cela,

abolir les frontières entre ce qui vient avant et ce qui vient après¹⁷.

Ainsi lorsque Freud s'oppose à la mise à jour, il cherche à maintenir vivant le processus de formation de la clinique et de la théorie. Il traite en analyste les différents moments de la formation de la discipline qu'il est en train d'inventer. Tout comme dans le déroulement d'une analyse, pas question pour lui de gommer la matérialité des impressions sur lesquelles tout souvenir se construit après coup, pas plus que les « petites réalités » oubliées des tout premiers temps, sur le terreau desquelles germent les fantaisies de « ce rien réel¹⁸ » qu'il s'agit d'exhumer. Il traite ainsi ces propres balbutiements comme des matériaux à part entière. Soumis donc à l'oubli, et aux effets d'après-coup. Il ne s'agit pas seulement de garder les traces – celle de sa clinique, de sa théorisation et même de sa pensée – mais de maintenir ouverts les effets de l'après-coup. Les traces, irréductibles à leur seule inscription, et soumises au refoulement, gardent leur valeur de traces en attente d'un déchiffrement à venir. Elles sont dépositaires d'un sens à retardement, précieux en tant que tel.

La psychanalyse est souvent questionnée, en tant que discipline parmi d'autres, du fait de la spécificité de son objet, des limites de son savoir, de sa méthode et des résultats qui en découlent. À partir du rôle réservé au lecteur dans l'œuvre de Freud, la question qui m'occupe est aussi celle de la place accordée aux textes fondateurs. Lire Freud engage-t-il une modalité de pensée spécifique ? Que demande-t-il à ses lecteurs ? La place de lecteur qu'il convoque constamment se confinerait-elle à une adresse spécifique, ou viserait-elle la construction d'un *autre* lieu clinique ?

17 L'effacement des frontières temporelles est saisissant dans « Le clivage du moi dans le processus de défense » (1938) – l'un des derniers textes que Freud écrit avant son départ de Vienne. La « position intéressante » dans laquelle il se trouve et avec laquelle il introduit son travail (« celle de ne pas savoir si ce que je veux communiquer doit être considéré comme connu depuis longtemps et allant de soi, ou comme tout à fait nouveau et déconcertant ») fait que le « connu et allant de soi » et le « nouveau et déconcertant » perdent leur délimitation, sont présents au même titre.

18 S. Freud, *Un Souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* (1910), Gallimard, 1987, p. 113.

Le lecteur inventé par Freud, qui est loin de relever de la facilité rhétorique, figure-t-il une présence au chevet de sa pensée ? Y a-t-il une lecture *analytique* au sens où elle pourrait s'approcher de l'espace de la séance ? En incarnant un lieu de transformation, Freud cherche-t-il un espace toujours ouvert à l'idée incidente ? Assoit-il par l'intermédiaire de son lecteur le décentrement nécessaire au déploiement de sa pensée ? En favorisant les changements de points de vue, son lecteur devient-il la source des mutations potentielles, et, de ce fait, d'un bouleversement du champ de la connaissance ?

Il me semble que la place accordée au lecteur *en* Freud va de pair avec une lecture qui, dans le temps du détour, inventerait son propre dispositif, ainsi que le suggère Jean-Michel Rey¹⁹, lorsqu'il commente l'obstination de Wladimir Granoff lors de ses lectures inlassablement renouvelées. Au plus loin des propos aseptisés, une telle lecture expose le lecteur, en montrant ce qu'il fait, en indiquant la pertinence ou les bafouillages de ses actes de lecture. En l'engageant comme sujet, elle renouvelerait un risque, celui de revisiter les moments fondateurs de la psychanalyse. La lecture deviendrait alors elle-même un *fait subjectif*. Or, une lecture tant soit peu responsable de l'avenir de la psychanalyse, du legs freudien, s'étaie sur un lecteur-héritier. Comme Jean-Michel Rey le propose, le lecteur-héritier se doit de constituer une bonne partie de l'héritage, avec les moyens qu'il mobilise ou invente lui-même. Il doit se faire source de ce qu'il est supposé recevoir, une question qui par ailleurs paraît primordiale dans toute formation analytique. Cet héritier est bien plus un locataire (à titre précaire) qu'un propriétaire. Son rôle est aussi celui de garant d'une connaissance qui doit rester préliminaire, conserver son caractère de reconnaissance et sa tâche infinie de débroussaillage. Et pour cela opter pour la lenteur, prendre le temps du détour, s'affarder aux moindres détails. L'analyse n'est pas une connaissance immédiate, ni un savoir qui réclame des mises à jour. L'analyse traite d'une expérience qui sollicite le temps long de la perlaboration, le temps des investissements de longue haleine, seuls propres à précipiter les moments de convictions.

19 J'emprunte ces termes à un exposé inédit de Jean-Michel Rey donné à l'occasion d'une journée d'hommage à Wladimir Granoff, organisée par le IV^e Groupe, le 24 novembre 2007.

Discussion de la conférence de Adriana Helfft Lire Freud, encore ! :

Catherine Chabert

Il fut un temps où, sans que la chose soit déclarée dans les règles fondamentales de la psychanalyse, il était formellement déconseillé à ceux qui s'aventureraient dans une cure, de lire des textes et surtout, de lire Freud... Cet interdit, instauré à partir des conseils de Freud, fomentait l'idée, vague et floue comme une rumeur, mais tout aussi insistante, que le commerce avec la théorie pouvait détourner de l'essentiel et fourvoyer le processus : la connaissance des textes analytiques était fortement suspectée de fourbir des armes intellectuelles contre l'associativité, de fomenter des résistances contre l'action de l'analyse et encore d'engager un système de séduction de l'analyste qui consisterait à lui parler dans la langue supposée être la sienne.

Je me souviens d'une jeune femme qui, dans les premiers temps de sa cure, se penchait avec une immense curiosité sur *L'interprétation des rêves* avec la conviction, masquée mais perceptible, d'une transgression majeure. Quand elle me fit l'aveu de ces lectures interdites, elle me dit d'abord qu'elle s'endormait systématiquement sur son livre et ne pouvait terminer le moindre chapitre puis, après un court silence, elle évoqua un souvenir particulièrement excitant de son adolescence, lorsque les filles de sa classe se passaient sous la table *L'amant de Lady Chatterley* mais refusaient de le lui prêter parce qu'elle était la plus jeune !

Pourquoi Freud ? La question est impertinente et réjouissante, car elle permet d'affirmer à nouveau - mais cela n'est pas une découverte et encore moins dans notre Association - l'ancrage indéfectible de la clinique analytique et de sa méthode, aux origines, je veux dire aux origines de la psychanalyse et de son invention. Surtout aujourd'hui où tant de menaces pèsent sur elle : menaces du dehors, par les procès intentés au nom de la modernité et des changements inéluctables

impliqués par les progrès scientifiques de la biologie et des neurosciences, menaces du dedans, menaces à l'intérieur même de la psychanalyse lorsque nombre de psychanalystes considèrent la métapsychologie freudienne comme insuffisante, inapte à prendre en compte les changements psychiques ou encore les transformations de la psychopathologie. Tout un argumentaire se développe pour nous convaincre (mais nous ne sommes pas convaincus) que bien que déterminante, à l'origine, l'œuvre de Freud serait « dépassée » : la formule est ambiguë qui dévoile le désir de « dépasser » Freud, en traitant la psychanalyse non plus comme une jeune science mais comme une vieille dame !

Je salue donc la position inébranlable d'Adriana Helfft qui ne se soucie pas des remous actuels et nous présente une clinique de la lecture qui saisit le premier lecteur de l'œuvre, c'est-à-dire, celui qui en est l'auteur, celui qui l'a mise en écriture et qui revient régulièrement sur les traces de ses écrits passés en se demandant ce qui, de cette expérience ancienne, continue de rester pertinent ou plutôt actuel. La proposition d'Adriana Helfft est ambitieuse et courageuse : elle soulève une question dont elle nous dit qu'elle est banale mais qui n'en suscite pas moins d'intérêt, de débat et de polémique. Quels rapports Freud établit-il avec ses propres écrits ? Pour ce faire, Adriana Helfft déplie les différentes figures du lecteur *EN* Freud, analysant les places auxquelles ils sont assignés, comme certains parfois cherchent à identifier les places transférentielles qui se distribuent dans le cours de l'analyse.

Deux remarques : l'une pour souligner la rencontre analogique entre l'auto-analyse de Freud et la relecture de ses textes. Évidemment, l'analogie ne tient qu'à condition de prendre en compte une caractéristique essentielle : pour Freud, tout passe par l'écriture qui condense

l'expérience intime, et la recherche, tout aussi intime, de construction métapsychologique. La seconde remarque a trait à une autre proposition d'Adriana Helft : les lecteurs de Freud - essentiellement les psychanalystes - pourraient s'engager dans un parcours analogue à celui de Freud lecteur de lui-même. L'analogie persiste avec l'analyse : ce que Freud a réalisé seul, mais soutenu par des mouvements de transfert relevant essentiellement de l'adresse, nous pourrions, nous devrions en tenter l'expérience en emboîtant ses pas, en nous identifiant à sa démarche.

Cette proposition est ample et soulève bien des interrogations. La première pour moi relève de l'approche « clinique » de la lecture de Freud et en Freud : incursion dans l'intimité qu'un auteur entretient avec son œuvre et qui prend un sens vraiment singulier puisqu'il s'agit justement de Freud. Le corollaire peut rapidement se formuler ainsi : Freud était à la fois auteur et analyste avec lui-même et avec ses patients. Comment, pour ses successeurs et pour nous, se condensent les différents courants de transfert - sur l'analyste, sur l'analyse, sur Freud ?

La question se pose donc : les lecteurs d'aujourd'hui, tout comme les analysants, sont-ils aux prises avec les mêmes mouvements de transfert et de résistances que ceux du passé ? Cela voudrait dire que, quelle que soit la période et en dépit des formes plurielles qu'ils sont susceptibles de prendre, les mouvements psychiques qu'ils mobilisent demeurent les mêmes. Cela signifie que « le pouvoir de persistance » sur lequel Adriana Helft insiste tant, continuerait à persister. Nous pourrions ainsi appliquer au devenir des lecteurs de Freud, la même attitude que celle qu'il défend lui-même à propos de ses textes passés : l'essentiel reste intact, les remaniements anéantiraient la spécificité historique, il est impossible d'effacer les traces de l'événement subjectif qui préside à l'écriture de textes fondamentaux comme *L'interprétation des rêves* ou les *Etudes sur l'hystérie* ou encore « Dora », ces trois textes qu'Adriana Helft a choisis dans son exposé d'aujourd'hui sans doute parce qu'ils sont « inaltérés ». Cela ne signifie en aucune manière que les voies nouvelles sont fermées et que, hors de ces fondamentaux, les découvertes seraient anecdotiques ou éphémères.

L'épistémologie freudienne, telle qu'elle est présentée dans les premières lignes de « Pulsions et Destins des pulsions », en 1915, milite clairement contre un point de vue rigide et dogmatique par excès : « Nous avons souvent entendu soutenir l'exigence selon laquelle une science doit être édifiée sur des concepts fondamentaux clairs et strictement définis. En réalité, aucune science, pas même les plus exactes, ne commence par de telles définitions (...) Ce n'est qu'après une exploration plus approfondie du domaine phénoménal en question, que l'on peut aussi en saisir plus strictement les concepts fondamentaux scientifiques et les modifier progressivement pour les rendre, dans une large mesure, utilisables. »¹

Je réfléchis aux textes par Adriana Helft choisis : ils appartiennent tous à la première grande période, celle qui se construit sous l'égide du modèle de l'hystérie, avant même que le transfert soit l'objet d'une construction métapsychologique, avant le début des déceptions que je situe plutôt aux alentours de 1913 et de « Remémoration, répétition, et perlaboration »², au moment de la « découverte » du narcissisme, cet obstacle majeur à la méthode. Il y a là une coïncidence qui m'importe entre l'identification, la théorie du transfert dans la cure, l'annonce officielle de la découverte du complexe d'Œdipe et l'inflation d'un doute de plus en plus troublant.

Que Freud convoque la répétition comme relais possible lorsque la remémoration est insuffisante ou inexistante, offre un exemple avant-coureur de ce qu'il décrit de sa démarche scientifique dans le passage de 1915 que je viens de citer. Sa manière à lui de surseoir à ce qu'il peut considérer comme une mise à l'épreuve qui fait tomber, en quelque sorte, ses aspirations antérieures et les éventuelles illusions qu'elles drainent. Ce n'est pas la première fois : dès le début, le même mouvement avait opéré à propos de la *neurotica*. Dans l'équilibre fragile qui régit les différentes qualités de réalités, l'empiètement de la réalité matérielle sur la réalité psychique surgit, régulièrement, au détour du chemin.

1 Freud, 1915, « Pulsions et destins des pulsions », *OC*, XIII, p.165.

2 Freud, 1913, « Remémoration, répétition et perlaboration », *OC*, XII.

Cette fois, c'est la réalité des butées de la méthode qui vient infléchir la théorie du refoulement et le modèle hystérique de la remémoration. Pour le dire autrement : tous les pères ne sont pas pervers, tous les patients ne sont pas hystériques (entendre « névrosés »).

Si, comme Adriana Helft nous le propose, nous suivons Freud dans ce retour aux traces de ses écrits passés, comment se pose l'après-coup de ceux, plus tardifs, qu'il nous a laissés sans pouvoir y revenir lui-même ? Ceux-là même qui sont l'objet de critiques et de remises en causes particulièrement vives aujourd'hui ? Ce qui m'intéresse davantage encore, ce sont les mouvements de passage, les périodes entre-deux, peuplées de textes relativement hétérogènes, en apparence, périodes de passage qui offrent les moments forts de doute, de remise en cause, de découragement mais qui contiennent déjà, en eux, la suite. De 1916 à 1920, le tournant s'annonce, en amont, dans l'anticipation du second paradigme si fécond du narcissisme et de la mélancolie, devantant la seconde topique et la seconde théorie des pulsions. Cette fois, nous sommes pris dans un autre mouvement qui semble contrarier le premier : celui-ci suivait la voie du plaisir, de la satisfaction des désirs et de la recherche de guérison, les temps seconds inscrivent le masochisme, la douleur, la compulsion de répétition et le refus de guérir...

Si Freud refuse de récuser ses travaux passés, c'est qu'après-coup, il tient aux traces qu'ils ont laissées, indispensables, car comment, sans elles, aurait-il pu aller au-delà ? Il n'y a pas de répudiation, pas d'abandon mais une dialectique sans cesse présente et active, le travail se poursuit sans désaveu de ce qui précède, grâce à l'usage du passé et aux transformations qu'il subit, inévitablement.

Tous les arguments sont là, toutes les promesses aussi qui permettent aujourd'hui, à partir de Freud, d'entendre ce qui, de la clinique de la psychanalyse et de ses élargissements, pourrait nous contraindre à changer nos références, à adopter une myriade de nouveaux concepts, à inventer un nouveau langage analytique. Changer de point de vue n'implique pas pour autant qu'il faille désavouer les origines, les racines

profondes de la pensée et de la méthode analytique, c'est ce que souligne avec force Adriana Helft : il nous faut prendre appui sur nos identifications, sur les traces des objets perdus qu'elles conservent.

Curieusement, ce sont les courants de la psychanalyse qui se détournent discrètement ou plus bruyamment de Freud qui me permettent de figurer les « opposants », les contradicteurs ou les détracteurs qui pourraient incarner ses témoins hostiles : je sens bien que ma démarche me conduit à chercher, au dehors, des éléments susceptibles d'incarner les « ennemis » intérieurs, comme si, pour moi, il était difficile de m'approcher de trop près de Freud dans son acte d'écriture, dans son acte de lecture de lui-même. Sans doute, un interdit qui ne me permet pas une autre intimité que celle permise par le contact sans cesse renouvelé avec ses textes, sans que je puisse véritablement m'engager dans l'épistémologie de sa vie privée - car l'écriture de la psychanalyse relève de la vie privée -, je crois que c'est ce que nous dit aussi Adriana Helft.

Je suis frappée par une répétition particulièrement remarquable dans les batailles qui ont occupé Freud et qui continuent de nous occuper : elles ont presque toujours trait à la sexualité. La remise en cause de la théorie freudienne au sein de la psychanalyse, aujourd'hui, s'étaye sur une conception des origines qui s'éloigne de la scène primitive, de son « excellence paradigmatique » comme l'écrit Jean-Claude Lavie, pour accorder aux commencements - généralement désignés comme primaires ou comme archaïques -, une fonction et une place décisives dans la construction psychique et donc dans la déconstruction qui opère dans la cure.

La réalité des relations se substitue aux représentations et aux fantasmes qui pourraient en être construits. Le même phénomène que pour la *neurotica* se déploie à propos des commencements mais en sens inverse : la parole est prêtée ou imposée à l'*infans*, dans la cure, pour objectiver l'insuffisance, la carence ou encore le trop plein venant justifier voire expliquer ce qui s'entend dans le transfert. Ce n'est certes pas cet originaire-là que nous cherchons chez Freud, certainement pas

un originaire qui collerait à une quelconque temporalité chronologique.

C'est le retour à ces textes qui permet d'en éprouver la fraîcheur scandaleuse. Car le scandale perdure, provoquant des modalités argumentaires différentes au niveau manifeste, mais tout aussi prégnantes au niveau latent, avec le cortège de résistances, de refus, de critiques qui les expriment. Aujourd'hui, c'est moins l'innocence de l'enfant qui est défendue à grand bruit que celle de la mère, sur laquelle règne le féminin pur de Winnicott. Comme si la confrontation à la chose sexuelle, c'est-à-dire à la différence des sexes et à ses effets devait, à nouveau, être barrée. L'éloignement voire le désinvestissement du complexe paternel ranime le refoulement de la sexualité infantile : il faudrait pourtant revenir au père et à ce qui sépare, je veux dire à la langue et à ce qu'elle vient dire de l'affrontement entre le dedans et le dehors. La langue comme intermédiaire, comme traduction des états de la psyché, la langue qui porte l'analyse et le transfert. La langue de Freud, la langue de la métapsychologie et celle de la cure qu'elle vient saisir dans la fiction qui en permet la transmission.

Il n'y a pas seulement des concepts, il y a des idées chez Freud, une efflorescence d'idées surprenantes, qui peuplent l'associativité de la lecture. Impossible d'écouter un patient, avec, embusquée au fond de la tête, la panoplie de notions et de thèmes, les concepts fondamentaux qui permettraient de décrypter immédiatement les séquences discursives et d'en trouver les formulations correspondantes. Nous connaissons les dérives et les écueils de ces convenances trop attendues, qui établissent des codes théorico-cliniques sans permettre que les écarts surgissent, sans laisser frémir la discontinuité, sans qu'affleurent les brèches si précieuses de l'écoute analytique. Le mouvement qui permet, tout au contraire, de laisser la place à ces irrptions relève d'une expérience d'un autre ordre : il arrive que la lecture d'un texte excite les traces de l'expérience de l'analyse et c'est par cette voie que la théorie s'incarne en métapsychologie, c'est par cette voie que la métapsychologie peut bouger, qu'elle peut donner lieu à des déplacements dont on peut

dire qu'ils sont inspirés par la double entente de la lecture et de l'écoute.

Je ne sais pas très bien à qui parle Freud, lorsqu'il commence ses conférences imaginaires par « Mesdames, Messieurs ». Mais il me semble que ces textes clairement adressés ne relèvent pas du même scénario que ceux qui s'exposent pour un seul : à mon avis, si les formes du dialogue changent, plus théâtrales pour les unes, plus intimes pour les autres, elles maintiennent constamment la forte tension entre des pensées contradictoires, la dramaturgie d'un conflit toujours présent entre l'émergence d'idées nouvelles - comme émergent les désirs - et l'opposition farouche d'une censure qui tente de barrer la curiosité et les découvertes qu'elle promet. Je crois que c'est cette idée forte qu'Adriana Helft défend pour nous.

Dire en riant

Philippe Castets

Dans *La question de l'analyse profane* (1926), Freud indique que l'« analyse personnelle », comme nous disons maintenant, constitue l'expérience où s'ancre la capacité de pratiquer l'analyse. Dit de cette manière, cela paraît être une banalité, une plate évidence. Cependant, je propose de relever les termes dont il use : « C'est seulement (...) quand ils éprouvent effectivement sur leur propre corps - plus exactement sur leur propre âme - les processus dont l'analyse affirme l'existence, qu'ils (les analystes) acquièrent les convictions par lesquelles (...) ils seront (...) guidés »¹. L'allemand dit *Leib und Seele* comme nous disons « corps et âme », *Leib* pouvant aussi désigner le ventre. Corps, en français, a l'intérêt d'être en assonance avec « cœur » et nos convictions font partie de ce qui nous tient à cœur ! Notons encore que le terme traduit par « conviction » est *Überzeugung*, où *zeugen* signifie « témoigner, faire foi », mais aussi « engendrer, procréer ». La remarque de Freud est fort « parlante » - j'emploie le terme à dessein - et en même temps difficile à développer, sauf à considérer les caractères particuliers de l'expérience de langage qu'est l'analyse.

Mon titre est inspiré d'un fragment de l'exposé du cas *Dora* ; je rappelle le passage : l'auteur propose un exemple d'« acte symptomatique », en l'occurrence un acte verbal ; il cite l'affirmation d'une patiente, « une dame d'un certain âge » qui, selon ce qu'elle dit, porte toujours et partout une bonbonnière dont elle l'invite à tester l'ouverture. Ce que Freud lui interprète comme évocation de sa « coquille de Vénus », « (...) Je lui ai fait remarquer en riant que ses paroles s'accordent fort bien aussi avec une autre signification »². On voit comme Freud est pris dans l'espace transférentiel ; et comment ce qu'il a pu trouver de liberté au regard du

refoulement de sa propre sexualité infantile il peut l'offrir, dans un mouvement de séduction bien tempérée, sur un mode ludique.

C'est une dimension paradoxale de l'activité psychanalytique que d'être, disons, « raisonnable et morale » d'une part, mais aussi sous-tendue par la vie pulsionnelle et sa sauvagerie. On peut objecter que cela est vrai pour quantité d'activités humaines, mais seule l'analyse rassemble dans un même espace les origines renouvelées de cette vie pulsionnelle, leur théorisation qui en porte la marque et la nomination des mouvements psychiques en jeu.

Le travail analytique se déploie dans une tension irréductible entre la nécessité de « ne pas disputer à l'inconscient sa position dirigeante »³ et la revendication d'une « froideur » technique comparée à celle du chirurgien⁴. (Je fais allusion à deux textes sur la technique très proches dans le temps). Une tension comparable existe entre la thématique de la répétition dans le transfert, l'*Agieren* de transfert, et l'idée que le patient doit « garder une certaine capacité de surplomber les choses. »⁵. Or cette tension, l'expérience de l'analyse nous permet de ne pas en faire une aporie logique mais plutôt ce qui « aimante » un espace particulier, ce « royaume intermédiaire »⁶ où, en redéployant ses investissements, un sujet trouve l'espoir de se libérer de ses fixations libidinales. La métaphore spatiale en est à peine une car c'est l'inscription de cette expérience chez l'analyste,

1 S. Freud, *La question de l'analyse profane*, éd. Folio bilingue p. 77.

2 S. Freud, « *Dora* », *Cinq psychanalyses*, p. 57, OCF VI, PUF, p.256.

3 S. Freud, « Le maniement de l'interprétation du rêve en psychanalyse », OCF XI, PUF, p. 46.

4 S. Freud, « Conseils au médecin dans le traitement psychanalytique », OCF XI, PUF, p. 149.

5 S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », OCF XV, PUF, p. 289.

6 S. Freud, « Remémoration, répétition et perlaboration », OCF XII, PUF, p. 194. OCF XII, p. 194.

l'impliquant corps et âme, qui lui permet de la proposer à d'autres. Par notre présence et nos interventions, nous ne proposons ni de simples énoncés désincarnés ni un engagement érotique qui serait pure répétition. Notons ici que cette inscription ne me paraît pas effectuée une fois pour toutes et qu'un certain manquement de la « théorie » selon une « technique » qui se voudrait établie pourrait en amoindrir ou atténuer la portée. D'où, entre autres, la nécessité de parcourir sans cesse et à nouveau les textes pour ne pas perdre le vif des mots. Peut-être pourrait-on parler d'une théorisation « en creux », se travaillant elle-même, dans le sens d'une réouverture continuée, par analogie avec la distinction proposée par J. Laplanche entre transfert en plein et transfert en creux ?

Freud écrit dans « Constructions dans l'analyse » (1937) : « Nous savons tous que l'analysé doit être amené à se remémorer quelque chose qu'il a vécu et refoulé, et les conditions dynamiques de ce processus sont si intéressantes qu'en revanche l'autre partie du travail, l'action de l'analyste, est reléguée à l'arrière-plan. De tout ce dont il s'agit l'analyste n'a rien vécu ni refoulé ; sa tâche ne peut pas être de se remémorer quelque chose »⁷. C'est là une apparente évidence qui ne souffre pas de discussion, semble-t-il. Or la question que je me pose est celle-ci : y aurait-il possibilité d'analyse si ce que l'analyste perçoit, par de multiples canaux, et pas seulement par celui de son entendement, si donc ce qu'il perçoit n'éveillait pas des souvenirs isomorphes ou apparentés qui viennent faire échos au dire du patient ? Ajoutons que les retours très nombreux des patients sur tel ou tel point créent une sorte de mémoire commune qui est portée par son propre idiolecte, lui-même ancré dans une expérience de co-présence. On peut relever le terme « touché » qui vient sous la plume de Freud, dans deux pages successives (274-275), à propos de l'effet d'une intervention pertinente, c'est-à-dire libératrice quant au refoulement. Quelques pages plus loin, l'auteur évoque l'« époque où (le patient) savait à peine parler », c'est-à-dire le temps où faire et dire étaient coalescents. Parmi les « matériaux » de l'analyse, Freud mentionne « des indices de la répétition des affects appartenant

au refoulé » (p. 270) ; or, y a-t-il affect sans participation du corps ? Masud Khan a pu parler d'« attention corporelle. »⁸

Quelque chose de cet ordre peut être lu dans l'insistance de Ferenczi et Rank sur le « ressenti », les « expériences vécues » dans l'analyse, celles-ci venant former des « souvenirs pour ainsi dire nouveaux et actuels en remplacement des complexes pathogènes barrés du reste du contenu psychique » (p. 33 de *Perspectives de la psychanalyse*).

Dire cela n'est pas verser dans la bio-énergie ou autre entreprise douteuse mais faire droit à ce que je nommerai participation corporelle de l'analyste, qui est rendue possible par l'interdit du toucher et même favorisée par cet interdit. *A contrario*, l'agir corporel, surtout s'il est sexuel, signifie l'écrasement du polymorphisme infantile fugitivement partagé dans l'espace transitionnel de l'analyse.

Je vais d'abord évoquer l'analyse d'une patiente, une très jeune femme, qui était venue me parler en raison d'un vécu globalement dépressif, fait de mésestime de soi et d'un sentiment vif et fréquent de rejet par autrui ; cela en dépit d'une situation sociale tout à fait satisfaisante et de la présence d'amis anciens et sûrs. Ses amours étaient incertaines, comme sa sécurité narcissique. Elle rapportait son mal à vivre au délaissement dont elle s'était depuis toujours sentie victime de la part de ses parents ; ceux-ci étaient tous deux absorbés par des activités professionnelles et mondaines brillantes mais aussi habités silencieusement, l'un comme l'autre, par trop de malheurs familiaux (parents ou alliés morts jeunes de maladie ou accidentellement, amis prématurément disparus). Elle dénonçait, dans leur souci de la belle apparence, quelque chose qui réduisait les enfants à l'état de simples faire-valoir, sans qu'ils soient l'objet d'un intérêt pour eux-mêmes.

Le sentiment de déréluction et le funèbre dominaient ; il me fallait prendre garde à ne pas la blesser en pointant ses mouvements de désir. La persécution était souvent proche.

7 S. Freud, « Construction dans l'analyse », *Résultats, idées, problèmes II*, p. 271.

8 M. Khan, « Régression et intégration dans le cadre analytique », *Le soi caché* p. 202.

Plus qu'avec d'autres patients ou beaucoup plus souvent je ressentais en sa présence ce que Pierre Fédida a désigné comme « une sorte de collusion physique sans contact corporel »⁹. Elle ressentait facilement la fin des séances comme expression de rejet ou de mépris. C'est dire que le tact était plus que jamais nécessaire. En particulier, il me fallait prendre garde à ne pas intervenir pour ma propre satisfaction, ainsi que le dénonce Winnicott dans son texte sur « L'utilisation de l'objet »¹⁰.

« Comment dire ?... » disait-elle souvent. Longtemps ces mots ont été prononcés dans un soupir, sur le ton d'un « à quoi bon ! » et n'ouvraient que sur un silence accablé, celui de l'enfant qui à la fois sait sans savoir, jouit de son secret et en est terrorisé. Progressivement, à la manière de la lumière blanche qui se décompose en couleurs à travers le prisme, ces mots sont devenus des sortes de mots de passe, ils sont entrés dans la langue du transfert et dans le même temps se sont chargés de polysémie, je pourrais même dire de polyphonie ; ils ont pu être prononcés plus légèrement, parfois avec un sourire, le JE se donnant du JEU ; ils persistaient à dire l'arrêt brutal devant l'interdit, la crainte de l'emprise ou du rejet, mais pouvaient aussi annoncer la levée d'une résistance, une petite transgression joyeuse, le consentement à l'abandon... Parallèlement la remémoration trouvait à s'opérer, je vais y revenir.

J'évoquerai quelques fragments de séances :

D'abord une séance marquée par un agir, à savoir un changement de posture de la patiente : de la position allongée sur le dos à la position allongée sur le côté, selon un mouvement lent et hésitant. Je n'ai gardé ni trace écrite ni souvenir précis des mots prononcés par l'un et l'autre ; me restent le sentiment que quelque chose de décisif se jouait, le souvenir de son sentiment de transgression et l'impression d'un sorte d'entrelacement de gestes et de mots ! Son mouvement pourrait être dit « entre corps et langage », pour reprendre une formulation de Guy Rosolato à propos de la voix. À ce moment, me semble-t-il, devenaient indistincts agir de transfert et remémoration, pour reprendre la différence

marquée par Freud (*Remémoration, répétition, perlaboration*) ; et c'est une question de savoir s'il faut faire de cette différence une opposition ou une distinction. Dans cette circonstance, il s'agissait d'agir pour se remémorer, mais aussi de se remémorer pour pouvoir agir. Se remémorer en particulier des moments de tendresse vécus dans son enfance avec des proches du noyau familial et jusque-là maintenus dans l'oubli. Cette tendresse qui seule permet la constitution des auto-érotismes. Cet agir était tout sauf un *acting out* puisque tout entier inclus dans l'espace préservé de la séance et même, qui plus est, permettant peut-être d'y ajouter des dimensions (il est peu probable que l'espace où nous nous mouvons dans l'analyse soit un espace euclidien !). Peut-être pouvons-nous rapprocher cette brève séquence de ce que Daniel Widlöcher dit de l'hallucination motrice : « Il ne s'agit pas d'un spectacle dans l'inconscient, mais de l'expérience d'une situation qui est vécue comme un mouvement du corps qui réalise et incarne l'action »¹¹.

La remémoration est souvent mythifiée par les patients, voire par les analystes, sous la forme du brusque surgissement du souvenir d'une scène, image, sensation ou autre qui semblait radicalement « oubliée » ; et cela à la suite d'une interprétation dont la pertinence serait ainsi rendue manifeste. Nous en avons certes tous l'expérience, pas très fréquente, mais il me semble qu'il en est une autre forme, moins spectaculaire, moins cernable dans ses contours, à savoir la complexification progressive de l'histoire d'un sujet, en particulier concernant les images des personnes qui ont été ses premiers objets. Cet aspect de la remémoration, laquelle vient là aussi faire pièce à la répétition, est intriqué à la perlaboration.

Une autre séance : « J'ai fait un rêve, c'est pas si souvent... où vous étiez : j'étais sur un chemin qui longeait un torrent, mais pas juste au bord... comme au milieu (pour ma part, je pense à une bergerie, dans un site de montagne que j'aime beaucoup) c'était comme si le chemin s'arrêtait, mais en fait il y avait un bel alpage après, avec une bâtisse... vous m'aviez invitée, j'étais comme flattée, mais je devais attendre... j'avais peur

9 P. Fédida, « L'angoisse dans le contre-transfert », *Topique* n° 41.

10 D. W. Winnicott, *Jeu et réalité* pp. 120-121.

11 D. Widlöcher, « Présentation » de son rapport *Pour une métapsychologie de l'écoute analytique*, pp. 1-10.

que vous ne veniez pas... avant, il y avait d'autres gens, mais c'était comme s'ils avaient disparu.

Moi : comme si vous étiez choisie...

Elle : oui...c'est à ça que je pensais (Elle évoque alors sa culpabilité à se surprendre curieuse de ma vie privée) l'attente ça me rappelle des vacances ; mes parents devaient nous rejoindre et ils tardaient...

Moi : des vacances à B.... (c'est quelque chose dont elle a déjà parlé).

Elle : oui, j'étais petite, j'écoutais les bruits de voiture sur la route... une voisine m'a raconté que lorsqu'elle me parlait dans ces moments, je mettais mes mains sur mes oreilles... Moi : pour ne pas entendre parler de vos parents ensemble...

Elle : ça me fait penser... je n'osais pas vérifier, mais je détestais quand j'avais l'impression que mes parents fermaient leur porte à clef... comment dire ? (long silence)... je vous ai aperçu l'autre jour en ville... (elle poursuit en parlant de sa curiosité à mon égard, des questions de sa fille sur la venue des bébés, d'un poème de Victor Hugo peignant un abri ouvert sur une immensité et encore de son intérêt précoce pour l'intérieur du corps...).

C'est en pensant à de telles situations que je parlerai de pari : dans le temps de l'exposé, il peut apparaître évident que l'évocation de l'attente était un mouvement de résistance à l'émergence de « motions de souhaits » infantiles ; ceux-ci font plus qu'affleurer ; mais dans le temps de la séance, il me fallait la conviction profonde de la valeur des *schibboleth* de l'analyse pour intervenir dans une perspective œdipienne, en laissant de côté la plainte narcissique qui était si intense et insistante. Il fallait, en dépit de l'expression fréquente de la détresse, garder à l'esprit la puissance de l'exigence libidinale et ses possibilités d'expression fantasmatique. De même, peu après alors que je lui avais remplacé une séance manquée, que j'étais très sensible à sa souffrance et que j'avais grand soin de me montrer « présent »,

elle a pu me reprocher mon silence (relatif) comme témoignant d'une indifférence à ses tourments. Il fallait avoir plus qu'une « idée » de ce qu'est « l'avidité » de l'amour infantile pour entendre la résistance à ce qui avait été perçu comme séduction, et l'interpréter ainsi. D'où s'en est suivi un rêve d'agression sexuelle par son analyste ! Autre expression de résistance de et dans le transfert, et appelant à son tour une interprétation, formulée ou non.

Justin

Je vais maintenant parler d'un patient que j'appellerai Justin Théry ; j'ai choisi « Justin » pour sa connotation sadienne et « Théry » parce qu'il évoque la signification « terrible » qui est présente dans son patronyme. Il s'agit d'un « garçon » que je reçois depuis une quinzaine d'années. Je le désigne ainsi pour différents motifs, et en particulier celui-ci : à de très rares exceptions près, il s'est toujours présenté à ses séances dans une tenue d'adolescent négligé : jeans douteux, *tee shirt* avachi, blouson hors d'âge, baskets éculées... Ma décision d'en parler est liée au sentiment d'arrêt du temps et de répétition indépassable qui m'envahissait souvent en le recevant, avec un effet très dépressif ; les doutes sur l'analyse, l'idée de mon incompetence, le souhait de mettre fin à cette cure interminable se faisaient insistants. En parler, c'est évoquer et essayer de comprendre ce qui m'a permis de « tenir » et, peut-être, ce qui lui offrit la possibilité de gagner en liberté aux regards des contraintes étroites de sa vie psychique.

Il m'avait été adressé par un médecin, ce qui n'est pas indifférent, on le verra, en raison d'angoisses dépressives massives et des difficultés de contact avec autrui. Ses angoisses le poussait à fuir dans des conduites d'allure toxicomaniaque : alcool, tabac, consommation boulimique de nourriture et de films pornographiques ; ces conduites étaient à la fois recherche d'isolement et tentative de pallier celui-ci. Ses difficultés de contact étaient générales, mais s'exprimaient dans toute leur intensité dans sa relation aux femmes, si l'on peut parler de relation. J'y reviendrai, pour ne plus en repartir !

Lors du premier entretien, j'avais été frappé par le surgissement d'une violence contenue chez ce jeune homme gauche et timide ; après avoir évoqué ses difficultés à grands traits, il restait silencieux, avec quelque chose d'une attente avide, je lui ai formulé qu'il semblait perplexe ; il s'est alors écrié avec une sorte de véhémence qu'il voulait être « guidé », qu'il voulait « savoir où il allait ». Mes explications quant au projet analytique l'ont fait fondre en larmes. D'emblée apparaissait la labilité de ses mouvements psychiques.

Il est le cadet de trois enfants, avec deux sœurs plus âgées de sept et cinq ans ; la seconde, Alix, a présenté une anorexie très grave lorsque le patient avait une douzaine d'années. « Officiellement », dit Justin, cette anorexie aurait commencé après une remarque du père qui avait comparé les fesses de sa fille à celles de sa femme. Ce trouble, qui a duré jusqu'à l'âge adulte, a empoisonné la vie familiale, Justin en particulier se sentant à la fois négligé et comptable de la survie de sa sœur. Lui-même a sucé son pouce tardivement, jusqu'à douze ans environ, avec une tolérance étonnante de l'entourage. Ses lèvres très charnues, disait-il, en étaient peut-être la trace... Sa crainte, dit-il parfois, est de paraître *childy*.

Le père est ressenti par le patient comme taciturne, mal à l'aise dans le contact avec son fils, ne partageant aucune activité avec lui. Son travail l'absorbait beaucoup, « comme s'il avait une double vie » ; il évoquait souvent toute la confiance admirative qu'il avait en « François », un salarié qui le secondait de façon très compétente. Marié tard, « pour avoir des enfants », cet homme s'était d'abord destiné à la prêtrise. Il était plutôt pudibond. Justin l'a toujours vu sujet à des accès de fatigue ou à des « malaises » mal définis. Un souvenir marquant relatif à son père : celui-ci l'a accompagné à Paris pour un concert et l'a attendu dans sa voiture pendant toute la durée du spectacle, l'étrangeté tenant au fait que cela n'était nullement parlé. Ce père semble moins objet de détestation que d'une très profonde déception. En contraste étrange avec cela : un pénis perçu comme gigantesque lors d'un bain pris avec lui dans sa petite enfance ; perception qui le laisse encore humilié par comparaison, en dépit de toute expérience sexuelle adulte.

Comme si manquaient tous les déplacements culturels qui relient pénis et phallus. Il décrit une mère plus « vivante », plus sociable, dont il percevait l'amour malgré sa difficulté à le manifester par des paroles et surtout par des gestes. Justin croit savoir que sa mère aurait épousé son père faute de pouvoir s'unir à un autre. Il semble y avoir chez ses deux parents une dimension phobique dans le contact.

Peut-être aurez-vous remarqué que je mêle dans mon propos le présent de l'indicatif et l'imparfait ; j'ai renoncé à corriger cette négligence de style car elle témoigne du télescopage des temps à l'œuvre plus que jamais dans cette cure.

Durant de longues années, Justin m'a fait le témoin, et donc le complice, de relations sado-masochistes avec de très nombreuses femmes (rencontres par internet, histoires de quelques jours à quelques semaines, prostituées qu'il semblait parfois attendre, collègues, etc...). Sa seule relation « stable », si l'on peut dire, était celle qu'il entretenait avec Sophie. Ils s'étaient connus à l'université, tandis qu'ils étaient tous deux étudiants en histoire. Son attirance, disait-il, était liée à deux traits qu'elle avait en commun avec sa sœur Alix, la rousseur et la plénitude de ses fesses. Depuis leur rencontre il la traitait comme un félin traite sa proie : il pouvait lui parler d'amour, l'attendrir par ses pleurs abondants, la séduire sexuellement en l'entraînant à partager alcool et films pornos. Toutes ses manœuvres aboutissaient à des relations sexuelles où, dit-il, ils avaient tous deux beaucoup de plaisir ; elles étaient le plus souvent suivies d'un violent rejet ; au mieux il se détournait d'elle, au pire il la mettait à la porte. Il pouvait aussi la « convoquer » et ne pas répondre à son arrivée. S'ensuivaient parfois des périodes de rupture, plus ou moins longues, mais la jeune femme finissait toujours par céder à ses relances, relances qu'il vivait lui-même comme l'effet d'une poussée addictive. Il existe chez Justin une métaphore corporelle de son mouvement forcené et incoercible de rejet : « lorsque je suis avec une fille et que je sens un rapprochement, j'éternue... je fuis l'émotion ».

Ce mouvement d'expulsion a pu survenir parfois en séance dans des moments qu'il vivait comme de

rapprochement excessif. Avec toutes les femmes, l'enjeu majeur, selon lui, était le temps de la conquête, pour les rejeter ensuite avec plus ou moins de dégoût. Un autre enjeu, moins proclamé, était la recherche d'une sorte de nidation. En caricaturant, on pourrait parler d'un donjuanisme de nourrisson. À l'expulsion s'ajoutait la marginalisation : il faisait toujours en sorte de tenir Sophie éloignée de son cercle amical ; quant à l'amener dans sa famille, il n'en était même pas question, pas plus que pour tout autre femme. C'était comme si venir chez ses parents avec une femme équivalait à copuler sous leurs yeux. Ce n'est pas là simple hypothèse de ma part, mais quelque chose qu'il a pu formuler explicitement.

C'est que tout est massivement sexualisé dans le discours de Justin. C'est comme si l'infantile et la genitalité adulte étaient collabés, l'une écrasant l'autre et réciproquement, au lieu des renvois mutuels qui font les joies de la sexualité humaine. La première fois qu'il s'est allongé, Justin s'est écrié : « Si mes parents étaient là, ils m'interdiraient de faire ça... et ils vous l'interdiraient... avec mon père, quand j'étais seul avec lui, j'avais peur qu'il me parle de sexualité... (...) je prenais des bains avec lui, je m'en souviens par un détail : il se frottait les doigts de pied, ça faisait du bruit... j'ai peur des contacts physique, avec homme ou femme... même avec mes sœurs, ça me fait peur. » C'est ultérieurement qu'apparaîtront les références à la taille de l'organe paternel. Quant à celui de l'analyste, il pouvait par exemple le désigner comme un grand fouet avec lequel je le battrais. Je parle de son « discours », de « désignation » pour dire une particularité de cette aventure clinique : en effet, nous pourrions être tentés de parler de défaut de refoulement, de répétition traumatique et ce serait à bon droit ; mais il m'importe d'indiquer une autre perspective relative au « régime » de son discours ; je précise : il me semble que sa crudité n'est pas seulement l'indice d'une surcharge économique empêchant toute liaison, mais que son excès même est au service du refoulement des motions incestueuses, permettant le maintien de la satisfaction inconsciente.

Longtemps, sa présence corporelle s'est faite envahissante, sous forme de mouvements de ciseau de ses

membres inférieurs en face à face et ensuite, allongé, un geste de va-et-vient saccadé et rapide, incessant, légèrement bruyant d'un pouce pris dans les doigts de l'autre main ; ses mouvements avaient quelque chose d'obscène et semblaient incoercibles, mes interventions, rares comme leur évocation par le patient, restant sans effet. C'était un effort considérable pour moi d'échapper à cette perception. À la veille de vacances d'été, avant donc une longue séparation, il peut dire : « je me fais mal aux mains pour ressentir quelque chose... je voudrais que vous me racontiez des histoires, enfin... je ne sais pas... que vous me parliez sans arrêt... que ça me remplisse.

Moi : pour les vacances.

Lui : les histoires qu'on raconte à un enfant, il les emporte... je ne peux pas m'endormir sans la radio, pas de la musique, quelqu'un qui parle... » Mais j'avais aussi en mémoire l'assimilation qu'il avait pu proposer avec des gestes masturbatoires, qu'il m'avait ainsi exhibés. Aussitôt après ce moment où il semble dans un abandon confiant, brusquement, sans transition, il évoque l'idée que nous nous tendons mutuellement des pièges ; il s'écrie : « vous utilisez des formules pour me faire parler... »

Sans doute à ce moment-là resurgit le fait que je suis un homme d'une génération supérieure à la sienne, c'est mon hypothèse. Si en effet Justin a des amis anciens et fidèles il en parle très peu. En revanche, partout où il passe, il crée avec ses supérieurs hiérarchiques une relation tendue où une rivalité fantasmatique intense se déchaîne ; le plus souvent il estime que son travail n'est pas reconnu à sa juste valeur et il se sent dédaigné, mais si un témoignage d'estime lui est apporté cela provoque chez lui un état instable, entre mégalomanie et menace de castration ; ce que nous avons pu rapprocher avec le fait qu'il ne supporte pas d'être vu nu à moins d'être en érection. Cette dimension conflictuelle dans les relations l'a longtemps empêché de trouver un travail à la mesure de ses intérêts culturels ; ceux-ci sont très importants, et pour lui et pour l'analyse dans la mesure où ils ont contribué au maintien de mon investissement. La référence à des idéaux culturels aidait à maintenir

ouvert un espace qui tendait souvent à devenir étouffant, en redonnant consistance au langage.

Mégélonie n'est pas un vain mot le concernant. Il a pu dire à plusieurs reprises que je suis d'une certaine façon en son pouvoir, un analyste ne pouvant unilatéralement mettre fin à une cure ; « je vous vois victime impuissante qui ne peut rien faire... ou personne accueillante... réceptacle... je parle, vous êtes à côté de moi et je fais comme si vous n'existiez pas » ; et de dire aussitôt après : « je suis impatient que vous interveniez, que vous me soulagiez ». Il se livre volontiers à des tentatives de destitution de son analyste, soit qu'il sollicite des conseils très précis quant à la conduite de sa vie, soit qu'il exige la formulation d'un diagnostic, soit encore qu'il dénonce violemment mon incurie en tant que médecin face au péril où le met sa consommation d'alcool. Je peux donc être à ses yeux charlatan, manipulateur, voire pervers sexuel. Cependant il se montre très soumis quant aux réquisits du dispositif analytique : il ne manque jamais une séance, est exceptionnellement ponctuel, me règle toujours en temps. Il y a chez lui un écart considérable entre ce qui peut apparaître comme défaut de symbolisation, d'une part et son agilité verbale et ses capacités associatives, d'autre part ; ce que j'appelle « agilité verbale » conférerait à son discours une sorte d'instabilité, et il m'était souvent très difficile de percevoir dans quelle mesure il était vraiment dans son propos ou bien s'il jouait avec des représentations peu investies dans une sorte de jonglage verbal. La question de l'authenticité se posait, ou plutôt s'imposait à moi avec une fréquence très inhabituelle. La contrainte était telle que très souvent j'appréhendais de le recevoir. Il me fallait prendre garde à ne pas rester trop silencieux, par lassitude ou, pire, dans un mouvement de rétorsion plus ou moins avoué.

Je me sens dérouter par ce patient qui semble écraser le polymorphe sous l'informe. Et il me faut convoquer certainement mon propre polymorphisme infantile pour me protéger de ce que je ressens comme entropie stérilisante ou mortifère. L'impression d'« informe » est provoquée à la fois par l'aspect chaotique de l'existence de Justin et par la difficulté, voire l'impossibilité

où je suis de percevoir le degré d'investissement de ses propres paroles. Il me faut faire appel à une représentation de l'analyse qui pourrait être celle-ci : permettre que ce qui est répété platement rentre en se fragmentant dans un espace labyrinthique multidimensionnel (y compris la temporalité), un espace où se déploient tout les potentialités de la libido infantile. Comment « tenir » avec un tel patient, en se gardant aussi bien du rejet ou du dégoût que de la collusion inconsciente ? Je dis cela en pensant que pendant longtemps je n'ai pas été assez attentif à son souci de m'isoler fantasmatiquement de tout environnement personnel ; le changement est apparu lorsque j'ai pu/su lui interpréter davantage ses positions psychiques en termes œdipiens, c'est-à-dire en me déprenant d'un enfermement inconscient à deux. Mais je ne saurais discerner clairement ce qui a été cause et effet.

Mais, à parler ainsi, j'ai le sentiment de parler un langage convenu, qui m'éloigne de ce que j'ai vécu avec ce patient. Je fais allusion à un mouvement paradoxal de repli sur moi-même qui me permettait de garder un contact et le minimum de plaisir nécessaire pour rester vivant. Il est difficile de nommer ce que je me figure comme retrouvaille silencieuse avec un espace interne où se conjuguaient fragments théoriques très investis et contenus psychiques très intimes. Nul doute à mes yeux que ce que j'essaie d'évoquer soit en étroite relation avec la libération des auto-érotismes que permet la (ou les) cure(s) de l'analyste. Est-ce la crainte de paraître un peu délirant ? Mais il m'importe ici de citer P. Fédida qui disait « la régression transférentielle du patient en étroite relation avec les contenus régressifs de la vie psychique de l'analyste et la possibilité d'entrer en contact avec eux. »¹² Impossible alors de dire ce qui prévaut alors de l'attention à l'autre ou de la présence à soi-même. C'est parier sur la « valeur » de la psychosexualité humaine, sur le ressourcement possible qu'elle représente grâce à son intégration narcissique, intégration si précaire chez mon patient. Face à l'impact de son discours, il y avait nécessité de garder mes propres paroles suffisamment libidinalisées.

¹² P. Fédida, *Par où commence le corps humain ?* « Petite bibliothèque de psychanalyse », PUF, 2000, p. 9.

Lentement, grâce aux décalages qu'il introduit dans la répétition, le transfert a fait son œuvre. Justin a pu trouver un travail stable et plutôt satisfaisant, même s'il fait de son supérieur une figure écrasante dont il guette constamment le regard, entre quête de reconnaissance et crainte d'une critique vécue comme mortifère. Il a pu rompre avec Sophie et ébaucher quelques relations qu'il pouvait enfin dire amoureuses mais qui n'ont guère duré. Il a progressivement découvert le souci de l'autre et la culpabilité, y compris à l'égard de sa victime élective. Puis Maguy est entrée dans sa vie, il y a environ deux ans ; il a pu nouer avec elle un lien amoureux dans lequel il ne craint pas constamment d'être ligoté ou avalé. Passé le temps de l'idylle, de grandes difficultés sont réapparues, en particulier celle du renoncement aux jouissances addictives au profit de plaisirs plus divers mais moins intenses. Mais ce renoncement est devenu tolérable ; ses mouvements psychiques se sont faits à la fois nuancés et tempérés tandis qu'il accédait à la possibilité d'assumer des choix. Il a pu développer des capacités d'introjection, en limitant le caractère anaclitique de sa relation à l'autre. Ainsi, lors d'une soirée où Maguy s'est absentée, il a bu et a été tenté d'appeler Sophie ou de chercher une prostituée, pour finalement s'en abstenir ; lors de la séance qui suit, il dira : « j'ai pensé à ce que vous me disiez, que je faisais comme si je ne décidais pas... là je pouvais décider malgré l'alcoolisation ».

Tout se passait pour lui comme si identifier une figure paternelle, au sens de la reconnaître, ne pouvait ouvrir que sur le désir de meurtre ou sur le sentiment d'être écrasé, sans possibilité d'une introjection-identification. D'où sans doute le temps très long qui lui a été nécessaire pour avoir un peu d'empathie à l'égard des femmes, s'identifier à elles se réduisant à la dimension de castration. L'émotion qu'il peut avoir à évoquer sa sœur renvoie dans deux directions : d'une part, la dimension héroïque de son anorexie qui en faisait une trompe-la-mort régissant l'espace familial, d'autre part, une certaine relégation du dernier né à une place marginale. Le père apparaît porteur d'un pénis (organique) mais non d'un phallus (symbolique), avec les possibilités de transpositions que cela permettrait. Son discours peut donner parfois, dans son étrange crudité, l'impression d'une dérive psychotique que rien par ailleurs ne vient avérer.

J'en donnerai un exemple avec une séance qui suit de peu le moment où il a présenté sa compagne à ses parents : « La dernière fois, j'ai eu l'impression que vous parliez davantage... j'ai eu peur que vous finissiez par dire n'importe quoi, quelque chose de fou. C'est comme si je réalisais que j'aurais toujours eu envie d'avoir des relations sexuelles avec vous comme avec mes parents et que ce n'est pas possible... quelque chose de touchant, comme un attouchement... j'ai peur d'être trop proche d'une femme... Mes parents, j'ai l'impression qu'ils ne s'intéressent pas à moi pour moi mais pour ma femme... ou pour les fruits de notre relation... mon père il est dans la reproduction, il s'est marié pour ça... comme si ça l'intéressait de faire un enfant avec ma femme, me la piquer... je me dis que vous aussi j'ai peur que vous preniez ma place... vous aussi vous avez dû être en analyse, ça m'est arrivé de vous imaginer allongé, comme un petit enfant... c'est un peu effrayant : allongé, dans une position soumise... c'est une trop grande proximité entre nous.

Moi : comme si le temps n'existait pas, ni la différence des générations ou la différence entre analyste et analysant... (silence).

Lui : je croyais qu'on dit analysé... le Zan, mon père aime ça... pour moi, c'est vieillot... vous, vous ne connaissez peut-être pas l'informatique, je vous vois un peu sénile... (silence) je me dis... si je suis en paix et que j'abandonne l'idée d'une relation sexuelle avec vous, s'il n'y a plus de rapport de séduction... il ne me reste plus qu'à mourir.

Moi : comme si le seul vrai rapprochement c'était le rapprochement sexuel...

Lui : je suis content que vous disiez ça, vous ramenez tout à ça... j'ai été écarté de ça... un rapprochement asexué n'aurait plus d'intérêt... je pense aux femmes lâchées comme des vieilles chaussettes quand j'ai épuisé tous leurs contours, jusqu'à en être dégoûté... l'intérêt de mes parents pour Maguy c'est la rendre malade, comme ils ont rendu ma sœur malade... ils parlent tout le temps de maladie... s'ils lui donnent à manger, ils vont l'empoisonner... mon père dit que ma mère lui empoisonne la vie en parlant des heures au téléphone.

Moi : comme si la joie de vivre était indécente...

Lui : je faisais du sport quand j'étais enfant, j'étais gêné de me dépenser devant lui, de transpirer, de m'en donner à cœur joie... »

La répétition se déployait dans la cure comme dans sa vie, le même sado-masochisme semblait s'exercer ; que ce soit dans le contenu des séances ou au fil du temps, tout gain apparent de liberté étant vite annulé. Un tel patient amènerait volontiers à penser en terme de déchaînement de la pulsion de mort tant sont intenses sa propension à l'emprise sadique sur l'autre et sa destructivité acharnée. Or il me semble que ce serait là, face à la difficulté, ne pas garder toute sa valeur au modèle de la névrose, se laisser fasciner par le manifeste et « oublier » les mille détours de la satisfaction libidinale inconsciente.

Le mot « conclure » a un parfum d'affirmation et de certitude. Il appelle le point final. Il faut s'arrêter, bien sûr, mais en disant que les convictions que j'ai pu affirmer ne sont pas des certitudes closes. Le mot comporte le *cum* latin, renvoyant au partage. Ces convictions ont leurs sources dans mille échanges, notamment ceux que nous avons entre nous et exigent d'être sans cesse « re-nouvelées », rendues nouvelles, pour garder leur force d'animation face à l'implacable de la répétition. Ce renouvellement, nous le trouvons dans la confrontation avec les imprévus du travail clinique, mais aussi dans nos lectures et relectures. Pas seulement celles de nos livres de travail, si précieux soient-ils, mais aussi les rencontres que nous faisons avec des œuvres littéraires où se trouvent parfois des intuitions si fortes et des formulations si étonnantes. Je terminerai en citant Joseph Roth qui dit subtilement l'inventivité de l'érotisme : il évoque les caresses qu'échangent deux amants, « des caresses familières et pourtant surprenantes, attendue par la chair expérimentée et pourtant ignorante. »¹³

Je vous remercie.

¹³ J. Roth, *La marche de Radetzky*, « Points », Seuil, p. 303.

Discussion de la conférence de Philippe Castets L'action de l'analyste¹ :

André Beetschen

Philippe Castets nous a offert un point de vue profond sur l'expérience du psychanalyste en situation. En insistant sur le travail psychique et l'écoute mis en œuvre depuis les traces vivantes de l'analyse personnelle de l'analyste, il a entrepris de transmettre la fécondité avec les « tensions » qui animent ce travail et qui, dans la « présence corps et âme » qu'offre l'analyste, sollicitent autant les convictions théoriques que la reconnaissance des éprouvés corporels. Avec quoi travaillons-nous et sur quoi se fonde notre action ? Questions essentielles posées d'entrée de jeu par l'exposé de Philippe Castets et poursuivies avec son évocation de deux cas cliniques.

Ceux-ci sont assez différents l'un de l'autre. Faut-il d'ailleurs dire des « cas » et quel usage peut-il en être fait ? On touche ici à la difficulté rencontrée par l'exposé de la clinique : celle-ci nécessite un cadre, un « setting » dont il n'est pas sûr qu'une réunion « scientifique » puisse les garantir... Mais la difficulté est en partie surmontée grâce à la méthode d'exposition que Philippe Castets fonde sur une associativité particulière : tenant ensemble la restitution de fragments de séances et des propositions métapsychologiques précises (qui me semblent situer son propos dans la droite ligne de *Remémoration, répétition et perlaboration* et de *Constructions dans l'analyse*), il s'attache en mêlant des temporalités multiples (ce qu'il signale d'ailleurs en remarquant les passages passé-présent dans son récit clinique) à mettre en évidence un changement, des transformations psychiques notables dans les deux cas proposés. Le changement survenu chez nos patients, quand nous le constatons, garde toujours une part obscure et dérobée, en tout cas pour la part que nous y avons prise... Pourtant, je crois qu'il n'y a de « scientifique » dans l'analyse que

la tentative de penser avec la plus grande précision possible les conditions de ce changement et celles de sa généralisation potentielle quand la répétition s'est obstinée, par son agissement aveugle et néanmoins adressé, à refuser longtemps de dévoiler son fondement psychique.

Le constant « entrelacement » des différents fils qui tissent le récit clinique éclaire les divers modes d'actualisation des deux patients dans la psyché de l'analyste. Je vois là quelque chose de proche de la « chimère » chère à Michel de M'Uzan... Et cet entrelacement des registres, cette complexification en strates, concernent particulièrement la nature d'une remémoration qui, lorsqu'elle s'arrache à la répétition dans le temps long de la perlaboration, ne peut plus être conçue comme l'illusoire trouvaille archéologique d'un objet oublié : on pense ici, au contraire, à la métaphore freudienne de Rome, la Ville Éternelle, que psyché présentifie dans toutes ses couches historiques. Mais il faut, pour que cette advenue soit effective, la longue patience de l'analyste préservant ses schibboleth : ici la conviction que sous le manifeste des souffrances narcissiques ou traumatiques le drame œdipien demeure agissant. À deviner pourtant quand, selon la belle formule de Philippe Castets, « à la manière de la lumière blanche qui se décompose en couleurs à travers le prisme, les mots deviennent des sortes de mots de passe, et qu'ils sont entrés dans la langue du transfert en se chargeant en même temps de polysémie ».

Je me suis demandé ce qui liait les deux cas présentés tellement ils semblent s'opposer, tant par les structures psychiques en jeu que par la longueur des cures et par les modalités qu'y prennent transfert et contre-transfert. La répétition elle-même - l'*agieren* de transfert - ne vise pas l'analyste de la même façon : avec la patiente, il

¹ La relecture, pour sa publication dans *Documents & débats*, du texte de l'exposé de Philippe Castets m'a conduit à une réécriture, dont voici le texte, de la discussion que j'avais eue avec lui.

faut laisser du temps au déploiement pulsionnel et à la déliaison, à la reconnaissance de la part sexuelle infantile et inconsciente du transfert ; avec Justin, il semble au contraire qu'il faille ralentir et fragmenter une excitation pulsionnelle qui ne peut pas être contenue, qu'il faille donc « tenir » devant celle-ci. Et tenir tout autant devant l'excès provoqué chez l'analyste et contre son découragement : ici, la longueur de la cure pose la redoutable question de savoir comment rester analyste dans ces situations tellement menacées par une désespérante répétition, avec le risque de ce que Pierre Fédida a appelé « familiarisation » de la cure analytique. « Tenir », c'est bien évidemment tenter de tenir la situation analytique...

Différences encore dans l'importance relative donnée, dans le récit de Philippe Castets, à la psychopathologie de la patiente et de Justin, à l'évocation de leur histoire familiale, et à la dynamique du changement opéré par l'analyse concernant différemment refoulement et culpabilité. Chez la patiente, on observe en effet une levée progressive du refoulement dans le temps où la culpabilité vis-à-vis des souhaits œdipiens s'allège avec la reconnaissance progressive, *via* le transfert, de leurs représentations inconscientes ; chez Justin, au contraire, on a le sentiment que se constitue l'organisation progressive d'un refoulement qui a semblé faire longtemps défaut (Philippe Castets se montre pourtant réservé sur cette hypothèse, et propose une autre interprétation en mettant « l'excès au service du refoulement des pulsions incestueuses ») tant s'est imposé le régime tyrannique d'une excitation pulsionnelle exigeant décharge et emprise. Cette excitation, en tenant soudés passion et transfert homosexuel et provocateur, a contraint l'analyste à supporter autant la violence répétée de l'*agieren* que l'angoisse intense du contact. Pourtant, si un ralentissement de l'excitation a pu voir le jour, n'est-ce pas par l'intériorisation transférentielle d'un surmoi qui, en transformant peu à peu l'imgo paternelle, a su devenir protecteur et porteur, alors, d'une culpabilité « civilisatrice » ? Philippe Castets indique là aussi combien sa « conviction » œdipienne du modèle de la névrose était opérante pour que l'enfer de la relation duelle puisse être en partie dépassé dans la cure de Justin.

Mais au-delà de leurs différences, ce qui réunit vraiment ces deux histoires cliniques est la manière et la méthode avec lesquelles Philippe Castets nous dit son mode de participation à l'acte analytique : partie la plus personnelle de son exposé car elle invente en refusant le discours convenu et les rationalisations défensives ; partie la plus difficile à transmettre puisque l'acte analytique est exploré dans ses strates multiples et son incertitude, son mélange trouble de raison et de sauvagerie pulsionnelle, dans les tensions qui « l'aiment » pour constituer « cet espace particulier » qu'est l'analyse. Et je vois alors plusieurs lignes de pensées « s'entrelacer ».

D'abord celle qui constamment essaye d'approfondir la nature de la « co-présence » de l'analyste : mixte de l'expérience acquise de l'analyse personnelle avec la reviviscence actuelle, par l'effet du transfert, de représentations et d'éprouvés constituant une « mémoire partagée », celle qui va construire dans la cure, entre patient et analyste, un « idiolecte ». La scène de l'écoute : scène de l'écho des « souvenirs isomorphes » ? Il y manque peut-être l'irréductible dissymétrie constitutive de la situation. Philippe Castets note cependant que l'écoute en présence se soutient, pour l'analyste, d'un paradoxe fécond : celui d'une attention tournée vers le dehors en même temps qu'elle se trouve sollicitée par la scène intérieure sur laquelle se lient « fragments théoriques très investis » et « contenus psychiques très intimes ». Paradoxe assez winnicottien : il y a en effet du « transitionnel » dans la non-délimitation ou la non-assignation absolue des domaines psychiques du moi-analyste et de l'autre-patient.

Une autre voie serait de se demander comment penser les liens entre processus primaires et processus secondaires dans le travail d'écoute de l'analyste : entre associativité et construction, entre régression formelle et élaboration. Et si la potentialité créatrice ou transformatrice de cette co-présence est liée, comme le dit Philippe Castets, à la disponibilité des auto-érotismes de l'analyste (autrement dit à ses capacités fantasmatiques « d'imagination » : un mot peu employé dans son exposé), on devrait explorer comment elle garantit sa fécondité, notamment dans des situations extrêmes de répétition inexorable ou de négativité fixée du transfert ?

Est-ce par l'investissement de représentations d'attente qui contiennent et imposent un travail de liaison aux représentations issues à la fois de la violence transférentielle agie et de la reviviscence de l'analyse personnelle de l'analyste ? Est-ce par une forme de liaison masochiste, qui soutient la douleur et l'angoisse quand l'analyste est aux prises avec la pire répétition ? Est-ce encore par une séduction du fantasme chez l'analyste quand il poursuit, avec l'analyse de ses patients, la sienne propre ? Peut-on faire autrement qu'user ici de métaphores, telles celles que Freud a proposées dans *L'analyse avec fin et l'analyse sans fin* : « fantasmer métapsychologiquement » et avoir recours à « la sorcière » ?

La sollicitation du corps dans la situation analytique est aussi un objet de réflexion pour Philippe Castets. C'est un mode de présence dans l'écoute et l'acte analytique, métaphoriquement évoqué avec « être touché » et dans la suite de ce que Masud Khan a pu dire sur « l'attention corporelle ». Certes sont ici désignés à la fois des agis corporels de séance chez les deux patients et des mouvements de contre-transfert chez l'analyste : actes de liberté parfois (le « dire en riant » de Freud) mais aussi effets souvent subis comme des « éprouvés indésirables » (les brusques endormissements, les faillites d'attention) avant d'être reconnus comme manifestations d'angoisse dans le contre-transfert. Philippe Castets fait remarquer avec justesse que « la participation corporelle - mais quel statut lui donner : psychique, empathique ? - de l'analyste est rendue possible par l'interdit du toucher ».

Avec la première patiente, l'attention accordée au corps par l'analyste se manifeste par l'importance donnée au « tact » et au « contact », tandis qu'est souligné, « entre corps et langage », le caractère « décisif » d'un « agir corporel » porteur de remémoration. Avec Justin, il faut contenir « avec effort », une présence corporelle toujours excitée et débordante et les réactions pénibles déplaisantes qu'elle suscite lorsque se présente incoerciblement la répétition d'une proximité transférentielle avec le corps du père.

Certes, je mesure bien que Philippe Castets entend restituer par là toute l'épaisseur de l'expérience transférentielle (« être touché » selon « les multiples canaux »

de perception) qui fait appel en écho à l'expérience de l'analyse personnelle de l'analyste. Mais je reste un peu gêné par l'opacité que comporte cette sollicitation corporelle si du moins celle-ci ne conduit pas à une décomposition qui essaye de différencier représentations et perceptions, en cherchant à préciser quel corps se trouve sollicité : sexué ou pas, dans ses limites ou sa charge d'angoisse, lié à quelle excitation pulsionnelle et infantile, provoqué dans quelle violence ?

De façon tout à fait liée avec cette référence au corps et dans le souci de ne pas faire de la théorisation et des théories dans la cure un usage défensif, fermé et rationalisant, Philippe Castets parle des « théorisations incarnées » gagnées par l'analyste dans son expérience de la cure et de la transmission. Incarnées c'est-à-dire, authentiquement découvertes et appropriées : l'enjeu est de taille quand il touche ainsi à la vérité ! J'ai été sensible, en tout cas, à l'insistance avec laquelle Philippe Castets soutient non de façon idéologique mais comme une nécessité de son écoute et de son action, et malgré le « bruit » de la souffrance dépressive ou de la destructivité, la permanence du conflit œdipien et des voies qu'il impose aux destins des motions pulsionnelles. Cette référence œdipienne n'est pas pour lui un marqueur nosographique (j'ai été heureux de ne pas voir apparaître dans l'exposé le terme d'« état-limite » !) : plutôt une habitation intime offerte au transfert et la condition nécessaire pour construire et deviner l'écart entre souffrance manifeste et agissement inconscient. Là se tient le pari d'une interprétation de « déliaison » qui, contre les formes massifiantes des états de souffrance narcissique, fait appel au « polymorphisme » ou au « polyphonique » du libidinal (d'autres diraient à la plasticité du pulsionnel sexuel). Cet « entendement » qui puise ses racines dans l'expérience actualisable de l'analyse personnelle de l'analyste, ne réduit pas à « la seule idée », effectivement, l'avidité explorée de l'amour infantile ; de même, il résiste à soumettre trop rapidement la contrainte de répétition à la logique de la pulsion de mort.

Dans ces « théorisations incarnées », j'entends encore, à côté du caractère fragmentaire s'opposant à ce que serait un « maniement » totalisant de la théorie (dont la cure fournirait à ses dépens le champ d'application),

la présence du trait identificatoire témoignant en chacun de « l'objet transférentiel perdu » de l'analyse personnelle et de la dette envers Freud (ou d'autres). Théorisations incarnées et partielles qui conservent leur fécondité à être remises sur le métier autant par les résistances ou échecs rencontrés dans les cures que par les lectures ou les échanges entre collègues : de ce point de vue l'idée reprise et inspirée de Jean Laplanche, une « théorisation en creux », me semble énigmatique et féconde.

Ce n'est donc pas un hasard si Philippe Castets use à plusieurs reprises du terme de conviction pour dire ce qui anime l'action de l'analyste dans l'écoute et l'interprétation comme dans la sollicitation de son analyse personnelle. On retrouve sans doute ici l'idée de l'appropriation et de l'usage, sans recours à la preuve, d'une « théorisation incarnée ». Nous voici invités, en tout cas, à poursuivre l'exploration du statut de la conviction - *Überzeugung* - dans la cure et la théorie freudienne : entre raison et croyance, au cœur du transfert, la conviction (qu'on relise « Gradiva » ou « Constructions dans l'analyse ») installe l'accomplissement de fantasme dans la pensée et dans l'expérience. Dans l'expérience de l'analyse comme dans l'expérience de l'amour : Philippe Castets nous en a donné témoignage dans un exposé animé par l'amour de l'analyse.

L'écriture, une expérience de traduction et de transformation de la clinique analytique

Introduction

Paule Lurcel

L'analyse est une cure de parole, elle définit aussi un lieu où le patient est invité à tout dire. Les mots délimitent ainsi un espace dans lequel les actes mêmes, sont entendus comme les mots du transfert.

Une caractéristique de l'écriture analytique serait-elle de supporter la tension entre la parole (celle du patient et celle de l'analyste) et le mot écrit (celui du psychanalyste), quand il faut écrire le « je » qui parle ? À quel temps grammatical faut-il écrire le souvenir, les affects ? L'écriture devient alors une étrange entreprise de traduction : elle incarne le passé dans le présent ; elle permet que la langue intime de la cure soit expatriée vers un texte qui s'adresse au lecteur. Par la transposition qu'elle impose, l'écriture approche le vif de la cure quand elle est traduction de ce qui se joue dans le transfert.

Pour parvenir à ce que l'analyse soit une discipline scientifique, dans sa position singulière, Freud a trouvé dans l'écriture un lieu de transmission de cette expérience clinique. Il a forgé des concepts, des termes, des mots qui structurent la pensée analytique. Ce sont nos outils de pensée. Ce corpus freudien prend naissance dans les cures des patients, mais tout autant dans son auto-analyse. C'est dire que si l'œuvre freudienne est scientifique, elle prend aussi appui sur les affects et s'organise autour du transfert pour approcher l'inconscient.

Dès lors qu'il s'agit de partager cette expérience, chaque analyste est aux prises avec cette nécessité de traduction, quand il lui faut partager l'expérience clinique, l'inscrire dans la transmission de l'expérience freudienne, lui conserver sa visée scientifique. Ici, une butée apparaît : celle du choix de traduction du texte freudien. Dans leur pluralité, les traductions donnent forme aux divergences, laissent-elles apparaître pour

l'homme Freud, le nœud transférentiel de ses avancées théoriques ?

Il était prévu que nous interrogiions Janine Altounian sur les choix de traduction de certains termes rencontrés dans les *Œuvres Complètes de Freud*. Cette discussion n'aura pas lieu, car par un étrange concours de circonstances, aujourd'hui se déroulent les obsèques de Jean Laplanche auxquelles elle assiste. Voici les termes sur lesquels la discussion devait se porter :

1° comment, pour le souvenir, l'écran est-il devenu couverture ?

Chacun des termes renvoie à une figuration différente. L'écran peut faire penser à un plan qui tombe, un mur qui cache de façon transitoire en quelque sorte ; mais l'écran est aussi celui du cinéma, il est alors une surface d'échange qui permet l'intime du sujet à l'extérieur. L'hyperréalisme, caractéristique de ce souvenir visible sur cet écran, contient le « reste » paradoxal de son intériorité. La couverture, elle, peut être douillette, enveloppante, rassurante, mais sa proximité avec le manteau, par exemple, rappelle que l'essentiel porte toujours sur l'intime qui est caché. Le terme peut aussi évoquer « l'identité de couverture » d'un espion, celle-ci n'est opérante pour autant que sa visibilité soit suffisamment forte pour toujours masquer l'intimité du sujet en question.

Qu'est-il donc possible de faire apparaître à propos de la charge scientifique attachée au souvenir quand l'écran devient couverture ?

2° Quelles problématiques sont mises à jour quand, pour la traduction de « vie psychique », « vie d'âme », à ce qui est « psychique », s'ajoutent « animisme » et plus particulièrement ce nouveau terme « animique ».

Nous nous demandions si, à partir des renseignements que nous donnerait Janine Altounian, nous pourrions saisir à quelles précisions théoriques ouvre la démarcation entre ces termes, pour ce qui est de l'inconscient.

L'écriture porte l'analyste vers l'actualisation et la traduction d'un « quelque chose » rencontré dans la cure. Dans la tentative de son élucidation, le gain n'est que partiel, il dévoile « un reste », toujours en quête de mots. Part ultime qui pousse encore à la recherche, qui engage toujours à la traduction.

Cette ouverture que représente l'approche d'un « inconnu » et cette limitation que constitue l'acceptation de ce « reste » sont-elles intrinsèques à l'écriture, seraient-elles les caractéristiques qui soutiennent l'entreprise traductive de l'écriture analytique ?

Qu'il s'agisse d'écrire un moment clinique, ou de lire le texte freudien, entre transformation et traduction, le trouble engendré par l'écriture témoigne-t-il de la confrontation avec un texte « originel » ?

Pouvoir écrire l'insaisissable

Laurent Fabre

Pouvoir rendre compte de notre participation à cet ARCC dédié à l'écriture et la transmission de l'expérience analytique serait une illusion, à voir la quantité de notes écrites éparpillées au fil de nos échanges, nos controverses, nos lectures et nos rencontres avec Jean-Claude Rolland, Jean-Michel Hirt et notre invitée Jeanine Altounian.

J'essaierai donc de vous transmettre quelques pensées recueillies dans cet atelier qui m'ont inspiré et animé pour tenter de tirer un fil conducteur, le fil rouge de la pensée collective de notre groupe dont la dynamique des échanges a pu s'apparenter parfois à une sorte d'auberge espagnole, où il y a toujours à boire, à manger pour « croquer une pensée ».

Bien entendu à l'origine et de façon quasi incontournable, il y a la référence aux écrits de Freud et la question des traductions. Une de mes premières rencontres analytiques pourrait se situer avec les *Etudes sur l'hystérie* et le plaisir à la fois clinique et romanesque du lecteur débutant que j'étais. Notre vieux maître de culture littéraire et médicale avait une forte envie de chercher à comprendre et à convaincre de ses nouvelles découvertes, dans une époque culturelle viennoise particulièrement florissante.

Dans ses débuts Freud cherchait l'art de bien communiquer cette expérience si singulière de la psychanalyse aux médecins et aux lecteurs profanes. Il y parvenait, non sans difficulté, dans son infatigable travail d'analyse de la vie psychique et son plaisir évident à écrire et décrire sa théorie de l'inconscient. C'est également l'époque où, les correspondances avec Fliess et, entre le maître et ses disciples, avaient toute leur importance pour son travail de recherche et le développement de la psychanalyse.

Le travail d'écriture a toujours été contemporain et en parallèle au travail d'analyse, si on en juge par la quantité d'articles et de publications sur les questions qui animent toujours, et encore les analystes, les analysants et les autres lecteurs.

Le choix d'une lecture récente qui a inspiré notre travail de groupe et pour soutenir mon propos, je me référerai au texte de François Gantheret *La Nostalgie du présent*, Psychanalyse et écriture. De son activité de psychanalyste et d'écrivain, F. Gantheret témoigne, dès son avant-propos, de leur « profonde unicité », d'une évidence à faire partager « en explorant les diverses facettes de l'énigme qui leur est commune ». Il s'agirait donc bien d'un travail de mise en forme et en mots, pour communiquer, rendre présent ce qui est éprouvé dans sa propre pensée d'une part, et d'autre part de ce qu'éprouve l'autre, le patient dans le transfert de son vécu psychique inconscient.

Il s'agit bien de la difficulté pour l'analyste de saisir l'insaisissable des sentiments qui, dans le monde intérieur est cette énigme en soi et dans l'autre, pour en exprimer cette écoute, sa perception, en faisant appel à sa propre sensorialité, comme le rappelle si bien Gantheret.

Le psychanalyste perçoit, écoute et entend de façon sélective puis peut dire ce qu'il pense à cet inconnu dans ses interventions ou ses interprétations. L'analyste, comme l'écrivain, aurait ce besoin d'écriture pour échapper à sa solitude, à ses angoisses personnelles, comme pour tenter de saisir la fugacité de l'instant, d'une pensée, d'un souvenir qui s'échappe si on ne le saisit pas, de ces restes de l'enfance et « faire émerger cet infantile qui est sans parole ».

Le travail d'écriture et de transmission de l'expérience analytique est donc un exercice difficile et complexe

de mise en forme pour rendre compte d'une représentation d'éprouvés, et finalement de l'intraduisible de la situation de transfert dans l'analyse. « Au lecteur d'être tout autant analyste » rappelle Gantheret « c'est-à-dire à l'écoute des anomalies de la parole. C'est en elles, les petites rugosités, les grains de sable qui accrochent l'oreille que, comme dans le rêve, se signalent malgré moi les enjeux secrets ». Il y a là comme une invitation à se laisser porter par une navigation sensorielle et littéraire, pour explorer ces terres inconnues ou ce « Royaume Intermédiaire » décrit par J.-B. Pontalis, de nos espaces intérieurs et secrets.

Pouvoir se mettre en capacité d'être sensible aux vacillements, aux tremblements que les mots et les affects peuvent évoquer et convoquer en nous est l'une des conditions de cette rencontre si singulière avec l'analysant. L'analyse est une ouverture à un tel ébranlement et une « déchirure fugitive » et non pas l'acquisition d'un savoir définitif. Comment donc ouvrir sur l'inconnu de la vie psychique quand le patient répète avec insistance pour être entendu ? Le mode d'écoute de l'analyste serait d'abord et avant tout sensoriel, cette écoute faisant référence à la théorie analytique du transfert contre-transfert dans l'analyse. Entreprendre une analyse ou écrire, s'apparente au travail de création, comme dans l'Art et le rêve, qui sont des rencontres avec nos mondes intérieurs.

Dans la préparation de cette présentation sur l'écriture et la transmission de l'expérience analytique m'est revenue l'histoire d'une patiente. Je l'appellerai Alice, pour son rapport avec le monde imaginaire et les secrets cachés de ses souvenirs d'enfance.

Alice se présente comme une femme élégante d'apparence, posée et réfléchie, vivant avec des affects dépressifs, dont le mal-être personnel et conjugal se traduit par une inhibition dans son travail professionnel dans le domaine de la création cinématographique. Face à l'obscurité de son monde intérieur, sa demande est de pouvoir « y voir clair ». Alors que dans les premiers entretiens, Alice m'avait surpris par sa capacité à livrer d'emblée une partie de son passé dans le présent actuel, Alice souffre encore des souvenirs traumatisants de son enfance.

Dernière enfant d'une famille nombreuse, elle se retrouve seule enfant, à l'âge de huit ans, avec des parents âgés, loin de Paris, et séparée de sa sœur de vingt ans son aînée, véritable substitut maternel. La mère est décrite comme une femme séductrice et peu protectrice, « charnelle », parfois absente, chez qui « tout semble glisser dit-elle, et où rien n'avait d'importance ». Le père est présenté comme un homme cultivé, un doux personnage, poète et conteur d'histoires, avec lequel, elle partageait le plaisir des récits imaginés pendant l'enfance. Cette famille nombreuse se retrouvait pendant les vacances, entre enfants et amis, dans des moments heureux mais aussi liés par des rivalités fraternelles habituelles.

La présence d'un ami des parents s'impose vite pendant ces temps de vacances. Alice se souvient d'un personnage trouble et inquiétant, voire intrigant et amant supposé de la mère. Ce « grand ami » de la famille réveille soudain chez Alice, une violence dans son récit « j'aurais aimé lui cracher à la figure... » dit-elle, dans une expression de haine. Cet intrigant, ce personnage trouble lui a fait subir, de façon répétée et non avouée des attouchements sexuels, dans le silence de la honte et des secrets de famille. Son impossibilité à dénoncer ces actes, enferme Alice dans un sentiment de révolte intérieure, face à l'incapacité maternelle et l'impuissance des parents à pouvoir la protéger. Cette blessure sexuelle et son sentiment d'abandon sont chez Alice des traumatismes de l'enfance qui provoqueront à l'adolescence de nombreux conflits, surtout avec la mère.

Dans cette période d'opposition, les comportements d'errance, de fugues et les passages à l'acte seraient pour se mettre à l'épreuve et « se sentir forte, comme n'ayant peur de rien » dit-elle.

La répétition des agirs se transforme en effondrement dépressif, jusqu'au jour où elle trouve refuge chez sa sœur aînée et son conjoint, chez qui elle peut progressivement se reconstruire psychiquement et reprendre des études interrompues. Alice se permettra, plus tard, d'écrire un projet d'étude inspiré d'une fable de La Fontaine, qu'elle recomposera pour elle-même, sous la reprise d'un titre évocateur *Les femmes et le secret*.

L'art du secret, la souffrance des non-dits, les blessures de l'enfance mal cicatrisées, deviendront une source d'inspiration créatrice, dans sa tentative de mise en forme des éprouvés, des souvenirs et la reconstruction du roman familial.

Après ce récit conscient des souvenirs du passé qui mobilise ses affects et ses défenses dans le transfert, Alice éprouve des difficultés à pouvoir s'exprimer plus librement. Le silence, cette sensation d'absence et de non-dits s'imposent à elle, et rappellent étrangement l'image de cette mère fuyante et superficielle, mobilisant en moi et de façon contre-transférentielle, la nécessité d'être présent, pour lui permettre de retrouver sa capacité à penser et à fantasmer. Au-delà des éprouvés de honte et de culpabilité, qui pèsent sur sa capacité à pouvoir « saisir l'insaisissable », l'enfant est toujours présente dans cette femme prisonnière d'une forme d'absence et d'incomplétude.

« Il y a toujours un truc qui manque » dit-elle, « pour aboutir, aller jusqu'au bout » dans la contemplation de tout ce qu'il y a à faire et qu'elle ne peut pas faire. Ce manque à être et à vivre, dans ce vécu d'incapacité qu'elle m'exprime, représente la réactivation d'un conflit œdipien non résolu et des fantasmes inconscients de castration. Dans cet apparent vide intérieur, il y a toujours « quelque chose d'insaisissable » dit-elle, reprenant une formule proposée. « C'est comme l'eau qui coule d'une rivière » qu'Alice ne peut garder dans ses mains, sinon la sensation de fluidité où rien ne peut se garder, ni s'accrocher...

Un silence à nouveau, puis dans un regard panoramique du décor de mon bureau, sa pensée peut se délier et m'entrouvrir sa maison, son intérieur où curieusement, Alice dit qu'elle ne peut rien accrocher aux murs. Dans ce moment en suspend, je peux lui dire : « ici, c'est un lieu, un espace et un temps en cours d'installation où vous pouvez vous poser et déposer cet insaisissable en vous, ce qui s'absente ici, entre nous... ». Suite à mon intervention, Alice reprend et poursuit, suite à mon intervention : « chez moi j'ai plein de cailloux, de partout et nulle part, que je ramène ou que des amis me donnent en cadeau... » Ces cailloux dispersés et rassemblés me font penser à l'histoire

du Petit Poucet, plus malin que ses aînés qui, pour ne pas se perdre dans la forêt obscure et échapper à l'ogre, trace son chemin avec des cailloux. Ce rappel des souvenirs des contes de l'enfance vient ranimer la figure paternelle du conteur d'histoire, de celui vers lequel elle aimait se réfugier enfant, en jouant à inventer, avec son père, des personnages imaginaires.

Dans la suite des séances d'Alice, apparaît l'évocation d'une valise, toujours fermée, cachée sous son lit et contenant toutes sortes de cahiers, carnets et journaux intimes qui sont là, simplement présents, presque rassurants, sans besoin d'être consultés ni ouverts, mais seulement déposés dans cette valise. Une « valise qui vous appartient tel un objet précieux, comme si vous étiez toujours prête à partir ailleurs ? » telle une invitation au temps de la rêverie et des chemins mystérieux de son monde imaginaire, qui me rappelle le souvenir des *Royaumes intermédiaires* de J.-B. Pontalis.

À partir des cailloux dispersés, de la valise cachée, des écrits du passé, les secrets commencent à prendre forme « c'est tellement *deep*, profond et hors du temps » dit Alice, avec cette envie que le temps s'arrête et qu'elle puisse retourner sur les traces des souvenirs d'une enfance heureuse et protégée des agressions d'un pédophile et de la haine pour l'amant de sa mère.

Dans le mouvement de la cure de la patiente et de la relation transéro-contre-transférentielle, le paysage intérieur d'Alice commence à s'éclaircir dans l'obscurité et la pesanteur de son passé, grâce à sa capacité de figuration, et d'expression de ses fantasmes œdipiens. Surviennent alors de nouveaux projets d'écriture et de récits, comme celui inspiré du personnage de Roman, dans le texte, et l'adaptation cinématographique du livre d'Emmanuel Carrère *L'adversaire*, où le personnage de ce père de famille, faux médecin, prisonnier de ses non-dits en vient à accomplir l'acte meurtrier et extrême pour se libérer de son mensonge.

La reprise de l'investissement pour l'écriture, y compris à partir de la tragédie d'un meurtre collectif, permet à Alice de se retrouver dans sa capacité de

création, de mise en scène de ses fantasmes vengeurs, pour échapper au personnage maternel. Par la suite l'image « d'une autre mère », « la mère de la petite enfance » pourra alors apparaître, comme celle qui pouvait aussi la réchauffer et se montrer tendre quand Alice, malade, venait se blottir contre cette mère charnelle, dont le rire si particulier et inimitable, raisonne encore dans sa mémoire.

Cette transmission par l'écriture, forcément subjective d'une expérience analytique m'a mené à la relecture du texte de Guy Rosolato *La relation d'inconnu* (édition Gallimard 1978), qui nous rappelle que « dans le processus de création qui spécifie la vie, la relation d'inconnu, renvoie à la scène primitive, maintenue dans un souvenir insaisissable, mais reconstruit, ayant sa place dans la vie psychique, juste et y compris dans ses dramatisations les plus dévastatrices, surmontées ; l'activité de pensée et de découverte, devient une commémoration de ce désastre obscur, mais aussi son dépassement dans la création ».

Enfin, et pour questionner Jeanine Altounian, dans sa relation à l'analyse et à l'écriture dans son travail de traductrice des œuvres de Freud et d'écrivain sur la mémoire du génocide arménien, je reprendrai la métaphore employée par François Gantheret lorsqu'il écrit : « les analystes et les écrivains sont des rodeurs de frontières, domaine qu'ils fréquentent et dont ils reviennent avec des mots vivants, (ce domaine) n'appartient à personne et le temps des urgences et des délais, des commencements et des fins n'y a pas cours ».

L'écriture et le miroir, un enfant se dessine

Hélène Do Ich

Notre ARCC s'est penché, plusieurs années sur l'écriture de l'expérience analytique.

Nous avons tenté d'écrire la clinique, de trouver des mots pour traduire le travail en séance...

Nous avons étoffé cette recherche par la lecture de Freud, d'autres analystes, et des écrivains.

Avec nos invités, nos interlocuteurs, nous les avons lus, nous avons fait travailler leur lecture dans le groupe avant de les rencontrer, dans le souci de rester au plus près de la séance analytique quand nous les recevions, et de reconnaître la singularité de chaque psychanalyste habité par le fonds commun de l'analyse.

Nous avons invité des analystes pour parler d'écriture. Janine Altounian nous a apporté toute la saveur de sa lecture de Freud en allemand, son expérience de la confrontation en équipe et la question de traduire : comment garder la saveur d'une langue originaire pour la transmettre au lecteur d'une autre langue ? Elle témoigne du plaisir de traduire un texte à plusieurs : quand elle entend toute la profondeur d'un mot de Freud en allemand et cherche désespérément à le traduire, si quelqu'un trouve le mot en français, c'est un partage très reconstituteur. Ces butées, cet intraduisible, ravivent la lecture de Freud.

Paule Lurcel devait dialoguer avec Janine Altounian et vous tous, autour de la traduction. En l'absence aujourd'hui de Janine Altounian, nous nous associons aux hommages rendus à Jean Laplanche.

Dans notre atelier, nous avons tenté de nous soutenir pour écrire. Cette expérience de travailler à plusieurs un texte pour le transmettre à d'autres, nous la reprendrons avec

un homme qui se confronte au théâtre. Wajdi Mouawad, dramaturge canadien d'origine libanaise, a présenté à Avignon trois de ses pièces : *Littoral*, *Incendies*, *Forêts*, dans la cour d'honneur du Palais des Papes, du crépuscule à l'aube. Il disait, je le cite : « Le théâtre est l'art que je pratique... pendant le temps des répétitions on regarde cet objet qu'est *Littoral* ; comme je ne peux le saisir dans son entièreté, je leur dis ce que je vois de mon point de vue, mais j'ai besoin du récit de celui qui est assis de l'autre côté pour que je puisse compléter ma vision de l'objet. » Wajdi « trouve des mots » pour dire ce que nous avons éprouvé dans notre petit groupe, quand nous discutons ensemble d'un texte qui commençait à prendre forme pour l'un d'entre nous. Nous mettions sur la table un souvenir de lecture, un souvenir de séances - déplacement d'un souvenir d'enfance ? L'échange nous permettait, ensuite, de nous confronter à l'expérience solitaire de l'écriture mais en précisant notre pensée, pour que d'autres puissent nous suivre quand nous tentions d'approfondir une expérience analytique singulière.

Dans l'écriture théâtrale, trois protagonistes : l'auteur, l'acteur et le spectateur ; dans l'écriture analytique on retrouve l'analysant, l'analyste et ceux à qui s'adresse l'écrit ; les jeux en miroir font que l'analyste, notamment, est parfois celui qui s'analyse.

La *répétition* permet au metteur en scène-écrivain et aux acteurs d'intérioriser une création en gestation, de s'identifier aux personnages, d'habiter un drame intime qui devient partageable, tout ceci permet à la représentation de se mettre en place.

Nous retrouverons la répétition dans la cure, comment l'écriture en donnant une forme à ce qui a été en mouvement dans la cure, transforme la répétition en représentation.

Un analyste pourrait-il dire « la psychanalyse est l'art que je pratique » ?

L'une des différences fondamentales réside dans la visée thérapeutique. Ce temps premier de la rencontre avec une souffrance, irréductible à l'écriture, m'évoquerait une pratique artisanale plus qu'artistique. Je pourrais dire : « la psychanalyse, c'est ce que je pratique ».

Je définirais donc deux scènes, l'une où je suis avec mon patient et l'autre où je tente, par l'écriture, de me ressaisir de l'expérience vécue dans la première scène et de la transmettre... Elles sont indispensables l'une à l'autre... Quand nous écrivons, nous tentons de faire entendre à d'autres la répétition dans le transfert d'une scène infantile que nous ne pouvons qu'entrevoir en séance. Souvent nous perdons ce qui en séance avait dégagé un nœud qui entrecroisait plusieurs temps de la vie du patient, ça ne parle plus... Quelquefois, c'est en écrivant que l'interprétation surviendra, tout le matériel de la séance, de l'analyse, s'éclaire alors et peut se réorganiser en s'adressant au lecteur... En ce sens, traduire pour d'autres l'expérience vécue en séance, peut repositionner l'analyste dans le transfert et lui faire retrouver ce fil rouge qu'il a perdu en présence du patient. Sans ce travail d'écriture, dans l'après-coup de la séance, l'analyse peut être enfermée dans une répétition stérile.

L'écriture fait bien partie d'un ensemble de dispositifs mis en place par Freud, afin de tenir le transfert et préserver la méthode analytique. La lecture de Freud me paraît un des axes qui structure mon écoute d'analyste et, quand j'écris pour approfondir l'expérience vécue en séance, je repars souvent du texte freudien.

Pour approcher la complexité de l'expérience vécue dans l'analyse, je reprendrai l'écrit de Freud sur « L'homme aux loups ». Quand je l'ai relu, l'expérience vécue avec « l'homme aux loups », entre 1910 et 1914, a résonné avec le texte du *souvenir-écran* où Freud retrouve un souvenir d'enfant et d'adolescent... L'homme aux loups parle dans les séances d'un rêve qu'il aurait fait à 4 ans, il apporte un dessin qu'il fait adulte pour Freud. Freud, aux prises avec le retour du souvenir du rêve de l'homme

aux loups, écrit¹ : « Nous ne nous attacherons qu'à cette seule action à laquelle le rêve donne expression. Il nous faudra plus tard nous rendre compte que ce n'est pas en l'occurrence un seul courant sexuel qui procéda de la scène originaire mais toute une série de ces courants, véritablement un éclatement de la libido. En outre nous ne devons pas perdre de vue que l'activation de cette scène (j'évite à dessein le mot : souvenir) a la même action que si elle était une expérience vécue récente. La scène agit après-coup et n'a entre temps, dans l'intervalle entre 1 an ½ et 4 ans, rien perdu de sa fraîcheur. »

Cette expérience vécue avec le patient, nous pouvons la rapprocher de ce que Freud avait écrit dans le souvenir-écran. Petit garçon, il joue avec son neveu et sa nièce qui ont le même âge que lui. Les deux garnements arrachent à la petite fille un bouquet de pissenlits qui leur semble plus beau que le leur. Freud associe ce souvenir à son émoi d'adolescent attiré par une jeune fille à la belle robe jaune.

C'est à l'adolescence et nous pourrions penser par le travail psychanalytique de l'écriture, que se reconstruit le souvenir-écran de l'enfance. L'art de l'écrivain nous permet de nous identifier aux enfants, à l'adolescent, de visualiser la scène et de nous en souvenir... Freud a mis au travail son expérience vécue, dans les séances, comme à sa table d'écriture... On ressent combien reprendre l'expérience avec l'homme aux loups lui permet de préciser théoriquement ce qui, dans le transfert, sera source de transformation psychique chez le patient et, j'ajouterai, chez l'analyste.

1 Traduction par l'équipe avec J. Laplanche comme Directeur scientifique, dans S. Freud « À partir de l'histoire d'une névrose infantile », *OCF*, XIII, PUF, 1988, pages 41-42.

Autre traduction par M. Bonaparte et M. Loewenstein, « L'homme aux loups : une névrose infantile », *Cinq psychanalyses*, PUF, 1^{ère} éd. 1954, pages 355-356 :

« Nous ne nous attacherons qu'à celui de ces effets que le rêve exprime. Il nous faudra par la suite nous rendre compte du fait que ce ne fut pas un seul courant sexuel qui émana de la scène primitive, mais toute une série de courants ; la libido de l'enfant, par cette scène, fut comme fendue en éclats. En outre, il nous faudra nous représenter que la réactivation de cette scène (j'évite exprès le mot « souvenir ») a le même effet que si elle était un événement récent. La scène agit après-coup et n'a cependant, durant l'intervalle entre 1 an ½ et 4 ans, rien perdu de sa fraîcheur. »

La patiente dont je vais vous parler a le même âge que le petit Sigmund dans le souvenir-écran, le même âge que l'homme aux loups quand il rêve...

Corie (le prénom de Corie est emprunté à une femme, peintre contemporaine) est une petite fille qui n'a pas tout à fait 4 ans quand ses parents viennent me rencontrer ; ils s'interrogent sur son entrée à l'école, difficile non dans les apprentissages mais dans la relation aux autres enfants, et sur sa manière de se tortiller les mains ou de les laver si souvent que cela pose problème en classe. La mère de Corie est venue seule pour me parler de sa petite fille. Très vite elle a pu évoquer sa grossesse, très avancée quand elle s'est aperçue qu'elle était enceinte. La naissance a bouleversé sa vie, elle a dû arrêter des études, perdant tout bénéfice d'un concours difficile... Son compagnon était auprès d'elle mais ne pouvait guère l'aider, pris dans une histoire difficile que cette naissance réveillait. Il se reverra dans l'escalier, entendant les pleurs du bébé, pris d'angoisse « pas savoir si j'y vais ou si je pars ». Quand il voit Corie se tortiller les mains, il ressent la même angoisse. La réactualisation de l'expérience vécue le fait parler au présent. Sa femme pourra lui dire : « Si j'avais vu quelqu'un dans l'état où j'étais, je l'aurais aidé et toi tu n'as rien fait ». En séance, j'ai pu exprimer que le père devait d'abord survivre. C'est un moment très fort pour la mère et le père. La naissance de leur fils, il y a quelques mois, lui a permis de se sentir enfin père.

Cependant, avec sa femme, ils s'inquiètent de voir leur petite fille en peine : les pleurs de son frère sont insupportables pour elle, il faut s'occuper du petit tout de suite. Elle semble toujours sur le qui-vive, alors que les parents sont maintenant mieux dans leur vie de famille.

Pour sa première séance, Corie vient avec sa maman ; elle s'assied sur la petite chaise devant la table où sont posés crayons, feutres et pâte à modeler ; elle se tortille les mains, proche de sa maman assise à côté d'elle, mais distincte.

Je m'adresse à elle qui me regarde : « Tes parents sont venus pour que tu puisses me parler de ce qui se passe pour toi, Corie. » Elle se met à dessiner un bonhomme,

elle nomme la tête, les mains et les doigts qu'elle compte jusqu'au tout petit... « le riquiqui »... Je dis : « Il est riquiqui le tout petit, petit doigt. » Elle écrit très sérieusement son nom sous son dessin. Le R de son nom, avec le rond et les jambes, est le reflet du ventre et des jambes de ce bonhomme qui devient son autoportrait... Elle me donne son dessin ; je lui parle de « ce R, on dirait qu'il a un ventre et des jambes pareils que toi sur le dessin »...

Plus tard je pourrai penser, en en parlant dans notre atelier, à ce R qu'entoure la rondeur du O, plus maternel, et le i avec son point sur le i, plus paternel, leur différence faisant apparaître la différence des sexes.

Mais revenons à la séance où Corie, après m'avoir triomphalement donné son autoportrait, repart vite à sa place pour reprendre les feutres... « Mon petit frère quand il sera grand, à côté c'est moi, Corie »... Ils semblent tous les deux danser... couple triomphant... Ensuite, la maman toute petite, le tracé régresse au bonhomme têtard, à peine visible en jaune.

Enfin, le papa sur ses jambes mais sans bras : « Il va soigner la maman », explique Corie... Sur le bord du dessin, on ne sait trop s'il arrive ou s'il part...

Je suis stupéfaite par ce dessin qui m'évoque les entretiens avec les parents, où Corie n'était pas. Je revois l'image du père dans l'escalier, pétri d'angoisse en entendant les pleurs du bébé, ne sachant s'il monte pour les retrouver ou s'il descend pour s'enfuir.

Le couple des enfants pourrait reléguer les parents à une place secondaire, mais l'histoire permet d'entendre aussi que ce bébé jaune est tantôt la petite maman épuisée, tantôt Corie bébé, tantôt le petit frère, tantôt le père, bébé abandonné qui se tord les mains...

Je penserai à l'adolescente à la belle robe jaune comme les pissenlits du souvenir-écran freudien. Le dessin ramène les fantômes dans le transfert et ravive « ce moment où », disait Lacan, « s'achève le stade du miroir qui inaugure, par l'identification à l'imago du semblable et le drame de la jalousie primordiale, (...) la dialectique qui lie le je à des situations socialement élaborées. »

Quelques séances plus tard, Corie reprendra en pâte à modeler le dessin de famille ; surmontant courageusement son dégoût pour l'odeur de la pâte et son impulsion à aller se laver les mains dès qu'elle la touche. Tout en se tortillant les mains, elle fait un bonhomme, elle commente « un boudin bleu qu'on écrase pour le ventre et les jambes » puis, à côté, « un bébé, mon petit frère, orange, une grosse tête... non, une petite » « y prend la main du papa. »

Je remarque (sans le dire) qu'elle nomme le papa, quand le bébé garçon prend la main du père ; je repense au père qui avouait être devenu papa avec son fils. Ensuite, c'est elle, Corie, en rose... Enfin, elle prend le blanc, « on le voit pas », c'est la maman.

Tout en faisant Corie, puis la maman, elle parle des autres qui ont touché les jouets qu'elle avait si bien rangés en partant la dernière fois... Elle fait des boudins rouges pour la maison qui entoure la famille...

Ensuite il faut ranger, comme à chaque fin de séance. La petite table, avec la famille, va sous mon bureau « ça fera une maison ». Ferme, animaux et personnages sont sous la petite table, la petite chaise se glisse aussi sous la petite table. La grande chaise devant va permettre de « fermer à clé pour que les voleurs, les autres, n'y touchent pas »...

Corie me fait penser à la petite Piggie qui rangeait si soigneusement tous les jouets avant de quitter Winnicott. Je perçois combien il est dangereux, pour Corie, de se laisser aller à la régression en séance. Tout ce vécu dans le transfert pourrait-il déranger le « je » ? Quand Corie revient, c'est avec son cartable à roulettes. - « Tu es venue avec ton sac d'école... ». Elle est très fière et sa maman dit qu'elle voulait absolument me le montrer... Fugitivement, en la voyant arriver, j'ai repensé à la petite Piggie, le jour où Winnicott l'appelle pour la première fois Gabrielle ; c'est ce souvenir qui habite ma remarque.

À partir de ce jour, elle pourra parfois me parler de ses copains et copines à l'école et de sa maîtresse... Son copain préféré a un prénom qui évoque le sien, mais

« pour les garçons ». Conquête de sa place sociale et de sa féminité qui rejaillit sur son identité, lui permet d'assumer une image, là où elle a été pour les parents un revenant... Ce que les parents, dans un premier temps, ressentent comme envahissant, déstabilisant va pouvoir, alors, être repris par eux en séance. Corie se ressaisit de cette perche et transforme une perturbation en avancée théorique.

Un jour en regardant par la fenêtre, à la séance, elle dit, songeuse « ici, y a pas d'arbres, à la maison y en a » ; alors, elle fait en pâte à modeler un arbre, à côté un bonhomme à qui elle ajoute un nombril ; entre les deux, « un chemin qui va devant et derrière »...

Je remarque, un peu émerveillée, que le nombril signe, en effet, la différence entre les personnes et les arbres. Je reste songeuse, pensant à « ce nœud de servitude imaginaire que l'amour doit toujours redéfaire ou trancher... », disait Lacan. Corie soulève son pull, comme pour montrer son nombril, en fait caché par un tee-shirt, et va vers sa maman qui dit : « le nombril, c'est la trace de la naissance ». La mère ajoute, à mon adresse : « On en a parlé à la naissance du petit frère quand le cordon est tombé ». Corie se dégage des images parentales, porteuses du traumatisme qu'elle représentait pour ses parents. Elle a été un fantôme. En s'adressant à moi, dans le transfert, elle devient une petite fille qui transforme la part obscure de ses premiers investissements.

La mémoire transférentielle qui se développe chez l'analyste est une curiosité qui mériterait d'être approfondie. Elle ne ramène pas un souvenir, disait Freud, mais une expérience vécue, ici avec l'homme aux loups, et qu'il fait revivre au lecteur par le récit qu'il en fait. C'est cette expérience vécue avec l'enfant qui me permettra de relire autrement le texte de M. Gribinski sur les séparations imparfaites où il évoque le stade du miroir.

À partir de ces lectures et des séances avec Corie, se construit une double hypothèse : le corps de l'écrit, comme l'image pendant le stade du miroir, porte en lui une part de cette situation initiale traumatique ; cependant s'y ajoutent des fantasmes œdipiens beaucoup plus élaborés... Quand survient l'écriture chez

l'enfant dans notre culture, c'est le moment du déclin de l'Œdipe, où il renonce à ses objets œdipiens. L'écriture introduit l'enfant dans une autre forme du langage, qui peut le libérer des entraves rencontrées dans son premier rapport à la langue, mais l'amène à renoncer à une partie de lui-même. Ce passage risqué peut être aussi traumatique que le passage d'une langue à l'autre.

Je tente d'entrevoir comment l'écriture peut aussi se refermer sur elle-même, miroir aliénant qui peut faire perdre le mouvement de la vie personnelle, amicale ou créatrice ? L'identification court le risque de devenir caricaturale si elle ne se confronte pas à la différence des générations. Les temps - le futur « ça fera une maison », parfois le passé simple - traduisent que l'enfant fait une différence entre l'époque où a vécu l'adulte et la sienne ; ils permettent à l'enfant d'assumer qu'il n'est plus pris dans une identification figée et qu'il peut jouer à faire comme le grand, mais à sa façon à lui.

Corie, pour sortir des identifications mortifères peut formuler que, contrairement à l'arbre, l'être humain par son nombril sait qu'il a été porté par un être dont il doit se séparer pour aller et venir. L'homme ne peut habiter, sur ses pieds, qu'un lieu d'exil...

Nous verrons, avec Micheline Segay Dorléans, comment l'analyse d'un adulte se confronte à ces identifications figées dans le temps, à ces anachronismes.

Corie m'a permis de me représenter le lien entre une séance analytique et son écriture. Quand elle écrit son nom sur le dessin d'elle-même, l'enfant alors « assume son image » et s'en détache, moment où elle représente ses objets œdipiens et s'en déprend pour entrer dans la relation aux autres enfants. L'entrée dans l'écriture aura confronté Corie à sa naissance et, dans la cure, se seront dessinées la naissance de son identité, la différenciation sexuelle et générationnelle.

En miroir, le projet d'écrire entraîne chez l'analyste une foule de pensées. Il va devoir supporter ce moment où sur la page blanche, tout cela semble un brin ridicule,

riquiqui - dirait Corie. L'écriture s'appuie sur les écrits d'autres analystes mais tente de mettre en forme une expérience analytique personnelle.

L'analyste, un peu déçu, est contraint de se remettre au travail pour transmettre par l'écrit ce temps de régression, induit par la cure, pendant lequel il s'est laissé habiter par le dialecte et les images du patient. L'écriture rencontre l'expérience analytique et la transmet, quand elle plonge le lecteur dans une rêverie qui lui permet d'entendre cet arrière-fond...

L'écriture pour sortir de la mélasse

Micheline Segay Dorléans

L'expérience de travail d'écriture au sein de cet ARCC fut une belle traversée, balisée par les rencontres et la pensée de chacun dans sa singularité. Au fil du temps, les échanges enrichissaient notre toile de fond aussi bien clinique que théorique, littéraire et psychanalytique. Esquisses ou croquis personnels, première mise en forme reprise dans le groupe, échanges qui relançaient un travail plus solitaire de réécriture.

Dans son texte, Hélène Do Ich nous a fait part de l'importance des échanges préalables nécessaires à Wajdi Mouawad, avant de faire face à l'écriture solitaire de ses scénarios.

La psychanalyse, la cure, nous renvoie à bien d'autres scénarios dont Freud fut le premier traducteur, chercheur, théoricien et écrivain. Il n'a pas hésité à remettre sur le métier sa pensée, il a su transmettre l'intérêt d'une telle discipline pour comprendre la vie d'âme, l'écriture en a révélé toute la complexité.

Trouver les mots justes renvoie aux différentes traductions de son œuvre afin que le sens des mots et de sa pensée nous soit livré au plus près de sa forme originelle. « Des mots, des mots, des mots » disait Hamlet, la parole les rassemble, objets précieux de la psychanalyse, ils sont au centre de la cure. Des mots, toujours des mots avec une part d'insaisissable, comme le dit Edmundo Gómez Mango : « Le poète et l'analyste soupçonnent les mots, toujours imparfaits, qui s'approchent de ce qu'ils désignent sans pouvoir l'atteindre ; malgré l'étymologie qu'ils portent avec eux, ils ont du mal à se souvenir d'où ils viennent et ils ne savent pas où ils vont »¹.

L'écriture psychanalytique tente de les capturer, ils sont chargés des effets « d'après-coup » déployés au sein de

la cure et dans le transfert, tant du côté de l'analysant dans le jeu de la résistance et du processus de perlaboration, que du côté de l'analyste dans le jeu de l'élaboration et de l'interprétation. Quel statut faut-il donner à la répétition qui marque une quête d'élaboration pour penser le traumatique, le manque, hors représentation de chose ? Ce que Bernard Chervet appelle, je le cite : « La représentation du manquant se saisit toujours du reste et de ce qui fut, avant l'effacement »².

Des mots, des paroles qui s'envolent, des paroles perdues, des paroles retrouvées, l'écriture psychanalytique ne subit-elle pas la même dynamique ?

Dans cette perspective, je vais tenter de vous transmettre comment le travail d'écriture m'a permis une traduction de certains mots et pronoms que je découvre comme des termes qui condensent l'excitation pulsionnelle chez ce patient adulte que j'appellerai Dominique. En séance, par leur insistance et leur répétition, ses paroles prenaient une valeur d'obscur en quête de sens. Dans son imperméable trop grand pour lui, Dominique se déplaçait comme un petit vieux. Lors du premier entretien, le visage émacié, pas rasé, les traits tirés, Dominique avait le regard angoissé, il quitta son imperméable, le coinça dans le bras du fauteuil et s'assit, il se plia en deux s'appuyant sur ses cuisses, il transmettait un état de grande souffrance. Dominique dormait peu et mal, tenaillé par une angoisse et une culpabilité qu'il mettait sur le compte d'une faute professionnelle. Il se présentait comme sans espoir de sortir de ce qu'il appelait « sa sombritude » ou « sa mélasse » mais lorsqu'il parla de sa femme et de ses enfants, il put évoquer un souvenir heureux, me laissant penser qu'il n'était pas

¹ E. Gómez Mango, *Un muet dans la langue*, « Connaissance de l'Inconscient », Gallimard 2009.

² B. Chervet, « L'après-coup. La tentative d'inscrire ce qui tend à disparaître », *RFP*, n°5, *L'après-coup*, tome LXXIII, décembre 2009 p. 1364.

complètement englué et tenu dans l'étau de la mélancolie, dans la mélasse. « Sombritude », « mélasse », je suis sensible à ses mots, à ce qu'ils transmettaient comme différents niveaux psychiques. Ces mots traduisaient deux états intérieurs : « La mélasse » m'évoquait du sensoriel, du corporel, de l'indifférencié, de l'englué. « La sombri-tude », dans ce néologisme Dominique tentait de définir un état intérieur intime, plus sombre que l'inquiétude.

Petit à petit, je me suis aperçue que Dominique avait une singulière façon de commencer certaines séances, souvent les plaintes mélancoliques étaient au premier plan mais quelques fois, Dominique égrenait des mots comme « bateau, chemin, oiseau, peinture, musique ».

D'abord j'étais déconcertée par cette litanie, je pensais ensuite aux jeux avec les mots dont les petits sont friands puis, pendant une séance, je me suis souvenue de la couverture d'un livre de poésie pour enfants avec à l'intérieur des inventaires de J. Prévert. En écrivant, je repensais au poème de Prévert *La promenade de Picasso*³. Je vous en cite le début :

Sur une assiette bien ronde en porcelaine réelle

Une pomme pose

Face à face avec elle

Un peintre de la réalité

Essaie vainement de peindre

La pomme telle qu'elle est

Mais

Elle ne se laisse pas faire

La pomme

Et la voilà qui tourne

Dans une assiette réelle

Sournoisement sur elle-même

Doucement sans bouger

Et comme un duc de guise qui se déguise en bec de gaz

Parce qu'on veut malgré lui lui tirer le portrait

La pomme se déguise en beau bruit déguisé...

Peu à peu les litanies de Dominique prenaient sens, je pouvais entendre que les mots images, « bateau, chemin, oiseau » qui m'évoquaient le mouvement de

déploiement de son imaginaire, contrastaient avec les mots « peinture et musique », reflet de sa sensibilité artistique. Je percevais que ses mots étaient des reliquats de souvenirs d'enfance, ayant la valeur de souvenir-écran, aussi traduit par souvenir-couverture. Au fil des séances, à certains moments, ce sont les pronoms utilisés par Dominique qui m'ont déconcertée, ils avaient un caractère d'étrangeté, sorte de monologue intérieur dans lesquels je n'arrivais pas à identifier les jeux des places transférentielles. Il disait : « Ici c'est comme si j'étais pris la main dans le sac, qu'est-ce qu'elle comprend de tout ça celle-ci ? T'es tombé là dedans, dire ceci cela, ne rien dire, marmonner ». Je reprends « tomber », il me répond « dans la mélasse ».

En écrivant, je me souviens des premières consultations où Dominique perdait tout espoir de sortir de la mélasse.

Il ne peut y avoir de psychanalyse sans travailler avec ce que Freud appelle : « les forces les plus explosives »⁴. Dominique les laissait surgir dans ses mots. Devant l'intensité du transfert vers quoi pouvait-il basculer ? Il me fallait m'appuyer sur cette poussée de la pulsion pour élaborer les aspects les plus fragiles de Dominique.

Dominique proche de l'explosion se mettait à invectiver : « tu te prends pour qui, t'es comme la grenouille qui veut être plus gros que le bœuf » ; tu fais semblant avec ton savoir. T'as ingurgité, t'as ingurgité, tu voulais faire plaisir à papa et maman, ton père tu l'as roulé dans la farine. Elle, elle n'était jamais contente, elle a toujours l'œil noir rivé sur moi ».

En séance, ces moments singuliers m'évoquaient d'une part l'image d'un enfant boudeur qui marmonne en sachant que quelqu'un peut l'entendre et d'autre part, l'enfant, qui dans le ressassement, s'enferme dans un mouvement auto-érotique pour se préserver de cet « œil noir » qui le persécute. Moment d'inquiétante étrangeté où je devais être là et aussi mise à distance, répétition dans le transfert d'une relation maternelle déroutante où l'amour qu'il avait pour son père déclenchait les foudres maternelles.

3 J. Prévert, *Paroles*, édition Gallimard 2010.

4 S. Freud, « Quelques remarques sur l'amour de transfert », *OCF*, Tome XII, 2005.

Un jour, il raconte : pendant les vacances d'été, il est à la plonge, sa mère travaille au bar, elle est dans ses souvenirs charmants et rit aux éclats. Le soir, ils rentrent ensemble « bras dessus bras dessous ». À la maison, sa mère change d'humeur, elle devient « grincheuse et triste comme un bonnet de nuit ». Dans un mouvement associatif Dominique relate un autre souvenir : son grand-père disait que sa grand-mère était « grincheuse, triste comme un bonnet de nuit » et pouvait se taire pendant des jours.

Dominique se souvient de ce grand-père qui tapait sur une marmite, était-ce de colère ou de rage ? En séance Dominique est fasciné et terrorisé. « Grincheux, triste comme un bonnet de nuit », ces mots, Dominique les retrouve et les reprend pour dire sa « sombritude ». J'entends les aspects infantiles, le « Grincheux » l'un des nains avec son bonnet dans le conte de *Blanche Neige*, avec le cortège de fantômes que le mot « bonnet de nuit » contient. Plus tard, en séance, Dominique se plaint de sa « sombritude » qu'il retrouve au petit matin, lui revient la scène de la douche qui le surprend : « Je m'astique, je n'y avais jamais fait attention, je veux peut-être devenir transparent ? » Dominique se remémore : il était déjà grand, 6/7 ans, sa mère le lave comme s'il était très sale, « elle m'astiquait ». Son père intervient pour arrêter. Autre scène : c'est le moment du bain, il avait 3/4 ans sa mère le plonge dans l'eau trop chaude, il est tout rouge, ce qui lui vaut le surnom « d'écrevisse » donné par son grand-père. Dominique se souvient : « j'avais la peau en feu ».

J'entends l'intensité de l'activité masturbatoire, les scènes très excitantes, le rouge de la honte, la mélasse qui lui colle à la peau. Je repense au drame de la tunique empoisonnée qui attaque la peau de celui qui la porte, tunique donnée par Nessus à Déjarine lui faisant croire qu'elle lui rendra Héraclès fidèle alors que la tunique va le brûler à mort. J'acceptais de tricoter avec mon contre-transfert, le plaisir et la cruauté étaient présents, j'avais à endosser une identification maternelle très excitante où cohabitaient le maternel et la cruauté.

Dans « m'astiquer » j'entends aussi : la mastication, la rumination, le ressassement, où il se perd. Avoir entendu

le double sens de m'astiquer, même si je n'en ai rien dit a permis à Dominique de retrouver un père qui existe, le protège et le fait exister.

En séance Dominique retrouve une scène : quand il avait dix ans, son père écrit à sa mère absente depuis plusieurs mois. Cette construction réinterprète de manière moins traumatique un moment de sa toute petite enfance : quand il était tout bébé, sa mère s'était absentée plus d'un mois pour raison de santé. Il se souvient de son père en train de lire les lettres de sa mère, puis son père qui écrit à sa femme « sa page d'écriture ». Les enfants ne devaient pas le déranger, Dominique se sentait exclu.

Le couple se reformait dans l'éloignement. L'écriture entre le père et la mère permettait la représentation de la scène primitive et ouvrait à Dominique un espace mental. Entre l'expressivité de ses mots et le dévoilement de la sexualité infantile, le traumatique menait la danse et donnait son vif aux séances.

Ces souvenirs, cette remémoration et ce moment traumatique dissimulaient-ils l'élaboration nécessaire pour faire face à l'énigmatique et au manque ?

Entre le présent/passé de la séance qui s'actualise dans le transfert, l'écriture analytique ne serait-elle pas le passeur d'un reste intraduisible et qui relance ? Des mots, toujours des mots.

Introduction à l'ARCC Art et processus de créativité

Olivia Todisco

Notre ARCC, qui se réunit depuis bientôt 3 ans, a pour thème l'analyse des processus de créativité dans le domaine de l'art, en particulier l'écriture et la peinture. La régression de l'appareil psychique vers l'hallucinatoire, vers un mode de perception originaire (Maldiney), ne participe-t-elle pas à la fabrication d'une œuvre ? Beaucoup d'écrivains Pierre Michon, Annie Ernaux, parlent de la nécessité d'halluciner le réel, une scène etc..., Rimbaud nous dit que la poésie est une parole qui hallucine.

Quant aux peintres, certains (par exemple Pierre Soulages) parlent de leur travail en terme de présentation et non de représentation : nous nous intéressons donc à l'émergence de la forme, à la question de la présentation-représentation.

Chaque intervenante a choisi une question ou un artiste qui lui tient à cœur ; leurs exposés forment les pièces d'un puzzle que l'auditeur aura, nous l'espérons, plaisir à envisager.

Voir avec Léonard de Vinci, processus à l'œuvre dans l'élaboration du tableau : La Vierge à l'enfant avec Sainte-Anne (Musée du Louvre)

Brigitte Chervoillot Courtillon

Dans *Le traité de la peinture* Léonard de Vinci écrit : « L'œil sert de fenêtre au corps humain, par où l'âme contemple la beauté du monde et en jouit, acceptant ainsi la prison du corps, qui sans ce pouvoir, ferait son tourment. L'œil, maître de l'astronomie, auteur de la cosmographie, conseiller et correcteur de tous les actes humains, il est le prince des mathématiques. Ses disciplines sont tout à fait certaines, il a permis l'annonce d'événements futurs grâce au cours des étoiles, il a engendré l'architecture, la perspective, la divine peinture ô la plus excellente de toutes les créatures de Dieu.»

Dans cet éloge de l'œil, un grand nombre d'activités nommées ne peuvent se réaliser que grâce au couple œil-main. C'est en dessinant que la vision de Léonard devient plus claire (cf. ses dessins anatomiques mais aussi ses écrits où coexistent réflexions et dessins).

« Créer, construire étaient pour lui indivisibles de connaître et de comprendre », écrit Paul Valéry dans sa préface aux *Carnets de Léonard de Vinci*.

Dans un premier temps, Léonard, par sa capacité d'observation, distingue les différentes analogies existantes dans la nature, par exemple entre celles de l'air et de l'eau. Il écrit : « l'air se meut comme un fleuve emportant les nuages avec lui, de même que l'eau courante charrie tout ce qui flotte sur elle ». Ce principe de l'analogie s'avère insuffisant. Ce qui est perçu doit être décomposé. Par exemple, pour comprendre la vue il étudie l'œil, son organe, il procède de la même manière pour la lumière à partir d'études sur l'ombre et ses reflets. Il découvre alors les lois qui régissent le fonctionnement de cette Nature grâce à l'outil mathématique. Nature avec un grand N car pour lui il y a une continuité entre le microcosme et le macrocosme. Mû par sa curiosité il cherche à comprendre, à l'origine, le secret de chaque chose.

Observer, percevoir, savoir voir, saisir les formes par leurs causes, concevoir, autant d'activités de l'esprit que pratiquait Léonard. C'est pourquoi il pouvait affirmer « que la science de la peinture réside dans l'esprit qui la conçoit, d'où naît ensuite l'exécution bien plus noble que ladite théorie ou science ». La réunion de deux mondes, celui de l'intelligible et celui du sensible est au principe de la peinture de Léonard.

La vision, car intégrant la qualité, est au dessus des sciences.

Nous connaissons clairement, dit Léonard, que la vue par rapides observations découvre en un point une infinité de formes, néanmoins elle ne comprend qu'une chose à la fois. Pensée que je rapprocherai de celles de Paul Valéry : « Nous percevons bien plus que nous pouvons concevoir ». Mais il va plus loin encore car il pense que notre esprit est limité et infirme. Que veut-il dire ? Selon lui, « la plupart des gens y voient par l'intellect bien plus souvent que par les yeux. Au lieu d'espaces colorés, ils prennent connaissance de concepts ». Certes les formes colorées intéressent Léonard, mais sa passion se concentre surtout sur la naissance du mouvement des formes et leurs incessantes métamorphoses, les formes en mouvement.

Pour Léonard, comme l'écrit Daniel Arasse, « à l'origine de tout, comme principe de tout, se trouve le mouvement ». Le mouvement est au cœur du monde naturel. Son observation et son investigation seront l'objet d'un grand nombre d'écrits et figureront aussi dans ses tableaux.

Nous retiendrons seulement deux éléments : l'eau sous la forme de tourbillons et l'air, invisible en soi, seule est visible son action sur les choses. Léonard créera notamment la perspective atmosphérique obtenue par un dégradé bleuté dans les paysages. L'eau et l'air combinés à

l'action des puissances à l'œuvre telles que le mouvement, la force, la pesanteur, la percussion seront par exemple le thème du dessin *Orage sur la vallée alpine* (planche 1). Ils atteindront leur paroxysme dans les derniers dessins de Léonard *Les déluges* (planche 2). Les déluges dont la spirale tourbillonnante est désignée par Daniel Arasse comme forme symbolique (planche 3).

Ces visions, combinant science et imagination, sont au plus près de l'origine de la création de la forme voire même, pourrait-on dire, de l'originaire (non seulement au niveau temporel mais structural, l'eau génératrice de vie ou de mort). Jean Laplanche dans *Les problématiques* y voit comme des présentations non figuratives et comme s'il y avait dans ces dessins du déluge, je le cite, « la suggestion d'un niveau pulsionnel pur, quelque chose qui se trouverait au plus près d'une liaison tout à fait primitive de l'énergie libre ». Au plus près de l'originaire sera aussi l'invention par Léonard de l'esquisse informe que nous aborderons par la suite.

En empruntant la voie ouverte par Jean Laplanche, ne pourrait-on appréhender dans les différents dessins des chevelures l'action de cette énergie mais cette fois liée (planches 4-5).

Léonard, dans son traité de la peinture nous en indique le chemin « Observe le mouvement de l'eau à la surface, combien il ressemble à celui de la chevelure, laquelle en a deux, l'un suivant l'ondulation de la surface, l'autre les lignes des courbures. » Ce mouvement, Léonard le retrouve aussi dans les jeux d'ombre et de lumière, écoutons le : « le premier degré de l'ombre ce sont les ténèbres et le dernier la lumière ». Il nomme d'ailleurs la vision intérieure « œil des ténèbres ». Toujours mouvante, l'ombre qui n'appartient pas aux choses est ce qui fait voir les choses. L'aboutissement en sera la technique du *sfumato* appliquée à l'ensemble de la surface du tableau. Il vise à rendre imperceptibles, à force d'indétermination la surface et les confins des corps opaques peut-on lire dans le traité de la peinture. Il en résulte un détachement de la figure du fond mais aussi la profondeur du champ.

Dans le dessin de *La tête de jeune femme échevelée* le *sfumato* modèle le visage pour créer le relief et la grâce (planche 6). La grâce selon Vasari apparaît entre le vu

et le non vu. En outre, comme le suggère Daniel Arasse, il pallie en fait l'immobilité de la peinture. Les tableaux de Léonard donnent à voir ces multiples passages de l'invisible au visible, de l'interaction constante entre l'environnement et la ou les figures humaines.

Le mouvement est aussi au cœur de l'être humain. Les mouvements de l'âme vont être représentés picturalement à travers les mouvements du corps. Les formes agissantes (que ce soient les passions, les affects, l'âge, les sensations de l'esprit) sont visibles par leurs effets sur la surface du corps. Léonard saisit « la figure en mouvement » (expression empruntée à Daniel Arasse) dans son individualité comme dans son ensemble en relation avec d'autres figures. Léonard crée la forme serpentine, l'un des dessins de Léda nous en montre la séduction (planche 7).

La torsion du corps par rapport au visage rend plus vivant le portrait. Le Saint Jérôme, pourtant inachevé, nous capte par sa puissance expressive (planche 8). Léonard recommandait au jeune peintre d'observer les gestes et les mouvements des muets. C'est comme si, écrit Edmundo Gómez Mango, dans *Un muet dans la langue* « il pensait qu'il serait plus facile de trouver dans les images silencieuses l'expression de l'état mental du personnage, de son esprit. Comme s'il pouvait ainsi s'approcher de la plasticité de la poésie muette de l'image peinte. La sensualité et la vie de l'esprit s'étreignent amoureusement ». Le mouvement est aussi une caractéristique de la pensée de Léonard.

« Toutes ces observations si diverses se combinaient incessamment entre elles » nous dit Paul Valéry. Il passe d'un champ à un autre, travaille en même temps à plusieurs projets picturaux ou autres. La pensée de Léonard sans cesse en activité l'amène à laisser inachevés ses peintures comme ses projets. Dans sa peinture, Léonard s'est heurté au questionnement suivant : comment présenter ce mouvement infini sans le clore dans l'œuvre ? L'inachèvement est peut-être une réponse, laissant ouvertes toutes les potentialités.

Autre hypothèse, en suivant ce qu'écrit J.-B. Pontalis dans *La force d'attraction* : « ce qui nous navre, ce n'est pas la

perte des images du rêve, c'est de ne plus être en mouvement, c'est que l'excitation sexuelle de l'esprit ait cessé ! ». « Retrouver l'excitation de la nuit » comme il le note à propos de l'écriture de Paul Valéry, n'est-ce pas le cas de Léonard ? dont J.-B. Pontalis pointe par ailleurs leurs points communs. Ne pourrait-on pas qualifier la pensée de Léonard et sa mise en acte comme celle d'un dormeur éveillé ? Mais aussi inachèvement, car l'œuvre est retardée par le désir comme le dit Pétrarque, qui sinon s'éteindrait. En outre la pensée porte l'empreinte de l'inachèvement des théories sexuelles infantiles dont elle est issue comme Freud nous l'a démontré.

Pour Léonard, le peintre lutte et rivalise avec la nature, ce sont ses propres mots, il écrit : « L'œil dépasse la nature dont les œuvres sont finies tandis que celles qu'exécutent les mains à la commande de l'œil sont infinies ». Mais aussi, il rivalise avec Dieu. Nous noterons les différents passages, çà et là, dans ses écrits, pour étayer notre hypothèse.

Si le peintre veut voir des beautés capable de lui inspirer de l'amour, il a la faculté de les engendrer et s'il veut voir des choses monstrueuses qui font peur, ou bouffonnes pour faire rire, ou propres encore à inspirer la pitié, il est leur maître et dieu, il en a la puissance. « La peinture est contenante de toutes les formes qui sont et de celles qui ne sont pas dans la nature. La peinture est « d'essence divine », la création du peintre est à l'image de la création divine ». Même si Léonard n'est pas Dieu, il n'en reste pas moins un créateur de génie. Nous nous sommes attachés à approcher à grands traits sa conception d'une œuvre qui ne se subsume pas à l'œuvre picturale. Il n'existe pas pour lui de conflits, comme le pensait Freud, entre la science et l'art (au détriment de son art pictural), en cela il est fidèle aux idéaux des peintres de la Renaissance. Il nous a légué cependant un héritage précieux, celui de pouvoir suivre avec lui, étape par étape, les processus à l'œuvre dans son élaboration du tableau du Louvre : *La Vierge à l'enfant avec sainte Anne* (1499-1513).

L'histoire commence avec l'esquisse informe du *British Muséum* (planche 9). Daniel Arasse l'a décrit ainsi : « la forme finale est dégagée du chaos originel qu'ont

progressivement accumulé l'entrelacs et la superposition des gestes de la main, suscitant la forme à même la feuille ». Dans un deuxième temps, la forme finale est reportée sur le recto de la feuille (planche 10). L'esquisse informe, moment originare de la création de la forme, proche de l'*infans*, peut être réactivée par l'artiste à tous les âges de sa vie.

Contemporain à cette esquisse est le carton de Londres (planche 11). Il est rencontré avec une présentation plastique. Il exerce sur nos sens cette attraction visuelle. Nous sommes attirés par lui comme un aimant, comme un amant. Nous sommes placés devant un rêve, un rêve agi. Cela n'a pas échappé à Freud. Dans une note ajoutée en 1923 dans son livre *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* il évoque « la fusion onirique des deux femmes, ici les deux figures maternelles sont encore plus intimement fondues (que celle du tableau du Louvre), leur délimitation encore plus incertaine de sorte que les critiques ont été forcés de dire qu'il semble que les deux têtes sortent d'un même tronc ». Ne pourrait-on pas regarder ce carton comme une présentation de désirs, en acte, une présentation plastique d'un sensible complexe ?

Commune au rêve et à l'art, la présentation s'opère par production de formes, écrit Françoise Coblence dans *Les traits du visible*. Ici, production de formes entremêlées. Notre confusion grandit, si notre regard s'attarde sur la partie basse du carton. À qui appartiennent ces jambes ?

Cette perception indistincte nous donne à voir par une création d'illusion d'optique comme le note A. Green dans son livre *Révélation de l'inachèvement*, les deux jambes de Sainte Anne comme écartées d'où sortirait une jambe (pénis maternel selon Green), mais après un examen plus attentif, elle se révèle être en fait la jambe droite de Sainte Anne. A. Green y voit à l'œuvre les théories sexuelles infantiles développées par Freud (d'une part croyance à un pénis maternel et d'autre part le pied de Marie, comme étant la marque de sa castration). Il est vrai que ce pied est étonnant dans sa facture. Il est rabougri, maltraité, voire même torturé. Cela est d'autant plus surprenant que les autres pieds esquissés

dans leurs formes n'ont pas subi le même sort. Comme Léonard l'enseignait lui-même à ses élèves « ce sont les extrémités qui confèrent la grâce à toute chose ou les en privent ». Ce traitement du pied de Marie n'est-il pas l'expression d'un désir de cruauté de sa part mais aussi le signe de son ambivalence ? Amour et haine coexistent dans ce carton.

Un autre détail attire notre attention, l'index pointé verticalement de la main de Sainte Anne, lui aussi ébauché dans ses contours. Je ne reviendrai pas sur la signification religieuse de ce geste, tout à fait intéressante. Mais voilée par celle-ci, ne peut-on y déceler à la fois l'expression du désir de Léonard d'être un créateur à l'égal de Dieu mais aussi le rappel de son interdit, que je traduirais prosaïquement « tu n'es pas Dieu c'est celui d'en haut ». Le visuel, écrit Georges Didi-Huberman, creuse le visible, l'ordonnance des aspects représentés et il meurtrit le visible, l'ordonnance des dispositifs de signification. Cependant ce carton dégage un ensemble harmonieux. Une dynamique circule entre les figures exprimées par le jeu des regards, les sourires et par le mouvement des corps et des gestes. Mais des mouvements psychiques contraires affleurent sous cette harmonie, comme par exemple le geste de Marie, elle présente l'enfant à Jean Baptiste tout en le retenant. Ce carton présente plastiquement le narcissisme et l'homosexualité développés par Freud dans son livre sur Léonard. Ce carton, présentation surgie de l'inconscient, de par sa vivacité sensorielle n'est-il pas la matérialisation d'une réalisation hallucinatoire de désir ? C'est notre hypothèse.

Comme Freud nous y invite dans *l'interprétation des rêves* ces visions de personnes à l'esprit normal, de par la vivification hallucinatoire des images perceptives produites par la régression, et ce malgré le courant sensitif ininterrompu de la direction progrédiente, ont partie liée avec l'attraction exercée par la présentation visuelle du refoulé. Cette force d'attraction comme l'écrit J.-B. Pontalis (éponyme de son livre) que Freud attribue au refoulé, à l'enfantile, au visuel et... à la mère. Karl Abraham en a déjà l'intuition dans son essai sur le peintre Giovanni Segantini, où il relate combien le peintre se souvient, précocement, de la stature, des mouvements de sa mère, de sa beauté dont il garde toujours la vision en lui. Ces souvenirs plastiques

visuels sont à la source de sa peinture. L'utilisation des matières dans ce carton : fusain et craie blanche modèlent les figures d'une sensualité palpitante. Il est à noter que contrairement à la pratique habituelle de Léonard, ce carton ne fut pas piqué dans ses bords en vue d'une transposition sur le tableau final. Il l'a abandonné, comme un souvenir refoulé trop clair et qui aurait dû rester recouvert ou voilé pense A. Green. Ce carton laisse Léonard insatisfait. Mais l'histoire continue en rebroussant chemin. Léonard repasse par l'esquisse informe mais il garde cependant en mémoire la trace de celle du *British Muséum*. De ce passage, il nous reste trois esquisses dont malheureusement deux cartons ont été égarés. Selon le matériau utilisé pour chacune d'entre elle, le rendu en sera différent.

L'esquisse du Louvre (planche 12 a)

Le sens de la composition change de direction elle est orientée de la droite vers la gauche. Marie semble assise transversalement sur les genoux de sa mère, mais les corps restent entremêlés. Anne paraît plus âgée et le mouvement de Jésus diffère, il se retourne pour observer les réactions des deux femmes. Jean Baptiste disparaît de la scène. La pierre noire, utilisée ici, travaille la masse des corps, puis, reprise à la plume et à l'encre impulse les formes dans leurs mouvements.

L'esquisse de Venise (planche 12 b)

Elle est plus lisible dans son ensemble, nouveau déplacement de la gauche vers la droite, Jean Baptiste est remplacé par l'agneau (est-ce une forme de censure intérieure chez Léonard ?) Marie est de trois-quarts. Le mouvement de Marie reste le même, retenir Jésus, ce dernier est plus actif, il se penche. Le paysage est esquissé. La technique graphique est différente. C'est un travail à la plume pour créer les ombres et les volumes, rendus au moyen de hachures parallèles et croisées. C'est plus proche du dessin. Léonard hésite sur la position de la tête de sainte Anne.

L'esquisse de Genève (planche 12c)

Le schéma est vertical, la direction de la composition se lit de droite à gauche et de haut en bas. La séparation

de Jésus avec sa mère est établie, il est au sol, bien que Marie tente de le retenir, elle en est empêchée par Anne, du moins partiellement. Interaction des regards entre eux. L'ensemble semble plus figé, perd en dynamique.

Nous en arrivons au tableau du Louvre (planche 13). Il réunit les différentes recherches de Léonard, mais jamais closes en soi, d'ailleurs le tableau est resté inachevé. Pour la première fois dans le processus, Léonard pose les couleurs. Les figures de Sainte Anne et de Marie sont aussi fondues l'une dans l'autre (comme dans le carton de Londres) mais de manière différente. Par le mouvement d'inclinaison de Marie vers le bas, Léonard détache sa tête et son buste de la figure de sa mère au sourire léonardesque. Cependant le bras droit de Marie pourrait être visuellement celui de Sainte Anne. Nous retrouvons le même désir de Marie envers son fils qui la regarde. Le groupe forme maintenant « un ensemble organique vivant » expression de Daniel Arasse.

Nous retrouvons aussi la spirale des tourbillons, chère à Léonard, dans la manche de la robe de Marie (planche 14) qui s'enroule autour de son bras, légèrement, laissant affleurer sa chair mais aussi présente dans les boucles de Marie et celles de Jésus (planche 15) et le pelage de l'agneau (planche 16).

Le *sfumato* est utilisé pour les visages de Marie et de Sainte Anne (planche 17) ainsi que pour la figure de Jésus qui ressemble davantage à un enfant au modelé charnu. Le *sfumato* assure aussi la continuité entre les figures et le paysage. La perspective atmosphérique bleutée et fluide (planche 18) rappelle le bleu plus soutenu du manteau de Marie, tout autant aérien et gazeux, éclairci au niveau de son genou droit, lui donnant relief et mouvement.

L'œil palpe les drapés et les plis, véritable vocabulaire des formes, léonardien selon Françoise Coblence. La fascination de Léonard pour le mouvement est à son comble, entrecroisement et entrelacements des courbes, qui fait dire à Paul Klee : « la configuration de Sainte Anne, la Vierge et l'enfant est née du mouvement, elle est même mouvement fixé et se perçoit dans le mouvement ». Mais les mouvements de séparation ne sont

pas sans tension psychique. Marie dans son élan pourrait basculer en avant si elle n'était pas retenue par l'action d'une résistance, configurée par la quantité des plis de sa robe et celui de son manteau (auparavant cette résistance était figurée par le geste d'Anne).

Ce tableau recèle une autre tension. Le groupe en effet repose sur un piton rocheux au bord du vide qui pourrait disparaître sous l'effet d'un orage et du gonflement des eaux de la rivière voir d'un déluge. Le temps est présent sous deux formes :

- l'intemporalité : la présentation en tant qu'elle est le désir réalisé n'a ni commencement ni fin elle est instant éternisé écrit François Gantheret,
- et le temps qui passe suggéré par les strates des rochers et les fossiles.

Léonard emportera ce tableau en France, que dire de ce mouvement de séparation non accompli si ce n'est que Léonard n'a jamais renoncé véritablement à cette nostalgie, *sehnsucht*, qui veut toujours et encore toucher et voir.

Ainsi il ne l'a jamais perdu de vue comme la Joconde et Saint Jean Baptiste.

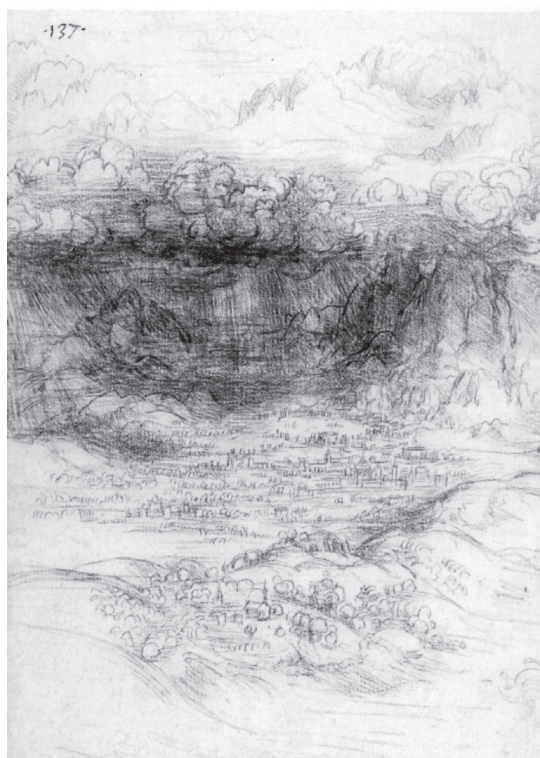


Planche 1 - Orage sur une vallée alpine - Vers 1506
sanguine - Windsor Castle, Royal Library

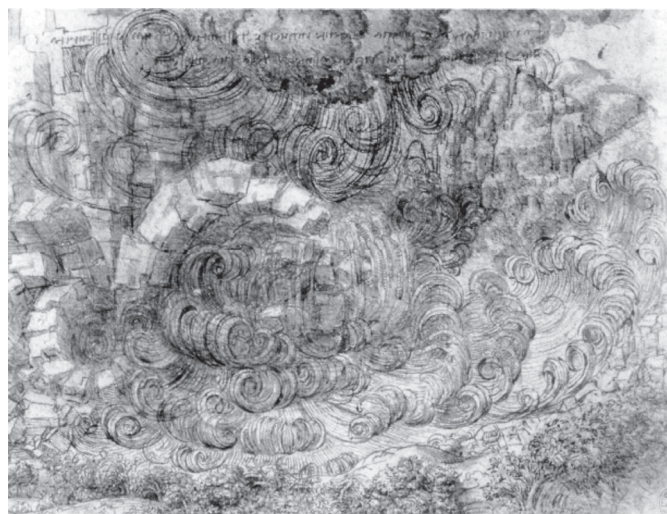
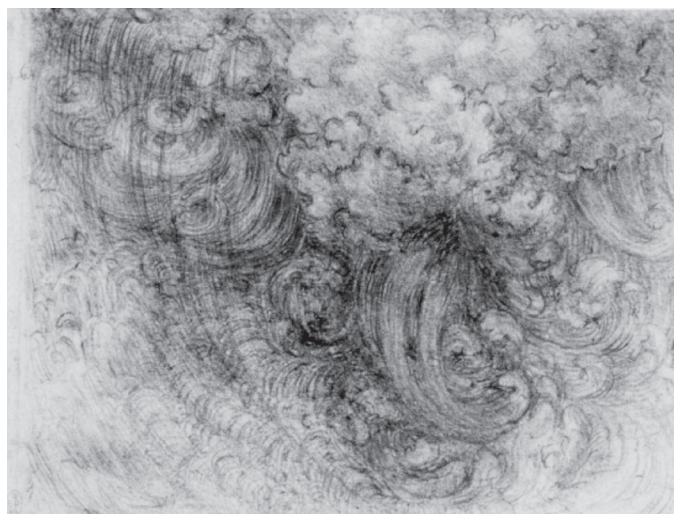


Planche 2 - Etudes de Déluges vers 1517-1518
pierre noire - Windsor Castle Royal Library

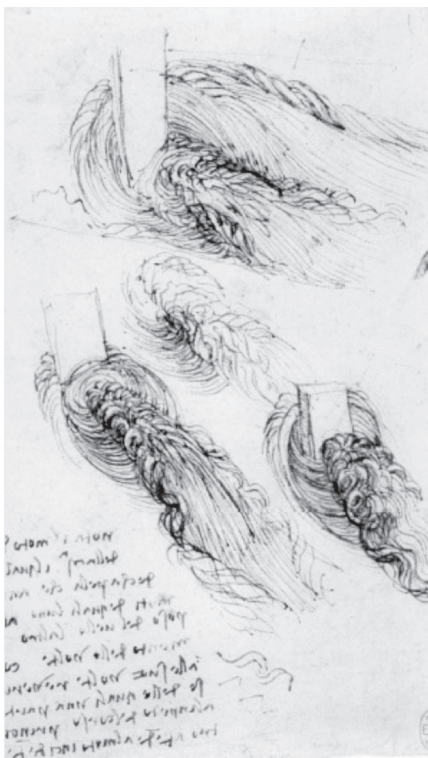


Planche 3 - Etudes de tourbillon
Vers 1508-1510 - plume et encre
Windsor Castle, Royal Library



Planche 4 - Etudes pour la tête de Lédà entre 1504 et 1510
plume et encre sur pierre noire
Windsor Castle, Royal Library



Planche 5 - *La Vierge aux rochers*. Détail de la chevelure de l'ange entre 1483-1486 - huile sur panneau - Musée du Louvre



Planche 6 - Tête de jeune fille échevelée
Vers 1507-1508 (?) - terre d'ombre, ombre
verdâtre et rehauts de blanc sur bois
Parme, Galleria nazionale



Planche 7 - Etude pour une Léda agenouillée au cygne - Vers 1505 - 1507 plume et encre sur pierre noire
Chatsworth, Devonshire



Planche 8 - Saint Jérôme vers 1483
tempera et huile sur bois
Musées du Vatican



Planche 9 - Etude de composition pour une sainte Anne Trinitaire avec saint Jean Baptiste
Vers 1500 - plume, encre et lavis sur pierre noire avec rehauts blancs sur papier conçu pour transfert
Londres British Muséum

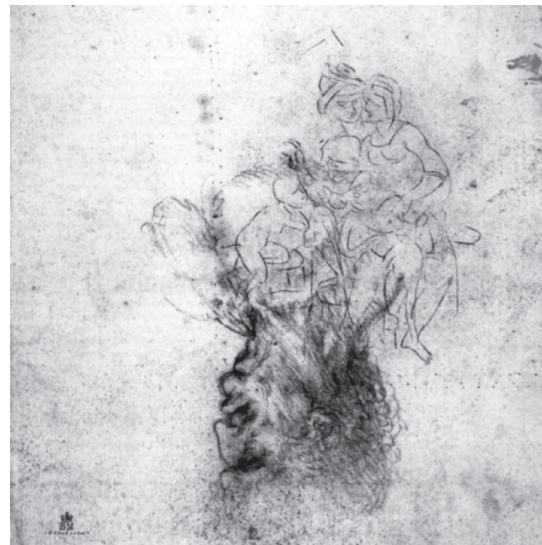


Planche 10 - Contour décalqué du recto pierre noire



Planche 11 - Carton dit de Burlington House
Vers 1499-1500 - Fusain avec rehauts de craie
blanche sur papier monté sur toile
Londres National Gallery



Planche 12 - Etudes pour sainte Anne,
la Vierge et l'enfant - Vers 1500-1501



Planche 13 - La Vierge à l'enfant avec sainte
Anne 1499 - 1513 Huile sur bois Musée du Louvre



Planche 14 - Détail du bras de Marie



Planche 15 - Détail boucles de la chevelure de Jésus



Planche 16 - Détail des boucles du pelage de l'agneau



Planche 17 - Détail du sfumato des têtes sainte Anne et Marie



Planche 18 - Détail de la perspective atmosphérique

Histoire de fantômes pour grandes personnes

Fanny Gerber

« Un tableau n'est pas d'abord ce qu'il représente
mais ce qu'il transforme »

Claude Lévy-Strauss

« Regarder une image reviendrait à voir danser
tous les temps ensemble »

Georges Didi-Huberman

Le 21 avril 1923, Aby Warburg, historien de l'art, de l'art de la renaissance, plus précisément (1420-1500) de la première renaissance, c'est-à-dire les dernières décennies du XV^{ème} siècle, prononce une conférence intitulée : « Images du territoire des *Pueblos* en Amérique du Nord ». Il avait fait ce voyage 27 ans plus tôt et s'était particulièrement intéressé aux indiens Hopis, « les Pacifiques ».

Cette conférence fut prononcée à la clinique Bellevue à Kreuzlingen en Suisse. Warburg y était soigné depuis 1921, il était le patient de Ludwig Binswanger. Dans une lettre adressée à Freud Binswanger, il lui fait part du peu d'espoir qu'il a dans les possibilités d'amélioration de l'état de son patient : « Je pense que son excitation psychomotrice va décroître peu à peu, mais je ne crois pas qu'un rétablissement *quo ante* de la psychose aigüe soit possible, ni une reprise de son activité scientifique. » Warburg, en proie à des hallucinations terrifiantes, hospitalisé pour une « psychose grave » était l'inventeur d'une méthode exégétique qui domine aujourd'hui l'histoire de l'art : l'iconologie. Il avait fondé une grande bibliothèque de recherche contenant près de 80 000 livres et qui fut déménagée en 1933 de Hambourg, sa ville natale, à Londres pour échapper aux saccages des nazis.

Dans l'assemblée se trouvaient le danseur Nijinsky, le peintre expressionniste Ernst Ludwig Kirschner et Bertha

Pappenheim, la célèbre Anna O. Cette conférence a un enjeu capital pour Warburg, elle doit démontrer qu'il a recouvré la santé mentale et elle sera la condition de sa sortie.

Alors pourquoi s'intéresser aujourd'hui à Aby Warburg ?

Sa recherche n'est pas une vision de l'histoire de l'art chronologique, mais au contraire, elle cherche à mettre en lumière ces temps mêlés, ces irrptions du passé, les « survivances », « le paganisme éternel », survivances que nous retrouvons chez Freud : n'écrivait-il pas dans *Totem et Tabou* : « Nous connaissons le chemin parcouru par l'homme grâce à la survivance de sa mentalité que nous pouvons retrouver dans nos propres mœurs et coutumes ».

D'autre part s'il choisit de parler des indiens Hopis, « les Pacifiques » c'est qu'il découvre dans la manière dont ils maîtrisent collectivement, par « le rituel du serpent », une peur immémoriale, et croient dominer les forces de la nature par le jeu de la pensée symbolique, un processus qui n'est pas sans lien avec sa propre situation psychique.

Le rituel est une mise en acte, un acte d'émancipation intellectuelle, la peur de l'éclair pousse les indiens à comprendre le phénomène fugace de l'éclair en le comparant au serpent qui lui, est manipulable concrètement. Le symbole sert à circonscrire une terreur informe.

N'est-ce pas là une première approche d'une démarche que l'art adopterait : « L'art est le seul domaine où la toute puissance des idées se soit maintenue jusqu'à nos jours, là où les aspirations de toute puissance de l'humanité primitive sont restées pour ainsi dire en vigueur. » nous dit Freud dans *Totem et Tabou*.

Les vestiges des expériences sensorielles les plus fortes de l'humanité primitive survivent ainsi, les formes symboliques se constituent au plus profond des expériences. Ces symboles qui condensent la peur et l'angoisse dans une figure, survivent pour exprimer l'émotion intérieure la plus forte. Le culte dionysiaque du serpent en Grèce, tout comme les cultes du serpent diabolisé dans l'*Ancien Testament* étaient de nature sacrificielle. Le passage du sacrifice sanglant au symbolisme par le recours à l'imagerie du serpent, comme chez les indiens Hopis, exprimaient ainsi le progrès dans la vie de l'esprit, *die Geistigkeit*.



Le Laocoon

Le *Laocoon*, exhumé à Rome en 1506. *Laocoon*, prêtre d'Apollon, alors qu'il exhortait les troyens à ne pas accepter l'immense cheval de bois, prétendu cadeau des grecs, voit ses fils attaqués par des serpents. Il tente de les sauver et est lui-même pris dans ce « filet vivant », selon l'expression de Goethe, pour qui, ce groupe sculpté représente : « une idylle tragique », il montre comment « le moment transitoire » choisit en fait une sculpture en mouvement ; « L'expression pathétique la plus haute se situe dans la transition d'un état à un autre... lorsqu'une telle transition conserve en plus, la trace claire et distincte de l'état antérieur, elle constitue l'objet le plus merveilleux pour les arts plastiques ; c'est le cas du *Laocoon* où l'effort agonisant et la souffrance sont unis en un moment unique. »

Warburg y voit « la force avec laquelle les œuvres d'art de l'antiquité ont pénétré au cœur de la renaissance, à cause de leur mouvement passionné intérieur et extérieur ». C'est aussi la proximité de l'humain et de l'animal qui constitue le motif essentiel du *Laocoon*, mais aussi du rituel indien. Il y voit cette exubérance tragique de la vie, l'essentielle sauvagerie, le rapport au primitif, à l'animalité, à son versant maléfique.



Asclépios, fils d'Apollon, dieu de la médecine et son serpent bienfaisant.



Le serpent d'airain, Aubin Vouet (XVII^{ème})

Le livre des Nombres raconte que le peuple hébreu, en chemin vers la Transjordanie, perd patience et se révolte contre Dieu et Moïse. Yahvé dans sa colère envoie des serpents brûlants, serpents ailés ou dragons dont la morsure tue un grand nombre de fils d'Israël. Le peuple, repenti et apeuré implore Moïse de le libérer des reptiles maléfiques. Moïse intercède pour le peuple et Yahvé lui répond : « Façonne-toi un serpent que tu placeras sur une perche. Quiconque aura été mordu et le regardera restera en vie ! » (Nombres XXI).

Warburg y voit la résurgence de l'idolâtrie, du paganisme. On peut voir également qu'Aubin Vouet traduit perche par une croix, ce qui nous ramène à l'iconographie du moyen-âge. L'*Ancien Testament* y est interprété comme une préfiguration du christianisme avec ses figures types.

Ce qui intéresse Warburg ce sont les racines constitutives de l'expression humaine, les différentes strates qui font se rencontrer différentes cultures, différentes temporalités, ce qui se cache derrière le visible. Il repère les ruptures essentielles et en désigne l'origine cachée. Un palimpseste des peurs en quelque sorte. Précisément Warburg voyage vers les « survivances ». C'est en assistant aux rituels des fêtes indiennes qu'il commença à comprendre comment se forment et se transmettent les symboles, et entame ainsi le retour vers son sujet de prédilection, la renaissance.

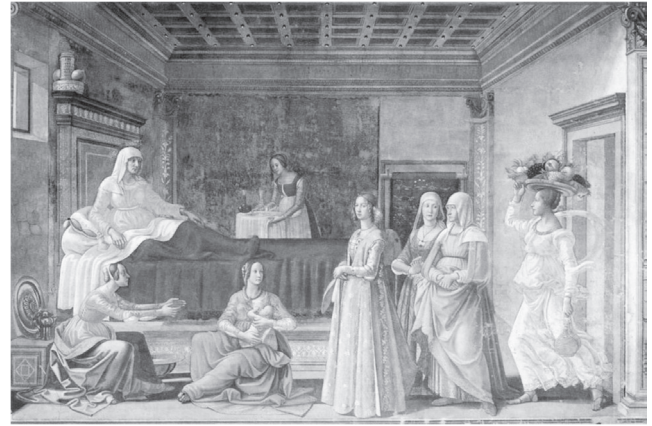
Il renverse la conception alors dominante de l'art de la renaissance, conçue comme un refuge intemporel d'ordre et de beauté

Dans les fresques de Ghirlandaio à *Santa Trinita* où le peintre introduit des contemporains dans une scène sacrée : « un terrain de jeu du monde profane » dit-il.



La confirmation de la règle de Saint François

Dans une scène qui a lieu au XIII^{ème} siècle, Ghirlandaio introduit des personnages contemporains : Laurent le magnifique, et les frères Sasset.



La naissance de Saint Jean-Baptiste.

Encore chez Ghirlandaio : une jeune femme vêtue d'une robe diaphane, agitée par le vent fait irruption dans une scène statique de la vie domestique chrétienne. Il l'a rapporte aux Ménades déchaînées de l'antiquité.

Sa seule présence constitue un choc des cultures : christianisme et paganisme.

Son expérience auprès des indiens lui a permis d'aiguiser son regard sur ces incursions de l'étranger qui survit de manière symbolique.

À l'époque de Warburg, on pensait l'art comme harmonie et équilibre, Warburg met le doigt sur la fracture, les contradictions





Sandro Botticelli

L'une des figures les plus caractéristiques de la première renaissance est la figure de Judith portant la tête d'Holoferne, allégorie de l'humilité tranchant la tête d'Orgueil, images des faibles triomphant des tyrans, « la chasseuse de têtes » comme l'appelait Warburg, modèle païen dans les ménades déchainées de Dionisos. De nombreux peintres l'ont représentée. Mais ne serait-ce pas comme pour le serpent une manière d'apprivoiser le danger, face à l'angoisse saisissante de la castration ? Présenter Judith comme une héroïne, ne serait-ce pas se prémunir du « venin de la pucelle » ? Pour Georges Didi-Huberman, qui a fait un immense travail autour de Warburg, c'est l'assemblage d'images, le rapport entre elles qui produisent de la pensée, il existe un savoir par les images.

Si nous pensons le rêve comme étant à la fois présence de traces et tentatives d'effacer ces traces, et si par exemple nous regardons les images comme Freud observa le *Moïse* de Michel Ange, comme une œuvre en mouvement, c'est dans la décomposition de ce qui se présente comme unifié, comme dans la cure, dans l'analyse des figures condensées du rêve que nous pouvons retrouver ce passé qui agit dans l'ombre. Les assemblages d'images tels que Warburg en a laissé l'héritage dans son *Atlas Mnémosyne*, ces images dissemblables produisent de la pensée, elles nous rapprochent des images du rêve « qui est en somme comme une régression au plus ancien passé du rêveur, comme une reviviscence de son enfance, des motions



pulsionnelles qui ont dominé celle-ci, des modes d'expression dont elle a disposé. Derrière cette enfance individuelle, nous entrevoyons l'enfance phylogénétique, le développement du genre humain dont le développement de l'individu n'est en fait qu'une répétition abrégée, influencé par les circonstances fortuites de la vie. Nous pressentons la justesse des paroles de Freud disant que « dans le rêve se perpétue une époque primitive de l'humanité, que nous ne pourrions guère plus atteindre par une voie directe ». Ne dit-il pas également dans *L'interprétation des rêves* : ... « il semble que rêve et névrose nous aient conservé de la préhistoire de l'esprit bien plus que nous ne pourrions le supposer. »



Le Caravage

Et si « la transformation des représentations en images sensorielles n'apparaît pas seulement dans le rêve, mais apparaît dans les hallucinations, les visions des normaux ou celle que l'on constate dans les psycho-névroses » peut-être apparaît-elle chez les créateurs ?

Les images ont le pouvoir de nous faire saigner intérieurement disait Georges Bataille, c'est dire leur pouvoir d'inquiétante étrangeté lorsqu'elles sont à la fois création et expression là où la parole est impuissante, là où le processus de création répète le traumatisme et comme l'écrit Walter Benjamin : la création est « la nouveauté toujours reconduite des choses revenantes ».

Warburg s'entoure d'images, il rassemble des images dissemblables, des fragments de tableaux, des époques différentes, et il les fait parler, les met en mouvement comme le dit Georges Didi-Huberman, il met à nu le symptôme, encore une fois n'y a-t-il pas là, une parenté entre cet assemblage hétérogène et le rêve ? Et si la création, ne se réduit pas à l'hallucination, ni au rêve, sans doute en procède-t-elle.

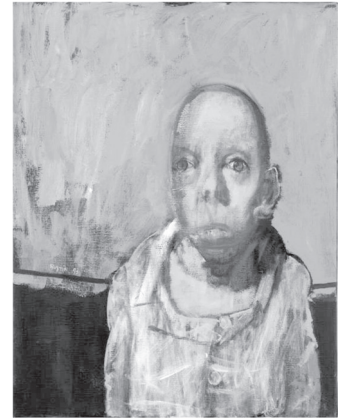


Le Tintoret

... « L'historien d'art sait, comme le psychanalyste, que la puissance hallucinatoire du tableau ne se réduit pas à un simple rébus, à une énigme en images » écrit Edmundo Gómez Mango. Elle ne peut se dévoiler totalement par une traduction des images en mots qui ne laisserait aucun reste. La couleur, la forme, la trame figurale du tableau et de certains de nos rêves, leur « poésie muette » résistent, comme un défi silencieux, aux pouvoirs du langage. En même temps, le mouvement muet du figural incite et éveille la pensée et la langue ».

Warburg se mire dans le monde qu'il qualifie de « schizoïde » d'un côté la ménade déchaînée, de l'autre le dieu fluvial mélancolique. Il n'est pas peintre mais c'est comme si à travers son regard nous pouvions approcher l'énigme de la création. Comme l'écrit Michel Wolkowicz, « La psychanalyse n'a pas à s'appliquer mais à se compliquer des œuvres d'art. »

Pour terminer je voudrais convoquer un peintre contemporain : Jean Rustin. L'expression de Lacan lorsqu'il parle du tableau me semble des plus appropriée à cette œuvre : « un piège à regard ». Les personnages de Rustin nous regardent, et nous ne pouvons pas détacher notre regard de cette chair triste, de cette crudité mélancolique, c'est comme s'il nous fallait y chercher un secret, un invisible, ce fil invisible de vie, au-delà du beau et du laid, au-delà de la jeunesse et de la vieillesse, cela tient peut-être à la lumière, à la douceur de ces gris-bleu qui atténue l'hébétéude, le tragique dans lequel nous plonge ces toiles, et comme l'écrit Pierre Assouline, « c'est juste qu'on entend crier les tableaux ».



Mais laissons parler Jean Rustin lui-même : « Il y a derrière ma démarche d'aujourd'hui, derrière cette fascination du corps nu, vingt siècles et bien plus de peinture, surtout religieuse. Vingt siècles de Christs morts, de martyrs torturés, de révolutions sanglantes, de massacres, de rêves brisés,

et c'est bien dans le corps, dans la chair que finalement s'écrit l'histoire des hommes et peut-être l'histoire de l'art ».

La « double appartenance » de la peinture

Annie Mavrakis

Je placerai cet exposé, dont le titre est emprunté à René Char, sous le patronage de poètes et d'écrivains de notre temps dont les noms reviendront régulièrement dans ce qui va suivre. Ceux pour qui, comme Pierre Michon, « le monde visible existe » malgré tous les signes de déréliction, de « détresse », malgré le « désastre », à cause du désastre, qui rend nécessaire et désirable une peinture apte à « tenir en respect la barbarie environnante » (Michel Leiris), à témoigner que notre « monde est encore debout », qu'il « n'a pas fait naufrage » comme veut le croire Peter Handke (*La Perte de l'image*). Ceux surtout pour qui l'invisible, à quoi la peinture a toujours affaire, n'est pas la « disparition » du visible mais, selon la belle formulation de Yves Bonnefoy, sa « *délivrance* » : nouvelle naissance, sur le double mode de la préservation et de l'instauration, « alliance nouvelle » (Christian Prigent), procédure complexe dont la notion de *ressemblance*, intransitive et réversible, me paraît mieux à même de rendre compte que les concepts depuis longtemps en crise de « représentation » ou de mimésis.

Deux courants opposés

Ce qu'on appelle couramment la « crise de la représentation » n'est pas *tombée du ciel* il y a un peu plus d'un siècle : deux millénaires de controverse sur la valeur de l'image mimétique l'ont préparée, tout au long desquels deux courants, l'un issu du platonisme, l'autre d'Aristote, théoricien de la mimésis, ont coexisté en s'affrontant régulièrement jusqu'à ce que le premier finisse par l'emporter. Avant d'aller plus loin je voudrais faire un rapide point sur ce clivage très ancien.

Sur le statut même de l'image picturale, fruit de la mimésis, le désaccord est total.

Pour les **aristotéliens**, l'imitation de la nature (des paroles et des actions des hommes par la poésie et le théâtre, du monde visible en peinture et en poésie) est un moyen, dont la fin est la vérité et la beauté. Loin de se cantonner à reproduire l'apparence, l'imitation est au service de visions intérieures, par lesquelles les artistes (comme Phidias ou Zeuxis) inventent ce qui est par définition invisible : l'apparence des dieux. Ovide, dans son *Art d'aimer*, loue le peintre grec Apelle d'avoir dévoilé Vénus, qui, sans son tableau, serait restée cachée « au fond des mers ». Cette visée heuristique ne se conçoit pas sans une technique illusionniste, à la limite du trompe-l'œil, puisqu'il faut en quelque sorte *importer* l'image dans notre espace tridimensionnel, ce que permet notamment la perspective.

Cette articulation entre vérité et apparence explique *mutatis mutandis* l'intérêt suscité par l'art réaliste et même naturaliste du XVII^e siècle chez les religieux, jésuites et même jansénistes, ces derniers exigeant (comme le peintre Philippe de Champaigne dans sa conférence *Contre les peintres de manière*) qu'on soit aussi exact que possible dans le rendu du visible, création divine, parce qu'il porte la marque de la ressemblance perdue au moment de la Chute (voir l'étude de Didi-Huberman dans *La Ressemblance informe*). La même foi en l'image mimétique sous-tend *grosso modo* la théorie de l'art à l'époque classique, marquée par l'influence d'Aristote : « les images et les peintures ne sont véritables qu'autant qu'elles sont ressemblantes » (père Bouhours).

La conception **platonicienne** (issue notamment de *La République*) a au contraire pour présupposé principal qu'il n'y a aucune vérité à trouver dans les « choses d'ici-bas » que l'imitation, « copie, décalque, seconde chose » (je cite Merleau-Ponty dans *L'Œil et l'esprit*) se borne à refléter comme le ferait un miroir.

C'est pourquoi Platon bannit de sa République idéale « le créateur d'images, l'imitateur (qui) n'entend rien à la réalité » et « ne connaît que l'apparence... » (601b). Ce « charlatan » mobilise les ressources trompeuses de la perspective pour montrer « ce qui paraît tel qu'il paraît » (*République*, 598), détournant de la contemplation des essences, de « ce qui est toujours ».

Là est le fondement d'une durable méfiance à l'égard de l'image mimétique (le « louche rapport de ressemblance », dit encore Merleau-Ponty), qui touche même des non platoniciens, par exemple Descartes, pour qui le rôle des images est « d'exciter notre pensée » à « concevoir », comme le font les signes et les paroles « qui ne ressemblent en aucune façon aux choses qu'elles signifient ». De ce fait, les représentations, explique Descartes, « ne sont les images des choses qu'à condition de ne pas leur ressembler ». Au siècle suivant, Lessing dans son *Laocoon* (1766), invite l'artiste à « diriger principalement son intention sur la beauté » idéale, ce qui exclut tout réalisme et même toute prise en compte du visible naturel.

Alors que la conception aristotélicienne établit un lien nécessaire entre imitation et idéal, la conception platonicienne les dissocie donc par principe, ouvrant la voie au rêve (réalisé par l'abstraction) d'une peinture affranchie de la nature (Klee), « spirituelle » et dématérialisée comme le langage verbal (Kandinsky), ne renvoyant qu'à elle-même, agençant des formes et des couleurs « pures » (le *Tableau en soi* de Mondrian), voire purifiée des désirs obscurs de voyeurs, incapables, selon Desnos, de chercher une « joie purement picturale ».

Ce n'est pas un hasard si Bonnefoy, grand admirateur de Hopper, de Balthus, de Giacometti, de Morandi (**Figure 1**), qu'il admire d'avoir maintenu dans sa figuration des choses « le lieu et l'espace de la parole », reconnaît en Platon l'adversaire à combattre, ce qu'il fait sans désespérer, par exemple dans un texte intitulé « L'Anti-Platon ». « De la Maison de d'Idée, la poésie s'est enfuie *en jetant des cris de douleur* » écrit aussi le poète dans *L'Improbable*. Car la résistance aux effets du platonisme ne concerne pas seulement la peinture : contre le doute dissolvant sur les noms, dans lesquels le réel est à la fois convoqué et absent, Philippe Jaccottet

insiste, s'entête à dire « que cela peut être vu », que le monde, même « hors de tout enchantement / trahi par tous les magiciens et tous les dieux, / depuis longtemps fui par les nymphes », est le seul bien de la poésie et de la peinture.



Figure 1- Giorgio Morandi, *Nature morte*, 1929

Retrouver « le grand air du monde », dont, selon Yves Bonnefoy, l'art « doit faire son lieu » suppose de battre en brèche la « logique anti-réaliste qui (je cite Alain Badiou dans *Le Siècle*), ramène la force de l'art soit du côté expressif et de la subjectivité pure, soit du côté de l'abstraction et des idéalités géométriques ». Non, sans doute, en revenant tout bonnement à l'idéalisme aristotélicien, mais en réaffirmant la dimension instauratrice de la peinture, ce que Vinci a été le premier « moderne » à avoir fait. En effet, ce militant passionné de la cause de la peinture a répondu non seulement aux platoniciens mais, par avance, aux attaques qui viseront des siècles après lui à déconsidérer la figuration. C'est de son intervention comme théoricien et comme peintre que je partirai.

Léonard de Vinci

À l'époque de Léonard de Vinci, la peinture devait faire ses preuves comme art non « mécanique » (manuel), mais « libéral ». Aux littéraires qui pensent qu'elle ne peut y parvenir qu'en se subordonnant à la fable, Vinci répond en donnant la priorité à la vue, la *virtù visiva*.

Non seulement elle ne nous égare pas mais, « fenêtre de l'âme », elle est « notre sens le plus noble car le plus intellectuel », « la principale voie par où notre intellect peut apprécier pleinement et magnifiquement l'œuvre infinie de la nature. » L'image picturale est « *cosa mentale* », une chose de l'esprit.

Pour Léonard, l'imitation fait du peintre, non l'ignorant dont Platon brosse le portrait, mais un savant qui découvre, en les représentant, les lois de ce qu'il représente (comme le mouvement de l'eau). Est également aux antipodes du platonisme sa recherche inlassable de la vie, de l'expressivité, qui s'observe à toutes les pages des *Carnets* (Études, Figure 2).

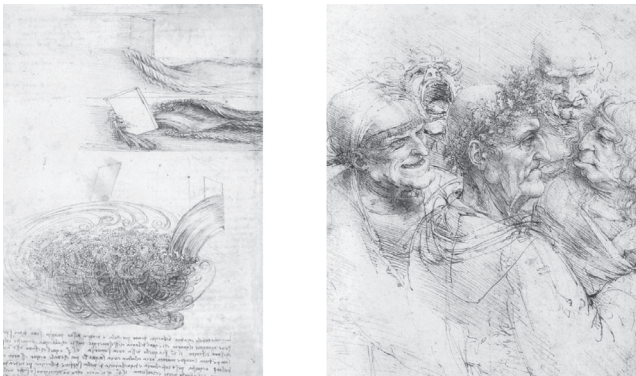


Figure 2 : Léonard de Vinci, Études

Autre aspect souligné avec force par Léonard : la peinture rend présent ce qui est absent, se plaçant ainsi au-dessus de la poésie. C'est dans ce but et non pour singer la nature (*la scimmia della natura*) qu'il met au point une technique illusionniste (Figures 3 et 4) : modelé, *sfumato* estompant les contours (auparavant cernés, par exemple chez Mantegna), glacis nombreux, perspective atmosphérique et jusqu'au *non finito* qui introduit subtilement une impression de vie : un monde dans lequel nous pouvons pénétrer. La figure, désormais privilégiée, s'inscrit dans un espace en profondeur, sans architectures ni effets appuyés de perspective (comme au Quattrocento).

L'imitation apparaît comme un moyen de concurrencer la réalité, de donner à des apparitions, de façon quasi hallucinatoire, la prégnance d'un spectacle réel.

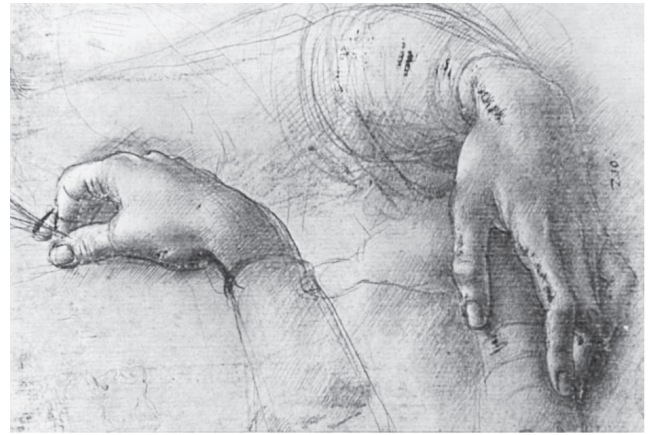


Figure 3 : Etude de mains

La belle princesse,
début XVIe



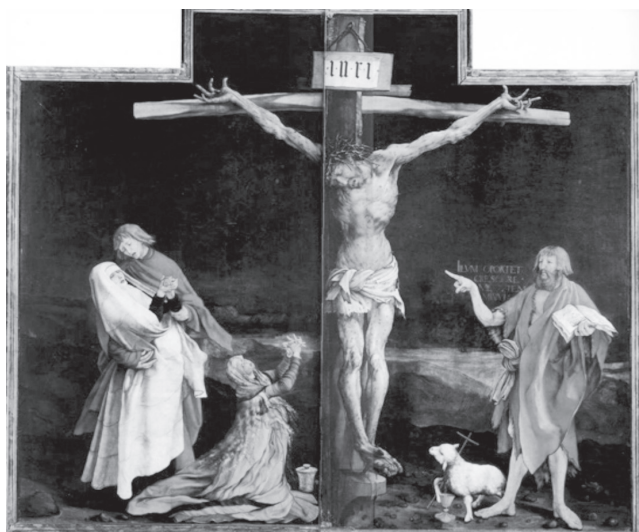
Enjeux actuels du « réalisme »

Six siècles plus tard, dans le contexte de l'abstraction triomphante, c'est cette même ambition qui explique le recours répété au concept de « réalisme » (Bonnefoy parle de « réalisme de l'improbable »), moins dans le sens anti-idéaliste qu'il avait pu prendre au XIX^e siècle, que pour affirmer l'importance du visible et de son *vocabulaire* en récusant le vieux préjugé de la représentation copie.

D'abord en affirmant que c'est dans les « choses d'ici-bas », « les pierres du séjour », que l'infini se donne, dévoilant « par instants », explique Bonnefoy l'inaccessible « arrière-pays ». Car l'autre monde dont il rêve pour la poésie et la peinture n'est pas une chimère : c'est le « lieu de la perte et de l'affirmation du réel ».

Puis en mettant en évidence le caractère subjectif de la figuration. Chez l'artiste le plus scrupuleusement imitatif, elle engendre une *vision* qui n'appartient qu'à lui-même si le « modèle » (quand il y en a un) nous est connu. Devant la Sainte-Victoire, inlassablement « copiée » (c'est son mot), Cézanne est d'abord attentif à sa « petite sensation ». D'ailleurs, si les réalistes étaient « objectifs, note Leiris dans son *Journal*, ne devraient-ils pas aboutir à des résultats similaires ? Or il n'en est rien. Il faut donc en conclure à la subjectivité de leur réalisme ».

Par-delà la ressemblance, c'est le style qui s'affirme. Leiris cite pour le montrer le *Retable d'Issenheim*, de Grünewald, réputé naturaliste mais que l'on pourrait aujourd'hui qualifier d'expressionniste (Figure 5).



Matthias Grünewald, *Retable d'Issenheim*, 1512

« Il faut faire ce qu'on a devant soi » disait Giacometti à Genet qui posait pour lui « et il faut aussi faire un tableau » (figure 6).

Figure 6, Giacometti
Etude pour un portrait
de Michel Leiris



Figure 6, Giacometti
Etude pour un portrait
de Jean Genet

Leiris admire surtout la peinture de son ami Bacon de « donner corps à ce qui peut-être n'existe que dans l'esprit ». Les deux portraits très différents que le peintre a faits de lui illustrent bien sa recherche de vérité et de présence « criante ». (Figure 7).

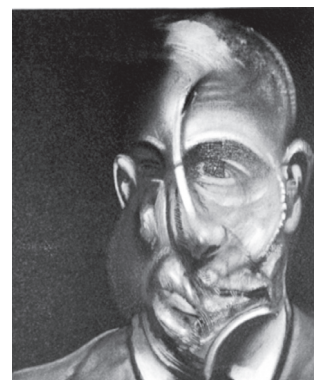


Figure 7 : Francis Bacon, deux portraits de Michel Leiris

Enfin en posant, même si cela semble un paradoxe, que la peinture est « consentement de l'être à reposer dans le simulacre » (Yves Bonnefoy). Pour Klossowski, la peinture capte par les moyens du visible ce qui, sans cela, resterait hors de portée : le fantôme (Bacon l'appelle l'obsession) ; elle lui tend un piège pour « le faire sortir », en lui parlant, dit-il, son langage, qui est celui du visible. Ce leurre présenté à ce qui est enfoui au plus profond, Klossowski ne craint pas de l'appeler « simulacre ». En quoi il rencontre Bacon et ses « appât » destinés à capter l'apparence récalcitrante et la faire advenir dans l'image. Ce qui suppose une *tension* jamais éludée entre le « est » et le « n'est pas » (Ricœur), la forme et l'informe, le visible et l'invisible.

La ressemblance

Car la ressemblance est *tension*. Contrairement à la mimésis qui s'occupe de procédure (l'imitation), elle se place du point de vue de la réception, de l'impact sur celui qui la perçoit, de son *efficace*. Nous en faisons l'*expérience* quand elle agit sur nous au point de faire trouver désirable et fascinant ce qui dans la vie nous laisse indifférents, voire nous répugne. On le sait depuis Aristote et Diderot le relève à propos de *La Raie* de Chardin (Figure 8).

Pascal détectait déjà dans l'image de la chose *quelque chose de plus* que ce que l'on y reconnaît, une valeur ajoutée. Sa célèbre exclamation : « Quelle vanité que la peinture qui attire l'admiration *par la ressemblance* des choses dont on n'admire pas l'original » définit la ressemblance comme l'essence de la peinture.

Or *cela ne va pas du tout de soi*. Etant un langage que tout le monde comprend, la ressemblance est aussi une expérience triviale. Il n'est pas à la portée de n'importe qui d'analyser les qualités d'un tableau mais chacun peut avoir l'impression - comme dans la vie ! - de reconnaître ce qu'il prend pour un modèle : « oui c'est bien ça, comme c'est bien fait, bien imité ». Si bien qu'accepter même de parler de ressemblance à propos de la peinture, c'est reconnaître au vulgaire une compétence artistique et transférer en somme sur la ressemblance l'ignorance d'un public qui ne sait apprécier qu'elle.



Figure 8 : Chardin, *Nature morte à la raie*, 1728



Figure 9 : Quentin de la Tour, *Autoportrait au jabot de dentelles*, v 1751

D'où l'ambivalence qu'elle suscite, même chez ses partisans les plus enthousiastes comme Diderot. C'est la nature même, dit-il à Grimm à propos des natures mortes de Chardin, des marines de Vernet, des portraits de Quentin de la

Tour, des paysages de Louthembourg ; le peintre a trempé directement son pinceau dans la lumière : disposez les objets devant vous, placez-vous devant le spectacle qu'il a reproduit et vous verrez le tableau. Mais en même temps, les images qui portent la mimésis à son comble sans autre souci lui semblent avoir quelque chose de bas : cette « magie » est-elle l'œuvre d'un artiste ou d'un « machiniste merveilleux », c'est-à-dire d'un habile ingénieur ? (il dit cela du grand portraitiste Quentin de la Tour (Figure 9).

Diderot craint que la peinture n'emprunte une voie dangereuse, sacrifiant la poésie, ce que Baudelaire au siècle suivant appelle « l'imagination » et ne trouve pas chez les réalistes de son temps. On peut comprendre les doutes de Baudelaire, qui voyait les esquisses remplacer les tableaux finis et surtout le « rêve », comme il disait, désertier les tableaux. Pourtant, la capacité de la peinture à instaurer du nouveau se manifeste dans un tableau d'histoire comme dans une nature morte, chez Poussin comme chez Fantin-Latour : elle ne dépend pas du sujet traité.

Magritte et l'autonomie du monde peint

Le détour par le langage - que fait Magritte - est utile pour déjouer un peu l'évidence des « signes naturels » dont est faite la peinture. Car si la ressemblance est au cœur de cet art, elle est au contraire ce qui *manque* au langage verbal, ce « défaut » que, selon Mallarmé, la poésie « doit rémunérer ».

Selon la belle formule de Philippe Jaccottet, « tous les mots sont faits de la même encre », « Le mot chien ne mord pas » disait Spinoza, mais en même temps, ajouterai-je, il ne désigne pas non plus un parapluie ou une machine à coudre.

De ce fait, le langage poétique est pris entre l'arbitraire du signifiant (« les langues imparfaites en cela que plusieurs ») et son caractère inévitablement dénotatif. « Il n'y aura plus de choses quand il n'y aura plus de noms » dit Dubuffet (s'en prenant à la littérature justement).

En poésie, le signifiant « fleur » choisi par Mallarmé dans *Crise de vers* - en opposition aux « calices sus » de la rhétorique, n'a plus de référent que le *ptyx* du sonnet en X et en or. Mais à l'appel de ce dont le poème fait un *nom*, « quelque chose d'autre musicalement se lève », dit Mallarmé, idée même et suave, l'absente de tous bouquets.

S'agissant de peinture, cette déconnexion est plus difficile à penser. Il faut pourtant la reconnaître aussi dans le tableau. D'où l'intérêt de la confrontation explicite, quasi didactique par Magritte du signe verbal, de la chose et de l'image. *A priori*, en tant que peintre, il devrait ne s'intéresser qu'aux deux derniers. Mais pour mieux se faire comprendre, il déploie tout le dispositif. Nous le voyons dans ces trois œuvres que Magritte, comme à son habitude, a voulues aussi mimétiques, « littérales » que possible : *La trahison des images*, *La Clé des songes* et *La Philosophie dans le boudoir*.



Figure 10 : Magritte, *La trahison des images*, 1929.

Le 1^{er} tableau (Figure 10) joue habilement sur tous les niveaux : la pipe-image, la pipe-mot et la pipe-chose. La légende en opposant le mot à son dénoté (« ceci n'est pas une pipe ») défait l'évidence, contredit le témoignage des yeux. Le titre l'annonçait bien : l'image « trahit » la chose. Non parce qu'elle n'en retiendrait qu'un aspect, ou qu'elle le montrerait sous un angle particulier (ce serait un contresens que d'attribuer cet argument platonicien à Magritte) mais parce qu'elle appartient à un monde différent, régi par d'autres lois. Par exemple, elle est dépourvue de valeur d'usage : « Pourriez-vous la bourrer ma pipe ? demande le peintre. Non, n'est-ce pas, elle n'est qu'une représentation ».

Ainsi la ressemblance n'épuise nullement le mystère de l'image ; elle le souligne au contraire, rattachant la pipe peinte, comme dit Derrida, à « l'origine émettrice » : le monde où une pipe peut être bourrée et fumée. La pipe-chose (« une pipe ») est ainsi convoquée, *in absentia*. On a presque envie, comme Butor, d'aller chercher une pipe réelle et de l'approcher du tableau pour compléter le dispositif.

Isolée comme sur un abécédairaire, neutralisée, l'image prend en outre une dimension notionnelle ; elle devient *la pipe*, ce « stéréotype qui la remplace pour nous lorsque nous en parlons » dit Butor.

Dans *La Clé des songes* (Figure 11), la rupture intervient dans la disjonction apparente entre l'image et la chose que convoque le mot. C'est évidemment encore de la non-référentialité de la peinture qu'il s'agit. La ressemblance, pour Magritte, est lien et coupure à la fois : c'est la chose « non séparée de son mystère ». Et justement, le tableau est une « clé des songes » : l'écart qu'introduit chaque fois la légende nous fait entrer dans un monde d'associations fantasmagiques. Non seulement elle nous invite à ne pas prendre

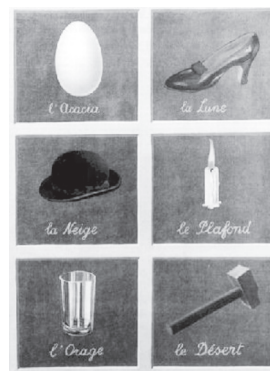


Figure 11 : Magritte, *La Clé des songes*, 1930

l'image pour la chose mais entre les deux elle introduit quelque chose d'impondérable, figurable pourtant au travers du décalage entre les apparences de verre d'eau, de bougie, d'œuf et les signifiants qui les cachent et les révèlent en même temps. Butor résume bien le rapport triangulaire image-mot-dénoté sous-jacents à ce tableau : « le mot "la lune, avec tout ce qu'il évoque, désigne ce qui sépare cette image de soulier d'un soulier réel. L'image du chapeau noir dénonce tout ce qui sépare la neige réelle, que je vois, touche, avec toutes les représentations qui peuvent s'y associer, du stéréotype qui s'évoque habituellement à mon esprit lorsque je prononce le mot "neige" (*Les Mots dans la peinture*).

Pas de légendes dans *La Philosophie dans le boudoir* (Figure 12), mais annoncée par le clin d'œil à Sade, une petite leçon de philosophie. Autant *La trahison des images* avait voulu insister sur la coupure, autant ce tableau organise la rencontre du visible et de l'invisible, le fantôme des pieds dans les chaussures et celui des seins sous la chemise (trace vivante d'une femme disparue comme dans un placard les vêtements d'un mort). Que deux mondes, deux modes de présence, se rejoignent dans l'espace du tableau, selon les lois du tableau, telle est la vocation de la peinture.



Figure 12 : Magritte, *La philosophie dans le boudoir*, v 1947

À des choses qui varient selon qui regarde le tableau : images du XVIIIe siècle venues d'autres tableaux ou peut-être de descriptions, de lieux vus dans une certaine lumière, souvenirs personnels ou visions picturales et littéraires : de natures mortes, de scènes de genre, de goûters, de mères, d'enfants, etc. La toile de Chardin est une configuration particulière où tout cela se donne de façon unique, non pas verticalement (par la référence) mais horizontalement (syntaxiquement, cf. Searle).



Figure 13 : Chardin, *Le Bénédicité*, 1740

Mais le plus beau dans la ressemblance est qu'elle n'est pas univoque (comme l'imitation). Elle fonctionne dans les deux sens. Non seulement les images du tableau *ressemblent* au visible mais le visible aussi – loin d'être quelque chose d'inerte et d'objectif – est transformé par le tableau, se met à lui ressembler. Arraché à l'indifférence qu'il nous inspirait, il acquiert une dignité jusque-là insoupçonnée. Swann tombe amoureux d'Odette, qui pourtant n'est pas « son genre », quand il s'avise de sa ressemblance avec la Zéphora de Botticelli (Figure 14). Et le narrateur de *la Recherche* croit voir une licorne ou un centaure traverser le paysage dont Elstir s'est inspiré pour un tableau mythologique.

La peinture comme instauration

Le visible n'est pas son modèle (celui-ci est introuvable en quoi la ressemblance est littéralement *utopique*) ; il est son vocabulaire (« un dictionnaire » disait Baudelaire à la suite de Delacroix). C'est pourquoi la ressemblance est **intransitive** : l'image la plus réaliste, une scène de genre comme le *Bénédicité* de Chardin par exemple (Figure 13) ne représente rien, elle ressemble. À quoi ?



Figure 14 : Botticelli, *Les épreuves de Moïse* (1480-84)
(détail avec Zéphora)

Dans un autre registre, il n'est pas douteux que le spectacle des natures mortes, par exemple les *Bodegones* de Sánchez Cotán ou de Zurbarán (Figures 15 et 16) a transformé le rapport que nous avons aux choses les plus humbles du monde visible. Ce pouvoir, Rilke s'en étonne encore à propos de Cézanne (et de Baudelaire).

En cela, la peinture est, comme le dit Pierre Michon, « une fabrique généralisée de noblesse ». Dans *Vie de Joseph Roulin*, c'est le souvenir des « Grands Espagnols » (Vélasquez ou Goya) qui inspire à Van Gogh de peindre une tenancière de bar comme « une reine d'Espagne » et le petit Roulin, ce « limon mal pétri », comme un « enfant ».



Figure 16 : Zurbarán,
Plat avec citrons... v 1633

lequel puise de manière totalement imprévisible, « improbable » (car indexée à une subjectivité) toute peinture figurative. Le travail de Bacon nous donne une idée



Figure 15 : Sánchez-Cotán, *Nature morte avec coin, chou, melon et concombre*, 1602

puisque les images qu'il a utilisées (peintures, photos, photogrammes, planches anatomiques, etc.) ont été gardées.

Mais c'est surtout mimésis III, le troisième stade, qui rend compte de la façon dont l'image, en aval, modifiant notre perception, semble recréer jusqu'au monde objectif. Ce n'est pas un hasard si la prise de conscience de l'effet *instaureur* de l'art coïncide avec l'apparition et le développement de la photographie. Henry James pose le monde comme copie de l'original peint et pour Wilde non seulement « la vie imite l'art », mais c'est l'art, en tant qu'activité de l'esprit qui invente le visible : « De nos jours les gens voient des brouillards non parce qu'il y a des brouillards mais parce que peintres et poètes leur ont appris le charme mystérieux de tels effets. (...) Ils n'eurent pas d'existence tant que l'art ne les eut pas inventés » (*Le Déclin du Mensonge*).

Ainsi, l'« artialisant » n'est pas seulement une curiosité. Elle lève totalement, me semble-t-il, l'hypothèque que j'ai appelée par commodité « platonicienne » (la pensée de Platon est plus complexe que cela) sur l'imitation.

Car sans la ressemblance, pas d'effet en retour de l'art sur le monde. Les images n'ont pas prise sur le monde, elles restent sur la toile.

Quelques questions sur les processus de création

Caroline Giros Israël

Pour ceux qui attendraient que je puisse aujourd'hui leur apporter sur un plateau les fruits de notre atelier commencé il y a trois ans, je crains de décevoir leur attente car mon propos tentera plutôt de les introduire au cœur de cet atelier, du côté de la marmite bouillonnante dans laquelle nous avons introduit et nous continuons à introduire les matériaux qui nous ont paru ou nous paraissent nécessaires à une réflexion sur la création. Matériaux de tous ordres : cinéma avec le film *Séraphine*, traités de peinture dont celui de Léonard de Vinci, littérature avec le roman de Merejkovski sur Léonard, *Histoire avec une étude sur la Renaissance*, bref, nous n'avons pas hésité à fouiller, à fouiner, à revenir plusieurs fois sur les mêmes textes, à changer le « calendrier » que nous nous étions imposé en début d'année. Chacun à la sortie de cet atelier se précipitait vers une exposition, une lecture, en rendait compte plus ou moins succinctement en y revenant. C'est vous dire à ma façon l'agitation dans laquelle nous sommes plongée, c'est vous dire également que la confrontation avec l'art pictural a quelque chose qui engage le rapport de l'existence au monde, quelque chose qui le fait vaciller de ses assises. Je citerai ici une phrase de Maldiney qui me semble tout à fait rendre compte de cet état de déséquilibre dans lequel nous sommes : « Pour celui qui l'éprouve, debout sur une pente le mouvement apparent de l'espace qui se creuse en aval sous ses pieds depuis l'horizon et qui en même temps le surplombe en amont, qui donc, en même temps l'attire et l'expulse, s'étend à tout l'*Umwelt* tandis que, exposé de toutes parts à ces mouvements conjugués d'attraction et de répulsion, il est livré à la contradiction d'une union absorbante et d'une expulsion répulsive. Il est placé en abîme au point zéro dans la dérobade de l'*Umwelt*. Il n'a plus d'ici. »¹

Oui, il y a quelque chose de vertigineux dans la confrontation avec l'objet pictural et notre atelier n'y échappe pas. En témoigne sans doute notre embarras lorsque nous avons lu les textes de psychanalystes s'intéressant à la création, principalement celui de Jean-Claude Rolland : *Avant d'être celui qui parle* et la préface de J.-B. Pontalis, celui de Jones, ceux de Freud : *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* avec la préface de Pontalis puis les chapitres VI et VII de *l'Interprétation des rêves*. Cet embarras accompagne toutes les questions qui ont surgi sur la création, une sorte de malaise de tiraillement constant entre les différents angles de visions qui nous sont apparus. Autant il nous a semblé que la psychanalyse et la littérature ou la poésie travaillaient avec un objet commun, objet langagier, autant il nous a semblé que l'œuvre picturale, l'expression picturale restait une terre dont l'abord était très complexe. Je m'explique : le langage nous est à tous familier, commun, quelque fois si familier qu'il faut aller s'allonger sur un divan pour faire vibrer son étrangeté ou écouter un psychotique pour l'entendre dans sa matérialité hallucinatoire. Nous sommes moulés par la langue, dans une nostalgie par rapport à la chose perdue, mais aussi dans un soulagement d'avoir quitté le sol natal : « Honneur des hommes, saint langage », beaucoup d'analystes pourraient se reconnaître dans ce vers. Le langage est notre bain et notre pain quotidien. Nous y avons longuement réfléchi, nous y traquons le surgissement de l'inconscient, nous y retrouvons la chair des mots. Or voici que l'œuvre picturale se présente comme un mode d'expression aussi ancien que l'expression langagière : peinture des corps vivants ou morts, peinture des objets, peinture des murs, trace de couleur et de forme sur le sable, peintures disparues comme le langage des premiers hommes, mais aussi toujours présentes comme à Lascaux ou dans la grotte Chauvet, et

¹ H. Maldiney, *Existence, crise et création*, Fougères, encre marine, 2001, p. 91.

ces figures, ces formes en mouvement continuent par delà les millénaires à nous faire signe, à susciter notre questionnement. Deux modes d'expression, donc qui ne se recouvrent pas, qui puisent dans le fond commun de l'humanité et lui confèrent un destin différent.

Nous avons senti au cours de l'étude de différents textes psychanalytiques combien restait grande la difficulté de rendre compte des chemins non verbaux, comme nous le rappelait encore Laurence Kahn aux dernières journées de l'APF. S'il existe un accord, avec des variables sur le trajet des traces mnésiques, sur l'interface du langage, sur sa charge inconsciente, reconnaissons que nous nous trouvons dans une extrême difficulté pour rendre compte de la production d'une forme comme celle de la forme picturale dont l'aboutissement exclut la parole. Quel trajet psychique de la bouillie originaire à un tableau de Bacon ou de Pollock ? Nous sommes tellement familiers avec l'idée qu'une pensée s'exprime par des mots, que la conscience a partie liée avec le langage, que nous voici complètement démunis devant une expression qui se passe de celui-ci. Certes quand un tableau semble nous dire quelque chose sur le monde, nous en faisons une lecture : là, ça parle de la maternité, ici ça parle de la guerre, mais quand nous ne pouvons ni reconnaître ni nous raccrocher à des formes mondaines, les mots nous manquent et pourtant nous sommes pris par ce qui nous fait signe. Donc une première difficulté embarrasse notre réflexion : comment rendre compte du trajet qui aboutit à une forme non langagière, quel travail psychique s'est effectué sur les perceptions originaires, non pas pour les traduire en mots mais pour en matérialiser la trace ? Le tracé de la trace inscrit sur un support. Cette difficulté en soulève immédiatement une autre, peut-on affirmer que le travail du peintre tendrait à nous donner une vision du monde, une bonne forme, ou une forme achevée tandis que le travail du psychanalyste à l'inverse défait les formes, les fragmente et se refuse à toute *Weltanschauung* ? Est-ce qu'une telle opposition est si pertinente que cela pour les différencier ? Si l'on songe à la peinture dite figurative, le travail du peintre peut sembler progressif, du magma émerge la forme, sur la blancheur de la toile la matière s'ajoute à la matière, *per via di porre*, tandis que l'analyse s'emploie

à *levare*, pourtant cette opposition suscita notre embarras, ne faisait-elle pas fi de tout le travail préparatoire antérieure à l'acte pictural ?

Je voudrais vous citer un passage d'un manuscrit de Léonard : *Nécessité d'étudier au réveil ou avant de s'endormir au lit dans l'obscurité* : « (...) Tu t'appliqueras donc, avant tout, au dessin, pour représenter à l'œil, sous une forme démonstrative, l'intention et l'invention conçues d'abord dans ton esprit. Puis ôte ou ajoute, jusqu'à ce que tu sois satisfait ; ensuite, dispose tes modèles, drapés ou nus, selon l'ordonnance prévue pour ton œuvre ; fais les proportions et dimensions en rapport avec la perspective ; ainsi, il ne restera aucune partie de l'œuvre qui ne soit conseillée par la raison et par les effets de la nature »². On voit bien qu'en effet il y a une progression vers l'achèvement d'une forme. Cependant ce que je voudrais souligner ici, c'est cet « ôte et ajoute » et le rôle nécessaire que tient la nuit et l'obscurité dans ce temps d'élaboration de l'œuvre. Qu'est-ce que c'est que cette nuit, cette obscurité nécessaire à la fermeture des yeux et à l'ouverture de la vision mentale ? *Levare, porre, levarre, pore*, s'approcher au plus près avec l'œil, avec la main, avec la raison, de ce qui pourrait être de l'ordre de l'hallucinatoire ; est-ce que la création picturale ne procéderait pas ainsi ? Dans ce cas avant qu'une bonne forme ne surgisse ne serait-elle pas précédée d'un travail de composition et de décomposition ? Il arrive d'ailleurs bien souvent que les peintres détruisent leurs œuvres, ou ne les montrent pas toutes, ou les laissent en plan parce qu'ils les jugent « ratées ». Ratées par rapport à quoi ? Et quand juge-t-on aussi qu'une analyse est ratée ? Sur quels critères nous fondons-nous pour dire qu'une analyse est ratée ou réussie ?

Par rapport au patient dira-t-on, ça veut dire quoi qu'un patient aille mieux ? Qu'il a trouvé une certaine harmonie, un certain équilibre interne, que tout cela semble tenir ensemble, bref qu'il est en bonne forme ? Serions-nous si éloignés que nous le disons d'un idéal de la forme, et d'une certaine vision du monde ? C'est une question qui a surgi dans notre atelier : notre travail d'analyste

2 L. de Vinci, Ms 2038 Bib. Nat.26 r. *Les Carnets*, 2, Gallimard.

sur le discontinu, le fragmentaire, notre ouvrage de dissolution n'est-il pas sous-tendu par une certaine vision de ce que serait une « composition idéale », une analyse parfaite et n'avons-nous pas toujours en tête l'horizon freudien et son « art » de l'interprétation qu'il faudrait atteindre ?

Pour en revenir à la création picturale et notre atelier, au fil de l'étude des textes de Freud sur le rêve un autre embarras est survenu. Nous nous sommes demandés si peindre un tableau était comme produire un rêve, ce qui amenait une autre difficulté puisque Freud affirme que le rêve ne crée rien, n'invente rien, que c'est un rébus, dans ce cas notre réflexion sur les processus de création dans l'œuvre d'art devenait difficile à soutenir : il n'y aurait pas non plus d'invention ni de création nouvelle dans la peinture, pas plus que dans le rêve. Voici que nous perdions notre objet de recherche ! Cependant J.-B. Pontalis, tout d'abord, puis F. Gantheret, avaient eux une autre façon d'envisager le rêve : le rêve-objet et pas seulement le rêve rébus. F. Gantheret en a donné un exemple explicite dans son intervention lors de la conférence d'Olivia Todisco, un rêve-objet qui serait d'un bloc, je le cite : « Ce que nous pouvons appeler « rêve-objet », valant en lui-même dans sa **totalité**, dans son existence objectale » Il reprend le rêve de Mourad qu'avait raconté Olivia, « le rêve de la chienne avec ses chiots, dans sa désolation sanglante, son hurlement immobile et silencieux, je pourrais en dire, c'est comme *Guernica*. *Guernica* n'est pas un amas de figures juxtaposées, ça n'est pas un rébus ». « *Guernica* est la barbarie et la souffrance en présence. La grenouille de Mourad n'est pas un agrégat de morceaux de corps, de sexes de femmes, et de bouche de grenouille et d'yeux exorbités. C'est la terreur de la jouissance féminine en présence. Il y a dans le rêve, si l'on accepte de le penser comme objet non-sécable, bien d'avantage que des éléments de perception mais un mode de perception originaire ».

Si l'on se réfère à cette intervention de F. Gantheret, une voie de passage s'ouvrirait alors entre le rêve et la création picturale, puisque l'un et l'autre puisent dans un mode de perception originaire. Cependant il faut ajouter à la création picturale le passage par le conscient qui n'existe pas dans le rêve. On ajouterait de plus, que

l'inspiration du peintre, terme que certains d'entre nous hésitent ou refusent d'employer pourrait être cette pulsion ou cette pulsation de ce mode de perception originaire, pulsion ou pulsation que la couleur ou la lumière du tableau rendent présentes. Quelle serait alors l'expression de la pulsion de mort, serait-ce l'obscurité, l'affaïssement des corps sur les toiles d'un Bacon ? La toile blanche ? Nous n'en savons rien pour le moment, mais de même que les mots ne sont pas aussi arbitraires que l'on pense, de même il se pourrait qu'une œuvre d'art n'ait rien de gratuit, rien d'arbitraire, qu'elle soit aussi nécessaire dans sa singularité que l'est l'expression du langage pour les humains.

Je vais m'arrêter là, en vous rappelant que toutes ces questions restent ouvertes, que nous avons voulu surtout vous présenter les tensions qui peuvent exister entre la psychanalyse et la peinture, tensions qui tournent autour du langage, de l'hallucinatoire, du sensible et de l'intelligible, de la difficulté à percevoir s'il existe aussi un devenir du sensible, un devenir des mondes de la sensation ailleurs que dans le langage, ce qui ne signifie en aucun cas que l'œuvre picturale est muette d'un bout à l'autre du processus de création. Dans la bouillie originaire du peintre entrent des mots, des images du monde externe et interne, des couleurs, des sensations tactiles, des réminiscences, en sort une forme. Lorsqu'elle est nouvelle nous pouvons parler de création. Je vous renvoie pour terminer cette présentation de notre travail aux réflexions de Gilles Deleuze et Félix Guattari qui écrivent que l'œuvre d'art est « un bloc »³ de sensations, « un composé de percepts et d'affects » qui « valent par eux-mêmes et excèdent tout vécu ». Ce composé qui « existe en soi » doit avant tout pour qu'on puisse parler d'œuvre d'art « tenir debout tout seul, avoir la force d'être d'aplomb ». Je vous rappelle la phrase de Maldiney que j'avais citée au début, ce moment de vertige où le sol et l'horizon se déroberent, tout cela m'évoque une image composite, celle des premiers pas maladroits de l'enfant, celle de l'arrachement du sol de notre espèce humaine et sa station verticale. J'espère seulement que vous avez saisi que notre atelier en est à ses premiers pas...

3 G. Deleuze, F. Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie ?* édition de Minuit, 1991, p. 154.

Une parcelle de nature ?

Laurence Kahn

La pulsion de mort est sans doute l'un des objets les plus explosifs de la théorie psychanalytique. L'intitulé aujourd'hui retenu pour ces Entretiens pose d'entrée de jeu le problème : inadmissible, elle le fut quasi immédiatement, et le différend qu'elle engendre depuis lors ne s'est pas tempéré. De sorte que chacun est plus ou moins contraint de se prononcer au tribunal de la légitimation : pour ? contre ? en quoi est-elle indispensable ? sinon, comment s'en débarrasser ?

La position de Freud, d'avoir hautement revendiqué la dimension spéculative de cette « invention » - spéculation « tâtonnante », dépourvue de tout *pathos* théorique, qu'il revendique jusqu'à la dernière heure ; et je pense en particulier aux ultimes lettres adressées à Marie Bonaparte - cette position a d'autant moins simplifié notre tâche que, au regard du caractère « méta » de ce concept (quelque chose comme la pointe la plus aiguë de la métapsychologie), les faits cliniques qui ont imposé à Freud son introduction pèsent leur poids : la massivité du phénomène de la répétition, la fréquence de la réaction thérapeutique négative, une portée du masochisme qui en transforme la vision avec le constat des effets dévastateurs de l'action du surmoi... et puis cet ensemble d'observations, faites à même le champ de bataille que furent les névroses de guerre. Bref, une somme de butées pratiques que Freud se voit dans la nécessité de rapporter à une nouvelle modalité de la liaison et de la déliaison : nouvelle au regard de celles sur lesquelles il a appuyé, dans la première topique, l'écart entre fonctionnement primaire et fonctionnement secondarisé.

Avec la pulsion de mort, c'est donc dans le périmètre des effets d'une forme de déliaison qui engendre la désorganisation du bâti psychique, voire sa néantisation, que Freud s'avance. Un périmètre où, d'une part,

le « ratage » d'une toute première forme de liaison, seule apte à protéger la vie psychique des afflux d'excitation, peut déboucher sur des perturbations analogues à la névrose traumatique¹ ; et où, d'autre part, le pôle narcissique qu'est le surmoi semble capable de se placer au service de la pulsion de mort, en rassemblant et en retournant contre le moi la composante destructrice.

Mais là, les choses se compliquent immédiatement. Prenons par exemple l'échange avec Einstein : si Freud indique que les bénéfiques du plaisir pris à la guerre, le mélange de destruction et d'érotisme qu'est la cruauté ne suffisent pas à rendre compte de l'ampleur du désastre ; si, de ce point de vue, le sadisme ne permet pas vraiment d'élucider la poussée de l'humain vers son auto-anéantissement, reste que la pulsion de mort porte cet autre nom de « pulsion de destruction ». Et cet autre nom indique largement la complexité des relations entre destruction interne et destruction orientée vers des objets extérieurs, entre construction et déconstruction (autres termes employés par Freud), entre dispositifs primaires et voies de déflexion (*via* le narcissisme, Éros ou l'objet).

Il ressort de cet ensemble que, si le fait clinique de la destructivité est admis par tous, la pulsion de mort, elle, ne l'est pas. Et elle ne l'est pas, non du fait de son caractère conservateur comme toute pulsion, mais du fait qu'elle viserait le retour à un état antérieur inorganique. C'est cette spécificité qui provoque la levée de bouclier, et en premier lieu de la part de Jones qui, très vite, souligne la confusion entretenue par Freud, entre *télos* et *finis* : *télos*, le but, *finis*, la fin² - le but et la fin ne

1 S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », *OCF* XV, p. 306.

2 E. Jones, *La vie et l'œuvre de Freud*, T. III, p. 311.

faisant qu'un, quand est assignée à la pulsion de mort la fonction de « ramener le vivant à l'état sans vie ». Et Jones de souligner l'ombre de la référence à Nietzsche (de fait très importante dans « La destruction comme cause du devenir » de Sabina Spielrein), ainsi que la référence implicite à Schopenhauer. Quant à la comparaison freudienne du tandem Éros/pulsion de mort avec l'antagonisme *philia/ neikos* tiré d'Empédocle, elle s'expose immédiatement à la critique d'être métaphysique - ou « méta-cosmologique » pour reprendre les termes de Jean Laplanche³.

Mais que l'on prenne le problème par l'autre bout - celui-là même que Freud affirmait justement contre la métaphysique, c'est-à-dire la nature, et, en l'espèce, la nature biologique de l'enracinement pulsionnel -, la pulsion de mort tombe alors sous le coup du « fourvoiement biologisant de Freud », plus sévèrement encore que l'ensemble de la théorie pulsionnelle.

Cette relation étroite entre biologie et pulsion de mort fut partiellement abordée lors de la journée organisée par Jean-François Daubech en 2009, qui nous avait permis d'entendre ici même Jean-Claude Ameisen - en particulier sur le problème de l'apoptose. Où l'on a pu d'ailleurs mesurer combien les passages entre la singularité biologique de la mort cellulaire programmée et ce que Freud place sous le signe du rétablissement de la non-vie - combien ces passages étaient à emprunter avec la plus grande précaution.

Une chose est sûre. Une fois ouverte la question d'admettre ou non la pulsion de mort, le débat s'est déroulé en de multiples dialectes : fragmentation et démantèlement du vivant chez Ferenczi⁴ ; annihilation, surmoi précoce et projection, selon Melanie Klein ; désinvestissement et auto-anéantissement, selon la définition donnée par Piera Aulagnier ; déliaison et désobjectalisation pour André Green ; ou bien, pour ceux qui refusent la notion, décharge quantitative massive

pour Michel de M'Uzan ; ou encore déchaînement de la « pulsion sexuelle de mort » pour Jean Laplanche.

J'arrête là : la liste est fort longue et ne dit pas même encore la complexité du débat, si l'on constate par exemple, grâce à la lecture de Catherine Chabert, que la position de Didier Anzieu évolue sur ce point : dans la dernière édition de 1995, il supprime en effet la négativité du Moi-peau qui, « visant à l'autodestruction de la peau et du Moi », était auparavant reliée par lui à la réaction thérapeutique négative et à la pulsion de mort.

Enfin, parmi tous ces dialectes, il ne faut pas omettre que la pulsion de mort a sombré corps et biens dans la psychanalyse nord-américaine depuis belle lurette, emportée dans la récusation globale d'une énergétique pulsionnelle périmée.

Reste donc une question : pourquoi la pulsion de mort a-t-elle la vie aussi dure ? Pourquoi l'agressivité, la haine, la violence, le sadisme n'y suffisent pas ? Pourquoi le débat demeure-t-il si virulent ? De quoi la pulsion de mort est-elle le marqueur à défaut d'en être l'explication ? Faut-il simplement s'en tenir à l'idée que, se défiant d'un monisme au parfum jungien auquel risquait de le ramener le narcissisme dès lors que l'auto-conservation relevait d'Éros⁵, Freud aurait tenté avant tout de restaurer le dualisme pulsionnel ? Un dualisme indispensable à ses yeux pour rendre compte des conflits intra-psychiques ; indispensable surtout pour saisir comment Éros peut se trouver mélancoliquement pris à revers, une fois consommée « la liquidation » des liens objectifs sous l'effet des processus identificatoires.

Certes, on peut invoquer la mixtion et la démixtion. Mais, si le nouveau dualisme pulsionnel écarte le spectre d'une libido originaria unique, à la manière jungienne, il faut aussi en mesurer la répercussion : contrairement à ce qui se produisait dans le modèle de la première topique, les pulsions de vie et la pulsion de mort ne se combinent plus entre elles.

3 J. Laplanche, « Responsabilité et réponse », *Entre séduction et inspiration: l'homme*, Paris, PUF, 1999, p. 166 ainsi que « La sois-disant pulsion de mort : une pulsion sexuelle », *ibidem*, p. 218.

4 Ferenczi, « Notes et fragments », *International Journal of Psychoanalysis* 1949, n° 30, p. 231.

5 « Psychanalyse » et « Théorie de la libido » OCF XVI, 207 + dualisme : « la bigarrure des manifestations de la vie » (ce sont ses termes dans « Analyse finie et analyse infinie »).

En ce sens, l'intrication et la désintrication de leurs effets antagonistes ne sont plus à proprement parler des alliages. Ces opérations s'effectuent sur le terrain même de l'objet qui, comme l'a souligné Benno Rosenberg, « n'est pas seulement libidinalement investi mais bi-pulsionnellement investi »⁶. C'est donc la position de l'objet et, par voie de conséquence, du moi lui-même (quand il intériorise l'objet après l'avoir défait de son investissement sexuel) qui sont à reconsidérer - ce que Freud remet sur le métier depuis *Le moi et le ça* jusqu'à l'*Abrégé*, théorie du transfert comprise.

Bref, si l'affaire pouvait être classée sous l'argument d'une nécessité ordonnée par le modèle lui-même (ce que serait l'impératif du dualisme), la pulsion de mort aurait cessé de nous faire des ennemis.

Si elle persiste de pareille manière, c'est bien plutôt qu'elle a pris en charge quelque chose que Freud cherche, pressent, devine. L'un de ses effets, dans le plan de la clinique individuelle, est le caractère non transformable, à peine transférable d'un aspect de la vie psychique : là où la plasticité des transactions et le jeu des dédommagements pulsionnels paraissent échouer. Mais l'autre effet, qui le conduit à postuler cette force muette, se manifeste au plan de la communauté sociale, dans la profondeur d'un démantèlement culturel que ni lui, ni tous ces européens convaincus que furent par exemple Valéry et Husserl n'avaient soupçonné. On en trouve comme un signe avant-coureur dans les *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort* quand Freud paraphrase le *si vis pacem, para bellum* en un *si vis vitam para mortem*. À un état de paix que seule la préparation à la guerre permet de sauvegarder, il substitue alors un état de vie dont la capacité de perdurer dépend de l'aptitude à y introduire la mort - ce qui vaut non seulement pour les individus, mais également pour les grands corps civilisés⁷.

Ce quelque chose que Freud cherche se trouve donc à un point de convergence entre les difficultés pratiques rencontrées dans les cures et la dislocation à

6 B. Rosenberg, *Masochisme mortifère et masochisme gardien de la vie*, Monographies de la RFP, PUF, 1991, p. 26 et 126-141.

7 S. Freud, *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort*, p. 40.

laquelle le socius est en proie. Quelque chose qui va trouver plusieurs formes, en réalité, dont l'une est celle qu'il lui confère dans *Au-delà du principe de plaisir* avec la pulsion de mort ; mais dont l'autre forme, me semble-t-il, émerge un an plus tard dans *Psychologie des masses et analyse du moi*.

Il m'a toujours paru très remarquable que, dans ce texte, la ruine de la singularité, la perte de la réalité, les effets destructeurs de la massification, bref toutes les formes de la dépropriation soient soigneusement décrites sans que le terme de pulsion de mort soit même prononcé. Et tout aussi remarquable que, enchâssé entre *Au-delà du principe de plaisir* et *Le moi et le ça*, *Psychologie des masses* pousse aussi loin que possible la conception d'un narcissisme mortifère dont l'un des fondements réside dans le fait que « la psychologie individuelle est, d'emblée et simultanément, une psychologie sociale ». Si la psychologie collective est la plus ancienne psychologie humaine⁸, il est alors impossible d'enjamber la relation fondamentale entre l'univers clos de chaque individu et son insertion dans l'ensemble humain. Le travail psychique s'effectue en permanence à la jointure entre les destins privés du jeu pulsionnel et la re-fondation continue des fins sociales. Voie qu'a empruntée Nathalie Zaltzman avec le « travail de culture ». Avec l'identification survivante, elle insiste sur la dimension phylogénétique de cette « participation narcissique directe (de chacun) à l'investissement d'un but commun insécable », qui font le propre de l'humanité et sa réserve de résistance⁹.

Freud, lui, faisait de la culture l'*analogon* du combat pour la survie de n'importe quelle espèce animale¹⁰ - seule

8 S. Freud, « Psychologie des masses et analyse du moi », *OCF XVI*, p. 5 et 62 ; (position freudienne qu'Adorno développe d'ailleurs dans plusieurs textes de Société : *Intégration, Désintégration*)

9 N. Zaltzman, *De la guérison psychanalytique*, Paris, PUF, 1999, p. 20-23.

10 Dans « Pourquoi la guerre ? » : « Nous sommes pacifistes parce que, pour des raisons organiques, nous ne pouvons pas ne pas l'être. » Et Freud d'insister : peut-être le procès culturel est-il « comparable à la domestication de certaines espèces animales ; il entraîne indubitablement des modifications corporelles ; on ne s'est pas encore familiarisé avec la représentation que le développement culturel est un tel procès organique » ; voir également « Le Malaise dans la culture », *OCF VIII*, p. 308 ainsi que *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Gallimard, 1984, p. 239.

voie permettant de surseoir à la puissance d'action de la pulsion de mort. Est-ce cette hardiesse - celle qui fait du développement culturel un procès organique nous épargnant simplement de nous exterminer - qui interdit à la pulsion de mort d'être recevable? Est-ce cette témérité - qui voit dans le processus de civilisation la parcelle de la nature qui nous permet de lutter contre cette autre parcelle de la nature, notre « prédisposition pulsionnelle autonome » à l'auto-abolition - bref, est-ce cette supplémentaire blessure infligée à l'orgueil humain qui interdit à la pulsion de mort d'être *admissible* au point d'être admise ?

En 1930, Freud écrivait : « Je reconnais que nous avons toujours eu sous les yeux dans le sadisme et le masochisme les manifestations, fortement alliées avec de l'érotisme, de la pulsion de destruction orientée vers l'extérieur et vers l'intérieur. Mais je ne comprends plus que nous ayons pu omettre l'ubiquité de l'agression et de la destruction non érotiques et négliger la place qui leur revient dans l'interprétation de la vie. »¹¹

Avec nos trois orateurs, Pascale Michon-Raffaitin, Janine Altounian et André Beetschen, et par des biais différents, nous aborderons ces questions.

Je passe immédiatement la parole à Pascale Michon-Raffaitin dont la conférence a pour titre « Jusqu'où le silence... »

11 « Le Malaise dans la culture » OCF XVIII, p. 306.

Dégagement, au cours de la cure et par l'écriture, des pulsions de vie enfouies dans un héritage traumatique

Janine Altounian

Il est d'usage, lorsqu'on prend la parole, de commencer par remercier les instances qui vous y ont invité. Or j'ai d'abord vécu cette invitation comme s'il y avait eu erreur sur la personne. Je ne suis pas psychanalyste, j'ai écrit en analysante, à l'intersection de l'histoire, de la littérature et de la psychanalyse, une expérience de transmission traumatique qui ne se réfère que sommairement aux théories analytiques et qui, d'ailleurs, témoigne plutôt de la pulsion de vie. L'évolution de mon écriture¹ pourrait même illustrer un certain type de *cas clinique* soumis aux psychanalystes.

Je me suis pourtant aperçue, en accordant plus d'attention à l'intitulé de ces Entretiens : *Inadmissible pulsion de mort*, que cette formulation pouvait, en fait, être comprise comme désignant la justification et le sens de mon travail d'élaboration depuis de nombreuses années : la pulsion de mort n'a pas été pour moi « admissible ». Elle devait, sous l'effet de la cure et de l'écriture, générer des pulsions de vie en fidélité à l'injonction d'ascendants, rescapés d'un désastre, et bien trop présents en moi. Ma compréhension tendancieuse de ce libellé entend évidemment ici « inadmissible/admissible/admettre » au sens propre, au sens que Freud attribue au verbe *aufnehmen*, prendre en soi, admettre, accueillir quand, dans *L'homme Moïse*, il décrit justement les effets du trauma : « Les effets du trauma sont de deux sortes, positifs et négatifs. Les premiers sont des efforts pour remettre en vigueur le trauma, donc pour remémorer l'expérience vécue oubliée (...) Ils peuvent être accueillis dans le moi dit normal et lui conférer en tant que tendances constantes de celui-ci, des traits de caractère

immuables. »² Mon travail a donc consisté à ne pas « admettre » en tant que tels les effets de la pulsion de mort à l'œuvre chez tous ceux auprès de qui j'ai vécu mon enfance, des survivants au génocide arménien de 1915 perpétré sur le versant oriental de la Grande Guerre, cette première guerre mondiale qui inspira à Freud ses « Actuels sur la guerre et la mort » et, par la suite, le dualisme pulsionnel de sa seconde topique. Chargée d'une trop lourde dette envers ces revenants d'un envers du monde terrifiant, j'ai dû porter les terreurs qui les habitaient

2 L'homme Moïse et la religion monothéiste, in *OCF/PXX*, p. 154/155, *GWXVI*, p. 180 : « Die Wirkungen des Traumas sind von zweierlei Art, positive und negative. Die ersteren sind Bemühungen, das Trauma wieder zur Geltung zu bringen, also das vergessene Erlebnis zu erinnern (...) Sie können in das sog. normale Ich **aufgenommen** werden und (...) ihm unwandelbare Charakterzüge verleihen ». Notons ici que c'est le même verbe **aufnehmen** que Freud emploie, dans son article « La négation », pour définir la fonction de jugement :

OCFPXVII, p. 169 : « Maintenant il ne s'agit pas de savoir si quelque chose de perçu (une chose) doit être **accueilli** ou non dans le moi, mais si quelque chose de présent dans le moi comme représentation peut aussi être retrouvé dans la perception (réalité) (...) L'expérience a enseigné qu'il n'est pas seulement important de savoir si une chose (objet de satisfaction) possède la bonne propriété, donc mérite **l'accueil** dans le moi, mais encore de savoir si elle est là dans le monde extérieur ».

GWXIV p. 13 : « Nun handelt es sich nicht mehr darum, ob etwas Wahrgenommenes (ein Ding) ins Ich **aufgenommen** werden soll oder nicht, sondern ob etwas im Ich als Vorstellung Vorhandenes auch in der Wahrnehmung (Realität) wiedergefunden werden kann (...) Die Erfahrung hat gelehrt, es ist nicht nur wichtig, ob ein Ding (Befriedigungsobjekt) die „gute“ Eigenschaft besitzt, also die **Aufnahme** ins Ich verdient, ... »

Ce rapprochement permet d'inférer la portée politique de cette fonction dans le négationnisme qui, inversement, poursuivant justement l'œuvre de la pulsion de mort, « n'admet / n'accueille » pas la « réalité » des faits.

Cf. La maison de Freud Berggasse 19 Vienne, Edmund Engelman, Seuil 1979. Goethe, *Faust I*, vers 682/5: Was du ererbst von deinen Vätern hast, Erwirb es, um es zu besitzen.

Was man nicht nützt ist eine schwere Last.

Cité par Freud, entre autres, dans *Totem et tabou*, *OCF/PXI*, PUF, p. 379, *G.W. IX*, p. 190.

¹ Depuis le premier recueil de 1990 : « Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie », Un génocide aux déserts de l'inconscient (Préface de René Kaës), Les Belles Lettres/ Confluents psychanalytiques, 2003 (2^e éd.).

à ce « divan » freudien dont j'avais du reste remarqué avec émotion dans les reproductions du beau livre : *La maison de Freud Berggasse 19 Vienne*³, la ressemblance étrangement familière avec le divan oriental et chaleureux de ma grand mère. (Vous voyez déjà se profiler chez notre analysante un transfert positif, de même qu'un penchant à traduire une culture en une autre, par amour des deux, et à ouvrir ainsi le berceau de ses nostalgies aux plaisirs de la recherche).

Le poids mortifère de cette dette aux parents et à leurs chers disparus me faisait alors ressentir la dimension redoutable du dernier vers que Freud, étonnamment, ne retient pas dans ses citations du précepte en trois vers de Goethe :

« *Ce que tu as hérité de tes pères,
acquiers-le afin de le posséder,
ce qu'on n'utilise pas est un pesant fardeau* »⁴.

Ce dernier vers ne désigne-t-il pas précisément ce qui pousse l'héritier d'un passé traumatique au divan salvateur qui va l'amener à « utiliser » un matériau psychique écrasant, à exploiter ce minerai compact et effrayant, l'affiner, le façonner, en extraire les pépites d'or ensevelies sous les cendres que dépose la pulsion de mort, afin de se les approprier et pouvoir enfin les aimer ?

Si l'on rapproche ici les deux verbes goethéens repris par Freud, où le même affixe **er** signifie l'acquisition, l'obtention d'un résultat : **erwerben** (hériter), **erwerben** (acquérir) et un troisième de la pensée freudienne : (**erarbeiten**) (élaborer)⁵ indiquant explicitement qu'élaborer (**erarbeiten**) s'obtient (**er**) par un travail (**Arbeit**), on voit que le travail analytique, dans le cas de cette parturition particulière,

visé à « acquérir l'héritage » des pulsions de vie paralysées, étouffées, réduites au silence, en le libérant d'un environnement menacé par des souvenirs mortels.

Comprenant donc, en prêtant cette acception au titre de nos entretiens, que la pulsion de mort avait été pour moi « inadmissible », je peux à présent vous remercier d'avoir su désigner si pertinemment ce qui m'a conduit ici. En m'appuyant sur le *matériel clinique* de mon cas, je présenterai un exemple de *dégagement*, au cours de la cure et de ses effets dans l'écriture, des pulsions de vie enfouies dans l'héritage traumatique d'un analysant, en l'occurrence une analysante. Il montre comment, d'un environnement frappé d'invisibilité, émerge une subjectivité qui devient capable de traduire au monde, ressenti comme étranger au trauma familial, l'espace mortifère de son héritage psychique inconscient. Concernant l'invisibilité du lieu, je me réfère ici à Luba Jurgenson qui, étudiant la représentation de l'espace dans les récits des camps staliniens, explique avec perspicacité ce qui conditionne la visibilité des régions du monde : « Le concept de visibilité doit être analysé en rapport avec la question de la loi (...) Un espace doté d'une téléologie négative est donc, par la force des choses, indéchiffrable »⁶.

Ce qu'elle dit du caractère « invisible de l'Archipel » pourrait s'appliquer aux déserts anatoliens et syriens qui hantaient les horizons de ma famille et l'atmosphère de mon enfance :

« Ce lieu, bien qu'omniprésent, doit échapper au regard, à la pensée ; son mode d'être est l'absence. Les camps sont situés dans un nulle part. »⁷

En fait cette position de sujet, que l'analysant acquiert au cours du travail analytique, lui permet de voir enfin, à l'arrière fond des liens étouffants ou des climats désaffectés de sa maisonnée, ce qu'il percevait avec angoisse sans pouvoir le regarder, le reconnaître

3 Cf. *La maison de Freud Berggasse 19 Vienne*, Edmund Engelman, Seuil 1979.

4 Devant la poursuite des massacres, en 1896, dans les régions de Van, Mouch, Killis et Egin, le parti révolutionnaire Dachnak cherchait un moyen d'obliger les puissances alliées à intervenir. Le mercredi 26 août 1896 à 13 heures, les Dashnaks prirent possession de la Banque ottomane, où prédominaient les investissements britanniques et français.

5 Le français « élaborer » traduit quatre verbes du texte freudien formés de quatre particules indiquant chaque fois une modalité différente : **bearbeiten** : travailler une donnée, **ausarbeiten** : travailler son développement, **verarbeiten**, travailler pour façonner, **erarbeiten** acquérir par le travail.

6 Luba Jurgenson, « La représentation de la limite dans quelques récits des camps », Publication 01/12/2006 : Vox Poetica : <http://www.vox-poetica.org/tl/rl/jurgensonRL.html> Luba Jurgenson, maître de conférences de littérature russe à la Sorbonne - Paris IV, est romancière et traductrice.

7 Luba Jurgenson, *L'expérience concentrationnaire est-elle indicible ?*, Éditions du Rocher, 2003, p. 233.

et l'affronter. Cette aperception progressive lui fait décrypter la transgression des lois que sont les crimes contre l'humanité préluant à sa naissance, elle le rend cruellement conscient de son histoire, de celle de ses ascendants et le décide alors à les socialiser, les inscrire dans le monde culturel et politique dont elles avaient été exclues.

Pour clore cette introduction au processus d'acquisition de l'héritage, je citerai encore une autre forme d'injonction que celle de Freud citant Goethe. J'aime particulièrement celle, émouvante, d'un apologue poétique dont se sert Walter Benjamin, en écho à la fable de notre cher La Fontaine apprise sur les bancs de l'école⁸, pour rappeler que la transmission de l'expérience humaine portait autrefois sur la valeur précieuse du travail, transmission désormais rompue chez les « revenants » de la Grande Guerre : « Dans nos manuels de lecture figurait la fable du vieil homme qui sur son lit de mort donne à croire à ses fils que dans sa vigne est caché un trésor. Ils n'ont qu'à creuser et chercher. Ils creusèrent, mais nulle trace de trésor. Pourtant quand vient l'automne, la vigne porte des fruits comme nulle autre dans tout le pays. Ils s'aperçoivent alors que leur père leur a fait don d'une expérience : ce n'est pas dans l'or que se trouve la bénédiction de la richesse mais dans le labeur, (...) Où entend-on aujourd'hui encore des mourants de

telles paroles impérissables qui, comme un anneau, passent de génération en génération ? »⁹ N'est-ce pas, au delà de l'extermination des hommes, la créativité du travail humain que les nazis cherchèrent à anéantir en la profanant par l'insulte de cette inscription aux portes de leurs camps « *Arbeit macht frei* » (« Le travail rend libre ») ? Hériter pour se constituer et pouvoir témoigner des lieux géographiques et psychiques où régnaient les œuvres de la mort réclame dès lors, en retour, la prise en charge par l'analysant d'un long travail. C'est, en reprenant les termes de l'apologue, cette *richesse bénie née du labeur - creuser et chercher* ce qui nous a été *donné* sous forme de *traces* énigmatiques à traduire - qui, comme pour le travail de la *vigne, porte à l'automne* de l'analyse le *trésor, caché dans sa gangue, d'une expérience* revivifiée. La perception analytique m'amène du reste à remarquer que c'est peut-être la condensation affective de mon plaisir à la langue de Benjamin et de notre chagrin devant la disparition de Jean Laplanche, entre autres, traducteur *et vigneron*, qui a motivé ma prédilection pour cette « fable du vieil homme ».

Mon exposé envisagera donc ce travail sous deux de ses aspects :

- 1 - Hériter d'une culture détruite s'effectue grâce au déplacement d'une traduction.
- 2 - Ce déplacement s'effectue au prix d'une rupture violente qui instaure une tiercéité absente au départ de la situation psychique et politique de l'analysant.

⁸ On me pardonnera de céder ici au plaisir de citer les vers de La Fontaine :

Le laboureur et ses enfants

Travaillez, prenez de la peine :

C'est le fonds qui manque le moins.

Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,

Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.

« gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage

Que nous ont laissé nos parents.

Un trésor est caché dedans.

Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage

Vous le fera trouver, vous en viendrez à bout.

Remuez votre champ, dès qu'on aura fait l'out :

Creusez, fouillez, bêchez : ne laissez nulle place

Où la main ne passe et repasse. »

Le père mort, les fils vous retournent le champ

Deçà, delà, partout : si bien qu'au bout de l'an

Il en rapporta davantage.

D'argent, point de caché, mais le père fut sage

De leur montrer, avant sa mort,

Que le travail est un trésor.

⁹ Walter Benjamin, « Expérience et pauvreté », *Œuvres II*, Gallimard, collection folio, Paris, 2000, trad. par M. de Gandillac, R. Rochlitz, P. Rusch, p. 364/365. En cohérence avec mes deux activités de « traduction », je mentionne, comme pour les citations de Freud, la version originale des deux citations de Benjamin et je me permets d'en proposer une traduction plus littérale chaque fois que celle-ci sert mieux la pensée de l'auteur.

« Erfahrung und Armut », *Gesammelte Schriften*, Band II-1, Suhrkamp, Auflage 1989 p. 213/214 : « In unseren Lesebüchern stand die Fabel vom alten Mann, der auf dem Sterbebett den Söhnen weismacht, in seinem Weinberg sei ein Schatz verborgen. Sie sollten nur nachgraben. Sie gruben, aber keine Spur von Schatz. Als jedoch der Herbst kommt, trägt der Weinberg wie kein anderer im ganzen Land. Da merken sie, der Vater gab ihnen eine Erfahrung mit : Nicht im Golde steckt der Segen sondern im Fleiß (...) Wo kommen von Sterbenden heute noch so haltbare Worte, die wie ein Ring non Geschlecht zu Geschlecht wandern ? »

Hériter s'effectue grâce au déplacement d'une traduction

1- La traduction psychique

Pour recueillir et transmettre ce qui reste d'une culture détruite, il faut le traduire. Or on ne peut traduire que ce qui a été symbolisé et la cure d'un analysant porteur des traces de cette destruction consiste précisément en ce travail que Freud nomme à juste titre : travail culturel « *Kulturarbeit* ». Dans notre cas, si on se réfère à la définition que Jean Laplanche donne de l'inconscient : « l'inconscient est (...) ce qui a échappé à cette mise en sens que je désigne comme traduction », ¹⁰ ce travail aurait en somme pour visée « de fonder dans l'appareil psychique, un niveau *préconscient* » en exhumant le « non-traduit enclavé » ¹¹ de l'héritage traumatique. Voici l'ensemble de son argumentation : « La (...) tentative de traduction a pour fonction de fonder, dans l'appareil psychique, un niveau *préconscient*. Le préconscient (...) correspond à la façon dont le sujet se constitue, se représente son histoire. La traduction des messages de l'autre (...) est pour l'essentiel une historisation. (Quand) rien n'est traduit, le message originel reste tel quel dans l'appareil psychique (...) il constitue alors ce qu'on pourrait nommer « l'inconscient enclavé » (...) L'échec de la traduction peut se solder notamment par une transmission telle qu'elle, intergénérationnelle, sans aucune métabolisation ».

Suit un passage très intéressant sur une « aide à la traduction », proposée par la culture ambiante : « L'*infans* doit faire appel à de nouveaux codes (...) Il a à sa portée, très tôt, de par son environnement culturel général (...) des codes, des schémas narratifs préformés. On pourrait parler ici d'une véritable "aide à la traduction", proposée par la culture ambiante ». ¹²

Mon travail d'élaboration représente un véritable témoignage de cette « aide » car, s'il est redevable à la psychanalyse, il l'est également à ce que furent pour moi l'école républicaine d'autrefois et les institutions démocratiques qui, bon gré mal gré, étaient en vigueur dans ce qu'il est convenu d'appeler le « pays d'accueil » de mes parents.

¹⁰ Jean Laplanche, « Trois acceptions du mot "inconscient" dans le cadre de la théorie de la séduction généralisée », in *Sexual, La sexualité élargie au sens freudien*, 2000-2006, PUF, 2007, p. 201

¹¹ *Id*

¹² *Ibid.* p. 200, 201, 208.

Quant à cette « transmission telle quelle, sans aucune métabolisation », elle fait penser à ce que Luba Jurgenson appelle « le brouillon perdu », soit les traces non encore verbalisables de l'expérience immédiate chez les survivants des camps d'extermination, à distinguer de ce qu'elle appelle « le livre I » ¹³ qui pourra être rédigé ultérieurement à partir de cet infra texte perdu. En sa qualité de traductrice, elle précise : « La question qu'énonce ici Chalamov est celle de la traduction, du passage de la langue de l'expérience vers celle du texte. On constate l'inadéquation des deux langues : celle de l'expérience est infiniment pauvre, mais aussi absolument complète, elle ne connaît pas de manque ; la langue d'arrivée est riche au point de pouvoir dire sa propre insuffisance. L'expression du manque suppose, en effet, une grande complexité. » ¹⁴

On pourrait estimer que ce « brouillon perdu », puisqu'en deçà du langage, est semblable à l'expérience que les parents survivants ne peuvent ni ne doivent restituer à leurs enfants qui, l'ayant néanmoins perçue inconsciemment, peuvent accéder, grâce à leur acculturation à « la langue d'arrivée (...) riche » des *normalement vivants*, à cette « expression du manque » qui les rend apte à passer « de la langue de l'expérience vers celle du texte ».

Autrement dit, si l'on prend à la lettre la définition que Freud donne au refoulement dans sa lettre à Fließ le 6 décembre 1896 : « Le refusement de la traduction (*Übersetzung*), voilà ce qui dans la clinique s'appelle refoulement » ¹⁵, le terme *Übersetzung* (traduction) ayant en allemand le même radical que *Setzer* (typographe), on peut dire que ce « brouillon perdu » se « refuse » à la verbalisation des survivants mais que sa traduction (*Übersetzung*) devient par contre possible

¹³ Elle le nomme « premier livre comme une mémoire prothèse » selon l'expression de Primo Levi. Ainsi au Livre I de Primo Levi, *Se questo è un uomo*, 1947, correspond, d'après elle, le Livre II, *I sommersi e i salvati*, 1986. Cf. *L'expérience concentrationnaire est-elle indicible ? op. cit.*, p. 19 sq.

¹⁴ *Ibid. op. cit.*, p. 117.

¹⁵ Die Versagung der Übersetzung, das ist das, was klinisch "Verdrängung" heißt « Sigmund Freud, *Briefe an Wilhelm Fließ*, (1887-1904), J.M. Masson, M. Schröter, S. Fischer, 1986, p. 219 ; Sigmund Freud, *Lettres à Fließ* (1887-1904), Traduit de l'allemand par Françoise Kahn et François Robert, PUF, 2006, p. 265. Voir le commentaire de cette lettre par Jean Laplanche dans « Traumatisme, traduction, transfert et autres trans(es) », in *La révolution copernicienne inachevée, op. cit.*, p. 255 sq.

à leurs héritiers/typographes (*Setzer*) qui peuvent en constituer un livre I. Leur démarche qui cherche à sauver ce que recélait, dans le silence de leurs ascendants, ce « brouillon perdu » s'apparente à celle des traducteurs de textes anciens dont les originaux perdus ne nous sont parvenus que par leur traduction dans une autre langue¹⁶.

2 - Les deux modalités de traduction

Partant d'un fait bien connu de la langue allemande et, donc, de la langue de Freud où le même substantif « *Übertragung* » désigne, en version française, à la fois « transfert » et « traduction »¹⁷, cet exposé mettra en parallèle les deux formes d'expérience du déplacement traductif que connaît chez moi ce « transfert ou traduction », puisqu'il promeut aussi bien, depuis 1970¹⁸ mon activité de co-traductrice de Freud que, depuis l'achèvement d'une première analyse en 1975¹⁹, l'écriture d'une analysante cherchant à traduire ce qui du silence des survivants aux meurtres de masse s'est transmis à leurs enfants. Ces deux formes de pratique langagière habituellement étrangères l'une à l'autre présentent deux points de convergence. Dans chacune d'elles, la *pulsion à traduire* naît d'une nécessité à défier paradoxale-

ment l'impossibilité d'une traduction : soit l'impossibilité à traduire un plaisir - d'un côté celui pris à la langue étrangère ignorée de son lecteur et, de l'autre, celui procuré par l'amour secret des ascendants vécu naguère dans le mutisme - soit l'impossibilité à traduire une perte ou une douleur, d'un côté la perte de la polysémie des mots lors du passage d'une langue-source à la langue-cible et, de l'autre, la douleur partagée inconsciemment dans l'enfance avec ceux qui ont survécu à la perte de leur pays et de leur foi en la vie.

Il s'agit en somme, dans les deux situations respectives, de chercher une voie de sublimation à l'inconfort angoissant de se trouver au croisement périlleux de deux modes de réception du sens ou des émotions, deux codes délivrant de part et d'autre les déterminants de la pensée et de la vie affective. Dans chacune de ces postures, le traducteur est le seul à connaître la non-coïncidence des valences, soit entre deux systèmes de champ sémantique pour la pensée, soit entre une impossible pensée survivant à la mort psychique d'une partie de soi et une pensée restée indemne de cet éclatement. Si, selon Claude Janin, le trauma opère une « détransitionnalisation »²⁰ entre la réalité psychique et la réalité factuelle, toute traduction de ce qui fut impossible à dire est une entreprise de transitionnalisation qui offre une médiation, initialement absente, entre les lieux de l'extermination et le monde susceptible d'en accueillir les réalités. Comme le rappelle René Kaës : « Le trauma est (...) le résultat d'une mise en échec de la formation intermédiaire »²¹.

Le parallèle entre ces deux mouvements traductifs m'a été suggéré par Nathalie Zaltzman²² qui mettait en évidence chez moi la thématique des *restes* et du

16 Ainsi, par ex., La Chronique d'Eusèbe de Césarée, dont l'original ne nous est parvenu que par sa traduction en langue arménienne. « Aucun peuple n'a étudié plus anciennement et avec plus d'ardeur les monuments littéraires de la Grèce, et la découverte de la traduction arménienne de la Chronique d'Eusèbe, dont l'original est perdu et dont il ne nous restait plus que de courts fragments, montre que s'il est permis de concevoir l'espoir de retrouver quelques traces de ces monuments que le temps a dévorés, c'est surtout dans les versions que les Arméniens en avaient faites. <http://remacle.org/bloodwolf/historiens/michellesyrien/chronique1.htm>

17 « *übersetzen* » s'emploie plus fréquemment pour signifier : « traduire », mais Freud emploie également « *übertragen* » dans ce sens-là. Le terme en usage dans la traduction française est donc, pour le substantif correspondant : « *Übertragung* », « transfert » alors qu'il inclut aussi le sens de « traduction ».

18 C'est en cette année que le « hasard » d'une rencontre au sein d'un groupe de recherche pédagogique auquel je participais en tant que professeur d'allemand, me valut d'être recrutée comme co-traductrice dans une équipe de traduction de Freud, animée par André Bourguignon et Pierre Cotet qui deviendront plus tard « directeurs de publication » des Œuvres complètes de Freud, publiées aux PUF sous la direction scientifique de Jean Laplanche.

19 Mon premier article : « Comment peut-on être Arménien ? », paru dans *Les Temps Modernes*, décembre 1975, n° 353 et repris dans « Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie », op. cit.

20 Cf Claude Janin, *Figures et destins du traumatisme*, PUF, 1996, p. 23-24.

21 « Le sujet de l'héritage », in *Transmission de la vie psychique entre générations*, Dunod, 1993, p. 54.

22 Au cours de la journée du 10 septembre 2005 : « L'impact des mots », que Nathalie Zaltzman organisa au Quatrième Groupe autour de trois ouvrages**, elle tint les propos suivants : « La réflexion de Janine Altounian devient plus riche d'enseignement pour la pratique analytique de la textualité et pour sa saisie interprétative par les mots lorsqu'elle examine ce que la traduction fait apparaître, son gain et ce qu'elle ne peut manquer de perdre, son reste (...) L'interprétation privilégie les restes (...) Ce qui intéresse sa vigilance, c'est leur mobilisé, leur circulation (...) Ce qu'(elle) privilégie rétroactivement comme son efficace c'est un inédit du reste, non sa fidèle répétition ». (reproduits dans *Topique* 96, août 06, p. 88/89).

déplacement aussi bien dans le travail de traduction que dans le travail analytique. Traduire c'est bien, dans le premier cas, *déplacer* la langue de l'*original* vers l'autre langue parce que ses mots ont un sens ignoré de l'autre étranger, et dans le second, *déplacer* vers le champ transférentiel un matériau *originel* ne disposant pas de mots pour se dire parce que, transmis sans mots, il doit trouver ses mots dans un transfert à l'autre. Quant à ce qui *reste* difficilement traduisible, soit le plaisir ou la douleur - de teneur et de portée différentes dans l'une et l'autre des configurations - il constitua un point de butée aussi bien dans le travail de l'analytante face au matériel transmis par une famille de survivants, notamment un témoignage paternel consigné dans un *Journal de déportation*, que dans celui d'une traductrice face au corpus d'un texte fondateur.

Une pratique du sens à traduire à un autre de langue étrangère ou la recherche du sens de l'héritage en présence de l'autre du transfert - donc en référence au tiers que représente, dans un cas, le *texte original* et, dans l'autre, le *matériau originel* - ne se font évidemment qu'avec l'acceptation d'une limite, le consentement à la perte d'un *reste*. Dans les deux configurations ici convoquées, la préoccupation majeure est certes de sauver le plus possible ce qui se perd nécessairement dans une mutation dont, pourtant, la castration opérée par cette dernière conditionne la possibilité d'une transmission. Or ce *reste intraduisible* qui, dans l'une, inscrit la différence irréductible entre un mode de penser dans une langue et celui dans une autre langue, incite la pulsion de vie à jouir de cette différence, de même que, dans l'autre, la récusation opposée par ce *reste* à une transférabilité totale, garantit la distance interposée entre la langue d'un monde éteint où règne la pulsion de mort et celle qui promeut une pensée vivante. Constaté l'écart du non-traduisible ne revient donc pas à l'effacer ni à renier la butée féconde qu'il représente. Je pourrais dire ainsi que la langue que m'apprit la défunte école de la république fut pour moi celle d'une première traduction, laissant un *reste* évidemment *intraduisible*, une traduction dououreusement mais inévitablement castratrice, qui me rendit ensuite possible, d'une part la traduction par l'écriture d'une transmission psychique et d'autre part le plaisir à la traduction de Freud.

La confrontation de ces deux champs de traduction s'impose d'autant plus qu'il s'agit, en l'occurrence, de *traduire* le fondateur d'une méthode d'investigation dont le dispositif, la cure, a précisément pour objet le *transfert*, soit la transplantation des premiers liens affectifs dans le champ transférentiel et leurs remaniements possibles dans ce nouvel espace psychique. N'a-t-on pas affaire avec Freud à un innovateur qui, héritier sans doute des nombreux exils de son ascendance persécutée, porte nécessairement dans son mode de penser et d'écrire, le modèle du dispositif d'un exil *agi* qu'il a créé ? Les métaphores sur la « migration » de la fonction libidinale et ses « migrants » semblent entretenir, dans « l'inconscient » du chercheur, une « inquiétante familiarité » avec les « détours », « déviations », « dérivations », « déplacements », « transferts », « traces », « clivages », « répressions », « persécutions », « refoulements » et autres « transpositions » sublimées dans son appareil conceptuel et dans la dynamique même de sa méthode exploratrice de l'inconscient : la cure²³.

3- L'héritier traducteur

Dans « Ruptures catastrophiques et travail de la mémoire », contribution de René Kaës à son ouvrage collectif

23 On peut noter la double valence - psychique et territoriale - de nombreux concepts de la métapsychologie freudienne qui renvoient à un mouvement processuel qui ne se fait pas en droite ligne mais en différents types de rupture : « détour » (**Umweg**), « déviation » (**Ablenkung**), « dérivation » (**Ableitung**), « déplacement » (**Verschiebung**), « transfert » (**Übertragung**), « trace » (**Spur**), « clivage » (**Spaltung**), « répression » (**Unterdrückung**), « poursuites/persécutions » (**Verfolgung**), « refoulement » (**Verdrängung**), « transposition » (**Umsetzung**) ; ainsi que la dynamique du décentrement dans les métaphores de la migration illustrant le développement de la fonction libidinale comparable à un peuple qui « quitte son territoire (**seinen Wohnsitz verläßt**) pour en chercher un nouveau (...), des petites bandes ou groupements de migrants (**Wanderer**) (faisant) halte en chemin (...), tandis que le gros de la troupe poursuivait sa marche », à « un peuple en mouvement (**ein Volk in Bewegung**) (qui) a laissé en arrière (**zurückgelassen**) de forts détachements aux stations de sa migration (**Wanderung**) », dont « ceux qui se sont avancés plus loin (**die weiter Vorgerückten**) courront d'autant plus le danger d'une défaite qu'ils auront laissé en arrière (**zurückgelassen**) un plus grand nombre d'entre eux au cours de la migration (**Wanderung**) ». « La libido migre et parcourt le chemin inverse (**wandert zurück**) jusqu'à ses propres points de fixation » (« Leçons d'introduction à la psychanalyse », in *OCF/P* XIV, 2000, pp. 351, 353, 387 ; *G.W.* XI, pp. 351, 353, 388.) Le symptôme est un « corps étranger » (**Fremdkörper**) jouissant du « privilège de l'extra-territorialité » (**Vorrecht der Exterritorialität**) in « Inhibition, symptôme et angoisse », *OCF/P* XVII, 1992, p. 215, *G.W.* XIV, p. 125).

pionnier de 1989 : *Violence d'État et psychanalyse*, on peut lire : « Ce qui se transmet, dans la transsubjectivité des générations, (...) c'est ce qui fait défaut, ce qui manque, ce qui n'a pas reçu d'inscription, ce dont l'inscription a été empêchée, ce qui a été nié, refoulé, ou forclos. »²⁴

Lors des relations infantiles précoces, une mère survivante n'est évidemment pas en mesure de transmettre à son enfant une expérience dialectisable en mots de ce qu'elle a vécu ni la vision du monde qui lui en est restée. Les paroles maternelles portent la saveur d'une secrète mélancolie et ne profèrent à l'enfant aucun savoir créateur d'altérité. Elles sont chargées de l'angoisse de nombreux affects incapables d'accéder à une secondarisation langagière. L'instance d'un ailleurs désirable ayant été destituée chez des parents survivants par leur relégation hors d'un monde vivable, ils ne peuvent introduire leur enfant au monde des autres ni à celui de leurs mots. La perception d'un environnement clivé en deux espaces culturels et symboliques mutuellement exclus, la bipartition qui en résulte entre un monde qui semble ignorer ce que l'autre sait sans pouvoir en parler, réclament alors de cet enfant une mutuelle traduction pour que s'effectue *en lui* un quelconque travail de subjectivation. L'expérience traumatique que cette traduction cherche à apprivoiser est, en somme, celle du bâillon qui l'empêchait de dire à la maison, aux premiers objets mutiques, l'écartèlement qui se vivait au dehors, dans la langue de l'autre ignorant, puisque rien de ce dehors n'était présentifié dans l'espace de l'intimité. Mais pour celui qui cheminaient ainsi d'un destinataire sourd à un autre, le dehors ne pouvait pas davantage recevoir, représenter les climats, les secrètes valeurs de la maison maintenue sous le sceau d'un non-lieu. En écho à l'expression « condamné à investir » avec laquelle Piera Aulagnier désigne la nécessité, pour l'être humain, d'œuvrer constamment au travail psychique d'élaboration, on pourrait donc dire de l'enfant de survivants, « condamné à investir »²⁵ qu'il est comme tout un

chacun, et pour ce faire « condamné à traduire ». Le traducteur qu'il devient peut alors éventuellement, au cours d'une analyse et dans l'après-coup libérateur de l'écriture, tenter de dénouer, dissoudre une charge d'angoisse pétrifiée autrefois au lieu même de son ancienne impossibilité à parler. L'écriture après coup *traduit* alors une expérience archaïque en dévoilant violemment le lieu d'énonciation d'un sujet en souffrance, devenu traducteur pour reprendre à son compte des affects épars, demeurés si longtemps en quête d'auteur. Exploitant les avantages d'une posture filiale, l'écrivain passeur, œuvrant en quelque sorte en traducteur *terroriste*, conjugue en lui les deux modes de l'*accueil* : en légataire d'un parent *accueilli* au pays où il est né, parent naguère *exterminable* et privé de parole, il s'identifie à lui dont il est, dans le même temps, l'*accueillant*, prenant à tâche de l'héberger dans la langue des *non exterminables*. C'est ce biface qui détermine, chez l'héritier, la posture d'un traducteur : être à la fois un *accueilli* par identification au parent survivant et un *accueillant* par sa compétence en la nouvelle langue de la survie est ce qui conditionne sa propre accession à la parole. Toute accession à la parole se manifeste essentiellement par la capacité à énoncer le désastre d'en avoir été privé. Cet acte d'énonciation cherche à inscrire - au sein du langage acquis en dépit et au delà du désastre - l'événement effractant qui présida à la naissance du scripteur.

L'écrivain/héritier prête alors voix à son parent mutique et à l'aphasique qu'il fut lui-même, enfant d'ici et d'ailleurs. En lui, la langue que *je* ne *parlait* pas autrefois, faute d'exister, *je* la parle aujourd'hui, mais en traducteur d'un lieu où *je* ne se trouve plus. Les apprentissages culturels sont venus enrober d'un langage autre les affects infantiles restés sans nomination, si bien que c'est la double désinence du *je* parle à la première personne d'aujourd'hui et du *je* ne *parlait* pas à la troisième personne d'un autrefois imparfait qui se fait entendre en creusant simultanément les deux sillons du paradigme, en réduisant enfin le clivage entre le ressenti *source* et les moyens d'expression

24 « Ruptures catastrophiques et travail de la mémoire », *Violence d'État et psychanalyse*, Dunod, 1989, p. 173.

25 Piera Aulagnier, « Condamné à investir » in *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n°25, *Le trouble de penser*, 309-330, Paris, Gallimard, 1982.

cible du traducteur, en réconciliant quelque peu la voix toujours vivace de l'enfance et celle de l'analysant/écrivain.

Chassé naguère de sa langue maternelle, comme ses parents le furent de leur espace de vie, un tel traducteur sait d'expérience que comprendre l'autre, c'est d'une certaine façon s'expatrier²⁶. Traduire, c'est finalement consentir à la rupture violente de l'exil²⁷ : s'il y a des similitudes entre l'expérience de l'exil et celle du transfert – dans le travail du traducteur et dans celui de l'analysant –, c'est parce que l'exilé doit non seulement faire le deuil du terreau de ses investissements initiaux, mais il doit encore, pour ne pas totalement les perdre, assumer la douleur tout aussi déchirante de réinvestir – pour ainsi dire clandestinement en *marrane* – ces signifiants premiers dans les mots et les valeurs de la langue d'accueil.

Ce déplacement s'effectue au prix d'une rupture violente qui instaure de la tiercéité

Vous aurez remarqué que, inconsciemment fidèle aux pratiques d'un artisanat familial, proche d'ailleurs de l'artisanat du psychanalyste, mon écriture se présente en un véritable patchwork. Elle va, dans cette seconde partie, enrouler ses associations à partir de deux exemples, parmi d'autres, de ruptures violentes, créatrices néanmoins de vie. Je la placerai donc sous le signe de la théorisation de Nathalie Zaltzman sur les « pulsions de mort anarchistes » : « Pouvoir résister à la mort, écrit-elle, c'est d'abord en reconnaître la présence (...). C'est aux pulsions de mort anarchistes que l'esprit humain emprunte la force de ne pas se réfugier dans le déni, l'illusion (...) Cette forme de lucidité est un trait commun dans toute expérience limite. L'autoconservation dépend de la rapidité avec laquelle un être humain soumis au risque de destruction est capable de saisir que cette destruction obéit à des lois qui n'appartiennent qu'à elle »²⁸.

26 Cf. J. Altounian, « Faute de parler ma langue » in « Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie », op. cit., p. 147-150.

27 Cf. *L'écriture de Freud, Traversée traumatique et traduction*, op. cit., p. 92.

28 « La pulsion anarchiste », in *Psyché anarchiste. Débattre avec Nathalie Zaltzman*, PUF, « Petite bibliothèque de psychanalyse » 2011, p. 71 ou in *De la guérison psychanalytique*, Collection Épitres, PUF, 1998, p. 151.

1- Exemple de rupture recélée par un souvenir écran

Voici, tout d'abord, comment ma décision de publier en 1982, dans *Les Temps Modernes*²⁹, le *Journal de déportation* de mon père, répondit à l'ébranlement psychique déclenché en moi par un acte de résistance violent, appelé « terrorisme publicitaire », qui rompit, en septembre 1981, le silence pesant jusqu'alors sur la cause de la présence des arméniens en France, donc sur mon histoire : le génocide de 1915 dans l'Empire ottoman. Ce choc émotionnel me fit subitement *penser* dans une forte angoisse que j'avais bien connaissance, moi, d'un document brûlant à ce sujet. Sans l'introduction brutale de cette question dans les actualités du *pays d'accueil* où je vivais, je n'y aurais, tel le patient de Freud, sans doute pas *pensé*, ni n'aurais pu me représenter une position active face à ce document qui m'interrogeait et me demandait de « l'utiliser », au sens du vers de Goethe : « Lorsque le patient parle de cet « oublié », écrit Freud, il manque rarement d'ajouter : je l'ai à vrai dire toujours su, simplement je n'y ai pas pensé ».³⁰

Ce n'est pas ici le lieu de m'étendre sur les circonstances de la première publication de ce manuscrit, repris pour la troisième et dernière fois en 2009, dans un ouvrage collectif où il se trouve commenté par son traducteur et cinq psychanalystes, spécialistes du témoignage³¹. Je m'arrêterai seulement sur un souvenir-écran qui joua un rôle décisif dans l'expulsion hors du ghetto familial de ce texte sans assignataire, abandonné au fin fond d'une armoire, legs que la progression de la cure m'avait déjà incitée à prendre un jour en charge pour le faire traduire. Ce petit cahier d'écolier rempli de lettres indéchiffrables³² était

29 *Les Temps Modernes*, fév. 1982, n° 427, « Terrorisme d'un génocide » / « Tout ce que j'ai enduré des années 1915 à 1919 », Janine Altounian, Vahram Altounian, Krikor Beledian., repris la première fois dans : « Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie », Un génocide aux déserts de l'inconscient, op. cit, puis, dans une traduction plus fidèle, dans *Mémoires du Génocide arménien. Héritage traumatique et travail analytique* de Vahram et Janine Altounian, avec la contribution de K. Beledian, J-F. Chiantaretto, M. Fraire, Y. Gampel, R. Kaës, R. Waintrater, PUF, 2009.

30 « Remémoration, répétition, et perlaboration », *OCF/P XII*, Paris, PUF, 2005, p. 188; G.W.X, 1914, pp. 127-128.

31 *Mémoires du Génocide arménien. Héritage traumatique et travail analytique*, op. cit.

32 Pour la description de ce « petit cahier d'écolier », voir la contribution du traducteur, K. Beledian, in *Mémoires du Génocide arménien*, op. cit., p. 99.

certes irrecevable, « inadmissible », pour reprendre le terme qualifiant à mes yeux la pulsion de mort.

J'en avais peur comme d'une bombe tombée d'une autre planète qui aurait pu exploser entre mes mains, mais j'en avais aussi pitié, je ne devais pas le laisser ainsi, inerte, muet. Je me devais d'accompagner, d'introduire au monde des vivants cet orphelin, semblable à ceux qui, dans les déserts, avaient survécu à l'extermination de leurs parents.

Or je compris récemment que le destin de ce document sacré s'était à vrai dire joué au moment où l'événement politique parisien, la prise d'otages au consulat de Turquie, était venu réveiller en moi la réminiscence d'un souvenir d'enfance. Ce fut en réalité la rencontre de ce fait objectif d'actualité avec la trace psychique d'une parole autrefois entendue, qui vint confirmer les effets transgénérationnels de cette parole, c'est-à-dire l'influence capitale qu'exercent sur la transmission psychique, aussi bien l'actualité d'événements contemporains, qu'une conception féconde de l'inconscient selon laquelle : « Rien ne peut être aboli qui n'apparaisse, quelques générations après (...) comme signe même de ce qui n'a pu être transmis dans l'ordre symbolique (...) La lettre parvient toujours à son destinataire même s'il n'a pas été constitué comme tel par le destinataire: la trace suit son chemin à travers les autres jusqu'à ce qu'un destinataire se reconnaisse comme tel. »³³

En effet, lorsque cet acte dit « terroriste » éclata dans l'espace politique parisien, je sentis subitement que mon père l'aurait approuvé s'il avait été accompli de son vivant. Je retrouvai notamment, dans ma mémoire diffuse, le souvenir très lointain de la joie de résister avec laquelle cet homme racontait à ses amis la prise, en 1896, de la Banque ottomane à Constantinople³⁴, censée obliger les puissances alliées à intervenir auprès du Sultan Abdul Hamid, instigateur des massacres de 1895. M'identifiant spontanément au plaisir avec lequel il évoquait un exploit dont il était fier, je me sentis alors le droit de sortir

de sa clandestinité protectrice cette relique que j'avais découverte et dont je disposais à présent en traduction. Cet « entendu » de paroles que la petite fille était censée ne pas comprendre puisqu'elles étaient prononcées en turc³⁵, langue qu'on ne lui avait pas apprise, vient exactement corroborer la justesse de cette assertion surprenante de Freud dans « Le moi et le ça » : « Le sur-moi (...) ne peut absolument pas dénier qu'il a sa provenance dans de l'entendu, il est en effet une partie du moi et reste accessible à la conscience à partir de ces représentations de mot (...), mais l'énergie d'investissement est apportée à ces contenus du sur-moi, non pas par la perception auditive, l'enseignement, la lecture, mais par les sources qui sont dans le ça »³⁶.

Celles dans le ça, bien sûr, de la petite fille œdipienne à l'écoute de ce bon conteur qu'était son père. Mais d'autre part, sur le plan de la philosophie de l'histoire, une semblable superposition temporelle d'un événement de 1981, réveillant le souvenir lointain d'un récit paternel qui commémorait un événement de 1896, confirme le « rendez-vous secret » dont Benjamin pose l'existence entre « les générations passées et la nôtre » dans ses réflexions « *Sur le concept d'histoire* ». Elles développent notamment l'idée, parente de la conception freudienne de l'après-coup, selon laquelle le temps de la vie et le développement de l'être humain ne font que déployer, mettre au jour des points nodaux du passé qui contenaient déjà en eux tous ses éléments en germes. : « N'y a-t-il pas dans les voix auxquelles nous prêtons l'oreille un écho de celles rendues muettes désormais ? (...) S'il en est ainsi, alors il existe un rendez-vous secret entre les générations précédentes et la nôtre (...) Alors, à nous comme à chaque génération qui nous a précédés, fut accordée une *faible* force messianique sur laquelle le passé fait valoir une prétention ».³⁷

35 Dans de nombreuses régions de l'Empire ottoman les Arméniens étaient turcophones. Voir Krikor Beledian : « Traduire un témoignage écrit dans la langue des autres », in *Mémoires du Génocide arménien. Héritage traumatique et travail analytique*, op. cit.

36 « Le moi et le ça », *OCF/P XVI*, p. 295, *GW XIII*, p. 282.

37 Walter Benjamin, « Sur le concept d'histoire », in *Œuvres III*, traduit de l'allemand par Maurice de Gandillac, Rainer Rochlitz et Pierre Rusch, Paris, Gallimard, coll. Folio Essais, 2000, p. 428.

« Ist nicht in Stimmen, denen wir unser Ohr schenken, ein Echo von nun verstummten ? (...) Ist dem so, dann besteht eine geheime Verabredung zwischen den gewesenen Geschlechtern und unserem. (...) Dann ist uns wie jedem Geschlecht, das vor uns war, eine *schwache* messianische Kraft mitgegeben, an welche die Vergangenheit Anspruch hat. »

33 René Kaës, « Le sujet de l'héritage », in *Transmission de la vie psychique entre générations*, op. cit., p. 45.

34 Devant la poursuite des massacres, en 1896, dans les régions de Van, Mouch, Killis et Egin, le parti révolutionnaire Dachnak cherchait un moyen d'obliger les puissances alliées à intervenir. Le mercredi 26 août 1896 à 13 heures, les Dashnaks prirent possession de la Banque ottomane, où prédominaient les investissements britanniques et français.

Il est inutile de préciser qu'il fallut un long cheminement au gré de l'analyse et de nombreuses confrontations bouleversantes avec le texte paternel, constamment à redécouvrir, avant que me revienne en mémoire ce souvenir-écran *oublié* et que je mesure combien ma prise de décision était redevable à sa teneur en pulsions de vie transmises par le père.

2- Autre exemple de rupture recélée par un souvenir-écran

Il en alla de même pour le second et dernier exemple de rupture violente qu'ici j'ai retenu parmi un grand nombre d'autres où se fisse, comme nous venons de le voir, un fil menant du document testamentaire à ses rejetons inconscients dévoilés dans le parcours analytique ou dans celui de l'écriture. La nécessité, dans les commentaires que je dus répétitivement en faire, d'être envers des tiers le truchement de cette narration, me fit saisir la portée de la scène de rupture vitale que représentait son noyau : une scène fondatrice de la survie du futur narrateur et donc du sauvetage de sa lignée. Je finis par mettre cette scène en lien avec la structure même de mon travail qui toujours s'efforce de traduire un monde en proie à la menace de mort à un autre où vivre devient possible. Voici ce que transcrivait en 1920 un jeune homme très peu instruit de ce qu'il avait vécu après avoir assisté à la mise à mort de son père : « Les gens mourraient partout de faim, on ne pouvait pas rester à l'intérieur de l'auberge, tout sentait la pourriture. (...) Nous n'avions plus d'argent, c'est pourquoi nous avons commencé à manger des herbes. Nous avons essayé de continuer ainsi pendant un mois, mais on a vu qu'on allait mourir. On faisait à peine deux pas et on tombait par terre. Ma mère a réfléchi. « Moi, pour mourir, je mourrai, vous, il ne le faut pas. » C'est ainsi qu'elle nous a donné, nous deux, aux Arabes³⁸. L'Arabe nous a monté sur son âne. Six heures plus tard, nous

38 Note du traducteur : L'adoption ou la « vente » d'enfants étaient pratiquées courantes dans ces circonstances. Les mères (« les personnes de sexe mâle » étant déjà enrôlées dans l'armée, soit assassinées ou bien encore disparues en cours de route) avaient le choix entre la mort par la famine de leur progéniture ou leur cession. Une partie des orphelins, du moins ceux qui « ne pourraient se rappeler les traitements de terreur imposés à leurs parents » était adoptée par les populations turques et donc islamisée. Une autre partie était adoptée par les Arabes nomades du désert. Certains ont été assimilés, d'autres ont été recueillis par les orphelinats d'Alep, du Liban et de la Grèce, après la défaite de la Turquie. Cette « génération d'orphelins » a constitué une partie de la Diaspora arménienne dans le monde.

sommes arrivés à son campement. Il nous a donné le pain. »³⁹ Selon un travail « en spirale »⁴⁰, l'écriture, comme le divan analytique, amène au cours des années chez l'analysant/écrivain, une réception à chaque fois différente du matériel remémoré qui se surajoute, sans les éliminer, aux réceptions antérieures. Dans une restitution⁴¹ d'un autre souvenir-écran provenant, lui, de mes dix huit ans - emblématique de ce que connaissent tous les enfants de « migrants » - j'évoquais l'épreuve d'une formalité scolaire obligatoire : une insoutenable confrontation entre ce rescapé du désert dont je portais le nom et une « surveillante générale » de l'école laïque française. Je terminais l'évocation de cette scène par ces mots : « Quant à moi, frappée de mutisme, je ne pouvais exprimer à cette femme combien, malgré mon incapacité à habiter ce carrefour sans rencontre, j'aimais les auteurs, ses pères plus qu'elle peut-être, que j'étais pleine de gratitude pour ses semblables qui m'avaient appris à les lire et qui m'en avaient nourrie en temps de famine ».⁴²

Ce que j'ai perçu un beau jour dans cette scène princeps de mon rapport inqualifiable à « La » représentante de l'institution qui avait tout pouvoir sur mon avenir m'est venu, brusquement, d'une association d'idées sur la formulation surprenante de ma conclusion. Dans ces mots qui, écrits il y a plus de trente ans, nouaient de façon inhabituelle la nécessité, pour la fille, de « se nourrir » de la culture de l'étranger « en temps de famine » et celle, pour son père, de se nourrir du pain de l'étranger pour ne pas mourir de faim, je lis une répétition venue inconsciemment s'exprimer dans l'écriture de l'essayiste qui rapporte cette scène, un quart de siècle après l'avoir

39 *Mémoires du Génocide arménien. Héritage traumatique et travail analytique op. cit.* p. 28. On peut lire plus loin : « J'ai appris parfaitement l'arabe, si bien que les Arabes ne pouvaient savoir si j'étais un Arménien ou un Arabe. Je disais que j'étais un Arménien » (p. 29) « Les Arabes ne voulaient pas nous laisser partir. Je leur ai dit : Est-ce qu'un homme peut renoncer à sa patrie ? Nous avons quitté les Arabes. » (p. 33).

40 Cf. ce mouvement d'élaboration en « spirale », tel que le définit Jean Laplanche dans *Le primat de l'autre*, Champs/Flammarion, 1997, p.1..

41 « Une Arménienne à l'école », *Les Temps Modernes*, août/ septembre 1977, n° 373/374, repris dans « Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie », Un génocide aux déserts de l'inconscient, op. cit.

42 Extrait d'« Une Arménienne à l'école », in « Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie », Un génocide aux déserts de l'inconscient, op. cit. p. 53 ou in *L'intraduisible / Deuil, mémoire, transmission*, Dunod/ Psychismes, 2005, 2008 (réimp.) p.87/88.

vécue, et un an⁴³ avant de découvrir, dans le manuscrit du père, l'épisode dont ce souvenir-écran pourrait être une lointaine et pâle répétition : le moment où il fut « donné » par sa mère à l'étranger pour échapper à la mort⁴⁴. Il n'est pas exclu qu'au moment où se vivait chez la candidate à la culture de l'autre un clivage insupportable entre ses deux appartenances, le malaise indéfinissable ressenti par elle et maintenu en mémoire pendant tant d'années, n'ait pas été inconsciemment transmis par l'ancien désarroi d'un père de quatorze ans, au moment où la pulsion de vie de sa mère la poussa à l'abandonner. Ce père aurait en quelque sorte répété le geste de sa propre mère car, ne pouvant lui transmettre une culture détruite, il devait confier sa fille à celle qui pouvait l'instruire. Sa lucidité devait la « donner » à l'École. Certes j'aimais l'école, mais celle-ci était mise en lieu et place d'une rupture sans passerelle⁴⁵.

À un niveau de secondarisation consciente, je perçois par ailleurs dans ce souvenir-écran le malentendu insupportable mais paradoxalement fécond qui cimentait cette scène, un malentendu non entendable pour chacun des trois protagonistes en présence. La « surveillante générale » n'avait aucun repère pour appréhender la jeune « étrangère » venue lui demander, finalement, une place dans sa demeure. L'ignorance absolue des violences de l'Histoire sur laquelle reposait l'exercice de ses fonctions la rendait aussi inexistante aux yeux du père que lui-même l'était à ses yeux à elle. Elle était pourtant l'agent - certes sans bienveillance particulière - d'un dispositif institutionnel capable de neutraliser la violence inhérente à cette ignorance mutuelle de deux mondes exclus l'un de l'autre, que tous deux incarnaient devant l'étudiante. En conséquence, elle s'acquitta de son office en ne fermant pas sa porte,

qui s'ouvrit à l'étrangère sur des chemins imprévus vers la vie. À partir de là se mirent en place des séparations salvatrices, des investissements nouveaux qui libérèrent des espaces hors trauma, des voies qui se frayèrent aux pensées et aux travaux futurs.

Conclusion

En conclusion, je dirais que pour libérer les pulsions de vie, il avait fallu éventer l'ancre où se distillait la silencieuse pulsion de mort, greffer violemment de l'autre dans la clôture d'une humanité endeuillée, au sein de laquelle : « Tout (...) baigne, comme l'écrit Paul Claude Racamier, dans une atmosphère indécise où s'entremêlent et se confondent de manière étrange les ascendants et les descendants, et les morts et les vifs. »⁴⁶

L'aïeule, comme le père, avaient assumé le risque, pour que vie s'ensuive, d'introduire violemment un tiers dans le face à face avec la mort ou dans le ghetto destructeur d'un monde victimaire. Ce faisant, ils accomplissaient un acte politique en contribuant ainsi à préparer, chez leurs descendants, une instance d'énonciation inédite, susceptible de modifier la « situation d'interlocution » sur la scène de ce que Jacques Rancière appelle la « mésentente » démocratique⁴⁷ pour autant que celle-ci existe encore au sein des cultures du globe non détruites.

43 La scène a été vécue en 1952, l'article rédigé en 1977, le déchiffrement du manuscrit un an plus tard en 1978. Cette thématique centrale de la faim est reprise en rapport avec l'écriture au dernier chapitre de *De la cure à l'écriture / L'élaboration d'un héritage traumatique*, PUF, 2012.

44 Cf. *Mémoires du Génocide arménien. Héritage traumatique et travail analytique*, op. cit. p. 28.

45 Voir les pages sur L'école dans *La Survivance / Traduire le trauma collectif* (Préface de Pierre Fédida, Postface de René Kaës), Dunod / Inconscient et Culture, 2000, 2003 (réimp.) entre autres : p. 53 sq. et 172 sq.

46 Cf. Paul-Claude Racamier, *L'inceste et l'incestuel*, Paris, Éd. du collège, 1995, p. 11.

47 Cf. Jacques Rancière, *La Mésentente / Politique et Philosophie*, Galilée, 1995, pp. 140/141 « le litige politique se différencie de tout conflit d'intérêts entre parties constituées (...) puisqu'il n'est pas une discussion entre partenaires mais une interlocution qui met en jeu la situation même d'interlocution ».

Destins de la répétition délétère

André Beetschen

Inadmissible pulsion de mort : le titre énonce donc d'emblée que la chose ne peut s'aborder que dans la résistance ! L'admettre ou pas... À propos de la pulsion de mort, n'oscille-t-on pas souvent, en effet, entre ton prophétique et exhortation religieuse ? Freud pourtant, nous a prévenu, depuis les dernières lignes de *Au-delà du principe de plaisir* : « Malheureusement, on est rarement impartial lorsqu'il s'agit des choses dernières, des grands problèmes de la science et de la vie. Chacun est là dominé par des préférences profondément enracinées à l'intérieur, dont il fait le jeu, sans le savoir, dans sa spéculation »¹.

À quel titre prendre part à mon tour au débat ? D'abord avec la volonté de m'inscrire dans la suite de nos échanges récents : la journée sur la pulsion de mort organisée en septembre 2009, les Entretiens de 2010 avec la conférence qu'y donna François Villa, et ceux de 2012, avec la conférence de Jacques André. Et puis, il y a tous les travaux d'amis que j'ai lus (certains, dont Laurence Kahn, sont ici), travaux impossibles à tous citer mais qui soutiendront, je l'espère, notre discussion.

Mais je ne peux laisser sous silence que nos Entretiens se tiennent aussi, aujourd'hui, après qu'aient disparu récemment de grandes figures analytiques qui ont nourri un débat sans concession sur la question de la pulsion de mort : je veux parler de Nathalie Zaltzman, d'André Green et bien sûr de Jean Laplanche. La lecture de leurs travaux n'a cessé de m'accompagner, et si je n'engagerai pas une discussion précise avec telle ou telle de leurs positions, je souhaite que ce que je dirai soit entendu comme une manière d'honorer une dette qui ne s'éteint pas.

Il faut donc choisir un point de vue : ce sera celui de la destructivité pulsionnelle (les pulsions de mort et de

destruction, plus que d'agression, dirigées contre soi). Mais *la destructivité* demande, tout comme *l'amour*, à être précisée : se faire mal dans la violence ou le désinvestissement ? Tenter d'éteindre ce qu'on subit passivement et qu'on ne peut fuir ? Le trop ou le vide ?

J'essaierai de me tenir résolument à une dimension clinique et métapsychologique. D'une part, parce que je ne suis pas sûr que les avatars du « penchant au mal » dans la culture et l'histoire (jusqu'à la terreur de masse) éclairent vraiment, malgré « Le malaise dans la culture », la complexité de l'effondrement des civilisations ; je ne suis pas sûr non plus que la psychanalyse a les moyens de soutenir une pensée universelle sur « le mal » en l'homme. D'autre part, je laisserai de côté l'appui que la pensée freudienne a pris sur la biologie : cet appui me semble aujourd'hui peu acceptable, malgré l'aide que lui apportent certains éminents physiologistes. La mort, naturelle ou pas, des cellules (dont l'apoptose n'est qu'une des modalités) ou des organismes reste un objet soumis aux recherches, et le « suicide cellulaire » ne peut s'entendre que comme métaphore.

Métaphore comme celle évoquant la « mort psychique »... même si le mortel, certes, fait partie du vivant. Pour psyché, si seul le moi peut se représenter comme « mortel », il n'est évidemment pas fortuit que la pulsion de mort soit apparue dans la théorisation après que l'investissement narcissique du moi ait vu le jour. Cela, Jean Laplanche nous l'a particulièrement fait entendre depuis *Vie et mort en psychanalyse*², tout en nous éclairant, avec sa critique des « fourvoiements freudiens », sur le besoin qu'eut Freud des métaphores biologiques ou énergétiques pour sa spéculation de 1920.

1 Freud S. « Au-delà du principe de plaisir », OCFXV, PUF, 1996, p.334.

2 Laplanche J., *Vie et mort en psychanalyse*, PUF, 2008.

Essayer d'aborder en tout cas la destructivité pulsionnelle dans psyché ne peut nous éviter l'affrontement, aussi lucide que possible, avec de dures réalités de la situation analytique : celle de l'expérience avec les patients dits « difficiles », celle des butées ou des échecs de la « tâche pratique » devant une « réaction thérapeutique négative » non dénouée, devant une analyse interminable ou pire, devant la mort d'un patient par suicide ou par overdose. Constatons pour autant que la question posée par la destructivité pulsionnelle ne recouvre pas les catégories nosographiques de névrose et de psychose.

Revenons à la pulsion, donc, à ce « troisième pas dans la doctrine des pulsions », dont Freud écrit : « L'affirmation du caractère régressif des pulsions repose aussi, il est vrai, sur du matériel observé, nommément sur les faits de la contrainte de répétition. Peut-être ai-je surestimé leur significativité. En tout cas, poursuivre cette idée n'est pas possible autrement qu'en combinant plusieurs fois de suite du factuel avec du pur produit de la pensée, et ainsi en s'éloignant beaucoup de l'observation »³.

Combiner l'examen des faits et le travail de pensée, c'est d'abord examiner les changements qui vont concerner la contrainte de répétition. Car entre 1913 avec « Remémoration, répétition et perlaboration », et 1920 avec « Au-delà du principe de plaisir » quelque chose change, effectivement : la contrainte de répétition liée au refoulement et mise au bénéfice de la cure (poussée vers le haut d'un inconscient qui ne renonce pas à produire ses effets dans l'*Agieren*) se trouve maintenant mise au service d'autres forces que celles qui concourent au principe de plaisir. C'est un changement d'orientation : la régression s'est substituée à la poussée. « Le fait nouveau et remarquable qu'il nous faut maintenant décrire, c'est que la contrainte de répétition ramène aussi ces expériences vécues du passé qui ne comportent aucune possibilité de plaisir »⁴. Que s'est-il passé ? La guerre avec sa désillusion et l'observation des névroses traumatiques, sans doute, la construction de l'édifice métapsychologique peut-être, l'échec de certaines analyses (L'homme aux loups ?) aussi...

3 Freud S., « Au-delà du principe de plaisir », *op. cit.*, p.333.

4 Freud S., « Au-delà du principe de plaisir », *op. cit.*, p. 281.

Surtout sans doute, Freud y revient à chaque fois, la menace que la nouvelle théorie du moi et de son investissement narcissique fait peser sur le maintien nécessaire d'un dualisme pulsionnel. Car la vie psychique ne peut qu'être, pour Freud, animée par le dualisme : condition du conflit psychique et tout autant de la tâche pratique quand celle-ci se fonde sur la reconnaissance de la résistance.

Le nouveau dualisme Eros-pulsions de vie/pulsions de mort succède donc au précédent, pulsions sexuelles/pulsions d'autoconservation, et l'on voit s'effacer le mot sexuel, et se substituer mort à autoconservation... Le tragique est désormais moins celui de la conflictualité liée aux désirs inconscients que celui de l'affrontement vie-destruction. Mais quelle vie ? Certes « la vie psychique » se trouve en 1920 résolument explorée dans ses frontières avec trois textes contemporains qui dialoguent entre eux : « L'inquiétant », « Au-delà du principe de plaisir », et « Psychologie des masses et analyse du moi », avant que « Le moi et le ça » ne trace les frontières dans l'appareil psychique ; pour autant, elle manque à être définie par le seul Eros de rassemblement et d'unification. Car elle demeure soumise, excitée et divisée, par une sexualité infantile fantasmatique et perverse, en quête de plaisir autant que d'objet et qui ne cesse de se manifester par sa capacité de satisfaction autoérotique, dans la solitude et la rêverie.

La contrainte de répétition va garder de ce renversement du dualisme pulsionnel son paradoxe, comme son caractère de « mixtion » : à la fois obstination de la recherche de satisfaction, à la fois découragement renouvelé de l'insatisfaction. Cette répétition désormais « délétère » introduit la pulsion de mort, dont on peut dessiner quatre développements privilégiés dans le texte freudien : « Au-delà du principe de plaisir », « Le moi et le ça », « Malaise dans la culture », « Angoisse et vie pulsionnelle ». Développements où s'affirmera l'accent mis sur la destructivité pulsionnelle.

Y revenant sans cesse, je continue de trouver difficile la lecture de l'« Au-delà du principe de plaisir », autant par le mélange des points de vue que le texte brasse que par l'audace de pensée qui l'habite de part en part.

C'est un texte de clinique et de pensée sur la clinique, où le terme de « pulsion de mort » apparaît tardivement, après qu'aient été décrits les faits cliniques (névroses traumatiques, jeu de l'enfant, sadisme et masochisme, contrainte de répétition) qui assurent de la non-dominance, dominance jusqu'ici établie dans psyché, du principe de plaisir. « La (précieuse) vue d'ensemble sur le lent développement de notre théorie de la libido » vient conclure ce texte majeur de 1920.

Dans « ce troisième pas de la théorie des pulsions », deux caractéristiques sont attachées au pulsionnel : le caractère régressif (réinstauration d'un état antérieur) et la prévalence donnée à l'économique, au chemin court de la décharge. Alors si la contrainte de répétition relève des deux, qu'est-ce qui maintenant en anime la force, le « moteur immobile » ? Supprimer, user, réduire à zéro, par le chemin le plus court et la tentative d'extinction, la trop grande tension d'excitation pulsionnelle, particulièrement dans l'expérience de déplaisir ? Et/ou tenir, dans une obstination quasi identitaire ou de survie, dans l'espoir aussi d'une future liaison ? Le dualisme se trouve installé, pour ainsi dire, à l'intérieur-même de la pulsion : la pulsion de mort devient comme « l'âme de celle-ci, son caractère « le plus élémentaire, le plus pulsionnel ». Une ébauche, un prototype ou une forme primitive de la pulsion.

« Le retour à l'état antérieur » (à la fois économique, à la fois biologique : la mort avant la vie) associé à la décharge économique, emporte avec lui la destructivité. C'est bien là que la contrainte de répétition change de nature : car ce retour ne veut rien du changement, du ralentissement et de la complication, il est un fonctionnement foncièrement solipsiste ou « auto », pseudopode retiré aussitôt que poussé vers l'objet... N'est-ce pas, en effet, envers et contre « l'objet » de la pulsion que se produit ce retour à l'état antérieur ? Une manière que la satisfaction pulsionnelle ne lui doive rien, qu'elle ne s'affarde pas auprès de lui pour éventuellement le modifier, ou en changer, ou pour en obtenir un gain de plaisir inattendu... C'est alors le privilège de l'acte, agent de la destructivité, que de proposer dans son court-circuit la voie régressive la plus courte à la satisfaction. La destructivité pulsionnelle dirigée contre soi trouve ainsi sa source dans ces deux caractères « élémentaires » de la pulsion.

Faire cesser, donc, abolir, tendre vers l'inanimé plutôt que « s'acharner sur » : écart que m'avait fait remarquer dans un précédent débat J.-B. Pontalis, lui qui voit dans le *Bartleby* de Melville l'incarnation du travail obstiné de la pulsion de mort. Il lui faut, avec la détestation de soi, réduire au silence les objets promus dans l'activité de fantaisie des pulsions sexuelles alors que la quête de satisfaction a imposé, depuis l'expérience infantile, la dépendance à ces objets.

Cette détestation de soi, dans laquelle alternaient excitation et épuisement, fut la trame de l'analyse de Robert, un patient que j'ai reçu pendant plusieurs années. Il a mis régulièrement sa vie personnelle et professionnelle en danger de mort en raison d'un alcoolisme répété et d'une addiction majeure aux benzodiazépines que le travail d'analyse n'a pas réussi à complètement faire cesser... Combat titanesque et désespéré, où la destructivité marquait de sa répétition les exercices physiques dangereux et les actes de rupture, l'addiction grave à l'alcool et aux somnifères anxiolytiques... Destructivité agie, aussi, par des idéaux écrasants, d'exigence passionnelle ou intellectuelle (il fallait avec chacun et pour tout, tout reprendre depuis l'origine, tout recommencer à zéro : une contrainte tragique au retour à l'état antérieur). L'analyse avait d'ailleurs débuté en même temps qu'un transfert latéral passionné pour une jeune femme rencontrée par mon patient dans son travail : il avait soudain quitté pour elle sa femme et ses deux filles mais « l'objet » avait pris peur devant cet emballement...

Il est peu à peu apparu dans la cure que la destructivité qui asservissait psyché s'enracinait dans deux identifications contrastées et délétères à ses objets œdipiens, deux identifications qui d'une certaine façon se détruisaient l'une l'autre. D'un côté, cet homme était capturé par un narcissisme maternel qui faisait persister la croyance en l'enfant merveilleux, avec le déni de la gravité des risques vitaux qu'il prenait, en même temps qu'il offrait à sa mère « madone » - comme à la femme avec qui il vivait et dans un fantasme de *Pieta* - sa souffrance de dérélition. D'un autre côté, il était véritablement consumé par une identification ambivalente à un père qui apparaissait

très fort physiquement et intellectuellement dans les souvenirs d'enfance mais qui était devenu fou (d'un délire paranoïaque) à l'adolescence du patient. Ce père mourut dans l'éloignement familial et la totale déchéance quelques années avant l'analyse. Et s'il fallait de ce père déchu sauver la représentation enfantine aimée, il était aussi absolument impossible d'en hériter : mon patient dilapida très rapidement son héritage dans des achats somptuaires et compulsifs, et il se retrouva ainsi dans une grande dépendance de sa mère.

Répétition délétère : celle d'affrontements violents recherchés la nuit dans des promenades solitaires, celle encore qui lui faisait regarder « en boucle » et d'une manière addictive là aussi le spectacle sur DVD du « dernier » combat de boxe entre Cassius Clay et Jo Frazier... Ce qui m'évoquait régulièrement un autre incessant combat, celui de Tancred et Clorinde, le combat où il faut atteindre, chez l'objet aimé, le secret mélancolique sous l'armure.

Les moments d'angoisse étaient extrêmes, et ils s'offraient à mon écoute comme la destructivité-même : envahissant régulièrement les situations de relations amoureuses et professionnelles, ils étaient affrontés par l'alcoolisation ; ils avaient leurs précurseurs dans une grave phobie scolaire puis, à l'adolescence, dans une phobie paralysante dans les groupes (où les représentations d'affrontement physique s'accompagnaient chez Robert de craintes pour son pénis), et encore dans les rencontres amoureuses. Mais l'angoisse, ce fut surtout, dite tout au long de la cure, une terreur de la nuit, du danger d'endormissement passif auquel seule l'addiction aux anxiolytiques tentait de parer (la prise de médicaments à des doses invraisemblables associée à l'alcool le faisait alors sombrer dans l'inconscience sans lui éviter pour autant les cauchemars). Dans le travail analytique, une part de fixation orale de ces angoisses put être progressivement associée à une sensation-perception terrorisante de la bouche, une sorte d'hallucination négative qui lui faisait ne pas se représenter autrement que dans la confusion entre trou d'irritation et gonflement étrange ce qui était le siège d'une excitation destructrice exigeant d'être calmée sans délai.

Dans les hauts et les bas - tantôt descente aux enfers, tantôt moments d'élation idéalisée - d'une cure où les risques de la destructivité étaient régulièrement déniés dans leur gravité, ce patient affirma toujours l'importance pour lui de son analyse. Le transfert reproduisait, en une contrainte de répétition sans vraie transformation, la double identification à laquelle le patient était asservi : transfert idéalisé d'un côté, avec la conviction d'être un patient hors du commun ; transfert reproduisant d'un autre côté l'amour et la terreur de l'affrontement avec l'imgo paternelle. Cependant, l'angoisse de rencontrer mon jugement sévère et ma condamnation, associée aux fantaisies d'un affrontement où nous en viendrions aux mains « une bonne fois pour toutes », ne prit jamais, en séance, un caractère intolérable : sans doute s'indiquait là une résistance à la dépendance dans le transfert. Il fallait aussi tenir à une certaine distance le souci que je pouvais manifester devant la négligence dans laquelle il me semblait tenir sa santé (à la fin d'une séance où il me parla de symptômes physiques qui me semblèrent préoccupants, je demandai au patient d'aller consulter son médecin : il en conçut une violente blessure narcissique).

Affrontant l'angoisse massive d'un rapprochement homosexuel tendre et brutal, le maniement du transfert et du contre-transfert n'était pas simple : il fallait « tenir », sans rétorsion (j'ai plus d'une fois espéré en la phrase de Freud : « mettre l'excitation en état d'être liée par le principe de plaisir ») et en acceptant que la destructivité de l'addiction soit longtemps tenue hors du travail de la cure. Pourtant, et étrangement au fond, je n'ai jamais ressenti ce découragement que l'on peut connaître dans d'autres cures difficiles : comme si l'intensité de la bagarre transférentielle, et le courage que je reconnaissais à mon patient me l'épargnaient. C'est bien l'incroyable intensité du combat entre destructivité et désirs amoureux ou intellectuels, entre mort et sexualité, qui n'a cessé d'occuper mon écoute : ce patient provoquait la mort avec ce que sa détresse avait aussi de triomphant. À plusieurs reprises, j'ai pensé à son propos à cette « pulsion anarchiste » décrite par Nathalie Zaltzman.

C'est cependant avec l'admission de ses souhaits meurtriers dans le transfert et la reconnaissance de

son besoin de punition d'enfant coupable, que des changements se firent jour. Ils amenèrent aussi à la surface psychique une oralité pulsionnelle primitive, un cannibalisme qui dévorait les objets et les liens... L'analyste risquait lui aussi de ne pas survivre à la contamination de la destructivité pulsionnelle : un jour, alors que mon patient avait craint l'invasion de parasites dans son appartement, je l'ai vu arriver en séance avec un grand drap neuf, qu'il déplia et déposa sur le divan avant de s'y étendre...

Et c'est après l'échec du sevrage que devait lui permettre, pendant mes vacances d'été, un séjour en clinique spécialisée (où lui fut signifiée l'étendue dramatique des altérations cognitives liés à ses addictions) que Robert mit fin brusquement à son analyse.

Pulsion de mort, donc : quel intérêt de reconnaître ou de faire usage ici de la notion pour éclairer cette destructivité ravageuse ? Trop vite la solliciter du côté du patient, comme destin ou comme causalité (ce qui alimente notamment les réserves de Jean Laplanche) ne risque-t-il pas de laisser dans l'ombre impuissance ou incompetence devant le maniement dans le transfert d'une telle contrainte de répétition ?

Certes, avec ce sabotage régulièrement mis en acte, j'ai souvent pensé « réaction thérapeutique négative » et à ce que J-B. Pontalis en dit dans « Non, deux fois non »⁵, qui éclaire avec profondeur la négativité répétitive de cette conduite destructrice où Freud a vu l'un des plus puissants arguments de l'agissement de la pulsion de mort. Empire et emprise du « non » adressé à l'analyste (« Plutôt rester malade plutôt que *tomber guéri* »), soigner la mère folle en soi, certes... Je me sens parfois réservé, pourtant, devant l'emploi généralisé, ou trop rapidement explicatif, qui peut être fait du mot et du concept. Sauf à voir, comme Freud le signale en introduisant la réaction thérapeutique négative, que c'est aussi à la satisfaction (narcissique pour une part) manifestée au patient par l'analyste devant les progrès de la cure qu'il est dit aussi résolument non !

5 Pontalis J.-B., « Non, deux fois non », tentative de définition et de démantèlement de la « réaction thérapeutique négative », *Perdre de vue*, NRF, Gallimard, 1988.

Devant la destructivité pulsionnelle et les formes qu'elle prenait chez mon patient, il était impossible en tout cas de parler de « forme pure » de la pulsion de mort : la destructivité si fortement jointe à la manifestation des pulsions sexuelles visant des objets aimés, parce qu'elle animait aussi une très intense activité de sublimation, imposait l'existence d'une évidente « mixtion pulsionnelle » qui échouait pourtant à lier la trop grande intensité de l'excitation destructrice... Et j'avais l'impression que le sadisme (l'agression répétée tournée vers l'extérieur, vers le combat de boxe, sadisme qui ne relevait pas vraiment d'un fantasme puisqu'il y avait ce recours à l'image, à l'acte de l'image) s'avérait une tentative d'expulsion de la destructivité tournée vers le dedans, celle dont témoignait l'angoisse insurmontable.

« Dans le jugement concernant notre spéculation sur les pulsions de vie et de mort, écrit Freud, il nous gênerait peu que s'y rencontrent des processus aussi déconcertants et non visualisables que celui d'une pulsion qui est expulsée par d'autres ou qui se retourne du moi vers l'objet, etc.. »⁶.

Enfin, cette destructivité répétée tenait autant à l'attente fiévreuse d'un besoin de punition accompli avec la plus grande cruauté qu'à l'humiliation intolérable venue du démenti infligé à la croyance en la grandeur et en l'omnipotence, une illusion prise dans les rets du narcissisme maternel. Le flirt avec la mort avait ici, comme il l'a toujours, un caractère incestueux... Car le narcissisme délétère qu'impose l'objet, le risque de capture qu'il fait encourir, ne font-ils pas l'empêchement même de rester auprès de lui, de l'investir ? Le retour à l'état antérieur fuit la défiance du trop proche, la confusion des limites ou leur effraction, et la fonction « désobjectalisante » que Green assigne à la pulsion de mort⁷, comme les travaux de René Roussillon sur « les réponses précoces de l'objet »⁸ trouvent ici, je crois, leur pertinence.

6 Freud S., « Au-delà du principe de plaisir », *op.cit.*, p.334.

7 Green A., *Pourquoi les pulsions de destruction ou de mort ?* Ed. du Panama, 2007.

8 Roussillon R., « La destructivité et les formes complexes de la « survivance » de l'objet », *Revue française de psychanalyse, Détruire/se détruire*, octobre 2009, tome LXXIII, PUF.

Mais si elles sont dites « pulsions », morceaux d'une activité psychique contrainte à la répétition, les pulsions de mort peuvent-elles se voir reconnaître une représentance psychique qui leur serait propre, hors celle apportée par la mixtion avec les pulsions érotiques avec la plasticité que celles-ci proposent ? Déjà, dire *les pulsions de mort* au lieu de *la pulsion de mort* engage à une saisie différenciée des formes, des destins et de la dynamique de la destructivité. Pour autant, peut-on parler à propos des pulsions de mort de représentations inconscientes et de déformation, qui feraient alors envisager la possibilité de leur refoulement et d'un travail psychique réglé sur ce mode ? C'est là une question difficile, approfondie grâce à l'apport fécond de Nathalie Zaltzman, dont on sait avec quelle fermeté elle a abordé les situations cliniques difficiles : elle a entrepris, en effet, de défaire l'opacité massive et la monotonie de la pulsion de mort, en en proposant, avec « la pulsion anarchiste », une partie déliée ou clivée, censée « ouvrir une issue de vie là où une situation critique se referme sur un sujet et le voue à la mort »⁹. Soutenant plus tard « l'existence d'une volonté de mort, composante inévitable des dynamiques de l'inconscient et de chaque analyse », elle écrit : « Je supposerais maintenant que l'activité psychique des pulsions de mort dérive d'une tension des besoins corporels et de leur déprivation, sans relais possible de satisfaction hallucinatoire, mais surtout que la *déprivation* (point de départ équivalent mais non comparable pour les pulsions de mort de l'étayage assuré pour les pulsions sexuelles par les satisfaction) ne devient une source somatique de cette catégorie qu'en association avec l'*effroi* »¹⁰.

C'est sur cette expression ou cette représentance de la pulsion de mort manifestées par l'effroi et la terreur que je veux m'attarder, à la suite de Nathalie Zaltzman. Car ceci me semble d'une certaine importance pour ce qui incombe au travail analytique : construire les situations infantiles traumatiques dont s'origine la souffrance actuelle.

9 Zaltzman N., « La pulsion anarchiste », *Psyché anarchiste ; débattre avec Nathalie Zaltzman*, « Petite Bibliothèque de psychanalyse », PUF, 2011, p.53.

10 Zaltzman N., « Une volonté de mort », *Topique*, n°41, *Le métier du psychanalyste*, Dunod, 1988, p.73.

Sur les origines infantiles des pulsions de mort et de leur destructivité, Freud ne s'est pas vraiment penché (la répétition du jeu de la bobine indique d'avantage une première forme de liaison), alors qu'il a été d'avantage retenu par l'émergence des pulsions sexuelles, avec pour elles cette idée d'une « aspiration à la réunion » qui faisait usage du mythe platonicien dont Jean Laplanche contesta la reprise dans « Au-delà du principe de plaisir », après la première occurrence que le mythe avait reçu dans « Les trois essais sur la théorie sexuelle ». En reprenant d'ailleurs les propositions de Laplanche sur l'implantation des signifiants énigmatiques à l'origine de la pulsion, ne peut-on soutenir que les pulsions de mort, elles aussi, témoignent de ce qui, dans les débuts de la vie psychique (et non de la vie tout simplement) et dans le lien avec l'environnement, a donné ou compromis chez l'*infans* le plaisir-désir de vivre ? Implantation des signifiants de l'autre, qu'il s'agisse de positions surmoïques tyranniques ou des exigences d'un narcissisme destructeur ?

On rejoindrait par là l'effraction traumatique et les effets de terreur ou d'effroi : car c'est bien par ces manifestations d'effondrement ou de submersion du moi que les pulsions de mort altèrent la vie psychique, en des « moments traumatiques », tels que Freud les décrit dans sa *Nouvelle Leçon* de 1932 : « Si nous appelons un tel état - un état d'excitation sous haute tension, qui est ressenti comme déplaisir et dont on ne peut se rendre maître par décharge - dans lequel les efforts du principe de plaisir échouent, un moment traumatique, nous sommes parvenus, en passant par la série angoisse névrotique-angoisse de réel-situation de danger, à cette thèse simple : ce qui est redouté, l'objet de l'angoisse, est, à chaque fois, la survenue d'un moment traumatique qui ne peut être liquidé selon la norme du principe de plaisir »¹¹.

Si « Au-delà du principe de plaisir » a proposé une nouvelle conception topique et économique de l'angoisse traumatique (vésicule, effraction du pare-stimuli : figuration et fonction des enveloppes psychiques que

11 Freud S., « Angoisse et vie pulsionnelle », *Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse*, XXXII^{ème} Leçon, OCF XIX, PUF, p.176-177.

reprendra Didier Anzieu avec le moi-peau), l'exploration de l'angoisse liée aux pulsions de mort s'éclaire en fait par les deux textes écrits quasiment en même temps que l'*Au-delà* : « Psychologie des masses et analyse du moi » où se trouve exposée l'angoisse d'appartenance (dans le groupe, par rapport au leader, dans la relation amoureuse) ; et « L'Inquiétant », ce mode de « l'effroyable »¹², où est abordée l'angoisse devant l'incertitude des frontières du vivant, entre animé et inanimé, et jusque dans l'affolement de représentations étranges et non contenues. Vacillement d'un moi, hanté par une menace inconnue, une menace portée précisément par la contrainte de répétition : « Nous sommes préparés par toutes les considérations précédentes, écrit Freud, à ce que soit éprouvé comme *inquiétant* cela même qui peut faire penser à cette contrainte de répétition interne ».

L'inquiétant, jusqu'à la terreur et l'effroi, est en son fond la forme d'angoisse suscitée par les pulsions de mort, quand l'attaque de destructivité pulsionnelle se fait mortelle de ne pouvoir être reconnue, traitée, ou élaborée par le moi. Un moi pas encore soutenu par ses identifications constitutives, ou un moi trop précocement atteint et déchiré pour pouvoir traiter le trauma (cf. Winnicott et la crainte de l'effondrement), voire un moi captif d'un deuil mélancolique...

Il est étonnant de constater que dans ses élaborations sur l'angoisse qui suivent 1920 (« Inhibition, symptôme et angoisse de 1926, ou la *Nouvelle Leçon* de 1932, « Angoisse et vie pulsionnelle ») Freud ne parle pas d'une angoisse qui serait pour lui particulièrement liée à l'attaque des pulsions de mort, sinon à propos de l'attaque en provenance du sur-moi. Melanie Klein, elle, radicalisera dans sa théorie de l'angoisse l'action de la pulsion de mort, en situant celle-ci d'abord comme « agression » - la « destructivité » étant secondaire - mais dans un innéisme discutable où « l'état antérieur » est alors affirmé comme celui des tous premiers mois du bébé aux prises avec l'insatisfaction et l'agression envers les objets bons et mauvais, projetés et intériorisés.

Elle écrit ainsi : « J'ai avancé (depuis la pratique analytique avec les très jeunes enfants) l'hypothèse que l'angoisse provient du danger qui menace l'organisme du fait de la pulsion de mort, et j'ai soutenu que c'était là la cause première de l'angoisse »¹³. On voit qu'ici toute référence au dualisme pulsionnel disparaît.

Même si l'on ne suit pas complètement les constructions de Melanie Klein (en particulier dans son réalisme développemental), on peut admettre que l'angoisse-effroi est en lien avec l'attaque interne des pulsions de mort : je note d'ailleurs chez de nombreux patients chez qui la destructivité pulsionnelle est particulièrement agissante et délétère, la fréquence de la répétition infantile de cauchemars et terreurs nocturnes, puis de phobies invalidantes. Véritables « moments traumatiques » dans lesquels d'inquiétantes perceptions corporelles (la sensation de la bouche-trou chez mon patient ; chez une autre patiente la sensation terrorisante d'un visage en ciment) semblent n'avoir pu être surmontées dans leur intensité hallucinatoire que par des mécanismes précoces de clivage du moi qui tiennent à distance la menace d'un effet destructeur sur la psyché. Ces perceptions n'appartiennent pas au champ des symptômes hystériques : leur dimension d'effroi persécutoire appelle à leur extinction par la voie la plus courte.

C'est d'angoisse-terreur dans la passion amoureuse qu'il s'agit aussi chez cette femme qui, selon ses mots, se trouve tantôt « exténuée de désir », tantôt fascinée par ses envies suicidaires, et chez qui la douleur, « quelque chose de blanc et de sec » me dit-elle, tente de faire obstacle à un excès pulsionnel qui ne cesse de la soumettre à une répétition épuisante. Chez elle, pour ainsi dire, la pulsion de mort s'essaye de réduire la pulsion « à mort »...

Cet autre patient subit l'effroi d'un moi submergé par des « attaques de mort paroxystiques » qui le laissent effondré, dans la croyance terrorisante en la réalité somatique de l'atteinte psychique. Les pulsions de mort, ici, sont au service d'un sur-moi féroce qui, s'emparant de

12 Freud S., « L'inquiétant », *OCF-XV*, PUF, 1996.

13 Klein M., « Sur la théorie de l'angoisse et de la culpabilité », *Développements de la psychanalyse*, Klein M., Heimann P., Isaacs S., Rivière J., PUF, 1966.

tout accomplissement pulsionnel, semble mettre la réaction thérapeutique négative au principe de chaque séance, versant ainsi de l'acide sur des plaies traumatiques restées béantes depuis l'enfance...

Pourtant, devant cette angoisse-effroi on ne peut pas séparer fermement, sinon par artifice, ce qui revient à l'attaque du sexuel et à celle du destructif. Même quand l'excès dans la terreur du « moment traumatique » semble signer l'effet d'une radicale « démixtion pulsionnelle » dont relèvent horreur ou abandonnement de la vie, désespérance et détestation ; dont relèvent aussi des idéaux extraordinairement contraignants, écrasants et mortels, moins aimés que subis quand ils sont voués à répéter les injonctions d'un narcissisme parental totalitaire.

Il faut donc sans doute distinguer, à propos de la destructivité des pulsions de mort, déliaison et démixtion. Car la déliaison, qui est au principe du travail de la cure, ne peut être conçue comme mise au service exclusif des pulsions de mort, même si elle tire d'elles sa qualité « d'opérateur » lorsqu'il s'agit de rendre aux pulsions sexuelles leurs formes d'excitation infantile polymorphe et perverse. Ainsi Jean Laplanche, en réinstallant les forces psychiques de liaison-déliaison au principe d'un dualisme « pulsion sexuelle de vie-pulsion sexuelle de mort », a-t-il soutenu avec vigueur que l'introduction de la « soit-disant pulsion de mort » venait répondre à l'effet totalisant, rassembleur, unifiant et mortifère à la limite, d'un Eros narcissique¹⁴. Mais à être réintégrée, comme il le propose, avec sa puissance de déliaison dans le champ des pulsions sexuelles, la pulsion de mort ne risque-t-elle pas d'être privée de la négativité qui la fait exister, originellement et régressivement, en dehors du principe de plaisir qui demeure, lui, le principe régissant l'activité de la pulsion sexuelle ?

Nécessité du mélange, de la mixtion : « Si on ne veut pas abandonner l'hypothèse des pulsions de mort, écrit Freud, il faut leur associer, dès le tout début, des pulsions de vie ». À quoi fait écho la phrase de Winnicott : « L'un des phénomènes intégrateurs du développement est la

fusion de ce que je m'autoriserai ici à appeler pulsions de vie et de mort... Le destin de cette unité pulsionnelle ne peut être exposé sans référence à l'environnement ».

Cette nécessité - qui soutient constamment le trajet de pensée de « Au-delà du principe de plaisir » - n'est-elle pas l'objectif même de la tâche pratique réorientée par le second dualisme pulsionnel ? Que faire en effet, se demandait Jacques André¹⁵, à partir des transformations engagées par la seconde topique ? Que faire avec la destructivité de et dans la pulsion ? Un travail du et avec le moi, certainement, à la mesure de ses défaillances infantiles et persistantes : travail du silence et de la patience, travail de la construction devinante et associative de l'analyste qui écoute dans l'inévitable forage en lui de l'angoisse. Une construction qui « mélange » puisqu'on ne peut guère imaginer quelque traitement séparé des pulsions de mort : c'est plutôt l'urgence vitale et le surgissement du conflit qu'il s'agit de soutenir, dans l'activité interprétative elle-même. En particulier dans le maniement du transfert, en accueillant et perlaborant les résistances liées aux formes de sa négativité agissante. Quand le découragement et le consentement à la passivité devant la destructivité menacent de conduire à une désertion du champ de bataille, quand l'impatience pousse aux diverses rétorsions (et l'interprétation n'en est pas la moindre), Winnicott nous est d'une aide précieuse avec son « usage de l'objet »...

Je pense aussi aux dernières pages de « L'analyse finie et l'analyse infinie », à la méditation de Freud sur les fondements les plus énigmatiques des résistances (viscosité ou trop grande mobilité de libido, résistances du moi-ça), aux phénomènes qui, échappant à « la tendance au plaisir », écrit-il, « sont des indices impossibles à méconnaître de l'existence dans la vie d'âme d'une puissance d'agression ou de destruction et que nous faisons dériver de la pulsion de mort originelle de la matière douée de vie »¹⁶. La pulsion de destruction ou d'agression devient bien dans ce texte testamentaire et après un étrange détour par une réflexion sur

15 André J., « Ça déménage », *Annuel de l'APF, Psychanalyse, les traversées*, PUF, 2013.

16 Freud S., « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », *OCF-XII*, PUF, p.44-45.

14 Laplanche J., « La soi-disant pulsion de mort : une pulsion sexuelle », *Entre séduction et inspiration : l'homme*, PUF, 1999.

l'admission de la bisexualité, l'un des ressorts du conflit psychique : nous voici invités à « globalement réviser, de ce nouveau point de vue, tout ce que nous savons du conflit psychique ».

Car, face à la formidable résistance de la contrainte de répétition, il y a toujours le risque qu'un usage un peu magique s'attache aux mots de liaison et de mixtion-démixtion pulsionnelle ! « Au-delà du principe de plaisir » y a sans doute contribué en proposant l'idée d'un travail de « liaison préliminaire », avec la « fonction préparatoire de l'appareil psychique qui met l'excitation en état d'être liquidée dans le plaisir d'éconduction ». On risque en effet de mettre la liaison à toutes les sauces, quand il faut plutôt se demander à quelles conditions difficiles peut se réaliser une mixtion qui exige que pulsions sexuelles et pulsions de mort renoncent chacune à une part de leur accomplissement.

Faisons un dernier pas : la négativité de la réaction thérapeutique négative, le besoin de punition et la culpabilité inconsciente manifestent, dans leur formulation-même, que l'analyse de la destructivité pulsionnelle convoque l'instance du sur-moi autant que celle du moi. Parce que la destructivité tournée contre soi (jusqu'au suicide) est à la fois un appel provocant et même désespéré aux figures parentales, à la fois la transgression d'un interdit dans le refus omnipotent de la dette de vie et de l'héritage. Parce qu'aussi, comme l'indique si fortement Freud dans « Malaise dans la culture », l'instance du sur-moi prend en charge la destructivité pulsionnelle en la liant à la part de l'investissement libidinal (amour et haine) visant les objets parentaux.

Le déchainement des attaques de mort survenait précipitamment, chez l'un des patients que j'ai rapidement évoqués, dans le décours immédiat d'un accomplissement pulsionnel fantasmatique jugé transgressif ou comme le prolongement désespérant d'une satisfaction narcissique aussitôt condamnée car relevant de l'imposture ou du « faux ». Et la destructivité impitoyable liée à l'agissement d'un sur-moi cruel témoignait autant de la douleur de la culpabilité que de la jouissance d'une punition que réclamait un incessant aveu. Le père de ce patient avait été assassiné... et c'est une chose étrange

que de constater, pour un certain nombre de patients-hommes ravagés par la destructivité pulsionnelle, combien la figure du père réel a été, dans leur histoire, associée à un drame : père assassiné ou mélancolique, père devenu paranoïaque délirant...

J'aime beaucoup l'un des derniers articles donné par Winnicott, peu avant sa mort. Dans « L'usage d'un objet dans le contexte de Moïse et le monothéisme », il écrit : « Je devrais dire que je n'ai jamais été très amoureux de la pulsion de mort et que ce me serait une grande joie si je pouvais soulager Freud de porter à jamais ce fardeau sur ses épaules d'Atlas » ; et Winnicott parle alors, ce qui n'est pas si fréquent, de « la présence réelle du père : « Car cela fait une différence (dans la relation vécue par lui et l'enfant, et par l'enfant et lui) que le père soit là ou pas, soit capable ou non de construire une relation, soit sain ou soit fou, soit une personne libre ou rigide »¹⁷.

Pour le dire dans les termes de l'analyse du sur-moi dans la cure, il faut nous demander quelles sont les conditions qui permettent la transformation des attaques de mort contre soi en une progressive admission psychique des souhaits meurtriers. Conditions telles qu'elles ouvrent à l'effectuation du principe de plaisir, autrement dit à l'effectuation du fantasme. Si le transfert est, dans les cas favorables, le lieu d'advenue de cette culpabilité liée au fantasme, encore faut-il que l'analyste puisse accepter d'être incarné comme objet aimé et haïssable, et donc accepter d'être perdu...

Je veux terminer avec une histoire clinique qui m'a accompagné pendant toute l'analyse du patient dont j'ai parlé plus longuement aujourd'hui. C'est le dernier cas - « L'homme Moïse et la religion monothéiste » est lui une autre affaire - analysé avec détail et finesse par Freud après « Au-delà du principe de plaisir ». « Dostoïevski et la mise à mort du père »¹⁸ est effet écrit en 1928, un peu avant « Malaise dans la culture », et dans la suite du second dualisme pulsionnel. Et que lit-on ? « La très forte

17 Winnicott D.W., « L'usage d'un objet dans le contexte de Moïse et le monothéisme », *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, NRF, Gallimard, 1989, p. 255-263.

18 Freud S., « Dostoïevski et la mise à mort du père », *OCFVIII*, PUF, 1994, p. 206-225.

pulsion de destruction chez Dostoïevski, qui aurait facilement fait de lui un criminel, est dans la vie principalement dirigée contre la personne propre et s'exprime ainsi comme masochisme et sentiment de culpabilité ». Epilepsie et « accès de mort » : l'accès a la valeur d'une punition pour le souhait meurtrier. Identification : « On a souhaité qu'un autre soit mort, maintenant on est cet autre et l'on est soi-même mort ».

Mais ce qui frappe surtout est l'extraordinaire mixtion des pulsions de destruction et des pulsions érotiques assurée par l'instance du sur-moi : jusque dans l'amour-haine envers le père avec l'angoisse de la position féminine recherchée-repoussée, jusqu'au sentiment de culpabilité inconscient assouvi dans la contrainte de répétition de l'addiction du jeu. Ce texte absolument clinique fait aussi deviner comment les attaques pulsionnelles de mort dans l'enfance (notamment la terreur de l'enfant qui s'endort de sombrer pendant la nuit dans un sommeil de mort) ont trouvé, au prix de la souffrance et du symptôme, à lier leur dangerosité dans la destructivité mixte, érotique et destructrice, du sur-moi.

Tel est le destin de la mixtion pulsionnelle : traiter, autant que faire se peut, l'inconciliable.

Jusqu'où le silence...

Pascale Michon Raffaitin

Désireuse de réfléchir à la place que la pulsion de mort occupe dans la clinique qui est la mienne, c'est par le silence et ses frémissements que j'ai pu penser le travail que je vous propose aujourd'hui.

« Le silence, écrit le poète Yves Bonnefoy, est comme l'ébauche de mille métamorphoses ». Le silence, oui, comme il peut l'être dans la clinique et comme il peut l'être dans sa rupture.

Et pour autant la vie n'arrête pas de permettre à la force de cette silencieuse inconnue, l'inadmissible pulsion de mort, de se manifester, souvent bruyamment.

Eros est tenace, Thanatos ne l'est pas moins, leurs liens sont toujours incertains. Mais que refusons-nous d'admettre dès lors qu'il est question de pulsion de mort, de la ou des pulsions de mort ? La pulsion de vie, peut-être, qui a transformé le principe de Nirvana inhérent à la pulsion de mort, en principe de plaisir. Comme l'écrit Freud dans le problème économique du masochisme, « La libido a obtenu par la force de participer, à côté de la pulsion de mort, à la régulation des processus vitaux. »

Les nombreux écrits concernant la pulsion de mort depuis des décennies, en particulier ceux des analystes de notre Association, témoignent de la vivacité de la scandaleuse hypothèse freudienne rendant actuel son questionnement, face aux difficultés rencontrées dans la clinique, ou pour une lecture de ce qui s'observe dans le champ de la culture.

Il me plaît d'évoquer ici que le premier symposium organisé par la Fédération européenne de psychanalyse l'était sur le thème de la pulsion de mort.

C'était en mars 84, Roger Dorey assurait alors la

présidence de l'APF. C'est ce choix d'un sujet dit à l'époque « classique mais controversé » qui fut retenu. La divergence des points de vue s'est clairement manifestée entre Jean Laplanche, André Green, Hanna Segal, et les finlandais Eero Rechartt et Pentti Ikonen. Je vais vous en dire quelques mots :

Jean Laplanche y affirme sa pulsion sexuelle de mort qui est bien une *drive*, une poussée vers, en accentuant l'opposition entre *Trieb* et instinct. Il insiste sur la priorité du temps « auto », et propose de parler de la « pulsion de sa propre mort. ». Il interroge ce que viserait la mort dans la pulsion, ce serait la mort du moi, c'est-à-dire la mort de cet organisme qui, chez l'être humain, représente les intérêts de l'organisme biologique. Il conçoit l'exigence de travail de la pulsion comme celle exercée par le ça, véritable corps étranger interne, sur le moi, qui reste avant tout un moi-corps. Il réfute l'hypothèse d'un ça ou d'un inconscient primaire non refoulés et affirme à nouveau que c'est par l'action du refoulement originnaire que se constitue l'inconscient originnaire. Le point de départ en est « la séduction originnaire », c'est-à-dire la confrontation de l'enfant immature aux « messages énigmatiques » de l'adulte. Laplanche met bien l'accent sur le fait que ce serait l'introduction du narcissisme, qui aurait poussé Freud à réaffirmer quelque chose d'essentiel dans la sexualité et qui avait été perdu, son aspect démoniaque, asservi au processus primaire et à la compulsion de répétition. Laplanche souligne l'incompatibilité de deux options : ou bien un ça ouvert sur le corps, et la pulsion de mort comme tendance biologique à l'inanimé, ou bien il faut admettre que le refoulement originnaire donne naissance à la pulsion de mort et la situe au niveau même du ça, comme noyau de la pulsion sexuelle. Il précise l'asymétrie des pulsions de vie et des pulsions de mort : les pulsions sexuelles de vie fonctionnent selon le principe de l'énergie liée (principe de

constance), les pulsions sexuelles de mort fonctionnent selon le principe de l'énergie libre (principe du zéro) cette opposition ne se concevant que sur la base d'une énergie libidinale commune.

Hanna Segal, à l'appui d'exemples cliniques, met en avant une destructivité dirigée dès le début à la fois contre le soi qui perçoit et l'objet perçu à peine distinguables l'un de l'autre. Elle évoque les manifestations de la pulsion de mort dans le conflit avec les forces de vie, plutôt que dans la fusion. Elle prend en compte la dimension contre-transférentielle et souligne qu'elle est affectée par la projection souvent puissante de la pulsion de mort. Elle rappelle l'interrelation de la pulsion de mort et de l'envie, l'envie étant la manifestation extérieure de la pulsion de mort. Elle considère que le narcissisme, dans la mesure où il est désobjectalisant, est une expression de la pulsion de mort. Le narcissisme primaire est entièrement l'expression de la pulsion de mort, de ce fait il n'y a de narcissisme libidinal que dans le narcissisme secondaire.

Eero Rechart, et c'est le seul, évoque le lien étroit entre la théorie de la pulsion de mort et celle de l'agressivité primaire. La pulsion de mort lutte pour maintenir et restaurer l'état de paix par l'élimination de la perturbation.

André Green, pose les pulsions comme originaires, l'objet les révélant. Il propose l'hypothèse du désinvestissement et de la visée désobjectalisante de la pulsion de mort. C'est la relation à l'objet qui se trouve attaquée et le fait même de son investissement. La fonction désobjectalisante étant le procédé le plus radical pour s'opposer au travail de deuil, Green soutient l'hypothèse d'un narcissisme négatif comme aspiration au niveau zéro, expression d'une fonction désobjectalisante qui se porte sur le processus objectalisant lui-même.

Eero Rechart et Pentti Ikonen envisagent la pulsion de mort comme une métaphore, ils pensent qu'il s'agit d'un apaisement de la libido en surplus non liée qui, dans les formes extrêmes, entraîne la destruction de l'objet stimulant et, ou, la source de la libido. Ils soulignent que la pulsion de mort ne peut être conceptualisée de façon isolée mais uniquement dans sa relation à la libido non

liée qui est ressentie comme un désordre.

Enfin Clifford Yorke, proche collaborateur d'Anna Freud, énonce très clairement qu'il n'utilise pas l'hypothèse de la pulsion de mort dans sa compréhension des mécanismes psychiques. Il pose 4 questions qui alimenteront le débat qui suivra :

- Celle de l'hypothèse d'une pulsion destructrice indépendante de la libido
- Celle de la primauté du temps auto de cette pulsion destructrice
- Celle de sa différence avec une pulsion primaire masochique
- Celle de son principe régulateur.

Le débat, animé par Daniel Widlöcher, mit en avant l'accord des intervenants sur la liaison de la pulsion de mort avec la compulsion de répétition et sur le fait que le modèle biologique n'était plus nécessaire pour argumenter cette hypothèse. Les points de débat ont porté sur la notion de retour à l'inanimé, sur celle de la liaison-déliation, sur celle concernant la notion de désinvestissement, et sur la question de la représentation de la mort dans l'inconscient.

Deux mois plus tard, l'APF tenait un colloque sur le thème : *La pulsion, pour quoi faire ?* C'était le concept même de pulsion qui était interrogé, il fut fort peu question de la pulsion de mort en tant que telle.

Que le précédent Conseil scientifique ait choisi ce thème de la pulsion de mort après la thématique débattue lors des derniers entretiens ouverts sur *Courants, remaniements et transformation en psychanalyse* m'incite à réfléchir effectivement sur la place qu'elle occupe dans nos façons de penser le processus de transformation à l'œuvre dans nos cures.

Revenons quelques instants, à la survenue de cette hypothèse spéculative apparemment soudaine chez Freud en 1920, dans son texte *Au-Delà du principe de plaisir*,

mais dont on pourra trouver les germes dès *l'Esquisse* avec la notion du principe d'inertie.

La guerre et les effets de ses lourdes conséquences pour Freud et pour ceux, rares, qui venaient le consulter, interviennent évidemment dans la rédaction de *l'Au-Delà*. Freud avait alors repris celle de *l'Inquiétante étrangeté*, qu'il avait laissée de côté, et venait de terminer la version définitive dans laquelle le double comme image spéculaire répétitive, menaçante et mortifère du moi tient une place centrale. *Au-delà du principe de plaisir*, écrit dans son sillage, témoigne de la désillusion de Freud quant à la nécessité d'admettre, face aux difficultés qu'il rencontre dans sa clinique, les phénomènes qui se répètent, et face aux problèmes théoriques qui se posent à lui, en particulier ceux concernant le masochisme, l'idée que le principe de plaisir ne domine pas à lui seul le cours des processus psychiques.

Il postule alors l'hypothèse de l'existence d'une pulsion de mort, et maintenant son principe de dualité pulsionnelle, fonde une nouvelle dualité pulsion de vie/pulsion de mort qui va entraîner une révision totale de sa théorie de l'appareil psychique. Il maintiendra tout au long de son œuvre cette hypothèse et celle de la dualité pulsionnelle. Il l'évoque notamment en 1925 dans son article sur *La Négation*, lorsqu'il est question de l'étude du jugement, en évoquant « le jeu des motions pulsionnelles primaires » : Enfin, dans *l'Abrégé*, je le cite : « après de longues hésitations, de longues tergiversations, nous avons résolu de n'admettre l'existence que de deux pulsions fondamentales : l'Éros et la pulsion de destruction... Il nous est permis de penser de la pulsion de destruction que son but final est de ramener ce qui vit à l'état inorganique et c'est pourquoi nous l'appelons aussi pulsion de mort. »

De ce bref retour à Freud, je relèverai trois points qui me semblent importants lorsqu'on parle aujourd'hui de la pulsion de mort :

- Dans le premier point, il s'agit d'une hypothèse théorique procédant de faits cliniques, la répétition qui met en échec le principe de régulation plaisir/déplaisir. C'est une hypothèse singulière,

puisqu'elle n'est ni déduite, ni dérivée de ces faits. Elle ressort d'une théorie fondamentale de la pulsion et ce serait pour Freud le pulsionnel par excellence.

- Dans le deuxième point, il me semble que nous avons intérêt à maintenir l'hétérogénéité de ses aspects : la pulsion de mort désignant à la fois : la compulsion de répétition, dans laquelle Freud voyait la marque du démoniaque ; la tendance à la réduction des tensions au niveau zéro, celui de l'inorganique, et l'on pourrait évoquer ici la tendance silencieuse à la déliaison, et enfin la tendance à la destruction, à l'auto-destruction.

D'ailleurs, la pulsion de mort porte-t-elle bien son nom ? Freud affirme dans *Le moi et le ça* : « les deux pulsions se comportent, au sens le plus strict, de façon conservatrice puisqu'elles tendent à la restauration d'un état qui a été perturbé par l'apparition de la vie. »

- Quant au troisième point, il serait le suivant : si la métapsychologie freudienne ne peut se concevoir sans dualisme pulsionnel, il est alors difficile, quand on parle de la pulsion de mort, de l'évoquer hors du conflit dans lequel elle est engagée avec les pulsions de vie. C'est de la qualité de son alliage avec Éros que dépendront les orientations du conflit.

Mais il s'agit pourtant de pouvoir la penser aussi indépendamment de ce conflit. À ce titre, la cruauté du surmoi m'apparaît cruciale pour le travail analytique au sein de la clinique actuelle. La cruauté du surmoi dont on sait le lien avec l'identification, qui endosse alors l'expression de la pulsion de mort, témoignerait de la non domestication des pulsions et, donc, de la tendance à la déliaison, du mauvais « domptage » de la pulsion de mort par Éros. Ceci soulève des questions de technique analytique liées à l'accueil contre-transférentiel de l'agressivité.

Si je poursuis mon cheminement, le silence m'a alors conduite vers son écriture sur la portée musicale.

D'emblée il génère une différence : en effet, en musique, le silence est une mesure d'une grande précision. La qualité, voire la justesse de l'interprétation s'appréciant à la façon dont l'interprète attaquera le silence, exercice au demeurant fort difficile. Silence imposé à son interprète, lui imposant une déprise provisoire, laissant en suspens ce qui va advenir, parfois dans une tension perceptible.

« La véritable musique est le silence, nous dit Miles Davis, et toutes les notes ne font qu'encadrer ce silence », et Merleau-Ponty de répondre : « Le langage réalise, en brisant le silence, ce que le silence voulait et n'altérerait pas. »

Il m'est apparu alors que mon questionnement autour de la pulsion de mort se développait dans plusieurs registres, faisant jouer entre eux les niveaux économique, dynamique et topique de la métapsychologie :

- serait-ce cette force de déliaison, indispensable au fonctionnement de l'appareil psychique participant au processus identificatoire et en permettant sa mobilité ?
- permettrait-elle, dans certaines conditions, à l'inaudible de se rendre audible, quelle en serait sa logique interne ?
- comment penser les liens entre cette notion psychologique et la biologie ?

Cela m'amène à la question que je voudrais vous proposer aujourd'hui : la pulsion de mort serait-elle la marque de l'altérité ? Altérité au sens du changement lié à l'autre en soi. La pulsion de mort ferait donc naître la présence d'une dualité en soi.

C'est souligner son rôle essentiel dans la constitution des identifications primaires si l'on pense que lors des premiers contacts avec le monde, l'activité psychique du petit d'homme vise avant tout à retrouver l'état de silence de son corps, l'état de quiétude antérieur. L'on sait alors la portée de l'accueil qui sera fait à ce pulsionnel, et la fonction intricatrice structurelle de l'autre dans la constitution de la vie psychique. La pulsion de mort

permettrait, dans un conflit bien tempéré avec Eros, aux différenciations d'advenir, celle des instances psychiques et celle des objets avec le moi. Ainsi la pulsion de mort aurait cette fonction d'assurer la déprise, permettrait au processus de la négation de se mettre en place, à l'espace interne de se constituer.

Je vais vous présenter deux fragments cliniques, où comme vous pourrez l'entendre, le silence et sa répétition sont au cœur de la problématique.

En premier lieu, « le silence d'une jeune fille » :

Cela se répétait depuis plusieurs séances, avec insistance, c'est cette régularité qui m'alerta. Elle - nous l'appellerons Marion, une jeune fille de 19 ans, venue me voir un an après une tentative de suicide médicamenteuse - gardait le silence, immobile dans le fauteuil face à moi, au début de chaque séance. De longs silences qui ne cédaient pas aux encouragements que je lui manifestai, et dont elle sortait tranquillement, en me disant : « tout va bien en ce moment, je ne sais vraiment pas quoi vous dire ». De façon parcellaire, de temps à autre, elle me parlait de ses journées studieuses, dans une vie quotidienne qu'elle disait facile. Un jour, au détour d'une phrase, j'apprends que sa mère est partie pour plusieurs mois en maison de repos à la suite d'une lourde intervention chirurgicale. Elle vivait avec sa plus jeune sœur, le père était absent toute la semaine en raison de son travail.

Avant le temps de cette convalescence, la jeune fille ne cessait de se plaindre des conflits que sa mère et elle entretenaient. Depuis, cette plainte s'était volatilisée. Le silence occupait le terrain. Et les silences se répétaient, de séance en séance. Marion y trouvait même un certain plaisir comme en témoignait son commentaire : « J'aime bien le silence ici »... Je les accueillais, tentant de régler mon écoute et ma présence au plus près de l'hostilité qui se manifestait ; elle adhérait à mes interventions qui ne modifiaient en aucune façon ce qui se répétait.

« Tout va bien, la routine », pouvait-elle dire aussi en sortant de son silence, sans en dire davantage, un « tout va bien » qui sonnait bien faux... Elle continuait à venir

régulièrement. J'observai parallèlement une modification de son allure physique, un amaigrissement, qui me préoccupait dans ce qu'il pouvait rappeler de son geste suicidaire.

J'avais à l'écouter dans cette étrange distorsion qui était la sienne en ce moment.

Puis elle donna l'occasion au transfert d'exercer différemment son levier lorsqu'elle me demanda d'espacer les séances, arguant du fait que tout allait bien, et qu'elle avait beaucoup de travail, demande que j'ajournai en lui disant que le moment ne me semblait pas propice, ce qu'elle put tolérer, je l'avoue, à mon grand étonnement.

L'analyse prit alors un autre tour, la charge d'extinction ayant pu se reconnaître et trouvant petit à petit son langage dans l'arène transférentielle.

J'en resterai là de ce court fragment qu'il me semble important de situer dans le déroulement de cette cure : le transfert me semblait assez bien établi à la suite d'une première partie au cours de laquelle, de mon côté, il s'agissait de veiller à ce que la situation analytique maintienne une activité de liaison suffisante. Le développement psychique de cette jeune fille avait été sérieusement atteint au moment de la poussée pubertaire, ce moment ayant coïncidé avec l'aggravation d'une grave maladie neurologique de sa mère amenant rapidement cette dernière à une paraplégie. Le départ pour plusieurs mois de sa mère, à ce moment là de la cure, activait, je m'en faisais l'hypothèse, la répression d'un mouvement de rage inadmissible au moment où commençait à s'amorcer un mouvement dans ses identifications. Le fait que je sois assise dans un fauteuil ne lui simplifiait pas la vie.

La mise en place de ces silences, par la fonction apaisante qu'ils assuraient dans ce que sollicitait le transfert, lui aurait-il permis de tempérer l'activité déliante de la pulsion de mort poussant au désinvestissement du traitement analytique lui-même ? L'écoute de son silence mettait à l'abri dans le transfert, ce qui était encore possible d'une activité auto-érotique, maintenant à l'écart

ce qu'elle commençait à percevoir d'un mouvement inadmissible de différenciation. Ne pourrait-on pas évoquer la capacité que cette jeune fille a eu de produire ainsi une transformation silencieuse de sa psyché, dans un mouvement de repli narcissique désobjectalisant ?

Un second fragment clinique pourrait exprimer mon propos :

François, un homme jeune, environ trente ans, était aux prises avec des crises d'angoisse qu'il ne s'expliquait pas, mais qu'il mettait en lien avec un échec sentimental. Voici quelques éléments de son histoire : il est le quatrième et seul garçon d'une fratrie de cinq, sa plus jeune sœur ayant treize mois de moins que lui. Il parle ainsi de ses jeunes années : une enfance terne, solitaire, sous la coupe d'une mère triste et autoritaire, très soucieuse de la bonne éducation de ses enfants, niant toute différence entre ses sœurs et lui, et d'un père absent quand il était à la maison, silencieux, qui, à l'entendre, ne se serait jamais intéressé à lui, tout occupé par son métier.

Le moment que je vais évoquer se situe à la fin de la première année d'analyse.

Il se sent débordé par son travail depuis quelque temps, n'arrive plus à faire face à tout ce qu'on lui demande. Il arrive de plus en plus essoufflé et en retard à ses séances. Il commence sa séance en évoquant ses difficultés, reste silencieux un long moment et s'endort. Je le réalise en entendant le rythme régulier de sa respiration. Cet endormissement, qui se répétait depuis deux ou trois séances, devient insistant. Mes pensées allaient et venaient au rythme de son souffle, puis brutalement le rythme s'arrêta, calme plat. Je fus envahie par un sentiment étrange et inquiétant et ai dû reconnaître, non sans dérangement, le fantasme qui venait de m'occuper de sa mort soudaine. Il reprit son souffle bruyamment, le rythme régulier reprit. Il se réveilla peu avant la fin de la séance et me dit : « J'ai l'impression que j'ai dormi, c'est bizarre. J'ai fait un rêve, tout est flou, c'est une image fugitive, une forme, je ne sais pas, peut-être un garçon, collé avec quelqu'un d'autre, peau à peau, c'est agréable, et puis il n'y en a plus qu'un. Plus qu'un garçon. Le quelqu'un d'autre je ne sais pas, c'est

peut-être un garçon... Mais pourquoi pas une fille ? » Je lui dis : oui, pourquoi pas ?

Je voudrais rester quelques instants sur ce moment : son endormissement en séance, qui se répétait, permettait à cet homme de supporter ce qui était remis en jeu par la situation analytique. Les archives commençaient à pouvoir être consultées, les démons à être interrogés, à l'abri du rêve permis par ce sommeil massif où il pouvait même faire le mort en séance. Je reviendrai un peu plus loin sur ce rêve.

Il démarre comme à son habitude la séance suivante, en parlant de son retard... Et pourtant il avait prévu de partir à temps. Cette fois-ci ce sont les demandes des femmes qui l'ont retenu. Il remarque qu'il a quitté son travail au moment du début de son temps de séance, et qu'il a décidé de ne pas s'en faire, cette pensée lui a fait du bien, il s'est senti, me dit-il, assuré de son existence pendant le trajet. Il dit qu'il se sent épuisé, qu'ici c'est calme, ça fait du bien. Il me dit qu'il ne pense à rien, que les mots se mélangent, se dérobent, que ce sont les mots qu'il cherche ici, leur agencement, leur force. Il s'endort à nouveau, massivement, semblant plonger dans un sommeil profond dans lequel il chercherait à m'entraîner. Mes pensées poursuivaient leur cours au rythme de sa respiration bruyante. Il se réveille à nouveau peu avant la fin de la séance et à nouveau me fait part d'un rêve : il est nu, bébé, sur une table à langer, des ongles lacèrent son flanc, il a mal sur le côté, une douleur cuisante, d'ailleurs il a encore mal en me parlant, c'est le côté gauche. (Le côté gauche du divan est le côté du vide). Il dit : « c'est incroyable de rêver un moment pareil, je me demande ce qu'il s'est passé sur cette table à langer, est-ce que j'ai failli tomber ? Est-ce que ce sont les ongles de ma mère qui m'ont rattrapé ? Est-ce qu'elle m'a fait mal en me changeant ? Une mauvaise manœuvre ? Je voudrais en avoir le cœur net » me dit-il. Je lui dis « le cœur net de tout changement » ? Après un profond soupir il fait état de l'intensité du lien qui le relie à sa mère.

L'intensité de la régression m'avait impressionnée. « La remise en chantier des énigmes », en reprenant les termes de Jean Laplanche, était bien engagée.

Cet homme vient chercher la rencontre analytique après une rupture sentimentale qui réveille bien des angoisses. Peut-on proposer qu'à la faveur du processus analytique il ressent et souhaite se dégager de l'emprise pulsionnelle qui l'accapare et qui l'épuise ? Même s'il s'en culpabilise à répétition, il se permet un certain retard aux séances à l'égard desquelles semble s'établir une confiance dans l'absence qu'il se permet. Il se sent assuré de son existence sur le trajet. C'est sans doute ce vécu crucial qui lui permet de s'endormir puis de rêver. Ces deux rêves me semblent figurer le nœud de l'énigme dans une sorte de continuité : un premier rêve de peau à peau, de peau commune dirait Anzieu, et la survenue d'une solitude. Que s'est-il passé ? Le second rêve semble le représenter, la chute de la table à langer. Une mère maladroite qui de surcroît fait mal en essayant de rattraper sa maladresse. Mais qu'est-ce qu'une mère maladroite ? Une mère absente ? Une mère occupée, une mère accaparée par son devoir face à cette flopée d'enfants... Et qui l'avait trahi par l'arrivée de la petite sœur alors qu'il ne pouvait pas encore trouver les mots ? La peau commune s'est envolée... Sans répondant, sans mots, comme s'il était laissé tomber. Cette peau commune il la retrouve en séance dans le rêve et sans laisser tomber... il poursuit ses recherches. Il peut alors penser qu'il a aimé sa mère... Peut-être pourrait-on dire qu'elle devient une mère admissible et que le travail de son deuil, le deuil du peau à peau, devient envisageable... Dans la perspective où lâcher la mère n'est pas la laisser morte... S'offre alors la possibilité d'un vécu apaisé de l'absence au sein de laquelle l'autre de la mère a sa place, la scène primitive se substituant à la mort.

Ne pourrait-on pas dire les choses de la façon suivante : face à l'intensité des forces pulsionnelles en jeu sollicitées par le transfert, l'endormissement, par la séparation des corps qu'il entraînait, a pu lui permettre « d'échapper » au peau à peau et grâce au rêve, a permis l'émergence fantasmatique ; les restes diurnes du début de la séance n'ont pas été soumis au retrait général des investissements.

Le recours à ces deux fragments cliniques me permet de penser la pulsion de mort dans ce qu'elle engage

du côté des stratégies d'auto-anéantissement. Sa prise en compte dans le transfert pourrait permettre un certain accès à la mobilisation des identifications.

Comment alors penser la pulsion de mort dans les visées de transformation du projet psychanalytique ? De quelle façon la prendre en compte ?

Certes, la situation analytique, reproduisant, renouvelant, ainsi que le propose Jean Laplanche, la situation de séduction originaire, convoque directement la désintrication pulsionnelle en ce qu'elle sollicite de remise en jeu des mouvements identificatoires, les quantités d'énergie libidinale mobilisées peuvent être importantes. On sait la charge d'hostilité des identifications narcissiques du fait de l'émergence précoce du conflit œdipien. Souhaitons la désintrication partielle, limitée et temporaire et qu'elle soit suivie par une dynamique de reliaison dans l'investissement du processus analytique. La pulsion de mort est ici engagée dans la dualité pulsionnelle, la perspective en serait la transformation du masochisme mortifère en « masochisme gardien de la vie » selon l'expression de Benno Rosenberg.

Le masochisme secondaire assurera le reflux de la pulsion de mort lors de l'agression frustrée. Quant au masochisme primaire il est posé théoriquement comme reste possible de la non dérivation vers le dehors. La dérivation vers le dehors reste alors un enjeu théorique et pratique majeur : c'est ainsi que pourrait se faire l'intrication pulsionnelle sous la domination d'Eros. La situation analytique en ce qu'elle convoque de « relation d'inconnu » pour reprendre le terme de Guy Rosolato et le transfert dans la cure mobilisent fortement cette dérivation. Mais nous savons les pouvoirs restreints de l'analyste, et le fait que le résultat final dépend toujours du rapport de forces relatif entre les instances qui luttent entre elles. N'oublions pas, comme le dit Pontalis, que les plus « gros bataillons » ne seront jamais dans le camp de l'analyse.

Le travail analytique engage la déliaison portée par l'activité de la pulsion de mort. Et c'est bien l'asymétrie de la situation analytique, ce qu'elle ouvre du côté de l'altérité, d'une altérité imposée et recherchée, qui

engage la déliaison. Si je reprends mon hypothèse d'une pulsion de mort qui serait la marque de l'altérité, c'est la conquête de l'altérité admissible que propose l'analyse, permettant de sortir du masochisme mortifère de la mélancolie.

Il m'apparaît intéressant de repérer, à ce propos, la brutalité du déclenchement d'un tel accès, en l'absence apparente de toute incitation objectale ; on pourrait concevoir un tel déclenchement comme la reviviscence originaire de l'inadmissible perte d'objet.

Nathalie Zaltzman met bien l'accent sur « la force libératrice de l'activité déliante de la pulsion de mort ». Ses travaux sur l'expérience limite montrent que c'est dans la menace de mort que « l'arrachement à la destruction trouve sa force de lutte », et que « seule l'énergie dissociée active de la pulsion de mort peut propulser la poussée libertaire ». Elle nous engage à redécouvrir « l'originalité des formes de travail psychique » avec la pulsion de mort. « La pulsion anarchiste c'est précisément ce qui met à mort la représentation narcissique primaire, ce qui ruine la fixité de tout rapport avec un pouvoir mortifère, ce qui détruit la tentation de l'identité unique, ce qui enfin permet la traversée de l'expérience limite. »

La pensée psychanalytique s'enrichissant de l'apport d'autres disciplines, j'aimerais, avant de conclure, vous faire part de quelques points de recherche en immunobiologie qui pourraient nous aider à penser cette question.

Vous connaissez très certainement les travaux concernant l'apoptose cellulaire, Jean-Claude Ameisen était venu nous en parler il y a quelques temps à l'APF.

Je me dégagerai ici des représentations de la mort introduites par les chercheurs lorsqu'ils font part du résultat de leurs recherches. Ce qui m'intéresse, c'est ce mécanisme physiologique très particulier de disparition cellulaire, car il n'entraîne aucune rupture de la membrane plasmique, il est donc sans effets délétères pour l'environnement de la cellule. Ce mécanisme intervient dans la formation des structures au cours du développement

de l'organisme, c'est ce processus qui est à l'œuvre dans la formation des espaces inter-digitaux, dans la création des orifices, mais aussi dans l'homéostasie cellulaire des tissus et leur renouvellement et dans le processus de vieillissement .

La question reste celle des signaux qui la déclenchent, elle fait l'objet des recherches actuelles en microbiologie. Si j'évoque ce phénomène de l'apoptose cellulaire, nécessaire au fonctionnement physiologique cellulaire d'un organisme vivant, c'est qu'il donne à penser.

Entendons-nous bien : il ne s'agit en aucune façon de rabattre la pulsion de mort sur un modèle biologisant, dans une confusion des champs de recherche et de leurs objets, mais ce serait plutôt une façon de penser la pulsion de mort dans une nécessité qui nous échappe, de penser sa logique interne dans ce qu'elle aurait de fondamental pour le vivant, de penser son arrimage au corps, au biologique dans ce qu'elle indiquerait d'inadmissible, notre déroute face au pulsionnel. Pouvoir penser en ces termes peut alors être revitalisant pour le processus analytique, c'est là tout le paradoxe de notre engagement.

La pulsion de mort semble revêtir deux visages apparemment inconciliables, d'un côté celui d'un aspect destructeur et auto-destructeur pour le Moi, de l'autre un simple et paisible retour à l'état de Nirvana et d'ailleurs, ce retour est-il si paisible que cela ? Ces deux aspects impliquent-ils des phénomènes distincts ou se réfèrent-ils à des aspects différents d'un même évènement ? L'enjeu, dans notre clinique, serait de pouvoir désamorcer sa puissance destructrice en favorisant sa dérivation vers le dehors, seul moyen pour soutenir la possibilité d'une intrication pulsionnelle sous la domination d'Eros, ce qui requiert de la part de l'analyste, par la vitalité de sa présence, de se situer au plus près d'une activité intricatrice et identifiante dans son écoute des mouvements psychiques mis en jeu dans le transfert. Toute la question serait de rendre admissible pour le patient et pour l'analyste ce qui a été vécu comme inadmissible, mais ne sommes-nous pas là aux limites de l'analyse ? Ceci pose la limite d'un roc du féminin primaire renvoyant à l'inconnu de notre condition humaine : la scène primitive et la mort. « Dans l'éclatement de l'univers que nous éprouvons, prodige ! Les morceaux qui s'abattent sont vivants » René Char.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président Patrick MEROT
Vice-Présidents Évelyne SECHAUD – Brigitte EOCHE-DUVAL
Secrétaire général Dominique SUCHET
Secrétaire scientifique Claude BARAZER
Trésorier Jocelyne MALOSTO
Président sortant Felipe VOTADORO

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Secrétaire Claude BARAZER
Gilberte GENSEL, Bernard de LA GORCE
Isée BERNATEAU, Anne HOMER KOFFI, Pascale TOTAIN EGHIAYAN

COMITÉ DE PUBLICATION DE L'ANNUEL

Placé sous la responsabilité de Laurence KAHN, il est composé de Dominique BLIN, Odile BOMBARDE Caroline GIROS ISRAËL, Bernard de LA GORCE, Jean-Michel LÉVY, Dominique SUCHET, Philippe VALON.

DOCUMENTS & DÉBATS

Placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.
La réalisation des numéros est confiée à Brigitte EOCHE-DUVAL, Martine BAUR, François HARTMANN, Hélène HINZE, Pierre NOAILLE.

INSTITUT DE FORMATION

ANALYSTES EN EXERCICE À L'INSTITUT DE FORMATION

Viviane ABEL PROT, Athanassios ALEXANDRIDIS, Jacques ANDRÉ
Annie ANZIEU, Claude BARAZER, André BEETSCHEN, Leopoldo BLEGER
Catherine CHABERT, Catherine CHATILLON, Dominique CLERC
Jean-Philippe DUBOIS, Lucile DURRMEYER, François GANTHERET
Edmundo GÓMEZ-MANGO, Michel GRIBINSKI,
Jean-Michel HIRT, Didier HOUZEL, Laurence KAHN, Bernard de LA GORCE
Sylvie de LATTRE, Jean-Claude LAVIE, Jacques LE DEM, Josef LUDIN
Danielle MARGUERITAT, Patrick MEROT, Raoul MOURY, Nicole OURY
Jean-Claude ROLLAND, Évelyne SECHAUD, Dominique SUCHET,
Jean-Yves TAMET, Olivia TODISCO, Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER
Felipe VOTADORO, Daniel WIDLÖCHER

COMITÉ DE FORMATION

Secrétaire Felipe VOTADORO
Lucile DURRMEYER, Edmundo GÓMEZ-MANGO, Jean-Michel HIRT,
Didier HOUZEL, Sylvie de LATTRE, Jacques LE DEM, Raoul MOURY
Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER,

COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT

Secrétaire Philippe VALON
Membres ex officio Patrick MEROT, Claude BARAZER
Membre représentant du Collège des titulaires Jacques LE DEM
Jean-Philippe DUBOIS,
Jean-H. GUÉGAN
Dominique BILLOT, Frédéric de MONT-MARIN, Valérie ROUMENGOUS

MEMBRES TITULAIRES

Mme Viviane ABEL PROT	30, rue Vaneau - 75007 Paris	01 47 05 86 02
Dr Athanassios ALEXANDRIDIS	Karneadou 38 - Athènes 10676 - Grèce	00302107291993
Pr Jacques ANDRÉ	46, rue Vavin - 75006 Paris	01 45 43 87 69
Mme Annie ANZIEU	7 bis, rue Laromiguière - 75005 Paris	01 47 07 43 98
Dr Claude BARAZER	71, rue du Cardinal Lemoine - 75005 Paris	01 55 43 93 14
Dr André BEETSCHEN	5, place Croix-Pâquet - 69001 Lyon	04 78 28 54 57
Dr Leopoldo BLEGER	13, rue Béranger - 75003 Paris	01 42 77 85 96
Pr Catherine CHABERT	76, rue Charlot - 75003 Paris	01 42 77 27 70
Dr Catherine CHATILLON	75, rue de Saint-Genès - 33000 Bordeaux	05 56 96 58 77
Mme Dominique CLERC	41, cours Pasteur 33000 Bordeaux	05 57 95 61 80
Dr Jean-Philippe DUBOIS	19, boulevard George V 33000 Bordeaux	05 56 93 11 13
Dr Lucile DURMEYER	27, rue des Cordelières - 75013 Paris	01 47 07 63 42
M. François GANTHERET	13, rue de la Cerisaie - 75004 Paris	01 42 74 42 32
Dr Edmundo GÓMEZ MANGO	150, avenue du Maine - 75014 Paris	01 43 22 52 09
Dr Michel GRIBINSKI	14, rue Barbette - 75003 Paris	01 40 29 99 33
Pr Jean-Michel HIRT	12, rue Lamblardie - 75012 paris	06 81 37 18 17
Pr Didier HOUZEL	95, rue Saint-Jean - 14000 Caen	02 50 65 62 11
Mme Laurence KAHN	68/70, bd Richard Lenoir - 75011 Paris	01 47 00 51 70
Dr Bernard de LA GORCE	1, place Francisque Regaud - 69002 Lyon	04 78 37 94 52
Mme Sylvie de LATTRE	1, rue du Val de Grâce - 75005 Paris	01 43 25 86 27
Dr Jean-Claude LAVIE	22, avenue de l'Opéra - 75001 Paris	01 42 97 48 55
Dr Jacques LE DEM	57, rue Boileau - 69006 Lyon	04 78 89 11 50
Dr Josef LUDIN	Rigistrass 8, 8006 Zurich, Suisse	0041 44 262 00 03
Dr Danielle MARGUERITAT	26, rue Erlanger - 75016 Paris	01 46 51 55 68
Dr Patrick MEROT	13, av. Charles V - 94130 Nogent S/Marne	01 48 73 40 17
Dr Raoul MOURY	27, boulevard Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 20 21 36
Dr Nicole OURY	77, cours du Docteur Long - 69003 Lyon	04 72 33 55 45
Dr Jean-Claude ROLLAND	1350, route de Charnay - 69480 Morancé	04 78 43 64 53
Mme Évelyne SECHAUD	148, rue de Rennes - 75006 Paris	01 44 05 92 60
Mme Dominique SUCHET	86, rue Montgolfier - 69006 Lyon	04 78 93 64 42
Dr Jean-Yves TAMET	6, rue Marcel G. Rivière - 69002 Lyon	04 78 42 48 32
Mme Olivia TODISCO	46, rue de Babylone - 75007 Paris	01 40 65 99 00
Dr Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER	9, rue Edouard Jacques - 75014 Paris	01 43 35 11 62
Dr Felipe VOTADORO	5-7, bd Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 35 12 06
Pr Daniel WIDLÖCHER	79, bd Vincent Auriol - 75013 Paris	06 70 31 86 02

MEMBRES SOCIÉTAIRES

Mme Laurence APFELBAUM	52, rue de Vaugirard - 75006 Paris	01 40 51 26 24
Dr Henri ASSÉO	6, rue Jeanne d'Arc - 75013 Paris	01 45 85 50 74
Dr Bernard BASTEAU	117 rue de Ségur - 33000 Bordeaux	05 56 24 93 14
Dr Martine BAUR	8, rue Ferrandière - 69002 Lyon	04 78 42 46 10
M. Joël BERNAT	14 ter, rue Lyautey - 54000 Nancy	03 83 32 01 04
Mme Dominique BLIN	16, avenue de Villars 75007 Paris	01 43 35 46 03
M. Maurice BORGEL	12, rue Rambuteau 75003 Paris	01 42 77 01 95
Dr Jean BOUSQUET	13, place Dupuy - 31000 Toulouse	05 61 63 68 95
Pr Françoise BRELET-FOULARD	5, rue Menou - 44000 Nantes	02 40 74 79 20
Dr Philippe CASTETS	90, rue de Bayeux - 14000 Caen	02 31 50 08 79
Dr Élisabeth CIALDELLA RAVET	18, place Maréchal Lyautey 69006 Lyon	04 72 74 16 22
Pr Françoise COUCHARD	61, avenue du Roule - 92200 Neuilly	01 47 22 41 68
Dr Jean-François DAUBECH	33, rue des Treuils - 33000 Bordeaux	05 56 24 16 73
Dr Christophe DEJOURS	39, rue de la Clef - 75005 Paris	01 55 43 96 90
Dr François DESVIGNES	74, rue Dunois-Tour Chéops - 75464 Paris cedex 13	01 45 85 01 10
Dr Catherine DOCHE	16, rue de l'Ormeau Mort - 33000 Bordeaux	05 56 99 13 57
Mme Hélène DO ICH	4 bis, place de Verdun 42300 Roanne	04 77 72 70 07
Dr Anne-Marie DUFFAURT	16, rue de la Bourse - 31000 Toulouse	05 61 22 67 06
Mme Corinne EHRENBURG	16, rue de Fleurus - 75006 Paris	01 42 22 10 16
Mme Brigitte EOCHÉ-DUVAL	3, rue Dobrée - 44100 Nantes	02 40 69 75 17
Dr Maya EVRARD	82, rue Lauriston - 75116 Paris	01 47 27 24 06
Pr Pierre FERRARI	4, rue des Carmes - 75005 Paris	01 43 25 78 14
Mme Bernadette FERRERO	12, chemin du Verger - 69570 Dardilly	04 72 17 02 63
Mme Gilberte GENSEL	41, rue Volta 75003 Paris	01 42 76 05 27
Pr Bernard GOLSE	30, rue de Bourgogne - 75007 Paris	01.45.51.79.89
Dr Jean H. GUÉGAN	2, rue Jean-Jacques Rousseau - 44000 Nantes	02 40 48 73 60
Mme Adriana HELFT	50, bd Saint-Germain - 75005 Paris	01 42 71 23 46
Mme Monique DE KERMADEC	87, av Raymond Poincaré - 75116 Paris	01 47 04 23 32
Dr Jacques LANSAC-FATTE	91, rue Frère 33000 Bordeaux	05 56 79 38 29
M. Jean-Michel LÉVY	7, rue des Dames - 75017 Paris	01 42 63 09 43
Dr Paule LURCEL	9, rue du Banquier - 75013 Paris	01 45 35 25 06
Mme Jocelyne MALOSTO	8, rue Emilio Castelar - 75012 Paris	01.43.44.58.74
Pr Vladimir MARINOV	58, rue de Sully - 92100 Boulogne	01 46 03 19 40
Dr Florence MÉLÈSE	4, rue Léon Delagrange - 75015 Paris	01 45 31 89 26
Dr Pascale MICHON RAFFAITIN	12, rue Oswaldo Cruz - 75016 Paris	01 42 30 70 70
Dr Frédéric MISSENERD	3, rue de la Durance - 75012 Paris	01 49 28 96 17
Dr Luis-Maria MOIX	14, rue Serpente - 75006 Paris	01 42 77 05 77
Dr Kostas NASSIKAS	11, place Raspail - 69007 Lyon	04 78 61 25 00
Dr Michael PARSONS	1, Offerton Road SW4 ODH - Londres - UK	00 44 20 7622 0226
Mme Agnès PAYEN-CRAPLET	6, rue de l'Aude - 75014 Paris	01 45 38 50 10
Dr Gilles REBILLAUD	8, rue Huysmans - 75006 Paris	01 45 44 64 72
Dr Anne ROBERT-PARISSET	28, rue Desaix - 75015 Paris	01 45 75 40 16
Dr Daniel ROCHE	25, Cours de l'Intendance - 33000 Bordeaux	05 56 48 16 87
Mme Marie-Christine ROSE	471, av. de la Libération - 54000 Nancy	03.83.98.58.48
Dr Annie ROUX	12, rue Perignon - 75007 Paris	01 40 56 05 40
Mme Monique ROVET BICHAT	32 bis, avenue de Picpus - 75012 Paris	01 46 28 13 41
Dr Monique SELZ	72, Rue Olivier de Serres - 75015 Paris	01 45 32 06 22
Mme Hélène TENENBAUM	2, rue Dom Calmet - 54000 Nancy	03 83 35 00 77
Dr Philippe VALON	51, Rue Jules Guesde - 92240 Malakoff	01 46 84 09 62
M. Eduardo VERA OCAMPO	89, rue des Martyrs - 75018 Paris	01 42 57 03 24
M. François VILLA	30, bd de Strasbourg - 75010 Paris	01 42 49 71 42

MEMBRES HONORAIRES

Mme Nicole BERRY	La Maison de la Petite Rivière, 118, rue de la Commanderie 50760 Valcanville	02 33 43 14 93
M. Gérard BONNET	1, rue Pierre Bourdan 75012 Paris	01 43 40 68 70
Dr Françoise CAILLE-WINTER	10, av. Général M. Bizot 75012 Paris	01 46 28 43 53
Mme Marie-José CÉLIÉ	16, rue Lunain - 75014 Paris	01 45 45 40 80
M. Albert CRIVILLÉ	132, bd du Montparnasse - 75014 Paris	01 43 35 08 69
Pr Guy DAR COURT	19, rue Rossini 06000 Nice	04.93.82.12.69
Pr Roger DOREY	32, boulevard Marbeau - 75116 Paris	01 45 00 58 92
Dr Colette DESTOMBES	57, rue Jeanne d'Arc 59000 Lille	03 20.52.75.69
Dr Bernard DUCASSE	52, rue du Petit Parc 33200 Bordeaux	05 56 81 96 30
Mme Gabrielle DUCHESNE	13, rue du Docteur Lachamp 63300 Thiers	
Dr Judith DUPONT	12, rue Gaëtan Pirou 95580 Andilly	01 34 16 12 25
Dr Bernard FAVAREL-GARRIGUES	12, rue de Moulis 33000 Bordeaux	05 56 81 84 85
Dr Bernard JOLIVET	22, rue Soufflot 75005 Paris	01 43 31 94 34
Mme Monique LAWDAY	13, rue Gilles Bouvier 76300 Sotteville	02 35 72 14 70
Dr Elisabeth LEJEUNE	38, rue des Cordelières 75013 Paris	01 43 31 94 34
Mme Marie MOSCOVICI	32, avenue Carnot 75017 Paris	01.42.27.16.32
Dr Henri NORMAND	53, rue Huguerie - 33000 Bordeaux	05 56 98 77 54
Dr Robert PUJOL	140, rue Edmond Rostand 13008 Marseille	04 91 53 41 79
Dr Josiane ROLLAND	1350, route de Charnay - 69480 Morancé	04 78 43 64 53

Tous les exemplaires de *Documents & Débats* paraissent dans le site privé APF
à la rubrique ASSO : <http://www.associationpsychanalytiquedefrance.org/asso/> .

Secrétariat de l'APF : Sylvia MAMANE
24, place Dauphine, 75001 Paris
tél. : 01 43 29 85 11, fax. 09 70 61 36 95
courriel : lapf@wanadoo.fr
site internet : associationpsychanalytiquedefrance.org